

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

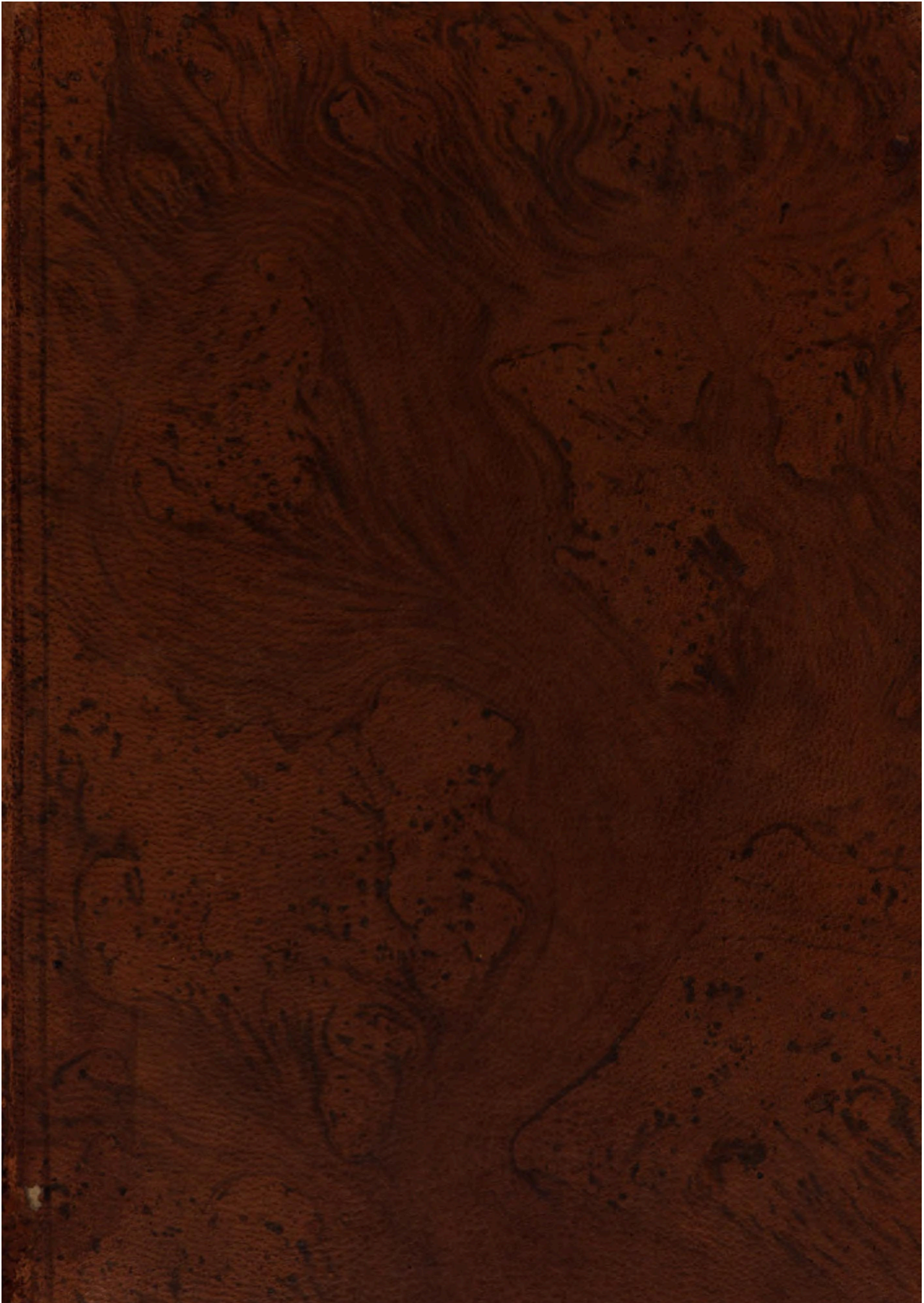
The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at [http : //books . google . corn/](http://books.google.com/)



The text on this page is estimated to be only 24.67% accurate

^■^?^k ".HP./. UNIVERSIDAD COMPLUTENSE 5320573689
fe gJf?a^iA'^^j^. m I

The text on this page is estimated to be only 17.83% accurate

^ Sî^H^ Digitized b'y VjOOQ IC

TRAITÉ D'ÉCONOMIE POLITIQUE. TOME II Digitized by
VjO.OQ IC

The text on this page is estimated to be only 24.88% accurate

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET. Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 16.05% accurate

TRAITÉ D'ÉCONOMIE POLITIQUE, OU SIMPLE
EXPOSITION J^r LA MANIÈRE DOIT SE FORMER SE
DISTRIBUER ET SE CONSOMMENT LES RICHESSES; SECONDE
ÉDITION EKTliaBMEKT KEFOVDUB ET AUGXEIfTI&E d'uN
iPITOXE DIS P&IirGIPES FONDAMENTAUX DE L'ICOK OXIE
POLITIQUE : Par JEAN-BAPTISTE SAY, ex-memb^r du Tribiutt. TOME
SECOND. A PARIS, CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD, RUK
SAXIIT-ANDRi-DBS-AECt, H* 55. M. DCCC. XIV. Digitized by-
VjOOQIC

Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 28.86% accurate

TRAITÉ D'ÉCONOMIE POLITIQUE, OU SIMPLE
EXPOSITION DE LA MATIÈRE DONT SE FORMENT, SE
DISTRIBUENT ET SE CONSOMMENT LES RICHESSES. LIVRE
SECOND. DE LA DISTRIBUTION DES RICHESSES. CHAPITRE
PREMIER. Des fondemens de la Valeur des[^] choses. Dans le Livre qui
précède , j'ai expliqué aussi nettement qu'il m'a été possible , les principaux
phénomènes de la production. Le savant, le chef d'entreprise , l'ouvrier ,
l'homme qui exerce un talent quelconque , le capitaliste , le propriétaire
foncier , le gouvernement enfin, ont pu voir. quel est le contingent qu'ils
apportent à cette masse où la société puise la satisfaction de ses besoins et
ses jouissances. H. I Digitized by VjOOQ IC

2 LIVRE II: CHAPITRE I. Nous nous sommes élevés , j'espère , à cette considération importante que la richesse consiste, non dans le produit en lui-même , puisqu'il n'est pas une richesse s'il n'a pas une valeur, mais dans sa valeur. Avant de montrer comment et dans quelles proportions s'opère entre les membres de la société, la distribution de la chose produite , c'est-à-dire , de la VALEUR des produits, il faut connaître les bases sur lesquelles se fixe cette valeur.' Je ferai remarquer ensuite par quel mécanisme et dans quelles proportions elle se répand chez les différents membres de la société, pour former leur revenu. Nous avons vu au commencement de cet ouvrage que le premier fondement de la valeur d'une chose , était l'utilité que les hommes y trouvent» Cette utilité tient à la nature physique et morale de l'homme, au climat qu'il habite , à ses mœurs , à la législation de la société dont il fait partie. Une peau d'ours et un renne sont des choses de première nécessité pour un Lapon; tandis que le nom même en est inconnu au lazaroite de Naples, qui peut se passer de tout au monde , pourvu qu'il ait du macaroni. De même, les cours de judicature en Europe sont considérées comme un des plus forts liens du corps social, tandis que les habitants indigènes de l'Amérique, les Tartares , les Aïeux s'en passent fort bien. Nous ne considérons ici ces besoins que comme les quantités données sans en approfondir les causes. Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 27.74% accurate

DE LA DISTRIBUTION[^] DES UTILITÉS. 3 L'utilité d'une chose ainsi entendue la rend désirable aux yeux des hommes , la fait souhaiter, établit une demande de cette chose. Lorsqu'il suffit de la désirer pour l'obtenir, elle peut être considérée comme une richesse naturelle livrée sans mesure aux besoins de l'homme , et dont il jouit sans payer au prix d'aucun sacrifice : tels sont l'air, l'eau, la lumière du soleil. S'il obtenait ainsi les objets de tous ses besoins[^] et de tous ses désirs , il serait infiniment riche : rien ne lui manquerait. Malheureusement il n'en est pas ainsi ; la plupart des choses qui lui sont, je ne dis pas seulement commodes et agréables , mais indispensables[^] nécessaires , surtout dans l'état social pour lequel l'homme semble spécialement formé ; la plupart de ces choses, dis-je , ne lui sont pas accordées gratuitement ; elles[^] n'ont pu exister que par le moyen d'un certain travail, l'emploi d'un certain capital [^] et , dans beaucoup de cas, l'usage d'un fonds de terre. Voilà des difficultés opposées à la jouissance gratuite de ces choses, déjà des difficultés desquelles il résulte de véritables coûts de production[^] car il faut bien payer le concours de ces agents de la production (i). (I) La raison pour laquelle il faut payer le concours des agents de la production est aisée à concevoir. Les hommes qui se trouvent en possession de quelque capacité industrielle , de capitaux et de fonds de terre , peuvent en obtenir des produits pour la satisfaction de leurs propres besoins : s'ils cèdent

Digitized by VjOOQ IC

4 LIVRE II, CHAPITRE I. Ainsi toutes les choses qui ont de l'utilité pour l'homme ne sont pas des produits ; elles ne sont des produits qu'autant que cette utilité leur a été communiquée par l'action de ce que nous avons nommé les agents de la production, c'est-à-dire , l'industrie, les capitaux et les terres. C'est seulement lorsque cette utilité a été communiquée ainsi à une chose qu'elle est un produit, et qu'elle a une valeur. Son utilité établit la demande qu'on en fait ; mais les sacrifices, les frais qu'il faut faire pour l'obtenir, ou en d'autres termes , le prix qu'il faut y mettre , bornent l'étendue de cette demande. Or le point où se balance, l'action de ces deux causes , dont l'une tend à faire monter la valeur des choses, et l'autre tend à la faire baisser , ce point est celui où elle se fixe ; et cette valeur de chaque chose ainsi arrêtée dans le débat qui s'établit entre celui qui la demande et celui qui tire de ces moyens de production , ou s'ils cèdent les produits qu'ils en tirent , il faut bien qu'ils obtiennent en échange d'autres produits d'égale valeur. Ces autres produits , ou leur valeur en monnaie , sont ce qu'on appelle ici les prix de production. Leur valeur se règle et se débat d'après les mêmes principes sur lesquels se règlent les autres valeurs , " en raison directe de la quantité demandée et en raison inverse de la quantité offerte des services productifs ; et par services productifs , on entend le concours des agents de la production, terres , capitaux ou industrie , ainsi qu'on le verra développé plus tard. Digitized by VjOOQ IC

DE LA DISTRIBUTION DES RICHESSES 5 l'offre , si on l'évalue en monnaie , est ce qu'on appelle son $\frac{1}{p}$ (i). La concurrence des producteurs fait ordinairement tomber le prix des choses au niveau des frais de leur production (2) , dans lesquels je comprends les profits des producteurs, qui sont la rétribution qui leur revient pour le concours de leur fonds de terre, de leurs capitaux , de leur industrie , dans la formation de la chose produite. Si quelquefois le prix d'une chose tombe au-dessous de la valeur ou du prix de ses frais de production , c'est parce qu'il en a été produit par-delà les besoins , ou parce que les besoins ont diminué inopinément. Ce prix ne reste jamais bien long-temps trop bas ; car dès lors la production de cet objet particulier donnant de la perte , on cesse de s'y livrer; il ne s'en produit plus, ou s'en produit moins, ce qui diminue la quantité offerte. Le prix qui s'établit ainsi concourt à déterminer l'étendue de la demande , qui augmente à mesure que le produit baisse ; parce qu'à mesure que le produit baisse, il tombe au niveau des facultés d'un plus grand nombre (1) Une certaine pièce de monnaie a une valeur comme toute autre chose , et une Valeur dont le rapport avec la plupart des autres valeurs est un des plus généralement connus; voilà pourquoi on se fait mieux l'idée d'une valeur quelconque , lorsqu'elle est comparée avec celle de l'argent monnayé, (2) Le montant des frais de production est ce que Smith appelle le prix naturel à une chose. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.45% accurate

6 LIVRE II, CHAÎTRE I. grand nombre de consommateurs. On vient de voir qu'il ne baisse d'une manière durable , qu'autant que les frais de production viennent à diminuer. Pendant un hiver rigoureux , je suppose qu'on trouve le moyen de fabriquer des manteaux dont les frais de production s'élèvent pour chacun à cinquante francs; bien que tout le ihonde puisse avoir besoin de ces manteaux, (lotit le monde n'a pas les moyens dç se les procurer..!) faut posséder assez dc^ . produits pour pouvoir en consacrer pour la valeur de' 5o fr. à cet i^age ; en d'autres teni^s , il faut être assez riche pour pouvoir acheter, un manteau de 5o francs; et remarquez qu'il pe suffit pas pour cela d'avoir 5o francs :. il faut avoir 5o frimes au-deUt de la somme qu'on juge devoir consacrer à d'autres besoiis etooore plus^ urg[ens/ On sent qu'il y a , par cette raison, une portion de la société à qui la possibilité d'avoir un manteau est interdite; une portion qui, loin" d'avoir quelque surplus après avoir satisfait d'autres besoins plus indis* pensables, n'a pa^ n^eme de quoi satisfaire la totalité de ces derniers. Cette portion est d'autant plus grande que la nation est moins riche ; elle ne se présente pas pour acheter ,. et l'autre portion de la société forme seule la classe des demandeurs de manteaux. Et comme les richesses des particuliers , comparées entre elles , montent par degrés insensibles des plus pauvres aux plus riches, si l^ prix des manteaux \ Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 19.62% accurate

DE LA mSTRIBUTIOET PES RICHESSES. f baisse, il devient à la portée de quelques personnes 'de plus ; s'il hausse , il se trouve à la portée de queU ques personnes de moins» Qu'une circonstancç beiii reuse, un mécanisme ingéoiieuK dans leur f^briedUon ou une suppression d'impôt, par pxemple, pemiette de les donner pour 4o francs, la classe des d^itta»4 deurs s'augmentera de tous ceux* qui pouvaient y mettre de 4o à 5o francs, sans pouvoir atteindre cette dernière sommet mais m leur pi:ix s'elèjve à 60 francg ^ la classe des demandeurs diminuera de tous ceux qui pouvaient y mettre de 5o à 60 francs, et non da^ vantage. Or ce qui se passe à l'égard; des manteaux a lieu dans tous les cas où il y a vjente et achat. C'est tou^ jours le même effet plus ou moins compliqué par des circonstances aôcessoires. Paf* exemple , la denrée peut ne pas former un tout indivisible. Si c'est du café , le consommateur qui en trouve le prix trop élevé, peut n'être p^ forcé de renoncer entièrement aux douceurs de cette boisson : raugmentation du prix sera cause qu'il n'en prendra qu'une partie de sa provision accoutumée ; alors il faut le considérer comme formant deux individus : l'un disposé a payer le prix demandé, l'autre se désistant de sa demande. Dsms les spéculations con)mevcicdes l'acheteur n'achetant pas pour sa propre consommation , propor^ tienne ses achats à ce qu'il espère de pouvoir .vendre; or la quantité de marchandises qu'il poioum vendre

Digitized by VjOOQ IC

8 LIVRE II, CHAPITRE I. [^]tait proportionnée au prix où il pourra l'établir , il en achètera d'autant moins que le prix en sera plus élevé , et d'autant plus que le prix sera moindre. Dans un pays pauvre, des choses d'une utilité bien commune et d'tjn prix peu élevé [^] excèdent souvent les fecultés d'une grande partie du peuple. Il y a des pays jOÙ les, souliers, quoique peu cfaers, sont au[^] dessus de la portée de la plupart des habitàns. Le prix de cette denrée ne baisse pas au niveau deâ fequhés du peuple : ce nivçau est au-dessous des frais

DE LA MANÈRE DES RICHESSES. 9 pour entretenir une bonne administration. Ce cas rentre dans celui où un producteur n'aurait point de concurrents, soit qu'il les eût écartés par la force, soit que des circonstances étrangères l'en eussent débarrassé. Il porterait ses produits au prix qu'il voudrait, et même jusqu'aux bornes des facultés de ses consommateurs, s'il joignait aux droits du monopole ceux de l'autorité. C'est à la science politique, et non à l'économie politique, à enseigner les moyens de prévenir ce malheur. De même, quoique ce soit à la science morale, à la science de l'homme moral à enseigner les moyens de s'affranchir de la bonne conduite des hommes dans leurs relations mutuelles, quand l'intervention d'une puissance surnaturelle {K} est nécessaire pour parvenir à ce but, on paye des hommes qui se donnent pour les interprètes de cette puissance. Si leur travail est utile, cette utilité est un produit immatériel qui n'est point sans valeur; mais si les hommes n'en sont pas meilleurs, leur travail n'étant point productif d'utilité, la portion des revenus de la société qu'elle sacrifie pour leur entretien, est en pure perte; c'est un échange qu'on fait sans recevoir aucun retour. Quelque attention que j'aie de me renfermer dans mon sujet, il faut nécessairement que je touche quelquefois les confins de la politique et de la morale, ne fût-ce que pour indiquer les points de contact. Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 21.87% accurate

\ IO LIVRE II, CHAPITRE a. CHAPITRE IL De ce qu'il faut entendre par la quantité d'une marchandise qui est dans la circulation^ et par l'étendue de la demande^ ijEs mots, marchandise en circulation^ quantité demandée f qui sont le fondement du prix courant des choses, n'ont pas été bien compris. A les prendre selon leur sens rigoureux, une marchandise ne serait en circulation qu'au moment même où elle passe des mains du vendeur à celles de l'acheteur. Cq temps-là est souvent un instant, et dans tous les cas, quel que soit le trajet que fasse la marchandise, il peut être considéré comme instantané. Il ne change rien aux conditions de l'échange puisqu'il est postérieur au moment où le mouvement est accompli. Ce n'est qu'un détail d'exécution. Ce qu'il y a d'important pour la conclusion du marché, pour la fixation du prix, c'est la disposition où le possesseur

DE LA. DISTRIBUTION DES RICHESSES. I I la circulation j
toutes les fois qu'elle cherche un acheteur; et elle cherche un acheteur,
souvent même avec beaucoup d'activité , sans changer de place. Elle n'en
est pas moins dans la circulation. Ainsi toutes les denrées qui garnissent les
magasins de vente et les boutiques , sont dans la circulation. Ainsi quand on
parle de terres, de rentes, de maisons qui sont dans la circulation^ cette
expression n'a rien qui doive surprendre. Une certaine industrie même peut
être dans la circulation; et telle autre n'y être pas, ainsi quand on le verra plus
tard , quand l'un cherche son emploi et que l'autre l'a trouvé. Par la même
raison une chose sort de la circulation du moment qu'elle est placée ^ soit
pour être consommée , soit pour être emportée à l'étranger , soit enfin
lorsqu'elle est détruite par accident. Elle en sort de même quand son
possesseur change de résolution et l'en retire , ou lorsqu'il la tient à un prix
qui équivaut à un refus de vendre. Or il n'y a que la portion de la marchandise
qui est en circulation^ suivant l'explication qu'on vient de voir; il n'y a que
cette portion, dis-je, qui exerce quelque influence sur son prix. La portion
qui n'existe pas encore, la portion qui est réservée soit pour la
consommation, soit pour tout autre usage que la vente ou l'échange, est,
relativement au prix, comme si elle n'existait pas. Il est impossible de
partager l'opinion de Montesquieu

la LIVRE II, CHAPITRE 2. quieu quand il dit que le prix des choses dépend du rapport qu'il y a entre le total $M^{\wedge}$ denrées et le total des monnaies (i). Il se fonde sur ce qu'une chose qui n'est pas dans la circulation aujourd'hui , peut y être demain. Mais, en premier lieu , le Êit est contraire a cette proposition. Il y a des denrées encore existantes consacrées a la consommation et qui ne peuvent rentrer dans la circulation ; il y en a d'autres faisant office de capital, et qui sont tellement engagées dans l'acte de la production, qu'elles ne sauraient rentrer, du moins prochainement , dans la circulation. En second lieu , qui ne voit que les prix ne peuvent pas plus être réglés par ce qui n'est pas actuellement dans la circulation que par ce qui n'est pas actuellement produit ? Si les prix se réglaient , non d'après ce qui est actuellement dans la circulation , mais d'après ce qui peut y entrer , ils se régleraient aussi, non d'après ce qui est actuellement produit, mais d'après ce qui peut se produire ; c'est-à-dire d'après une quantité indéfinie ; ce qui est absurde. Lorsqu'on a lieu de s'attendre qu'une grande quantité d'une même denrée sera jetée dans la circulation , ou qu'elle en sera ôtée , je sais bien que cette attente influe d'avance sur son prix. Quand la saison annonce une récolte de vin abondante , le vin baisse. Mais des variations de ce genre sont fondées sur des présomp■■■ , ■ ' , * (i) Esprit des Lois, Lit. XXII , cL. 7. Digitized by VjOOQ IC

DE LA DISTRIBUTION DES RICHESSES. 13

tipns j sur dies motifs d'opinion , dont l'influence incontestable ne peut être appréciée que par d'autres présomptions. L'espérance , la crainte, la pitié, l'envie d'obliger, toutes les passions et toutes les vertus peuvent influencer sur le prix qu'on donne ou qu'on reçoit. Ce n'est que par une estimation purement morale qu'on peut apprécier les perturbations qui en résultent dans les calculs positifs , les seuls qui nous occupent en ce moment. > Il y a plus : ce n'est pas même la quantité d'argent ou de denrées en circulation qui existent dans le monde ou dans tout un pays, qui y détermine le prix des denrées : c'est la quantité en circulation dans l'endroit où l'on passe le marché. L'argent ou les denrées des autres lieux n'y ont qu'une influence qui va en décroissant à mesure que ces lieux sont plus éloignés, ou qu'il y a plus de difficultés pour en faire arriver l'argent ou les marchandises. Quand une forte quantité de riz, à la suite d'une bonne récolte, est jetée dans la circulation au Bengale , le prix du riz ne baisse pas sensiblement en Europe. Souvent l'abondance du blé et son bas prix dans une de nos provinces, n'influent même que faiblement et lentement sur le prix de cette marchandise dans une autre province. Il en est de même de l'étendue de la demande. Ce n'est point le besoin vague qu'on a d'une denrée , besoin auquel on ne pourrait assigner aucune borne , qui forme l'étendue de la demande ; c'est la quantité

Digitized by VjOOQ IC

14 LIVRE il, C HÂVITRE 2. d'une mai'chandise qu'on est disposé à acheter, comme la quantité en circulation est celle qu'on est disposé à vendre. U n'y a même de demande réelle que celle qui est faite par ceux qui ont, avec l'intention, les moyens de pay^r le prix courant. Quand tous les portefaix d'une grande ville demanderaient un carrosse à six chevaux pour chacun d'eux , cela ne ferait pas monter d'une obole le prix des chevaux ni celui des carrosses. Loi:squ'une loi fixe le prix des choses au-dessous des frais de production , la production s'arrête parce que personne ne veut travailler à perte ; ceux qui vivaient de ce genre de production, meurent de faim s'ils ne tix)uvent pas un autre emploi, et ceux qui pouvaient payer le produit taxé suivant sa A'^leur naturelle, sont forcés de s'en passer. On supprime en établissant une taxe ou maximum^ une partie de la production et une partie de la consJommation , c'estàrdire une partie de la prospérité sociale qui consiste à produire et a consommer. Les produits même déjà existans ne se consomment pas d'une manière si convenable. D'abord le propriétaire les soustrait le plus qu'il peut à la vente. Ensuite la marchandise passe , non pas où il y a plus de besoins, mais où il y a plus d'avidité , d'adresse et d'improbité; souvent même est-ce en blessant cruellement les droits les plus conimuns de l'équité naturelle et de l'humanité. Qu'il survienne une disette de grains , le DigitT^edby Ci OOQ le

DE LA DISTRIBUTION DES RICHESSES. 15 pm du blé s'élève ; mais on conçoit néanmoins que l'ouvrier , soit en redoublant de peines , soit en élevant son salaire, peut gagner de quoi l'acheter au cours. Sur ces entrefaites le magistrat fixe le prix du blé à la moitié de son prix naturel ;,qu'arrive-t-il? Un autre consommateur, dont la provision était déjà toute faite, et qui en conséquence n'aurait pas racheté du blé s'il fût resté à son prix naturel , a gagné de vitesse notre ouvrier, et s'est procuré, seulement par précaution et pour profiter du bon marché, la portion de l'ouvrier qu'il emporte avec la sienne. Il a double provision ; l'autre n'en a pas même une. La vente ne s'est plus réglée suivant les facultés et les besoins , mais sur l'agilité. Il ne faut donc pas être surpris que les taxes dç denrées aus[^]mentent les disettes. Une loi qui fixe le prix des choses au taux où il se fixerait naturellement, n'est bonne à rien, si ce n'est à jeter de l'inquiétude dans l'esprit des producteurs et des consommateurs , et par conséquent à déranger les proportions naturellis entre la production et les besoins; proportions qui, laissées à elles-mêmes, s'établissent toujours de la manière la plus favorable k l'une et aux autres. Digitized by VjOOQ IC

16 LIVRE II, CHi.PITA£ 3. CHAPITRE III. De P Argent
considéré comme Marchandise en circulation. xj'argênt, qu'il soit monnaie
ou bien en lingots , subit la loi commune à toutes les autres marchandises ;
sa valeur échangeable , ou son prix en denrées , dépend de la quantité
d'argent qui est en circulation, comparée avec l'étendue de la demande qui
en est faite. Nous avons déjà vu que quand la quantité mise en circulation
décupla apr^s la découverte de l'Amérique , son prix ne tomba pas au
dixième de ce qu'il était auparavant, parce que les besoins du commerce,
des arts et du luxe , qui reçurent un grand accroissement vers la même
époque , augmentèrent beaucoup la demande de cette denrée. Tous les
grands états de jEurope étaient auparavant dépourvus d'industrie; la
circulation des produits, soit de ceux qui fesaient office de capitaux , soit de
ceux qui devaient fournir à la consommation annuelle , était fort peu de
chose. Tout à coup l'industrie et la production acquirent une grande activité
par toute l'Europe; on eut besoin, pour faire circuler une plts grande masse
de biens , d'ime plus forte quantité de Digitized by VjOOQ IC

DE LA DISTRIBUTION DES RICHESSES. La marchandise servant de monnaie. En même temps on découvrit la route de l'orient par le cap de Bonne-Espérance; on se porta en foule vers ces nouvelles contrées ; leurs denrées nous devinrent de plus en plus nécessaires ; mais les Asiatiques n'avaient besoin d'aucune de nos denrées d'Europe , et ne recevaient en échange que des métaux précieux; le commerce des Indes en absorba une immense quantité. Cependant les produits se multipliant, la richesse augmentait de toutes parts; des marchands portés-balles étaient devenus des négocians opulens ; les pêcheurs de Hollande comptaient déjà parmi eux des millionnaires; des marchandises recherchées qui jusqu'à présent étaient réservées aux princes, se répandirent jusque chez les bourgeois ; les ameublemens devinrent plus brillans; et l'on fit en état d'employer comme ornemens, comme ustensiles, une fort grande quantité d'or et d'argent. Si les mines d'Amérique n'eussent pas alors été découvertes , il est indubitable que la valeur de ces métaux se serait fort élevée ; elle aurait doublé , triplé , quadruplé peut-être. Les mines furent découvertes. • Dès lors l'emploi et le besoin des métaux précieux eurent beau augmenter, la quantité

The text on this page is estimated to be only 10.10% accurate

18 LIVRE H, CHAPITRE 3^e forte) sans les circonstances* sur lesquelles nous venons de jeter un coup d'oeil ; ainsi la valeur de l'argent, son prix en denrées y a au lieu de baisser dans le rapport de dix à un, l'a sa. ^ulewent: dans le rapport de quatre à un. ♦ Ceci à quoi Eocke a pas pris garde lorsqu'il a dit que comme y a dix fois plus d'argent dans le monde qu'en l'année 1500, il faut nécessairement en donner dix fois plus qu'on en donnait alors pour acheter les mêmes marchandises (i). Locke aurait cité un 9 deux y trois & xts à Tappin de cette assertion, qu'elle n'aurait pas été plus, juste pour cela ; car il peut en trouver deux, ^wis, et même vingt sortes de différentes d'ici y pour lesquelles la demande aussi que celle de l'argent, soit par rapport à la quantité de l'argent ; de deux fois et demie plus grande qu'elle n'était en 1500 (%). Mais ce qui pourrait être vrai dans un très-petit nombre de cas., ne le sera pas quant à la plupart des produits dont les prix n'ont pas subi de demande qu'en 1500, et dont les attires se sont accrues proportionnellement à la demande, et ont gardé par conséquent la même valeur échangeable, sauf de légères variations tenant à d'autres causes. (i) Ce sont les effets sur la baisse de l'argent (fl) J'ai dit 4 f. QUX (10 et 11. de 119^e parce que le quart conclut à ou à 4 dixième*. . [Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.78% accurate

Ceci p3K>uye en passant q[u'en économiie politique ^ les faits particuliers doivent toujours être étajés du raisonnement. Pour qu'un rayonnement fut détruit par les faits ^ il ^udrait faire entrer en considération la totalité des faits relatifs a ce raisonnement , et U totalité des circonstances qui peuvent chaîner la nature de ces faits : ce qui est presque impossible. La même erreur se rencontre dans l'Encyclopédie^ lorsqu'elle dit (arL Monnaies) , qu'une femille qui s^ serait servie

20 LIVRE II, CHAPITRE 3. sent de circuler. Tout le monde est marchand d'argent monnaie , hors ceux qui enfouissent ou tentassent , puisque tout le monde cherche à dépenser ou à placer son argent, c'est-à-dire à le transformer comme denrée ou comme capital (i). Quant à l'argent en vaisselle , en broderies , ou en bijoux, il n'est dans la circulation que pendant le temps où ces choses sont à vendre , et elles cessent d'être à vendre , du moment qu'elles sont parvenues entre les mains de leur consommateur. L'argent étant une denrée employée par tous les peuples civilisés du globe , est celle de toutes qui a les débouchés les plus étendus. Par conséquent les quantités nouvelles jetées dans la circulation , y font peu d'effet à moins qu'elles ne soient immenses. Quand Xénophon, dans son discours sur les revenus d'Athènes, encourage les Athéniens à exploiter les mines de l'Attique , en leur disant que l'argent n'est pas comme les autres denrées et ne diminue pas de valeur à mesure que la masse s'en augmente , il veut dire qu'il ne diminue pas sensiblement de valeur. En effet, les mines de l'Attique n'étaient point assez riches (i) Ce n'est pas qu'on ne soit en même temps consommateur de l'argent qu'on emploie ; mais la consommation qui a lieu pendant qu'on en fait usage est si peu sensible , qu'on le remplace ordinairement pour la même valeur suivant laquelle on l'a reçu. Digitized by VjOOQ IC

DK Lk DISTRIBUTIOTT t)M RICHSSSEÂ. 21 pour que le métal qu'on en tirait influât sur le prix de l'argent existant , à cette époque , dans tous les états florissans qui bordaient la Méditerranée , dans la Perse et dans l'Inde. Le commerce qui liait ces différentes contrées avec la Grèce , devait maintenir dans cette dernière , la valeur de l'argent a un taux à peu près uniforme ; et les mines de l'Attique versant un filet de métal dans cette masse , ressemblaient à un ruisseau qui porte ses eaux à la mer. Xénophon ne connaissait ni ne pouvait prévoir l'effet que produirait le torrent des mines des Cordilières lorsqu'il viendrait à se déborder dans le monde. Si l'argent pouvait servir immédiatement au soutien de la vie , comme le blé et les fruits ^ la découverte de plusieurs sources abondantes de cette denrée n'en aurait pas fait baisser la valeur. La tendance du genre humain à s'accroître jusqu'au niveau de ses moyens de subsistance, aurait augmenté la demande jusqu'au niveau de la production. Si la quantité de blé décuplait dans le monde , la demande du blé décuplerait aussi , parce qu'il naîtrait des hommes pour le manger; et le blé, relativement aux autres denrées, garderait à peu près sa même valeur. Cela explique pourquoi les variations dans la valeur de l'argent sont lentes et considérables. Elles sont lentes à cause de l'étendue des débouchés qui rend peu sensibles les variations dans la quantité de la denrée. Elles sont considérables, parce que les usages

Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 15.70% accurate

1² LIVRE II, CHAPITRE 3. de l'argent étant bornés, sa demande ne peut pas suivre son augmentation quand celle-ci est rapide. La demande de l'argent est fondée sur ses usages. Ses usages, sous la forme d'ustensiles, de meubles et d'ornemens, se font d'autant plus étendus que les nations sont plus riches. Comme monnaie, les usages de l'argent sont étendus en proportion de la quantité de biens meubles et immeubles à faire circuler; ainsi l'on emploierait de même plus d'argent - monnaie dans les pays riches que dans les autres, sans quelques circonstances qui dérangent singulièrement cette règle. Par exemple, dans les pays riches l'activité de la circulation de l'argent et des marchandises, permet de se contenter d'une moindre grande quantité de monnaie. Telle somme sert à dix échanges, qui n'en aurait opéré qu'un dans un pays pauvre. La quantité des biens à faire circuler

The text on this page is estimated to be only 14.58% accurate

DE LA DISTRIBUTION DES RICHESSES. ¹ S et par conséquent sa demande pour cet usage ² diminue considérablement ; et remarquez bien que ce ne sont pas seulement les billets de confiance qui remplacent le numéraire dans un pays où le peuple est actif et industrieux ; ce sont encore toutes sortes d'obligations partielles ³ les ventes ⁴ à court terme ⁵ les titres de parts , de simples enregistrements par débit et crédit. Les besoins d'argent -monnaie, et par conséquent sa demande , ne s'augmentent donc jamais dans la même proportion que les autres produits se multiplient ⁶ et l'on peut dire avec vérité que plus un pays est riche et moins ⁷ il a d'argent, comparativement avec son autre pays. Si la quantité produite influait seule sur la valeur échangeable d'une denrée, l'argent vaudrait quarantecinq fois moins que l'or ; car la quantité d'argent que fournissent les mines, est environ quarante-cinq fois supérieure à la quantité d'or qu'il en est extraite (i). Mais l'argent est plus demandé que l'or ; il est employé par bien plus de gens et dans bien plus de cas : voilà pourquoi sa valeur ne tombe guère au-dessous du quinzième de la valeur de l'or. Une partie de la demande de métal précieux est encore occasionnée par la déperdition de matière ! ■■■.■■■ > I I ■ t 1 (i) Humboldt , Essai politique sur la Nem>, -Espagne § in-⁸ Tome rv , page asa. Digitized by VjOOQ IC

14 LIVRE II, CHAPITRE 5. qu'entraîne leur usage; car bien qu'ils soient au nombre des denrées qui s'usent le moins , cependant ils s'usent ; et quand on considère le nombre prodigieux de morceaux d'or et d'argent dont on se sert presque partout et à chaque instant, soit comme monnaies, soit comme cuillers, gobelets, fourchettes, plats et orfèvreries de toutes sortes , on ne peut douter que l'usure, quoique lente, ne soit au total considérable. Ce qui s'emploie en dorures et argentures ne l'est pas moins. Smith dit que dans les seules manufactures de Birmingham en Angleterre, on emploie annuellement pour plus de douze cent mille francs de notre monnaie de métaux précieux en dorures et placages (i). Il faut aussi considérer ce qui s'en emploie en broderies , en étoffes , en dorures de livres «t autres usages , où tout ce qui est employé ne peut jamais être recueilli pour servir de nouveau. Ce n'est pas tout encore : que de sommes enfouies dont la connaissance meurt avec leurs maîtres ! que de trésors engloutis par la mer dans les naufrages ! Si la plupart des nations du monde continuent à augmenter leurs richesses, comme elles l'ont fait incontestablement depuis trois cents ans, leur besoin de métaux précieux ira en augmentant , soit en raison de la déperdition qui sera d'autant plus grande (i) Rtch. des NaL Lîv. I , ch. ii. La consommation de la manufacture de Birmingham , et de plusieurs autres manufactures , a fort augmenté depuis que Smith écrivait

Digitized by VjOOQ IC

DE LA DISTRIBUITION DES RICHESSES. 25 que l'usage de ces denrées sera plus répandu, soit en raison de la multiplicité et de la valeur des autres marchandises qui exigeront une plus grande masse de monnaie pour subvenir aux besoins de leur circulation. Si le produit des mines ne suit pas les mêmes progrès, les métaux précieux augmenteront de valeur : on en donnera moins dans leur échange avec toutes les autres marchandises. Si le produit des mines augmen- tait dans la même proportion que l'industrie, la valeur des métaux restera la même : c'est à peu près ce qui est arrivé depuis deux cents ans. Dans cet espace de temps le produit des mines a toujours été en augmentant (i), et la demande a toujours augmenté aussi. Si le produit des mines va plus vite que l'accroissement des autres richesses, la valeur des métaux précieux baissera relativement à toutes les autres valeurs, les monnaies deviendront plus encombrantes, mais l'on jouira plus généralement de l'usage des ustensiles d'argent et d'or. (i) Humboldt affirme que, depuis cent ans, le produit annuel des mines du Mexique s'est accru dans le rapport de 5 à 10. Il ajoute que l'abondance de l'argent est telle dans la chaîne des Andes, qu'en réfléchissant sur le nombre des gîtes de minerais qui sont restés intacts, ou qui n'ont été que superficiellement exploités, on serait tenté de croire que les Européens ont à peine commencé à jouir de leurs riches produits, (Essai politique sur le Mexique. -Espana. in 8°. Tome IV page 149.) . Digitized by VjOOQIC

The text on this page is estimated to be only 28.30% accurate

^6 LIVRE II, CHAPITRE 4* CHAPITRE IV. Des variations réelles , des variations relatives j et des variations nominales dans les prix. JM DUS avons vu que les frais de production dAerfninent le plus bas prix des choses, le prix âu^essous duquel elles ne tombent p^ d'une manière durable , car alors la production s'arrête ou diminue. Ce prix, que Smith et ses imitateurs appellent le prix naturel des choses (i), baisse lorsqu'on parvient à faire quelque économie sur les frais de production , et hausse dans le cas contraire. Une telle hausse, pour en faire la remarque en passant^ n'est presque jamais causée que par un fléau, soit naturel, comme la sécheresse, les grêles, la gelée ;^ soit humain, comme les (î) Les profits de tous les producteurs , mêmeidu dernier, qui est ordinairement un marchand en détail , font partie du prix naturel : autrement , tous ces producteurs donneraient gratuitement leur service productif ; service nécessaire , service sans lequel le produit nVxisterait pas. Le dernier producteur se fait à lui-même l'avance de ce profit , ainsi qu'il l'a fait aux autres producteurs ; et toutes ses avances lui sont finalement remboursées par la valeur qu'a acquis le produit >t par sa vente au consommateur.

Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 12.55% accurate

DE I.K DISTRIBUTION DES RICHESSES. ^7 guerres , les impôts , les prohibitions ; accidens en géne'ral étrangers i h volonté des producteurs ; car lorsqu'une fois l^ homin^s ont trouve une voie plus économique de se procurer une chose, ils. oe revien» nent pas de propos dâibéré à une voie moins expé^ ditive et plus dispendieuse'. Quant à la baisse des frais (fe production d'où résulte, par la coneirrence, la baisse dans le prix courant d'une chose, elle tient toujours k une méthode plus expéditive et moins dispendieuse de la produire; tantôt c'est un emploi, jusc[ue*lk înoonnu, des forces, •natitreUes, comme lorsqu'on inventa les moulins à eau ou à vent, ou bien)a pompe a feu; tantôt cest un emploi mieux entendu de iiorces déjà mises en usage, comme lorsqu'on introduit des outils nouveaux , des machines qui permettent de tirer un plus grand p^rti des hommes , des élémens , des animaux ; ou que de meilleures routes , de nouveatiUL canaux de navigs^ion abrègent et facilitent ie tran^KDit des marchandises , qui est une espèce de façon qu^on leur donne (i); tantôt c'est la découverte dHme miiw, d'un végétal , d'un animal , qui remplacent avantageusement des dentée^ dont on acquérait plus péni^ I 1 ■ ' I I I > I ii.iii II .11 I il » ' I I II ■ (i) L«& négodanft ^, aipeo vtp néne capital, Itouyeiit J« mQjea df feîve phig ^«gl^iras , obtiesnoit an atsa^t^ iout pareil à c^lai qa^ii» arUian obtittH; i*^9p «icklumm ^ multiplie TouTr^gç exécuté. Digitized by VjOOQ IC

aS LIVRE II, CHAPITRE 4blement ou moins abondamment là jouissance, comme ' lorsqu'on a remplacé la teinture du pastel par celle de l'indigo, le miel par le sucre, la pourpre par la cochenille. Dans tous ces perfectionnemens et dans tous ceux que l'avenir suggérera, il est à remarquer que les moyens dont l'homme dispose pour produire > devenant réellement plus puissans , la chose produite aygmetite toujours en quantité , à mesure qu'elle diminue en valeur. On verra tout à l'heure les conséquences qui dérivent de cette circonstance. Cette baisse est réelle, et non point relative, c'est-à-dire , qu'elle n'entraîne point un renchérissement équivalent de l'objet qu'on donne en échange ; elle peut être générale , et affecter toutes les choses à la fois, comme elle peut être partielle, et n'affecter que certaines choses seulement. C'est ce que je tâcherai de. faire comprendre par des exemples. Je supposerai que , dans le temps qu'on était obligé de faire les bas à l'aiguille, une paire de bas d'une qualité. donnée revenait au prix que nous désignons maintenant par six francs la paire. Ce serait pour nous la preuve que la rente de la terre où le lin était recueilli, les profits de l'industrie et des capitaux de ceux qui le cultivaient , l'^s profits de ceux qui le préparaient et le filaient, les profits enfin de la personne qui tricotait les bas , s'élevaient en soiiime totale à six francs pour chaque paire de bas.

Digitized by 'VjOOQlC

BE LA. BISTEIBUTIOir î)tS RICHESSES. 3Q On invente le jnëtier à bas : dès lors je suppose qu'on obtient pour six francs deux paires de bas au lieu d'une. Comme la concurrence fait baisser le prix courant au niveau des frais de production, ce prix est une indication que les frais causés p^ l'emploi du fonds , des capitaux et de l'industrie nécessaires pour &ire deux paires de bas , ne sont encore que de six francs. Avec les mêmes moyens de production, on â donc obtenu deux choses au lieu d'une. Et ce qui démontre que cette baisse est réelle, c'est que tout homme , quelle que soit sa profession , peut acheter une paire de bas en donnant moitié moins de ses services productif. En effet , un capita* liste qui avait un capital placé à cinq pour cent, était obligé , lorsqu'il voulait acheter une paire de bas , de donner le revenu dé 120 francs : il n'est plus obligé de donner, quelle revenu de 60 francs. Un commerçant à qui le sucré revenait à deux francs la livre, était obligé d^ n vendre trois livres pour acheter une paire de bas : il n'est plus obligé d'en vendre qu'une livre et demie ; il n'a par conséquent fait le sacrifice que de la moitié des moyens de production qu'il c6n» sacrait auparavant, à l'achat d'une paire de bas. - "^ Jusqu'à présent c'est ce seul produit qui ^ dans notre hypothèse, a baissé. Fesons une supposition pareille pour le sucre. On perfectionne les relations commer* ciales, et une livre de sucre ne coûte plus qu'un franc au lieu de deux. Je dis que tous les acheteurs de Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 7.43% accurate

3«r LIVRE II, cnjiPtttLÈ 4« sucre, en y comprenant lAème lé
fàbrid^nt de t>as dont ks produits ont baissa aus^i, ne seront plus obligés de
consjMTfer à fâchât d'und livre de sucre que la moitié des services
productif du produit desquels ih achetaient le sucre âupamvant« Il est aisé
de s'en convaincre. Lorsque k SdCre était à deux irancs la livre et les bds à
stxl francs ^ le fad^icant de b^ était ûiAigé de vendre une paire de bad pour
acheter trois livres de sucre ; et comme les fmis de pfodiletoni de cette
paifre de bas avaient une valeur de six. francs, Il achetait donc en réalité
trois hvres» de sucre au prix, de sit francs de sévices produelia ; tout comsie
le négociât achetait nne paire de bai& au prix d© trois Kvres de suct^ 5
Tc^est-à-dire de Âx franes de service» productifs également. Hai? ^uand
iune et l'autre denrée ont baiissé Aé moitié , i) na plue fallti qu'une paire,
c'eist^-dire une dépense en fmis de prodnolioii égàe à trois firmes, pour
acheter trois lmes de sucre ; et il n a |)lus faBu qu^ &OÎS bwes der siscve^
c'e9t4-dire , de>s frais de pron dcK^tkm égàxa à Uws fesncis ^ pbtip
acheter une paire dabefi. Or si dettx pf oduita que nôm^ a^ons mis en oppo^
iîtioii f et que nou9 avons fait acheter Vnn par Fautre y ont pu baisser tous
k^^ detrx h k fois, n'est^on pas autorisé k conduire que cette baisse est réelk,
qu'elle n- est poiaÉ rektive au prix réciproque des choses , que/

The text on this page is estimated to be only 18.40% accurate

DE LA MISTIFICATION J>^ IUCE(£SiS£S. 31 V plus ^les autres
moins , et que ce qu'on paye de moins dans ce cas ne coûte rien à personne
? Voilà pourquoi les temps modernes , quoique les salaires , comparés
à la valeur du blé y soient à peu près les mêmes, de certaines classes du
peuple sont, néanmoins pourvues de bien des choses dont elles ne ,
jouissaient pas il y a qu^tr^ ou cinq cents ans , comme de plusieurs parties
de leur vêtement et de leur ameublement, qui ont réellement baissé de prix;
et pour^ quoi elles sont moins bien pourvues de certaines autres choses qui
ont plutôt subi une hausse réelle , comme la viande de boucherie (i). Cela
s'expliquera facilement pour qui voudra considérer, ainsi qu'on doit le faire,,
la production comme un grand échange où l'homme fait le sacrifice denses
(1 } Je trouve dans les Recherches de Dupré de Saint-Manr, qu'en 15^a un
bœuf se vendait à 1 1 livres tournois. CeHe somme^ contenait alors 7
onces d'argent fin qui arhîdQl: k peu poàî' h^ même valeur que l'once de
nos jours. Or 10 onces exprimées en quatre minas valent 100 s. 30 cent
prix au-dessous de celui de 14^ua. bceyul ordinaire* La^ viande de boucherie a^
donc renchéri depuis le 14^ siècle « et probablement aussi la plupart des
denrées alimentaires^; et si la classe ouvrière n'avait pas eu même temps
acquis plus d'aïssance par les progrès de l'industrie, et n'était pas en état de
donner plus de produits en échange des denrées alimentaires , ou, en
d'autres termes , de les payer plus, elle serait moins bien nourrie
cpA»d»««»p* de*Plitlippr*t)e Yalois. Digitized by VjOOQ IC

32 LIYAE II, CHÀPITRfi 4* services productifs (ou de ce qu'ils coûtent), et obtient en échange les produits. U est clair que, dans cet échange , si Thomme parvient a recevoir pour les mêmes services productifs plus de choses produites , il fait un marché plus avantageux pour lui sans rien prendre sur personne. On peut observer en même temps que , dans les baisses réelles des prix, la plus grande quantité de choses produites balance la réduction de valeur de chaque chose en particulier, de manière que la somme totale des richesses produites n'est pas moindre. Dans le fait elle est plus considérable , car la baisse d'une denrée la mettant k la portée d'un plus grand nombre de consommateurs , en multiplie la demande , en encomage la production , et c'est un fait singulier, mais constant, que les moyens de production se multiplient toutes les fois qu'ils deviennent plus puissans^ C'est le phénomène que nous a déjà présenté l'invention de l'imprimerie. Depuis qu'on a trouvé cette manière expéditive de multiplier les copies d'un même écrit, chaque copie coûte vingt fois moins qu'une copie manuscrite ne coûtait ; et néanmoins la valeur totale de tous les livres imprimés est peut-être cinquante fois plus considérable que celle de tous les ^ livres manuscrits qui existaient avant l'inventiqn de l'imprimerie (i). , (i)

Nous avons trop peu de données sur la quantité de Digitized by VjOOQ IC

DE LA DISTRIBUTION DES RICHESSES. 33 Par la raison contraire un renchérissement réel, provenant toujours d'une moins grande quantité de choses produites, occasionne en général une diminution dans la masse totale des richesses; car la hausse du prix de chaque chose ne compense point la réduction survenue dans la quantité de la chose même. Il faudrait pour cela qu'en même temps que le prix de la chose augmente, la demande restât la même; ce qui n'est pas possible. Je suppose qu'à la suite d'une épizootie ou d'un mauvais système vétérinaire, une espèce de bestiaux, les brebis, par exemple, deviennent de plus en plus rares; leur prix haussera, mais non pas en proportion de la réduction de leur nombre; car à mesure qu'elles renchériront, la demande de cette denrée diminuera. S'il venait à y avoir cinq fois moins de brebis qu'il n'y en a actuellement, on pourrait bien ne les payer que le double plus cher; or là où il y a actuellement cinq brebis qui peuvent valoir ensemble 100 fr. à 20 fr. pièce, il n'y en aurait plus qu'une qui vaudrait 40 francs. La diminution des richesses marchandes produites dans les temps antérieurs, pour pouvoir en déduire un résultat précis; mais ceux qui ont quelques notions en ce genre savent que le résultat ne peut différer que d'un plus ou moins. Nos descendants, au moyen des recherches statistiques de notre siècle, pourront donner quelques résultats plus positifs qui ne rendront pas les principes moins indubitables. u. 3 Digitized by VjOOQ IC

34 LIVRE II, CHAPITRE 4 consistant en brebis , malgré

Faumentation du prix, serait dans ce cas diminuée dans la proportion de 100 à 40, ou de 10 à 4 (1) On peut donc dire que la baisse des prix , lorsqu'elle est réelle , loin d'entraîner une diminution dans la valeur totale des choses produites , augmente cette valeur; et que la hausse réelle, loin d'augmenter les richesses générales , les diminue , sans parler des jouissances qui dans le premier cas se multiplient, et qui sont réduites dans le second (2). Et si l'on était porté à croire qu'une baisse réelle , (1) C'est l'espèce de tort que font les impôts (surtout lorsqu'ils sont un peu forts) à la richesse générale , indépendamment du dommage qu'ils portent au contribuable, .En élevant les frais de production ^ et par conséquent le prix réel des choses , ils en diminuent la valeur totale. (a) J'ai vu des gens qui s'imaginent augmenter les richesses nationales 9 en favorisant de préférence la production des choses chères. Selon eux , il vaut mieux faire une aune d'une étoffe de soie richement brochée , qu'une aune de simple tafetas. Us ne font pas attention que si l'étoffe brochée coûte quatre fois autant que le tafetas , c'est qu'elle a exigé quatre fois autant de services productifs , qui auraient fait quatre aunes unies au lieu d'une aune brochée. La valeur totale n'est pas plus considérable 9 mais la société n'est pas si bien pourvue ; car une aune de brocard ne procure pas autant de vêtement que quatre aunes d'étoffe unie. C'est le mal qu'entraîne le luxe f la nudité marche toujours à côté de l'if magnificenae. Digitized by VjOOQ IC

DE LA DISTRIBUTION DES RICHESSES. 35 c'est-à-dire des services productifs moins chers, diminuent les avantages des producteurs précisément autant qu'ils augmentent ceux des acheteurs, on serait dans Terreur. La baisse réelle des choses produites tourne au profit des consommateurs, et n'altère point les gains des producteurs. Le fabricant de bas qui fournit deux paires au lieu d'une pour six francs, a autant de profits sur cette somme qu'il en aurait eu si c'eût été le prix d'une seule paire. Le propriétaire foncier reçoit le même fermage lorsqu'un meilleur assolement multiplie les produits de sa terre et fait baisser leur prix. Et lorsque, sans augmenter les fatigues d'un manouvrier, je trouve le moyen de doubler la quantité d'ouvrage qu'il exécute, le manouvrier ne gagne pas moins la même journée, quoique le produit devienne moins cher. Nous trouvons là-dedans l'éducation et la preuve d'une vérité qu'on ne sentait que bien confusément, et qui même était contestée par plusieurs sectes et par un grand nombre d'écrivains : c'est qu'un pays est d'autant plus riche et mieux pourvu, que le prix des denrées y baisse davantage (i). (i) L'estimable Dupont de Nemours (*Pàysiocratie*, p. 117) a dit : « Qu'on ne croie pas que le bon marché des denrées est profitable au menu peuple ; car le bas prix des denrées fait » baisser le salaire des gens du peuple, diminue leur aisance, >» leur procure moins de travail et d'occupations lucratives. » Le raisonnement et les faits prouvent précisément le contraire Digitized by VjOOQIC

The text on this page is estimated to be only 26.64% accurate

36 LIVRE II, CHAPITRE 4 Mais je suj[^]se qu'on insiste, et que pour mettre à l'épreuve la justesse du principe, on pousse la chose à l'extrême : Si d! économies en économies j dira-t-on, les frais de production se T[^]duisaient à rien , il est -ûlair quHl n'y aurait plus ni rente pour les terres , ni intérêts pour les capitaux , ni profita pour F industrie. Des Iqrs plus de profits pour les producteurs. Dans cette supposition , je dis qu'il n'y aurait plus même de producteurs. Nous serions relativement à tous les objets de nos besoins comme nous sommes relativement à l'air , à l'eau que nous consommons sans que personne soit obligé de les {Produire , et sans € [ue nous soyons obligés de les acheter. Tout le monde est assez riche pour payer ce que coûte l'air : tout le monde serait assez riche pour payer ce que coûteraient tous les produite imaginables, de serait le comble de la richesse. Il n'y aurait plus d'économie politique ; on n'aurait plus besoin d'apprendre par quels moyens se forment les richesses : on les aurait toutes formées. Quoiqu'il n'y ait pas de produits dont le prix soit Une baisse dans les salaires qui ne provient que d'une baisse dans les denrées , ire dhimrae point Faisance des ouvrier» j et là baisse des salaires permettant à l'entrepreneur de produire À moiûs de frais , favorise puissamment le débit des produits du travail. ' Melon , Forbonuais et tous les écrivains du système exclii« sif, ou de la balance du commerce, sont en ceci d'accord avec les économistes pour se tromper. Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 23.16% accurate

DE L'EFFET DE LA DÉVALUATION DES RICHESSES. Il y a une loi et ne
vaille {^ plus que l'eau commune, il y en a néanmoins le prix a
éprouvé des baisses prodigieuses, comme le charbon de terre aux lieux où
on a découvert de nouvelles houillères; et l'exemple 4) mais quelque chose sur le chemin
de l'état. L'abondance comme pléthore vient à paraître. Si diverses choses
ont baissé diversement, les unes plus, les autres moins, il est évident
qu'elles ont dû varier dans leurs valeurs réciproques. Celle qui a baissé,
comme le bas, a changé de valeur relativement à celle qui n'a pas baissé
comme la viande; et celles qui ont baissé autant l'une que l'autre, comme
le bas et le sucre dans notre supposition, quoiqu'elles aient changé de
valeur réelle n'ont pas changé de valeur relative, # Telle est la différence
qu'il y a entre les variations réelles et les variations relatives. Les premières
sont celles où la valeur des choses change par rapport aux frais de leur
production; les secondes sont celles où la valeur des choses change par
rapport à la valeur des autres marchandises. Les variations réelles «ont
favorables aux acheteurs sans être défavorables aux vendeurs; mais dans les
variations relatives, ce que le vendeur gagne est perdu par l'acheteur, et
réciproquement. Un marchand qui a dans ses magasins cent milliers de
laines à un franc la livre, possède cent mille francs; si, par suite d'un
besoin extraordinaire, les laines montent

Digitized by VjOOQ IC

38 LIVRE II, CHAPITRE 4 à deux francs la livre , cette portion de sa fortune doublera; mais toutes les marchandises appelées à s'échanger contre de la laine perdront autant de leur valeur relative que la laine en a gagné. En effet , celui qui a besoin de cent livres de laine , et qui aurait pu les obtenir en vendant une pièce de vin de cent francs , sera désormais obligé d'en vendre deux. Il perdra les cent francs que gagnera le marchand de laine ; la nation n'en sera ni plus pauvre ni plus riche (i). Lorsque de telles ventes ont lieu d'une nation dans l'autre , la nation vendeuse de la marchandise qui a haussé gagne le montant de l'augmentation[^] et la — —[^] — ————— i ——— i ———[^] — I ■ ■ ■ I ■ ! — * — ■ ■ ■ Il I (i) Le comte de Lauderdale a publié en 1807 un ouvrage intitulé : Recherches sur la nature et l'origine de la Richesse publique et sur les causes qui concourent à son accroissement Il est tout entier fondé sur cette proposition erronée 9 que la disette d'une denrée qui diminue les ressources de la société > prise en masse , augmente celles des particuliers , en augmentant la valeur de cette denrée entre* les mains de ceux qui en possèdent. L'auteur en tire la fausse conséquence que les principes de la richesse générale sont différents des principes de la richesse des particuliers. D ne s'aperçoit pas que chaque fois qu'un acheteur est obligé , pour acquérir une chose 9 de sacrifier une plus grande valeur 9 il perd autant que le vendeur gagne ; et que toute opération qui tend à procurer des gains de ce genre , fait perdre aux uns ce qu'elle fait gagner aux autres. n établit aussi cette différence entre la richesse publique et Digitized by VjOOQ IC

DE LA DISTRIBUTION DES RICHESSES. 39 nation qui achète perd précisément autant. Il n'existe pas en vertu d'une telle hausse, plus, de richesses dans le monde, car il faudrait pour cela qu'il y eût eu quelque nouvelle utilité produite à laquelle on eût mis un prix. Dès lors il faut bien que l'un perde ce que l'autre gagne. C'est aussi ce qui arrive dans toute espèce d'agiotage fondé sur les variations des valeurs entre elles. Quand une gelée tardive fait craindre une mauvaise récolte pour les vignes, les vins anciennement produits éprouvent une hausse qui les porte au-dessus de leur prix naturel ou de leurs frais de production*. Le possesseur des vins en fait son profit, mais ce profit est une perte pour le consommateur qui paye cette portion de la denrée au-delà de son prix naturel. ■, I ■ III II ■ r ' I ' ks richesses privées, sur ce que l'accumulation des capitaux / qui est favorable aux richesses des particuliers, est funeste à la richesse nationale, en nuisant à la consommation qui encourage l'industrie. Son erreur vient de ce qu'il s' imagine faussement, avec beaucoup d'autres, qu'un capital accumulé est soustrait à la consommation; tandis qu'au contraire il est consommé, mais plus productivement, et qu'il procure ainsi le moyen de recommencer à perpétuité des achats qui n'auraient eu lieu qu'une fois, s'il eût été consommé impro-^ ductivement {^Foyez le Livre IH de cet ouvrage-ci). C'est s^nsi qu'un seul principe établi fait crouler tout un livre; celui-là porte sur une fausse base, et embrouille les idées au lieu de les éclaircir. Digitized by VjOOQ IC

4d LIVRE II, CHAPITRE 4 ' ' Le contraire arrivera un jour lorsque les états européens , plus éclairés sur leurs vrais intérêts, auront renoncé à toutes leurs colonies sujettes, et auront jeté des colonies indépendantes dans les contrées équinoxiales les plus voisines de l'Europe , comme dans celles de l'Afrique. Les vastes cultures qui s'y feront des denrées que nous appelons coloniales , les procureront à l'Europe avec une abondance extrême , et probablement à des prix très-modiques. Les négocians qui auront des approvisionnemens faits aux prix anciens , perdront sur leurs marchandises ; mais tout ce qu'ils perdront sera gagné par les consommateurs qui jouiront pendant un temps de ces produits à un prix inférieur aux frais qu'ils auront occasionnés ; peu à peu les négocians remplaceront des marchandises chèrement produites , par des marchandises pareilles provenant d'une production mieux entendue , et les consommateurs jouiront alors d'une douceur de prix et d'une multiplication de jouissances qui ne coûtera plus rien à personne, car les marchandises reviendront moins cher aux négocians qui les vendront moins cher; et il en résultera au contraire un grand développement d'industrie et de nouvelles voies ouvertes à la fortune (i). (i) C'est ce que Buonaparte aurait pu opérer avec les meilleurs moyens dont il a pu disposer. Il aurait civilisé, enrichi , et peuplé le monde au lieu de le ravager. Un jour viendra* Digitized by VjO.OQ IC

The text on this page is estimated to be only 20.05% accurate

JOE LA UfSTRljBUTfON DKS RICHESSES. ^l Jusqu'à présent , en parlant de la hausse ou de la baisse d'une marchandise , ipioïque j'aie exprimé son prix en ar^iient, je ne me sois nullement inquiété de la valeur de Farg^nt; et ^n efiet elle ne joue aucun rôle dans la hausse ou la baisse réelle , ni même dans la hausse ou la baisse relative entre cHes des autres inar^ chandises. On n'achète au ùmà un produit qu'avec un autre produit, même lorsqu'on le paye en argent. Quand la laine double de prix , on. la paye avec une (pianite double de Unité autre marchandise, soit que rechange se fasse directejnent , soit qu'on y emploie l'argent comme intermédiaire. Cn boulanger qui pouvait acquérir ime livre de laine ^u prix de six livres de pain qu'il vendait un franc, sera obligé d'en sacrifier douze pour obtenir les deux francs dont il payera la kine. Maintenant s'il nous convient de comparer ensemble, non les valeur des bas , du sucre, de la viande , de la laine, du pain, entre elles, mais la valeur d'une de ces denrées avec celle de l'argent lui-même , oous verrons que l'argent , comme tontes les autres mkt^ chandises, apu subir, et a subi elj effet une variation réelle par rapport à ses frais àe production ^ et une variation relative par rapport à la valeur des autres marchandises. * -I ... - ■ ■ - - . . , ■ . , - ' dra où la Méditerranée ne sera plus qu'un Taste lac sillonna en tous sens par les riches habttans qui peupleront ses rives. Digitized by VjOOQ IC

4[^] LtVKE it, CHAPITRE 4* Depuis la découverte des mines d'Amérique , l'argent étant tombé au quart environ de son ancienne valeur , a perdu les trois quarts de sa valeur relativement à une marchandise , comme le blé qui n'a pas baissé de prix. C'est pour cela qu'on est obligé de donner quatre onces d'argent pour avoir un septier de froment qu'on achetait en 1500 pour une once environ. Une marchandise qui depuis la même époque aurait baissé de moitié seulement lorsque l'argent a baissé des trois quarts , aurait , relativement à l'argent, une valeur double de ce qu'elle avait alors ; car si cette marchandise coûtait alors une once d'argent, et qu'elle n'eût pas baissé, elle vaudrait aujourd'hui quatre onces d'argent ; mais elle a baissé de moitié : elle ne se vend donc plus que deux onces d'argent ; c'est-à-dire le double en argent de ce qu'elle se vendait anciennement. Tels sont les effets des variations réelles et relatives dans la valeur de l'argent; mais indépendamment de ces variations il y en a eu de grandes dans le nom qu'on a donné à différentes époques, à une même quantité de métal pur. Il faut s'en tenir dans l'appréciation des valeurs réelles et relatives. En 1514 une once d'argent se nommait une livre dix sous (i); aujourd'hui une once du même argent, a très-peu de chose près , se nomme six francs. Pour (i) Ployez le Traité historique de Leblanc , et l'Essai sur les Monnaies , par Dupré de Saint-Maur. Digitized by VjOOQ IC

DE LA DISTRIBUTION DES aiCHESSES. 4^ payer la même quantité d'argent qu'on payait en donnant trente sous, il faudrait donc de nos jours payer six francs; mais en donnant la même quantité d'argent, on ne payerait pas la même valeur, puisque Fonce d'argent elle-même ne vaut plus ce qu'elle valait : il en faut quatre pour faire la même valeur. Il faut donc de nos joiu*s 124 francs pour payer une valeur égale aux trente sous d'alors. Celui qui payerait ce que nous appelons maintenant trente sous, pour une rente de trente sous contractée en i5i4, ne payerait donc qu'une valeur nominale fort différente de la valeur réelle qui était dans l'intention des contractans. On ne peut , d'après une évaluation en monnaie , se former une idée de la valeur d'une chose, que durant l'espace de temps et la circonscription de pays où, non-seulement le nom de la monnaie , mais la valeur de sa matière, n'ont point changé; autrement on n'a qu'une évaluation nominale, c'est-à-dire, qui n'évalue rien. Dire que le septier de blé valait trente sous en i5i4> sans dire ce que valaient trente sous, c'est donner une appréciation qui ne présente aucune idée, ou qui en présente une &usse.Xe nom des monnaies ne sert , dans les évaluations , qu'autant qu'il fournit une indication de la quantité de métal pur contenu dans le prix énoncé. Il sert comme appréciation des quantités; mais il faut l'exclure absolument de toute appréciation des valeurs, lorsqu'il s'agit d'un autre» temps et d'un autre lieu. Digitized by VjOOQ IC

44 LIVRE II, CHAPITRE 4 Il est à peine nécessaire de faire remarquer l'influence qu'exerce sur les fortunes nationales et particulières, un changement de nom donné à diverses portions de métal; il ne peut augmenter ni diminuer les valeurs réelles ni même relatives des métaux ni d'aucune autre marchandise. Si Ton vient à appeler une once d'argent deux écus au lieu d'un, il faudra payer deux écus ce qu'on aurait payé un écu, c'est-à-dire, dans les deux cas, une once d'argent : la valeur de l'argent n'aura donc pas changé ; mais lorsqu'on aura fait une vente payable à terme et stipulée en écus on pourra être exposé à recevoir pour chaque écu une demi-once, d'argent, au lieu d'une once qu'avaient entendu le vendeur et l'acheteur. Ce changement de nom fera injustement perdre aux uns ce qu'il fera gagner aux autres. Il n'y a de gain qui ne coûte rien à personne, que celui qui résulte d'une production véritable, ou, ce qui revient exactement au même, d'une économie sur les frais de production. Il serait bien long et bien fastidieux de relever tous les mauvais raisonnemens, toutes les fausses explications auxquels donne lieu tous les jours la confusion des diverses variations qu'on nous avons pris quelque peine à analyser; il suffit d'avoir mis le lecteur attentif à portée de les réfuter et d'apprécier les opérations qui ont pour objet d'influer sur les richesses en agissant sur les valeurs. Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 29.77% accurate

DE LA DISTRIBUTION DES RICHESSES. 45 CHAPITRE V.

Des sources de revenus [^] et comment ils se distribuent dans la société. JLjes
raisons qui déterminent la valeur des choses, et qui agissent de la manière
indiquée dans les chapitre! précédens , s'appUqueM indifS^remment à
toutes les choses qui ont une valeur, même aux plus fugitives; elles
s'appliquent par conséquent aux services pro^ductifs que rendent l'industrie
, les capitaux et le» terres dans l'acte de là production. Ceux qui disposent
de l'une de ces trois sources de la production,* sont marchands de cette
denrée que nous appelons ici seivices productifs ; les consommateurs des
produits en sont les acheteurs. Leur valeur, comme celle dé toute autre
chose , s'élève toujours en raison directe de la demande et en raison inverse
de l'offre. Les entrepreneurs d'industrie ne sont, pour ainsi dire, que des
intenriédiaires qui réclament les services productif nécessaires pour tel
produit en proportion de la demande qu'on fait de ce produit (i); en d'auL ■
__ . - 1 (i) On a déjà vu que la demande est d^autant plus grattde pour
chaque produit , qu^il a plus d'utilité ,* et que tes atili es Digitized by
VjOOQ IC

46 LIVaJE II, GUAKITRE 5. très termes, le cultivateur, le manu&cturier ou le négociant, comparent perpétuellement le prix cpie le consonunateur veut et peut mettre à telle ou telle marchandise , avec les fiais qui seront nécessaires pour qu'elle soit produite ; et s'il en décide la production, il établit une demande de tous les services productif qui devront y concourir, et fournit ainsi une des bases de la valeur de ces services. D'un autre côté les agens de la production, hommes et choses , terres , capitaux , ou gens industriels , s'offrent plus ou moins suivant la nature des services et le plus ou moins d'abondance des agens qu'ils peu* vent fournir, et forment ainsi l'autre base de la valeur qui s'établit pour ces mêmes services (i). Chaque produit achevé acquitte , par sa valeur, la totalité des services qui ont concouru à sa création. Plusieurs de ces services ont été acquittés avant l'achèhommes possèdent une plus grande quantité d'autres produits à pouvoir donner en échange. En d'autres mots, l'utilité d'une chose et la richesse des acheteurs détemûnent l'éten* due de la demande. (i) Ceci montre pourquoi , dans le plan de cet ouvrage, ce qui a rapport à la valeur , qui est la base de toute production, n'est pas développé avant la. production. Pour bien connaître les fondemens de la valeur , il fallait savoir en quoi peuvent consister les frais de production , et pour cela se former des idées étendues et justes des agens de la production , et des services qu'on en peut attendre. Digitized by VjOOQ IC

I>£ LA DISTRIBUTION DES RICHESSES. 4; Tement du produit, et il a fallu que quelqu'un en fît TaYance ; d'autres ont été acquittés après coup : dans tous les cas ils Font été avec la valeur du produit. Veut-on un exemple de la manière dont la valeur d'un produit se distribue entre tous ceux qui ont concouru a sa production? qu'on prenne celui d'une montre ; qu'on suive , depuis l'origine , la manière dont on s'est procuré ses moindres parties, et comment leur valeur a été ctcquittée entre les mains d'une foule de producteurs. On verra d'abord que l'or, le cuivre et l'acier qui entrent dans sa composition , ont été achetés à des exploitateurs de mines, qui ont trouvé dans ce produit une portion du salaire de leur industrie , de l'intérêt de leurs capitaux, du revenu foncier de leur terre. Les marchands de métaux qui les ont obtenus de ces premiers producteurs, les ont revendus à des ouvriers d'horlogerie ; ils ont ainsi été remboursés de leurs avances, et payés des profits de leur commerce. Les ouvriers qui dégrossissent les différentes pièces dont se compose une montre , les ont vendues à un horloger, qui, en les payant , a remboursé les avances Eûtes de leur valeur, ainsi que l'intérêt de ces avances, et acquitté le satire du travail exécuté jusque-là. Une seiile somme égale à ces valeurs réunies, a suffi pour opérer ce paiement complexe. L'horloger a fait de même à l'égard des fabricans qui lui ont fourni le

Digitized by Google

48][^]IVRE II, CHAPITRE 5 cadran 9 le cristal, etc.; et, s'il y a des ornemens, à regard de ceux qui lui ont fourni les diamans , les émaux, ou tout ce qu'on jugera à propos d'imaginer. ' Enfin le particulier qui achète la montre pour son usage, rembourse à l'horloger toutes les avances qu'il a faites, avecieus intérêts, et de plus le profit de son talent et de ses travaux industriels. La valeur entière de cette montré s'est, comme on voit , avant même qu'elle fât achevée ^ disséminée entre tous ses producteurs, qui sont bieaplus nombreux que je ne lai dit et qu'on ne l'imagine communément, et parmi lesquels peut se trouver, sans qu'il s'en doute, celui même qui a acheté la montre, et qui la porte dans son gousset. En effet , ce particulier ne peut-il pas avoir placé ses capitaux entre les mains d'un exploitateur de mines , ou d'uù commerçant qui fait arriver les métaux , ou d'un entrepreneur qui fait travailler un grand nombre d'ouvriers ; ou enfin d'une personne qui n'est rien de tout cela, mais qui a sous-prêté à l'un de ces gens-là une portion des fonds qu'il avait pris à intérêt du consommateur de la montre ? On a remarqué qu'il n'est point du' tout nécessaire que le produit ait été achevé , pour que plusieurs de ses producteurs aient pu retirer l'équivalent de la portion de valeur qu'ils y ont cloutée ; ils l'ont même consommée , dans bien des cas, long-temps avant que le produit fût parvenu à son terme. Chaque producDigitized by VjOOQ IC

DE LA DISTRIBUTION DES RICHESSES. 49

teur a fait , à celui qui l'a précédé , la part de la valeur du produit , la façon comprise qui lui a été donnée jusque-là. Son successeur, dans l'échelle de la production , lui a remboursé à son tour ce qu'il a payé plus la valeur que la marchandise a reçue en passant par ses mains. Enfin le dernier producteur , qui est pour l'ordinaire un marchand en détail , a été remboursé par le consommateur , de la totalité de ses avances, plus de la dernière façon que lui-même a donnée au produit. Telle est la source de tous les revenus de la société. La portion de la valeur produite que retire de cette façon le propriétaire foncier, s'appelle le produit du fonds de terre ; quelquefois il abandonne ce profit à un fermier moyennant, un fermage. La portion retirée par le capitaliste , par celui qui a fait des avances, quelque petites et quelque courtes qu'elles aient été , s'appelle profits du capital; quelquefois il prête son capital, et en abandonne le profit moyennant un intérêt. La portion retirée par les industriels , se nomme les profits de l'industrie; quelquefois ils abandonnent ce profit moyennant un salaire (i). (i) Dans l'exemple de la montre ^ plusieurs ouvriers sont eux-mêmes les entrepreneurs de leur propre industrie ; ils tirent un profit , et n'ont pas un salaire. Celui ^ par exemple , qui ne fait que des chaînes

The text on this page is estimated to be only 27.02% accurate

5o LIVRE II, GâAPITAE 5. Chacun prend ainsi sa part des richesses produites , et cette part fait son revenu. Les uns reçoivent ce revenu par parcelles , et le consomment à mesure. C'est le plus grand nombre ; presque toute la classe ouvrière est à ce cas. Le propriétaire foncier , le capitaliste > qui ne peut pas valoir par eux-mêmes, reçoivent leur revenu en une seule fois , ou bien en deux fois , ou en quatre fois chaque année , selon les conventions qu'ils ont faites avec celui auquel ils ont prêté. Quelle que soit la manière dont le revenu se perçoit, il est toujours de la même nature et sa source est toujours une valeur produite. Si celui qui reçoit d^ valeurs quelconques avec lesquelles il pourvoit à ses besoins , n'a pas concouru directement ou indirectement à une production , les valeurs qu'il reçoit sont un don gratuit ou une spoliation : il n'y a pas de milieu. Quant au producteur qui crée un produit immatériel , comme le médecin , l'avocat , la valeur qu'il reçoit est en échange de celle qu'il donne, qui est son conseil; mais cette valeur qu'il reçoit est le fruit d'une / brut, le travaille^ et yend sa chaîne. Il est entretenant de chaînes de mouvement. Une fileuse de lin achète pour quelques sous de filasse , la file , convert^ son fil en argent. Une portion de cet argent achète de nouvelle "filasse^ ; c'est son capital. Une autre portion achète les denrées qui satisfont à ses besoins ; ce sont les profits de son industrie et de son petit capital ; son revenu.

Digitized by VjOOQ IC

I>£ LA HISTRIUTION DES RICHESSES. 51 production ; et celui qui la donne l'a produite , ou la tient d'un producteur. Tout ce qu'un particulier reçoit des profits de ses terres , de ses capitaux et de son industrie , dans le courant d'une ann^e , s'appelle son revenu annuel. La somme des revenus de tous les particuliers dont se compose une nation , forme le ra^enu de cette nation ; et la somme des rei^enus annuels de tous les particuliers , forme le revenu annuel de la nation (i). La majeure partie du revenu annuel d'une nation , même

Sa tVRB II, CtLkVtfUE 5. dont la durée ne saurait être bien longue , et une infinité d'autres ; de manière que parmi les produits d'une même année , les uns ne sont pas seulement commencés , que les autres sont déjà détruits. Quoique la monnaie serve à faire circuler d'une main dans l'autre les valeurs produites , elle ne fait point elle-même partie du revenu de la société (i). Une valeur produite , qui est un meuble , par exemple, s'échange contre une autre valeur précédemment produite, qui est une pièce d'argent ; mais cette pièce d'argent existait dans le pays l'année précédente , elle existait l'année auparavant , le siècle dernier. Elle n'a point acquis de valeur dans l'année ; elle ne fait donc point partie des produits de l'année , et ne fournit une portion de revenu à personne ; elle fait partie du capital de la société. Le producteur du meuble acquiert cette pièce d'argent en échange de son meuble , c'est comme si avec quelques centaines de meubles il acquérait une terre ; il aurait placé en terres une partie de son revenu , mais la terre ne ferait pas pour cela partie du revenu des particuliers ni de la société. (i) Il n'y a que l'augmentation de numéraire survenu dans le courant de l'année , qui fasse partie des produits de l'année ; et encore n'y a-t-il, dans cette augmentation de valeur produite , que celle qui excède le montant des valeurs données en échange ; c'est-à

DE tA. DISTRIBUTION DtS RICHESSES. 53 Ainsi quoique là
plupail des revenus , c'est-à-dire, des valeurs produites , se résolvent
pendant un moment en monnaie , ce n'est point cette monnaie , ce n'est
point une somme d'argent qui &it le revenu : le revenu est la vîdeur avec
laquelle on a acheté la somme d'argent; et comme, cette valeur se trouve
fort passagèrement sous forme de monnaie, les memeg écus servent Uen
des fois dans l'année à payer ou à recevoir des portions de revenu. Il y a
même des portions de revenu qtii ne pren[^] nent jamais la forme d'une
somme d'argent. Un manu&cturier qui nourrit ses ouvriers , leur paye une
portion de leur salaire en nourriture : oe salaire, qui iait le principal revenu
de l'ouvrier , est acquitté j perçu, et consommé sans avcHr [^]té un seul
instant transformé en monnaie. Il y a tel cultivateur aux États-Unis et
ailleurs [^] qui trouve dans le produit de sa ferme , la nourriture , l'abri y le
vêtement de toute sa famille ; il reçoit tout son revenu en nature, et le
consomme de même sans l'avoir transformé en aident. Cela suffit, je pense ,
pour' mettre en gardfe contre la confusion qui pourrait naître de l'argent
qu'on tire de son révenu , avec le revenu lui-même ; et il demeurera constant
que le revenu d'un particulier , ou d'une nation , n'est point l'argent qu'ils
reçoivent en échange des produits créés par eux , mais bien ces produits
eux-mêmes ou leur valeur, qui est suscepDigitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 17.18% accurate

54 LIVRE II, CHAPITRE 5 tible de se mettre, par la voie des échanges, sous la forme d'un sac d'écus, conune sous toute autre forme quelconque. Toute Taleur qu'on reçoit en argent ou autrement^ et qui n'est pas le prix d'uu produit créé dans l'aimée^ ne Eût point partie du revenu de cette aimée : c'est un capital , une propriété qui pass^ d'we main cbns une autre , soit par un échange , par un don^ ou par un héritage. Une portion de capital, une pprtioa de revenu peuvent être transoûses , payées en eflets mobiliers ^ en terres, eo maisons ^ e» marchandises ^ en argent ; la matière n'est pas ce qui nous occupe, e| n'est poiôt ce qui constitue la différence d'un fonds à un reveau : ce

The text on this page is estimated to be only 26.67% accurate

DE LA DISTRIBUTION DES RICHESSES. 55 CHAPITRE VI.

Quels genres de production payent plus largement les services productifs. La valeur des produits qui , ainsi que nous venons de le voir, rembourse aux divers producteurs le montant de leurs avances , et y ajoute en outre des profits qui constituent leur revenu , ne fournit pas des profits également forts dans tous les genres de production. Telle production procurera au fonds de terre , au capital , à l'industrie qui y sont consacrés , un pauvre revenu ; d'autres donneront des profits proportionnellement plus considérables. Il est vrai que les producteurs cherchent toujours à placer leurs services productifs dans les emplois où les profits sont meilleurs , et font ainsi baisser par la concurrence , des prix que la demande tend à élever ; mais leurs efforts ne peuvent pas toujours tellement proportionner les services aux besoins , qu'ils soient , dans tous les cas, également récompensés. Telle industrie est toujours rare dans un pays où le peuple n'y est pas propre; bien des capitaux se trouvent engagés de manière à ne pouvoir jamais concourir à une autre production que celle à laquelle ils ont été voués Digitized by VjOOQ IC

56. LIVRE II, GBAPITR£ 6, dans rorigine : la terre enfin peut se refuser a un genre de culture pour les produits de laquelle il y a beaucoup de demandeurs. Il est impossible de suivre les variations des profits dans tous les cas particuliers ; ils peuvent subir des variations extrêmes en raison d'une découverte importante , d'une invasion , d'un siège. L'influence de ces circonstances particulières se combine avec l'influence des causes générales, mais ne la détruit pas. Un traité , quelque volumineux qu'on le suppose , ne saurait prévoir tous les cas particuliers qui peuvent influer sur les valeurs des ^choses ; mais il peut assigner les causes générales et celle dont l'action est constante; chacun peut ensuite , selon les cas qui se présentent, apprécier les modifications qui sont résultées ou qui doivent résulter des circonstances. Il pourra paraître extraordinaire au premier abord, mais on trouvera généralement vrai à l'examen , que les meilleurs profits ne se font pas sur les denrées les plus chères et sur celles dont on pe^it le mieux se passer^ mais bien plutôt sur les plus communes et les plus indispens^es ? £n effet , la demande de celles-ci se soutient nécessairement : elle est commandée par le besoin ; elle s'étend même à mesure que les moyens de production s'étendent ; car c'est surtout la production des denrées de première nécessité qui favorise la population. La de* mande au contraire des superfluités ne s'élève pas à Digitized by VjOOQ IC

DE LA DISTRIBUTION DES RICHESSES. 5^e mesure que s'étendent les moyens de production de ces mêmes superfluités ; si une vogue extraordinaire (qui ne saurait jamais avoir lieu que dans une grande ville) en fait monter le prix coulant fort au-dessus du , prix naturel, c'est-à-dire du montant des frais de production , une vogue contraire le fait tomber fort au-dessous ; les superfluités ne sont , pour les riches eux-mêmes , que d'un besoin secondaire , et la demande qu'on en eût est bornée par le petit nombre de gens à l'usage de qui elles sont. Cela suffit peut-être pour expliquer pourquoi les services productifs qui se consacrent à la production des superfluités sont en général plus faiblement payés que les autres. Je dis en général, car dans une grande capitale où les besoins du luxe se font sentir plus vivement que partout ailleurs, où l'on obéit quelquefois avec plus de soumission aux ridicules décrets de la mode qu'aux lois éternelles de la nature , et où tel homme se prive de dîner pour montrer le soir des manchettes brodées , on conçoit que le prix des colifichets puisse quelquefois payer fort généreusement les maîtres et les capitaux qui s'appliquent à leur production. Mais , .excepté dans certains cas, et en balançant toujours les profits d'une année par ceux d'une autre année et par les non-valeurs, on a remarqué que les chefs d'entreprises qui produisent des superfluités font les profits les plus médiocres^e, et que leurs ouvriers sont les plus médiocrement payés. En Normandie et en

Digitized by VjOOQ
IC

58 LIVRE II, CHAPITRE 6. Flandres, les plus belles dentelles sont travaillées par des gens très-misérables, et les ouvriers qui &bri* quent à Lyon des brocards d'or sont couverts de guenilles. Ce n'est pas que souvent on ne fasse sur de tek dt>jets des bénéfices très-considérables : on a vu de\$ manufiicturiers s'enrichir en faisant des chapeaux de fantaisie ; mais si l'on met ensemble tous les profits faits sur des superfluités , si l'on en déduit la valeur des marchandises qui ne se vendent pas, et celle des marchandises qui , s'étant bien vendues , ont été mal payées, on trouvera que ce genre de produits est celui qui donne au total les profits les plus mesquins. Les modistes les plus en vogue ont souvent fait banqueroute. Les marchandises d'un usage général conviennent à un plus grand nombre de personnes , et ont cours dans la plupart des situations de la société. Un lustre ne peut trouver sa place que dans de grandes maisons ; tandis qu'il n'est si chétif ménage oîi l'on ne trouve des chandeliers; aussi la demande des chandeliers est-elle toujours ouverte , toujours plus active que celle des lustres , et même dans le pays le plus opulent , il existe pour une valeur bien plus grande de chandeliers que de lustres. C'est pourquoi les particuliers et les nations qui entendent leurs intérêts, à moins de raisons trèsfortes pour en agir autrement, préfèrent de se livrer à la production de ce que les marchands appellent Digitized by VjOOQ IC

1>E LA DISTRIBUTION DES RICHESSES. 50 les articles couraxis. M. Eden, qui négocia pottr VAn* gleterre , en 1786, le traité de commerce conclu par M. deYergennes, se dirigea d'après ce principe lorsqu'il demanda la libre introduction en France de la faknce commune d'Angleterre. « Quelques misérar >} blés douzaines d'assiettes que ^ous vous vendrons, Y disait Fagent anglais, seront un laible dédomma* » ment pour les magnifiques services de porcelaine » de Sevrés que vous vendrez chez nous ». La vanité des ministres français y consent. Bientôt on vit arriver les faïences anglaises : elles étaient légères , à bon compte , d'i^ne forme agréable et simple ; les pli^s pe^ tits ménages s'en procurèrent ; il en vint pour plusieurs millions , et cette importation s'est répétée , augmentée chaque année jusqu'à la guerre. Les envois de porcelaines de Sèvres ont été peu de chose auprès de cela. Le débit des articles courans est non-seulement le plus considérable , il est encore le plus assuré. Jamais marchand n'a été long-temps embarrassé d'une provision de toiles à faire des chemises. Les exemples que j'ai choisis dans l'industrie manufacturière ont des équivalens dans les industries agricoles et commerciales. Il se produit et se consomme en Europe pour une valeur bien plus grande de laitues , qu'il ne se consomme d'ananas; et les superbes châles de Cachemire sont, en France, un objet Digitized by VjOOQ IC

Ê> LIVRE II, CHAPITRE 6. èe eomteerce bien< borné auprès
des simples cotonnades de Rouen. C'est donc un mauvais calcul pour une
nation de se faire marchande d'objets de luxe , et de recevoir en retour des
choses d'une utilité commune. LaFrance envoie en Allemagne des modes,
de» colifichets, c[ui sont à l'usage de peu de personnes, et l'Allemagne lui
fournit des rubans de fil et d'autres merceries , des limes , des &ux , des
pelles et pincettes , et d'autres quincailleries d'un usage général ; aussi sans
les vins ^ sans les huiles de France , sans les produits ton» jours renaissans
d'un sol favorisé de la nature, et quelques autres objets d'une industrie
mieux entendue , la France ferait avec l'Allemagne moins de pro* fïts que
l'Allemagne n'en fait avec elle. On en peut dire autâût du commerce
fi:*ançais dans le Nord. Digitize{ }by Google

DE L'INDUSTRIELLE DISTRIBUTION DES RICHESSES. 61 CHAPITRE VII.

Des Revenus industriels. Des Profits industriels en général. Nous avons vu (Liv. I, chap. 15) les motifs qui influent sur la demande des produits en général. Quand les produits, quels qu'ils soient, sont vivement demandés à cause des services productifs, seuls moyens par lesquels on puisse les obtenir, sont vivement demandés aussi, et cette demande active en élève nécessairement le taux; ceci regarde les services productifs pris en masse. L'industrie, les capitaux et les terres rapportent en général de plus gros profits, toutes choses d'ailleurs égales, quand la demande des produits est plus vive, quand l'aisance est plus grande, quand les profits sont plus multipliés, la production plus active. Nous avons vu, dans le chapitre précédent, que la demande de certains produits est toujours plus soutenue, plus vive que celle de certains autres. Nous en avons conclu que les services qui se consacrent à ces genres de production, toutes choses d'ailleurs égales, sont mieux récompensés que les autres. Digitized by VjOOQ IC

6a LIVRE II, CHAPITRE 7. Continuant toujours à particulariser davantage , nous examinerons, dans ce Chapitre-ci et dans les suivans , les cas où les profils de l'industrie sont plus ou moins forts relativement à ceux des capitaux ou des terres , et réciproquement; et les raisons qui font que les profits de tel emploi de l'industrie ou bien des capitaux , ou bien des terres , sont plus ou moins forts que les profits de tel autre emploi* Et d'abord comparant les profits de l'industrie avec ceux des capitaux et des terres, nous trouverons qu'ils sont plus forts, Ik où des capitaux abondans réclament une grande quantité de qualités industrielles , comme c'était le cas en Hollande avant la révolution. Les services industriels y étaient très-chèrement payés; ils le sont encore (bns les pays, comme les ÉtatsUnis, où la population, et par conséquent les agens de l'industrie, malgré leur rapide multiplication, restent en arrière de ce que réclament des terres imbom^s et des capitaux journellement grossis par l'épargne. La situation de ces pays est en général celle où la condition de l'homme est la meilleure , parce que les personnes qui vivent des profits de leurs capitaux et de leurs terres , peuvent mieux supporter la modicité des profits que ceux qui vivent de leur industrie seulement ; les premiers , outre la ressource de manger leur fonds, ont celle d'ajouter quelques profits industriels À leurs autres revenus , tandis ^u'il ne dépend Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 29.14% accurate

LA DISTRIBUTION DES RICHESSES. 03 pas d'un homme industriel , qui n'est que cela , de joindre à son revenu industriel celui des capitaux et des terres qu'il n'a pas. Venant ensuite à comparer entre eux les services de l'industrie , nous trouverons que leurs profits sont plus ou moins forts : 1°. selon que les travaux de cette industrie sont plus ou moins dangereux , ou simplement accompagnés de plus ou moins d'agréments ; 2°. selon qu'ils fournissent plus ou moins constamment de l'occupation ; 3°. selon qu'ils exigent des mains plus sûres et plus dignes de confiance ; 4°. selon la certitude ou l'incertitude de leurs revenus ; 5°. enfin selon le degré d'habileté qu'ils supposent. Il n'y a pas une de ces causes qui ne tende à augmenter ou à diminuer la quantité de travail mis en circulation dans chaque genre , et par conséquent à faire varier le taux naturel de ses profits. A peine a-t-on besoin que des exemples viennent à l'appui de propositions si évidentes. Parmi l'agrément ou le désagrément d'une profession y il faut ranger la considération ou le mépris qui l'accompagne. L'honneur est une partie de salaire qui fait partie des profits de certaines professions. Dans un prix donné , plus cette monnaie est abondante , et plus l'autre peut être rare , sans que le prix soit diminué. Smith remarque que le littérateur , le poète , le philosophe , sont presque entièrement payés en considération. Soit-raison , soit préjugé il n'en est pas Digitized by VjOOQ IC

64 LIVRE II, CHAPITRE 7. tout-k-fait ainsi des professions de comédien , de dat« seur, et de plusieurs autres* Il feut bien leur accorder en argent ce qu'on leur refuse en égards. « Il » paraît absurde au premier aspect , ajoute Smith , » que l'on dédaigne leur personne et qu'on reconr» pense leurs talens souvent avec la plus somptueuse » libéralité. L'un n'est pourtant que la conséquence » nécessaire de l'autre. Si l'opinion ou le préjugé du » public venait à changer touchant ces occupations , » leur traitement pécuniaire tomberait à l'instant. » Plus, de gens s'appliqueraient à ce genre d'industrie ^ » et leur concurrence en ferait baisser le prix. De » tels talens poussés à un certain point , sans être]» communs , ne \$ont pas si rares qu'on l'imagine : y> bien des gens les possèdent , qui regardent comme » au-dessous d'eux d'en faire un objet de lucre ; et y) un bien plus grand nombre seraient capables de les » acquérir s'ils procuraient autant d'estime que d'ar» gent (i). » Que si l'opinion attache de la honte à de certains travaux néanmoins très-utiles^ et dont il serait à désirer que le prix baissât, alors il faut tâcher de diminuer la honte ; cs^r c'est une difficulté qui se paye sans rien ajouter au mérite du résultat. Tout emploi qui n'est pas constant est mieux payé , Car il feut qu'on le paye à la fois pour le moment où - ■ - __^ t I ~ (j) JUch, des Nat. LiT. I , ch. 10. Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 20.82% accurate

1>E LA BISTAlfitTtIoir DES RICHESSES. 6S ii est en exercice, et pour le inoient où il attend qu'on ait besoin de lui. Un loueur de carrosses se fait payer les jours où il travaillé plu^ que ne sembleraient l'e^ig^r les peines qu'il se donne et l'intérêt dû capital qu'il emploie ; c'est parce qu'il faut que' les jours où il travaille payent pour ceux où il ne tra* vaille pas. Il ne pourrait 'demander un aiiitř prix sans se ruiner. Le loyer des'tralvefiitissetnens est fort cher par kt même raison : le carnaval paye pour tēute l'année. ' Relativement k la troisième cauké de variations dans les salaires , on sait que le tiravail des ouvriers en bi* joux^ des porteurs d'argent , et en général' de toutes les professions qui ne peuvent être exercées qUe par des persondès de conĒance , est payé jdus - lèhere* ment que le travail de celles qui né sont àssujéties à aucmie Irespqnsabilité. ta drcHture , l'exactitude , la solidité rckpiises pour de telles professions, réduisent la quantité^ circulante et offerte des travaux' qù'tillei exigent^ ■'■•■." ' ' . ' ' Quant à la certitude ou à Fâiceiiiitùde deâ produits de l'industrie , c'est peut-être parmi les causes de différences dans' lès' salaires, une àes moins convenablement appréciée, ce Dans une loterie équitable^ dit » l'auteur de la Bichejsse des nations, les bons billets » doivent gagner tout ce que perdent les billets » blancs ; dans un métier où vingt personnes sercul» butent pour une qui réussit, celle qui réussit deII. 5 Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 9.83% accurate

66 LIVBE II, CHA1^ITE£ 7. j> ^rait gs^gnej sc^i^etles profits de
i^îngt autres (i). » Or, dam h^axMMXp d'eiB|>Ws > OU est loin d'être
payé suivant ce taux, iie «ie#e auteur croit que quel

The text on this page is estimated to be only 10.36% accurate

DE Lk mSTRtBVtlOff DES RICHESSES. 67 le fruit c|ue d'une
é^ud^ loingue et coûteuse , cette £taà& n'a pu avoir lieu qu'autant qu'on y a
contocrë chatpie année quelques avâiM^es^ et le totfj de deis avances est un
cafÂtal a&qî»e^ AUm U lâdai^e dU travail n'est plus nn salaire seulement
i c'^ll un salaire plus Fintérêt des ifv^nces que cette étude a ei^igéos; cet
intérêt est tnême supérieur à l'intérêt ordinaire , puisque le capital dont il est
ici question eçt placé à fonds» perdu ^t ne subsiste pas au-delà de l^ vie de
l'homme. C'est un intérêt viager (i). (1) Cesi même plus qu'un intérêt viager
des sommes consacrées à rédtication de la pérftôntie qui te^olt tê sulâtre :
e*esî , à la Hgileiir , Tiatérèt yîûçet et tontes l^é ^dinmeft ctmàa^vées ma
Wkétoé gente dTëttade ^ ^|M t«i takim totact Te»«& oifr non et iKAturitéé
, JMitsii le t»oti^ det fulwMts 4^ méàe^ cms doit payeK , oiuJtre Tiatérèt
dessommes consacrées à Uius études , celles des somme» consaorées à
Tinstruction des^ étudiants morts pendant leur éducation , ou qui ii'ont pas
répondu aux soins qu^on a pris d^eux ; car la masse actuellement eiiiitante
d^s ttflTâut médidirattit n*a pu éniaèt , sans qn'il y ait eu perte d'une pareil
4^ avaméeè eoiisftci'ées l rbutnafelioit àes médeeim. AiU. totplus y ttfte
trop mtiittlie«sc exacttlude datnflà>fait superâue, et ne sert qu'à ta hérissier
de difficuriés sans objet, imlik ne les a pas employées une seule fois.
Digitized by VjOOQ IC

68 LIVRE II, CHAPITRE 7. Voilà pourquoi tous les emplois de temps et de facultés qui demandent qu'on ait reçu une éducation libérale, sont mieux récompensés que ceux où la bonne éducation n'est pas nécessaire. Cette qualité est un capital dont on doit retirer les intérêts, indépendamment des profits ordinaires de l'industrie. S'il y a des faits qui paraissent contraires à ce principe, on peut les expliquer : les prêtres sont peu payés (1) ; cependant lorsqu'une religion repose sur des dogmes très-compliqués, sur des histoires très-obscurcs, on ne peut exercer le ministère religieux, sans de longues études et des exercices multipliés ; or ces études, ces exercices ne peuvent avoir lieu sans l'avance d'un capital ; il semble donc qu'il faudrait, pour que la profession cléricale pût se perpétuer, que le traitement du prêtre payât l'intérêt d'un capital, indépendamment du salaire de sa peine auquel paraissent se borner les profits du bas clergé, surtout dans les pays catholiques. Mais qu'on prenne garde que c'est la société qui fait l'avance de ce capital, en entretenant et endoctrinant à ses frais, les étudiants en théologie. Alors le peuple, qui a payé le capital, trouve des gens pour exercer cette industrie moyennant le simple salaire de leur travail, ou ce qui est la même chose, le simple intérêt du capital. Je n'entends pas parler des gros bénéficiers dont le payement s'élève très-haut, mais par des causes qui tiennent à l'ordre politique.

Digitized by VjOOQ IC

DE LA DISTRIBUTION D[^] RICHESSES. 6[^]* nécessaire pour leur entretien ; et leur entretien ne comprend pas celui d'une famille. Quand il faut, pour exercer une certaine industrie , non-seulement des études coûteuses , mais en outre des dispositions naturelles peu communes , cette condition rend encore beaucoup plus rares, relativement à la demande, et par conséquent beaucoup plus chers, les travaux qui y ont rapport. Sans une grande nation à peine y a-t-il de[^]x ou trois personnes capables de Élire un très-beau tableau ou une très-belle statue ; aussi se font-elles payer à peu près ce qu'elles veulent , si la demande est un peu forte ; et quoiqu'il y ait sans contredit une portion de leurs profits qui représente l'intérêt des avances employées à l'acquisition de leur art, cette portion de profits est petite relativement à celle qu'obtient leur talent. Un peintre, un médecin , un avocat célèbre , ont dépensé, soit par eux-mêmes , soit par leurs parens , trente ou quarante mille francs au plus pour acquérir le talent qui fonde leur revenu : l'intérêt viager de cette somme est qu'une mille francs au plus ; s'ils en gagnent trente , leurs qualités industrielles seules sont payées vingt-six mille francs par année. Et si l'on appelle biens ou fortune tout ce qui donne des revenus , on peut évaluer leur fortune à deux cent soixante mille francs[^] au denier dix; même. quand ils n'ont. pas pour un sou de patrimoine.

Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 11.52% accurate

70 L\H£ 11, CÂAI^ITRK 7. J}^ JProfita dn Savant Le savant ,
Hiomme qui connaît l fe parti tju'tm peut tirer à th lois ^ k flature pour
Tiitilit^ de Hiomme , reçoit une fini petite part des produits de Pindustrie , a
laqudle otpendani les connafissances dont il conserve le fM^ât et dont il
recule tes bornes , sont si prodtgietfôemetit tftfles. Quand on en cherche k
raison , on trouve (en termes d'économie pc^tique) que le savant met en
quelepib instam dans la circulation une immense quantité de m
marchandise , et d'nne marchandise encore qui s%se peu par l'usage; de
manière qn\\n n*ést point obl^ d'avoir reconrs k lui de nouveau ponr en
faire

The text on this page is estimated to be only 13.65% accurate

DE LA DfistlUBGtfOK BSS RICHI&iES. 'fl k la
cottsommsâKAlqlii fiait «^étt ^re; ^\x plutôt ell^ s'étend^M à "mlotlté ,
iumii ëe cMsdmmer , sans qu W soit oblig)^ , pour se les pk*o<6«irer,
cTaToir recours à ceux de qui eHes «OM originairement ^an^s.
Ck>i^nniéBienl ati^ lois iiaturelks qui

The text on this page is estimated to be only 25.92% accurate

7» LIvaE II, CJaAJPITAE 7; : * tiennent le prix des marchandises qu'ils concourent à produire , au-dessus , et le nombre des consommateurs auxquels la jouissance en est permise , au-dessous du point où les appelle la nature des choses (j). On comprend que je n'ai eutendu parler ici que des revenus qu'on a comme saveuit. Rien n'empêche qu'un savant ne soit propriétaire-foncier y capitaliste ou chef d'industrie, et qu'il n'ait d'autres revenus sous ces divers rapports. §.3. Des Profits de V Entrepreneur (T industrie. > Il ne sera question dans ce paragraphe que de la portion des profits d'un entr^reneur d'industrie, qui doivent être regardes comme le ^aire de son travail. Si un chef de manufacture a une portion de capital employé dans sa manufacture, je le range , pour cette portion, dans la classe des capitalistes, et la portion des bénéfices qu'il fait en conséquence , fait partie des profits du capital employé (2). . ■ " ' ' " ^ ' — ?- — I — h (i) Les lecteurs qui seraient tentés de croire que la yaleur totale de la production du pays est plus considérable en raison de ce que le prix est maintenu plus haut qu'il ne deyrait rétre , sont priés de consulter ce que j'ai dit à ce sujet , ch. 4 de ce livre IL ' (â) Smith (Liv. I, ch. 8) s*est jeté dans ungiland embari(lia, faute d*avoÂr séparé \e& profits de l'entrepreneur d'industrie àt% profits de son çapitaL II les confond sous le non Digitized by VjOOQ IC

DE LA IHSTakBIZXION DES RICHESSES. ^3 Il est bien rare que celui qui touche un salaire d'entrepreneur, ne touche pas en même temps, pour son compte, les intérêts d'un capital. Il est rare qu'un chef d'entreprise ait emprunté à des étrangers la totalité du capital dont il a fait usage. S'il y a quelques-uns de ses ustensiles achetés avec ses propres capitaux, ou s'il eut quelques avances au moyen de ses propres ressources, alors il retire une portion de revenu comme entrepreneur, et une autre portion comme capitaliste. Les hommes étant très-portés à ne sacrifier aucune portion de leurs intérêts, ceux même qui n'ont pas analysé ces droits dans leur détail, savent les faire valoir dans toute leur étendue. Notre tâche, en ce moment, est de démêler la portion de revenu que l'entrepreneur touche comme entrepreneur, nous chercherons plus tard ce que le même, ou un autre, touche comme capitaliste; On peut se rappeler que l'emploi d'un entrepreneur d'industrie a rapport à la seconde des opérations que nous avons reconnues être nécessaires pour l'exercice du fonds (^profits cf stock); et, malgré sa profonde sagacité, il a grand-peine à démêler les causes qui influent sur leurs variations. Je le crois bien. Leur valeur se règle d'après des principes différens. Les profits de l'industrie dépendent du degré d'habileté, de la longueur des études nécessaires, etc.; les profits du capital dépendent de l'abondance ou de la rareté des capitaux ^ de la sûreté du placement.

The text on this page is estimated to be only 17.39% accurate

^4 LIVRE II, CHàPITlte 7. cice de toute industrie quelconque ;
opération qui consiste k (aare Tapplication des connaissances acquit* ses, k
la création d'un produit k notre usage (1). On se rappelle que cette
application e^rt nécessaire dans Tin* dustrie agricole, ccfimne dans
l'industrie manufacturi^ , comme dans t*industrie commerciale ; et que c'est
en cela que consifit^ le tratal du fermier ou cuUivateur^ du inanufacturier y
et du négociant. C'est donc k nature des proBts de ces trois classes'
d'hommes que nous voulons examiner. Le prix de leur travail est régK
comme le prix de toutes les autres choses, par le rapport qui se trouve entre
la quantité demandée de ce genre de travail, et la quantité qui en est mise en
circulation,, la quismMté offerte,^ Deux causes principalei bornent cette
dernière quantité, et par conséquent maintiennent k un taux élevé le prix de
cette esp^e de travail. Cest ordinairement Fentrepreneur de Findustrie qui a
besoin de trouver les fonds dont elle exige Remploi. Je n'en tire pas îa
conséquence qu*îl faut qu'il soit dqa riche , car il peut exercer son industrie
avec des fonds d'emprunt ; mais il faut du moins qu'il soit solvable , connu
pour un homme intelligent et prudent, rempli d'ordre et dci* probité; et que ,
par la nature de ses relations , il 60it k portée de se procu» ' I î . il . I I I T . I
I (i) Voyez Liv. I, ch. 6 de cet ouTrage. Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 3.15% accurate

rer Tiisiige dûs tsapîtaux ^il^s» ^çmhèi pas par luimême. Ces
tjondriînpfi. gaBcêmeaj Ibe^oodc^ de goeas ^ flKKBbw dfis aeDGMnens^
• En wcond'fiBa, ioe. ^oite ida tiavatl «xige des qualités morales dont la
rérasiffi&jft^^tpv^eonmRine. JB veiU ^ jugfevDftBt^ delsl constonee ^ ia
KiW&aiftsaflce des Iramme6:âl des^oses. Iljàgât 4'app9^oier
omi\WMhlfintat rûnpoitanw êe^ 4>eUe jMPodhMfion , le besoin qu'on
^a.aûra^ies livpféns d^la proeurer ; il s'agk de mettre en jm i{|ielc {«afets un
très-grand Bomfare d'indîincktt ; il. fuit acheter ou fsér^ acheter des
matLeras^udmièr^ ^t>ém^k} des ouvriem ^ chereter des consonmateun,
liyoiriiii espiit d'obéré Et d'eeo-^ BC»nie; «n un mot le %sàm
d^admîiHfiilrer. Dteuis le cours de taatd'c^pemÉlaoSf ily ades obstacles k
surVKmipr j des.intpttâudes à ivainoié ^ des waAieirrB k réparer^
des^expédcoÉs à ia^eailMP. Lim pèrsoimes «lies qui las qualkis néçessaine
neee toMiventpasn^tiies, &mt des eiitiv^rise& avec peu de suocès ; 4£«s
entreprises ne âe:so«beiiisant:pas^ et iear trinmiiietînde pas à être* i«dpé de
la «moktmn. il it^ «este par conaéf^ni que cehn . qui fteat ifere loontîna^
avec: suco^ , c'est-rkrdine anvtec capaûibâ C'est de ^ette façon,. que la
comikion de Ja fnpaestë berneie OMSuibre de .gens qui offij^it kt ta»v«l
d'an entp^rene^ir. Cen'est pas tant : tin certrâi risque iKxompagiie tbu^
joars les enti^rises ^àistrneUes ; quelque bien cobDigitized by VjOOQ IC

76 LIVRE II, CHAPITRE 7. duites c[u]on les suppose, elles peuvent ^ouer ; rentrepreneur peut, sans qu'il y ait de sa fiute , y compromettre sa fortune, et jusqu'à un certain point son honneur. Nouvelle raison qui borne d'un autre côté la quantité de ce genre de services qui est offerte , et les rend un peu plus chers. Tous les genres d'industrie n'exigent pas , dans celui qui les entr^rend , la même dose de capacité et de connaissances. Un fermier qui est entrepreneur de culture, n'est pas, obligé de savoir autant de choses qu'ui^ négociant qui trafique avec les pays lointains. Pourvu que le fermier soit ail Eut des méthodes routinières de deux ou trois espèces de cultures, d'où dérive le revenu de . sa ferme , il peut se tirer d^affaire. Les connaissances nécessaires pour conduire un commerce de long cours , sont d'un ordre bien plus relevé. Non-seulement il &ut connaître la nature et les quali* tés des marchandises sur lesquelles on spéculé , mais , encore se former une idée de l'étendue des besoins et des débouchés aux Ueux où l'on se propose de les yendre. Il Êtut en conséquence se tenir constaonment au courant des prix de chacime de ces marchandises en différens heux du monde. Pour se &ire une idée juste de ces prix, il &ut connaître les diverses monnaies et leurs valeurs relatives, qu'on nomme le cours des changes. Il faut connaître les moyens de transport , la mesure des risques qu'ils entraînent , le montrant des frais qu'ils occasionnent; les usages, les lms Digitized by VjOOQIC

DE LA. DISTRIBUTION DES RICHESSES. 'J'j qui gouvernent les peuples avec qui l'on a des relations ; enfin il faut avoir assez de connaissance des hommes pour ne point se trahir les confiances qu'on leur accorde, dans les missions dont on les charge, dans les rapports quelconques qu'on entretient avec eux. Si les connaissances qui font un bon fermier sont plus communes que celles qui font un bon négociant, faut-il s'étonner que les travaux du premier reçoivent un plus grand salaire en comparaison de ceux du second. Ce n'est pas à dire que l'industrie commerciale, dans toutes ses branches, exige des qualités plus rares que l'industrie agricole. Il y a tel marchand en détail qui suit par routine, comme la plupart des fermiers, une marche fort simple dans l'exercice de sa profession ; tandis qu'il y a tel genre de culture qui demande un soin, une sagacité peu communs. C'est au lecteur à faire les applications. Je cherche à poser des principes solides ; on en peut ensuite tirer une foule de conséquences plus ou moins modifiées par des circonstances, qui sont elles-mêmes les conséquences d'autres principes établis dans d'autres parties de cet ouvrage. De même, en astronomie, on vous dit que toutes les planètes décrivent des aires égales dans un même espace de temps ; mais c'est, sauf les perturbations, qu'elles reçoivent du voisinage des autres planètes dont les forces attractives dérivent d'une autre loi de physique générale. C'est à la personne qui veut faire l'application des lois générales à un cas déterminé.

Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 5.08% accurate

78 LtYRK II, CHAPITRE 7. miné, ^ temr compte de
FîaftiYeiicae é» ckaomie éc c^eft dp»t Vexis^iMie «se rcommue. Noua
yanrons , e» parhuit det profils et Peimtsr ^ ^a^i#» de l'un el de l'autce ;
«msi il est faoK de rélAsurqu^r ks autres «Tànta|e8 deoft un cltcf d'eiiftr&
pris^ ^ » il est habUe^ pieufc tîrar pastL H eiÉ rintenuà* dUir^ e»tfe le
eapitaliale et kr peqpriéuire folieîev ^ enlve le savant el Totuvrièr^ eaÉre,
tmiles Ifae dîdMs de pcodi^cteurs, et ei^e ceiHL-«i et le
coÊaaomm9i.eiBUt. Il ^ibrâûfilre Fceuvre die ki produeticnr;. il est le
c^Ébre 4e ptuaîeiHs ■» n^ai^pn (l} Je désifiie ici, p^ le nçm (Touvvier,
priaçipalemeiU celui qui.traTaiUe pour le compte d^un entrepreneur
d*indusr trie; car^ pour celui qui travaille manuellement pour son compte Y
comme un savetier en échoppe ^ un rémouleur , il est à îa fois un petit
enlreprêneur et un ouvrier, et ses profils se T^e&t, en iiartie, d'après ce que
j'aîdie dacrs le piaragrâpht Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 6.50% accurate

DE LA DXSTAIBUTJOIC DES RICHESSES. 79 santé y la
couditipa de vivre est la seule requise pour que de tels travaux soieujt mis
dans Jla circijdatiQS. CTcsl pour cela q^e le salaire de ces (rayani^ ne*
t'ëlrve guère, ea chaque pays, au-delà àe ce qi>i estjrîgoiit reusement
néce^re pour y viyre^^,et cp^êJe nombre des concurrens

80 LIVRE II, CHAPITRE 7. analogue. U faut donc que, dans cette profession, les ouvriers gagnent un salaire un peu supérieur k leur simple exbtence ; c'est*à-^e qu'ils gagnent de quoi s'entretenir , et, de plus, de quoi élever leurs enfans.' Si le salaire des ouvriers les plus gros^ers ne leur permettait pas d'entretenir une famille et d'élever des aifans, le nombre de ces ouvriers ne serait pas tenu au complet La demande de leur travail deviendrait supérieure à la quantité de ce travail qui pourrait être mise en circidaùon ; le taux de leur salaire hausserait, jusqu'à ce que cette classe fût de nouveau en état d'élever des enfans en nombre suffisant pour satisfaire à la quantité . de travail demandée. ' C'est ce qui arriverait si beaucoup d'otnrriers ne se mariaient pas. Un homme qui na ni femme ni enfans, peut fournir son travail à meilleur marché qu'un autre qui est. époux et père. Si les célibataires se multipliaient dans la classe ouvrière, non-seulement ils ne contribueraient point à recruter la classe , mais ils empêcheraient que d'autres pussent la recruter. Une diminution passagère dans le prix de la main-d'œuvre en- raison de ce que l'ouvrier célibataire pourrait travailler à meilleur marché , serait bientôt suivie cPune augmentation plus forte , en raison de ce que le nombre des ouvriers déclinerait. Ainsi quand même il né conviendrait pas aux chefs d'entreprises d'employer des ouvriers mariés ps^rce qu'ils sont plus rangés y cela leur conviendrait, dutri} leur en coûter

Digitized by VjOOQ IC

DE LA DISTRIBUTION DES BICHES. 81 un peu plus , pour éviter de plus grands frais de main-d'œuvre qui ne tarderaient pas à retomber sur eux. . Ce n'est pas que chaque profession prise en particulier, se recrute régulièrement des enfants qui prennent naissance dans son sein. Les enfants passent d'une dans l'autre , principalement des professions rurales aux professions analogues dans les villes , parce que les enfants s'èvent à moins de frais dans les campagnes ; j'ai seulement voulu dire que la classe des manouvriers les plus simples, retire nécessairement, dans les produits auxquels son travail concourt , une portion. suffisante non-seulement pour exister, mais encore pour se recruter. , Quand un pays décline , quand il s'y trouve moins de moyens de production , moins de lumières , d'activité ou de capitaux, alors la demande des travaux grossiers diminue par degrés ; les salaires tombent au-dessous du taux nécessaire pour que la classe manouvrière se perpétue ; elle décroît en nombre , et les élèves des autres classes , dont les travaux diminuent dans la même proportion, refluent dans les classes immédiatement inférieures. Quand la prospérité augmente , au contraire , les classes inférieures non-seulement se recrutent avec facilité elles-mêmes ,> mais fournissent aux classes immédiatement supérieures de nouveaux élèves , dont quelques-uns plus heureux et doués de quelques qualités plus brillantes, prennent un vol encore plus hardi. II. 6 Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 26.21% accurate

Sa LIVRE II, CHAPITRE 7. » La main-d'œuvre des gens qui ne vivent jËis qniquement de leur travail , est moins chàre que celletles ouvriers en titre. Ils sont nourris ; le prix de leur travail n'est donc point , pour eux , régie sur la nécessité de vivre. Il y a telle fileuse dans de certains hameaux qui ne gagne pas la moitié, de sa dépense , bien que sa dépense soit modique ; elle est mère ou fille, sœur , tante ou belle-mère d'un ouvrier qui la nourrirait , quand même elle ne gagnerait absolument rien. Si elle n'avait que son travail pour subsister , il est évident qu'il faudrait qu'elle en doublât le prix ou qu'elle mourût de faim; en d'autres termes, que le travail fut payé le double ou n'eût pas lieu. Ceci peut s'appliquer à tous les ouvrages des femmes. En général ils sont fort peu payés , par la raison qu'un très^grand nombre d'entre eUes sont soutenues autrement que par leur travail , et peuvent mettre dans la circulation le genre d'occupations dont elle» sont capables, au-dessous du taux où le fixeraient leurs besoins. On en peut dire autant du travail des moines ou des religieuses. Dans les pays où il y en a , il est fort heureux pour les vrais ouvriers qu'ils ne £ibriquent que des futilités; car s^ils fesaient des ouvrages d'une industrie coursmtte , les ouvriers dans le même genre qui ont une Manille à soutenir , ne pourraient point donner leur ouvrage à si bas prix sans périr de besoin. Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 5.29% accurate

Les moindres y»mtion« à s^m If) prii é^ } a main' 4'œi»Yr%
désolation. Xa de'çouverte d'un procédé inconnu » "n^ importation
'Upuye.Jj^ ^ OU fciçu l'énwDigitized by VjOOQ IC

ft4 LIVRE II, CHAÎ>ITRE 7. gration d'un certain nombre de consommateurs, sont de ce genre. Alors on doit lâcher de fournir aux bras désemploy^s une nouvelle occupation durable, favoriser de nouvelles branches d'industrie, former des entreprises lointaines , fonder des colonies , etc. Si la chute de la main*d'œuvre est de nature à né pas durer, comme celle qui peut être le résultat d'une bonne ou d'une mauvaise récolte, alors on doit se borner à accorder des secours aux malheureux qui souffrent de cette oscillation* Un gouvernement ou des particidiers bienfesans avec légèreté, auraient le regret ûfi ne point voir leurs bien&its répondre à leurs vues. Au lieu de prouver cela par le raisonnement , j'essayerai de le faire sentir par un exemple. Je suppose que dans un pays de vignobles les tonneaux se trouvent si abondans, qu'il soit impossible de les employer tous. Une guerre , ou bien une loi contraire k la production des vins, ont déterminé plusieurs propriétaires de vignobles à changer la culture de leurs terres ; telle est la cause durable de la siu*abondance du travail de tonnellerie mis en circulation. On ne tient pas compte de cette cause; on vient au secours des ouvriers tonneliers, soit en achetant sans besoin des tonneaux , soit en leur distribuant des secours à peu près équivalens aux profits qu'ils avaient coutume de faire. Mais des achats sans b^oins, des secours, ne peuvent pas se perpétuer; Digitized by VjOOQ IC

BE LA DISTRIBUTION DES RICHESSES. 85 et au moment où ils viennent à cesser, les ouvriers se trouvent exactement dans la même position fâcheuse dont on a voulu les tirer. On aura été des sacrifices, des dépenses sans aucun avantage, si ce n'est d'avoir un peu différé le désespoir de ces pauvres gens. Par une supposition contraire, la cause de la surabondance des tonneaux est passagère ; c'est, par exemple , une mauvaise récolte. Si au lieu de procurer des secours passagers aux feseurs de tonneaux , on favorise leur établissement en d'autres exultons, ou leur emploi dans quelque autre branche d'industrie, il arrivera que l'année suivante abondante en vins,, il y aura disette de tonneaux; leur prix sera exorbitant,, il sera réglé par la cupidité et l'agiotage ; et comme la cupidité et l'agiotage ne peuvent pas produire des tonneaux quand les moyens de production de cette denrée sont détruits , une partie des vins pourra demeurer perdue faute de vases* Ce n'est que par une nouvelle commotion et à la suite de nouveaux tiraillemens^ que leur fabrication se remontera au niveau des besoins. ^ On voit qu'il faut changer de remède suivant la cause du mal, et par 'conséquent connaître cette cause avant de choisir le remède J'ai dit que ce qu'il fallait pour vivre , était la mesure du salaire des ouvrages les plus communs , les plus grossiers; mais cette mesure est très-variable :
Digitized by VjOOQ le

The text on this page is estimated to be only 18.94% accurate

7. les habitudes des hommes influent beaucoup sur l'étendue de leurs besoins. Il ne me paraît pas assuré que les ouvriers de certains cantons de France pussent vivre sans boire liti seul verre de vin. A Londres ils ne sauraient se passer de bière ; cette boisson y est tellement de première nécessité, que les mendiants -l'aurait y dérivent Taumone pour aller boire un pot de bière, comme en France pour avoir un morceau de pain ; et peut-être ce dernier motif, qui nous semble fort naturel, paraît-il impertinent à un étranger qui arrive pour la première fois d'un pays où la classe indigène peut vivre avec des, patates, du manioc, ou d'autres alimens encore plus vils. La mesure de ce qu'il faut pour vivre dépend donc en partie des habitudes du pays où se trouve l'ouvrier. Plus la valeur de sa consommation est petite, et plus le taux ordinaire de son salaire peut s'établir bas, plus les produits auxquels il recourt sont à bon marché. S'il veut améliorer son sort et élever ses salaires, le produit auquel il concourt renchérit, ou la part des autres producteurs diminue. Il n'est pas à craindre que les consommations de la classe des ouvriers s'étendent bien loin, grâce au désavantage de sa position. L'humanité aimerait à les voir, eux et leur famille, vêtus selon le climat et la saison ; elle voudrait que dans leur logement ils pussent trouver l'espace, l'air et la chaleur nécessaires à la santé ; que leur nourriture fut saine, assez abondante

Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 27.11% accurate

DE t\ : mSTRIMJTION, HE» AlCHESSES. 87 fiantes, et même
qu'ils pussent y mettre quelque choix et

88 LIVRE II, CHAPITRE 7. un peu plus[^] fort. Aux yeux du philanthrope il doit paraître affreux que cela ne soit pas toujours ainsi ; il gémit que l'ouvrier, non-seulement ne prévoye pas la vieillesse, mais qu'il ne prévoye pas même les accidens , la maladie , les infirmités. Il se trouvent des motifs d'approuver , d'encourager ces associations de prévoyance où les ouvriers déposent chaque jour une très-petite épargne pour s'assurer une somme au moment où l'âge , ou bien des infirmités inattendues , viendront les priver des ressources de leur travail (i). Mais il faut, pour que de telles associations réussissent, que l'ouvrier considère cette précaution comme . ■ —[^]— 11[^]— ■ I , I I I I « 1 I .[^][^]ii— 1 ■ —[^]M

(1) Les caisses de prévoyance ou d'épargnes ont réussi dans plusieurs cantons d'Angleterre, de Hollande et d'Allemagne ; là surtout où le gouvernement a été assez sage pour ne s'en pas mêler , et où les associations se sont formées , non par entreprises 9 mais au sein de chaque profession. Ici ce sont tous les garçons serruriers , là tous les garçons tailleurs , etc. qui nomment entre eux , parmi les plus sages , des syndics «barges de recevoir les épargnes et de les placer à intérêt. Il résulte un autre avantage de coutumes semblables : c'est qu'elles augmentent la masse des capitaux productifs , et, par suite , les moyens d'alimenter une industrie plus étendue 5 de sorte que les ouvriers qui n'y voyent que des ressources pour l'âge avancé , y trouvent , sans qu'ils s'en doutent , une demande plus considérable de leurs facultés industrielles, et une plus grande abondance de produits. Aussi remarque-t-on , dans les lieux dont je parle , les indices d'une prospérité réelle et solide. Digitized by Google

DE LA DISTRIBUTION DES RICHESSES. 89 d'absolue
nécessité ; qu'il regarde l'obligation de porter ses épargnes à la caisse de
l'association , comme aussi indispensable que le paiement de son loyer ou
de ses impositions ; ce qui ne peut guère arriver dans les pays où les mœurs
et le gouvernement excitent à l'envers l'ouvrier à porter dans les tavernes ,
non-seulement ce qu'il pourrait épargner, mais souvent même la plus pure
substance de sa famille, au sein de laquelle il devrait trouver tous ses
plaisirs. Les vains et dispendieux amusemens des riches ne peuvent pas
toujours se justifier aux yeux de la raison; mais combien ne sont pas plus
désastreuses les folles dissipations du pauvre? La joie des indigens est
toujours assaisonnée de larmes; et les orgies de la populace sont des, jours
de deuil pour le philosophe. Indépendamment des raisons exposées au
paragraphe précédent et dans celui-ci, et qui expliquent pourquoi les
salaires d'un entrepreneur d'industrie (même de celui qui ne fait aucun profit
comme capitaliste) s'élèvent en général plus haut que ceux d'un simple
ouvrier, il en est encore d'autres, moins légitimes sans doute dans leur
fondement, mais dont il n'est pas permis de méconnaître l'influence. Les
salaires de l'ouvrier se règlent contradictoirement par une convention faite
entre l'ouvrier et le chef d'industrie ; le premier cherche à recevoir le plus, le
second à donner le moins qu'il est possible ; mais dans cette espèce de débat
, il y a du côté du Digitized by VjOOQ IC

^O LIVRE II, CHAPITRE 7. maître un avantage indépendant de ceux qu'il tient déjà de la nature de ses fonctions. Le maître et l'ouvrier ont bien également besoin l'un de l'autre, puisque l'un ne peut faire aucun profit sans le secours de l'autre; mais le besoin du maître est moins immédiat, moins pressant. Il en est peu qui ne puissent vivre plusieurs mois, plusieurs années même, sans avoir travaillé un seul ouvrier; tandis qu'il est peu d'ouvriers qui puissent vivre sans être réduits aux dernières extrémités, passer plusieurs semaines sans ouvrage. Il est bien difficile que cette différence de position ne s'influe pas sur le règlement des salaires. Ajoutez qu'il est bien plus facile aux maîtres de s'entendre pour tenir les salaires bas, qu'aux ouvriers pour les faire augmenter. Les premiers sont moins nombreux, et leurs communications plus faciles. Les ouvriers, au contraire, ne peuvent guère s'entendre sans que leurs ligues aient donné lieu d'une révolte que la police s'empresse toujours d'étouffer. Le système qui fonde les principaux gains d'une nation sur l'exportation de ses produits, est même parvenu à faire considérer les ligues des ouvriers comme funestes à la prospérité de l'état, en ce qu'elles entraînent une hausse dans le prix des marchandises d'exportation, laquelle nuit à la préférence qu'on veut obtenir dans les marchés de l'étranger. Mais, quelle prospérité que celle qui consiste à tenir misérable une classe nombreuse dans le pays, afin d'approvisionner à meilleur

The text on this page is estimated to be only 9.10% accurate

J>E LA DISTRIBUTION MS AiCttÈSSES. Qt fn2trc\ié de«
étrangers qui prdfitekit des privàtiotts qUe vous TOUS êtes imposées !
ÏHsurquoi tie pas ki^ser les intérêts dos h^imnies cherdl^r libtéMënt leur
niveau? On rencontre des chefs d'industrie qui , toujours prête kjustifiei*
par des aPgutneùs les œuvres de leur cupidité, soutiennent que l'ouvrier
mieux payé traTftilfetait moins ^ et ^'11 èât hbn qu'il ^oit ^titt^ulé par
kiiBsoin. Smith, qui aVàit beaUi^up Vil et pàrfeitement bien observé, îi'èSl
pas dfe leut âvii. Je le laisserai iB'expliquer luî-mé»ie. tt Une i^écompènre
libérale du tràVàil , dit cet au9 teur, tm mente temps quVlte fevôrise k
pfop^ga» tiou de la tlass€ kboriéuÀè ^ au^ênte sdti ittâus» trie qui,
semblable à tôteii leè cpialitéis humaiiiié^, » i'feccrott par k "ihlmt des
eueoufâgettii^s quelle » reçoit. Uae nouf râiurè a^hd^yAi^ft fonifie le corps
» de l'hômnie qui tfaValUé ; la pénibilité d'éteudrë » son biciï«^tr

92k LIVRE II, CHAPITRE 7. » point générale ; il est plus commun de voir ceux y> qui sont bien payés à la pièce , ruiner leur santé » en peu d'années par un excès de travail (i)- » De r indépendance née chez les modernes des progrès de rindustrie. Je ne saurais m'empêcher de remarquer l'indépendance que les rcîvenus industriels ont procurée, chez les modernes , à une classe nombreuse de toute société : celle qui ne possède ni terres , ni capitaux. Dans Rome ancienne , il y avait peu de capitaux .pour animer le commerce et les imanuÊictures , et quand même on en aurait formé par l'accumulation, le dédain qu'avaient les citoyens libres pour ce genre d'occupation leur aurait laissé peu d'emplois. D'un autre côté , les propriétaires des terres les cultivaient eux-mêmes ou par les mains de leurs esclaves; de sorte qu'une grande partie du peuple romain , c'est-adire les plébéiens qui n'avaient ni terres, ni capitaux, n'ayant point non plus de revenus industriels , n'en avaient d'aucune espèce. De là l'inquiétude et la turbulence des non-propriétaires ; de là leurs emprunts qui n'étaient jamais acquittés ; de là le trafic des votes j quelle pauvre figure fesaient ces maîtres du monde, lorsqu'ils n'étaient pas à l'armée ou en révolte 1 Ils (a) lUch. des NaU Lir, I, chap. 8. Digitized by VjOOQ IC

Déjà la distillation des bénéfices tombait dans la misère du moment qu'ils n'avaient plus personne à piller. Ils n'ont cessé de former autour de chaque grand, une cour plus ou moins nombreuse, plus ou moins rampante; jusque ce que la clientèle d'un Marins se soit battue contre celle d'un Sylla; celle de Pompée contre celle de César; celle d'Antoine contre celle d'Auguste ; et qu'enfin le peuple romain tout entier ait formé la cour d'un Galigula, d'un Héliogabale et de beaucoup d'autres monstres qui étaient obligés de le nourrir en l'opprimant. Chez les modernes, c'est toute autre chose. Quelles que soient nos formes de gouvernement , tout homme qui a un talent industriel est indépendant. Les grands, dans chaque état , ne sont pas les plus riches , parce qu'ils n'ont plus pour cela les mêmes facilités que les chefs des nations de l'antiquité (i); ceux-ci, après avoir conquis un pays , s'en partageaient les terres , les effets mobiliers et même les habitants : on ne détruit plus ainsi les peuples , on change leurs gouvernements et rien de plus. Un conquérant sans magnanimité tire , il est vrai , des tributs du pays qu'il a conquis; mais après quelques efforts extraordinaires, les contributions d'un pays ne subviennent qu'à peine aux frais de son administration et de sa défense , lesquels (i) J'en excepte les circonstances , toujours nécessairement passagères , où un usurpateur et ses satellites se sont partagés les dépouilles d'un peuple , et ont par-là même épuisé leur pouvoir. Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 9.17% accurate

94 iiVRE II, CHi.PITRS J. sont beaucoup plu\$ cQasidé];'ablQ9
qu'autrefois. OaitS' un pareil ordre dtj chof e» , le grps d*une nation trouro
qu'il y a peu dç profits \$i servir l?\$ grands , et qu'il y en a beaucoup l
servir le publie , «'est^à-dire à tirer parti de sa propre industrie. J)è\$ lor9
plus de clientelles ; le plus pauvre citoyen peut «e passer de patron; il se
met sous la protection de son talent pour subsister, et les gouvernement
tirent de leurs sujets les secours qu'iU leur accordaient jadis. Aussi les
nations modernes tout entières pouvant exister par elles-mêmes , restent
presque tians le même ^tat quand leur? gouvernemens sont renversés.
Digitized by VjOOQ IC y

DE LA DISXⁱUfiUTIOir DES EICHESSES. . qS CHAPITRE

Vin. Des Revenus capitaux. JjE service que rendent les capitaux dans les opérations productives les fait rechercher pour cetu^ae, en établit la demande , et permet aux propriétaires des capitaux de se faire payer ce service plus ou moins chèrement. Soit que le capitaliste fasse travailler lui-même ^on capital , soit qu'il le prête à un chef d'entreprise qui le Eût travailler , ce capital fait un profit qu'on appelle profit çlu capital. Lorsque le capitaliste emploie lui-même son capital , les profits qu'il en retire forment son rei^enu capital*; lorsqu'il le prête moyennant un intérêt , son i^evenu capital n'est autre que le montant de cet intérêt , et il cède a l'emprunteur les profits qui peuvent résulter de l'emploi du capital prêté. ^Des considérations sur l'intérêt des capitaux prêtés pouvant jeter du jour sur les profits que les capitaux rendent à l'emploi , il peut être utile de se former d'abord de justes idées sur la nature et les variations de l'intérêt., J

Digitized by VjOOQ IC

9[^] LIVRE II, CHAPITRE 8. Du Prêt à intérêt L'intérêt des capitaux prêtés , md à propos nommé intérêt de t argent , s'appelait auparavant usure (loyer de l'usage , de la jouissance) , et c'était le mot propre, puisque l'intérêt est un prix , un loyer qu'on paye pour avoir 1[^] jouissance d'une valeur. Mais ce mot est devenu odieux; il ne réveille plus que l'idée d'un intérêt illégal , exorbitant , et on lui en a substitué un autre plus honnête et moins expressif, selon la coutume. Avant qu'on connût les fonctions et l'utilité d'un capital , peut-être regardait-on la redevance imposée par le prêteur à l'emprunteur , comme un abus introduit en faveur du plus riche au préjudice du plus pauvre. Il se peut encore que l'épargne , seul moyen d'amasser des capitaux, fût considérée comme une lésine nuisible au public qui regardait comme perdues pour lui les sommes que les grands propriétaires ne dépensaient pas. On ignorait que l'argent épargné pour le faire valoir est dépensé tout de même (puisque si on l'enfouissait , on ne le ferait pas valoir) , qu'il est dépensé d'une manière cent fois plus profitable à l'indigence[^] et qu'un homme laborieux n'est jamais assuré de pouvoir gagner sa subsistance que la oîi il se trouve un capital mis en réserve pour l'occuper. Ce préjugé contre les riches qui ne déDigitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 12.42% accurate

Il est la DISTRIBUTION DES REVENUS. 90% pensent pas tout leur revenu, est encore dans beaucoup de têtes; Mais autrefois il, était général; il était partagé même par les prêcheurs, qu'on voyait, hon

98 LIVRE li, CHAPITRE 8. bue à cette proscription du prêt à intérêt la décadence du commerce : c'est une des raisons de sa décadence; mais il y en avait beaucoup d'autres. Les progrès de l'industrie ont fait considérer un capital prêté , sous un tout autre jour. Ce n'est plus maintenant , dans les cas ordinaires , un secours dont on a besoin ; c'est un agent , un outil dont celui qui l'emploie peut se servir très-utilement pour la société, et avec un grand bénéfice pour lui-même. Dès lors îi n'y a pas plus d'avarice, ni d'immoralité, à en tirer un loyer qu'à tirer un fermage de sa terre , un salaire de son industrie ; c'est une compensation équitable ^ •fondée sur une convenance réciproque; et la convention entre l'emprunteur et le prêteur ,* par laquelle ce loyer est fixé, est du même genre que toutes les conventions. Mais dana l'échange ordinaire , tout est terminé quand l'échange est consommé ; tandis que dans le prêt, il s'agit encore d'évaluerie risque^pie ccHirt le/ prêteur , de ne pas rentrer en possession de la totalité ou d'une partie de son capital. Ce risque est apprécié çt- payé au moyen d'une autre portion d'intérêt ajoutée à la première , et qui forme une véritable prime d'assurance. Toutes les fois qu'il est question d'intérêt de fonds , il (kut soigneusement distinguer ces deux parties dont il se compose , sou^ peine d'en raisonner tout de travers 9 et souvent de faire ^ soit conune particulier y Digitized by VjOOQ IC

DE LA DISTRIBUTION DES RICHESSES. 99 soit comme agent de l'autorité publique , des opérations inutiles ou fâcheuses. C'est ainsi qu'on a constamment réveillé l'usure, quand on a voulu limiter le taux de l'intérêt ou l'abolir entièrement. Plus les menaces étaient violentes ^ plus l'exécution en était rigoureuse, et plus l'intérêt de l'argent s'élevait ; c'était le résultat de la marche ordinaire des choses^ Plus le prêteur courait de risques, et plus il avait besoin de s'en dédommager par une forte prime d'assurance. A Rome , pendant tout le temps de la république, l'intérêt de l'argent fut énorme; on l'aurait deviné si l'on ne l'avait pas su : les débiteurs , qui étaient les plébéiens , menaçaient continuellement leurs créanciers , qui étaient les patriciens. Mahomet a proscrit le prêt à intérêt; qu'arrive-t-il dans les états musulmans ? On prête à usure : il faut bien que le prêteur s'indemnisé de l'usage de son capital qu'il cède ^ et de plus du péril de la contravention. La même chose est arrivée chez les chrétiens aussi long-temps qu'ils ont prohibé le prêt à intérêt^ et quand le besoin d'emprunter le leur faisait tolérer chez les juifs , ceux-ci étaient exposés à tant d'humiliations, d'avaries, d'extorsions, tantôt sous un prétexte , tantôt sous un autre^ qu'un intérêt considérable était seul capable de couvrir des dégoûts et des pertes si multipliées^ Des lettres patentes du roi Jean, de l'an 1360, autorisent les juifs à prêter sur gages en remboursant pour chacune livre^ ou vingt sols , quatre deniers d'intérêts par

The text on this page is estimated to be only 28.09% accurate

100 tIVIE II, CHAPITRE 8. semaine, ce qui fait pîus de 86 pour cent par an ; mais dès Yaimée suivante ce prince , dutf des capitaux ne peut guère actuellement être Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 23.79% accurate

DE LA DISTRIBUTION DES RICHESSES. L'IOI évalué à plus de 5 pour cent ; ce qui excède ce taux représente la prime d'assurance accordée au prêteur. Ainsi la baisse de l'assurance qui forme souvent une plus forte partie de l'intérêt , dépend de la sûreté dont jouit le prêteur ; cette sûreté à son tour dépend principalement de trois circonstances, savoir, 1°. de la sûreté de l'emploi , 2°. des facultés , du caractère personnel de l'emprunteur , et 3°. de la bonne administration du pays où il réside. Nous venons de voir que l'emploi hasardé de l'argent emprunté , dans le moyen âge , entraînait pour beaucoup dans la forte prime d'assurance payée au prêteur. Il en est de même , quoique à un moindre degré , pour tous les emplois hazardés. Les Athéniens distinguaient jadis l'intérêt maritime de l'intérêt terrestre; le premier allait à 30 pour cent, plus ou moins, par voyage , soit au Pont-Euxin, soit dans un des ports de la Méditerranée (i). On pouvait bien faire deux de ces voyages par an , ce qui faisait revenir l'intérêt annuel à 60 pour cent environ ; tandis que l'intérêt terrestre ordinaire était de 12 pour cent. Si l'on suppose que dans les 12 pour cent de l'intérêt terrestre, il y en avait la moitié pour couvrir le risque du prêteur, on trouvera que le seul usage annuel de l'argent à Athènes valait 6 pour cent, estimation que je crois encore au-dessus de la vérité ; mais en la supposant telle qu'elle est, elle ne change rien à nos conclusions.

(1) Voyage de J. Mack. Tome IV , page 371. Digitized by Google

loi LIVRE II, CHAPITRE 8. Sans doute, il y avait donc dans l'intérêt maritime 54 pour cent payés pour assurance du prêteur ! Il faut attribuer cet énorme* risque , d'une part, aux mœurs encore barbares des nations avec lesquelles on trafiquait ; les peuples étaient bien plus étrangers les uns aux autres qu'ils ne sont de nos jours, et les lois et usages commerciaux bien moins respectés ; il faut l'attribuer, d'une autre part, à l'imperfection de l'art de la navigation. On courait plus de risques pour aller du Pirée à Trébizonde , quoiqu'il n'y eût pas trois cents lieues à faire ^ qu'on n'en court à présent pour aller de l'Orient à Canton^ qui sont à plus de sept mille lieues de distance. Les progrès de la géographie et de la navigation ont ainsi contribué à faire baisser le taux de l'intérêt, et par suite le prix coûtant des produits. Dans l'influence que la nature de l'emploi exerce sur le taux de l'intérêt, il faut comprendre la durée du prêt : l'intérêt est moins élevé quand le prêteur peut faire rentrer ses fonds à volonté ^ ou du moins dans un terme très-court ; soit à cause de l'avantage réel de disposer de son capital quand on veut ; soit qu'on redoute moins un risque auquel on croit pouvoir se soustraire avant d'en être atteint. La faculté de pouvoir négocier sur la place les effets au porteur des gouvernements modernes , entre pour beaucoup dans le bas intérêt auquel plusieurs d'entre eux parviennent à emprunter. Cet intérêt ne paye pas , selon Digitized by VjOOQ IC

DE LÀ. DISTRIBUTION AES BICHtSSES. Io3 moi, le. risque des prêteurs; mais ceux-ci espèrent toujours veudre leurs effets publics avant le moment* de la catastrophe , s'ils venaient à la craindre sèrieu- ' sèment. Les effets non-negociables portent un intérêt bien plus fort; telles étaient en France les rentes via* gères , que le gouvernei^ent français payait en général sur le pied de lo pour cent, taux élevé pour de jeunes têtes ; aussi les Genevois firent-ils une excellente spéculation en plaçant leurs rentes viagère^ siir trente têtes connues , et pour ainsi dire publicpes. Ils parvinrent ainsi à en faire des effets iiégociables , et attachèrent par-là a un effet négociable l'intérêt destiné a un effet qui ne l'était pais. Quant à l'influence du caractère personnel et des Ëu^ultés de l'emprunteur sur le montant de l'assurance/elle est incontestable: elle constitue ce qu'on* appelle le crédit personnel ; et l'on sait qu'une personne qui a du crédit , emprunte à meilleur marché qu'une personne qui n'en a pas. Ce qui , après la probité bien reconnue , assure le mieux le crédit d'un particulier comme d'un gouvernement, c'est l'expérience de l'exactitude qu'ils^ mettent à acquitter leurs engagemens; c'est là première base du crédit; et, en général, elle n'est pas trompeuse. Quoi! dira-t-on, un homme qui n'a jamais manqué d acquitter ses dettes, ne peutvil pas y manquer au^ premier moment? — Non; il est .peu probable qu'H ' Digitizedby VjOOQIC

The text on this page is estimated to be only 29.49% accurate

I04 LtVKE IJf, CHAVITRS 8. le hsse , surtout si l'on a de son exactitude une expérience un peu longue. En ^et pour qu'il ait acquitté exactement ses dettes, il a êlUu , ou qu'il ait toujours eu entre ses mains des valeurs suffisantes pour y Élire fiice : c'est le cas d'un homme qui a plus de propriétés que de dettes ; ce qui est un fort bon motif pour lui accorder de la confiance; pu bien il a fallu qu'il ait toujours si bien pris ses mesures e£ fait des'spéculations tellement sûres, que ses rentrées n'aient jamais manqua d'arriver avant ses échéances : or cette habileté, cette prudence , sont encore de fort bons garans pour Favenir. On emprunte quelquefois , non pour &ire valoir la valeur empruntée , mais pour la dépenser stérilement. De tels emprunts doivent toujours être fort suspects au prêteur; car une dépense stérile ne fournit a l'emprunteur ni de quoi rendre ie principal, ni de quoi payer les intérêts. S'il a un revenu sur lequel il puisse assigner la restitution, c'est une manière d'anticiper sur ses revenus. Si ce qu'il emprunte ne peut être remboursé que sur un, capital , un fonds , c'est une manière de dissiper son fonds. S'il n'a pour rembourser, ni fonds , ni revenus , c'est la propriété des autres qu'il dépense ainsi. Enfin la bonne administration du pays oit réside le débiteur diminue les risques du créancier , et par tonâéquent la prime d'assurance qu'il est obligé de se ménager pour couvrir ses riscpes. Voilà pourquoi Digitized by VjOOQ IC

DE LA DISTRIBUTION DES RICHESSES. 105 le taux de
 l'intérêt hausse toutes les fois que les lois et l'administration ne savent pas
 garantir l'exécution des engagements. C'est bien pis lorsqu'elles excitent à
 les violer, comme dans le cas où elles autorisent à ne pas payer, où elles ne
 reconnaissent pas la validité dite des titres contractés de bonne foi. Les
 contraintes établies contre les débiteurs insolubles, ont presque toujours
 été regardées comme contraires à ceux qui ont besoin d'emprunter : elles
 leur sont étonnables. On prête plus volontiers, et à meilleur marché, là où
 les droits du prêteur «ont plus solidement appuyés par les lois. C'est
 d'ailleurs un encouragement à la formation des capitaux : dans les lieux où
 l'on ne croit pas pouvoir disposer avec sûreté de son épargne, chacun est
 fort enclin à consommer la totalité de son revenu. Peut-être faut-il chercher
 ; c'est cette avidité de jouissances qui se développe ordinairement avec
 fureur dans les temps de troubles et de désordres (i). En parlant de la
 nécessité des contraintes envers les débiteurs, je ne prétends pas
 cependant recommander les rigueurs de l'emprisonnement : emprisonnez
 la description de la peste de Florence, telle que M. Sismondi la
 donne d'après Boccace y dans son excellente Histoire des républiques
 d'Italie. On a fait à ces étonnantes pareilles à plusieurs des époques les plus
 terribles de la révolution française. ^ Digitized by VjOOQ IC

io6 tĭVRE II, CIĀPITRE 8. sonner un débiteur , c'est lui ordonner de s'acquitter et lui en ravir les moyens. La loi des Indoux m[^]ĭ semble plus sage : elle donne au créancier le droit de saisir son débiteur insolvable, de l'enfermer chez lui et de le faire travailler à son profit (i). Mais quels que soient les moyens dont l'autorité publique se serve pour contraindre à payer les dettes , ils sont tous inefficaces partout où la force peut parier plus haut que la loi : du moment où le débiteur est , ou peut espérer de se mettre au-dessus des atteintes de son créancier, celui-ci court un risque, et ce risque a une valeur. Après avoir dégagé du taux de l'intérêt, ce qui tient à une prime d'assurance payée au prêteur comme 4an équivalent du risque de perdre , en tout ou en partie , son capital , il nous reste l'intérêt pur et simple , le véritable loyer qui paye l'utilité et l'usage d'un capital. Or, cette portion de l'intérêt est d'autant plus élevée que la quantité des capitaux[^] à prêter est moindre, «t que la quantité des capitaux demandée pour être empruntés est plus forte; et, de son côté, la quantité •demandée est d'autant plus considérable , que les emplois des[^]nds sont plus nombreux et plus lucratifs. Ainsi une hausse dans le taux de l'intérêt n[^]indique pas toujours que les capitaux deviennent plus rares ; (I) Raynal , Histoire philosophique , Tome L Digitized by VjOOQ IC

DE LÀ fTÔTRIÊÛTÏÔN DÈS RICHESSES. 107 eue peut aussi indiquer que lèsl emplois deviennent }luâ abondansl. C'est ce qu'observa Smith, après la guerre heureuse que les Anglais terminèrent par la paix de 1763 (1). Le taux de l'intérêt haussa : les acquisitions importatntes que l'Angleterre venait de foire , ouvraient une nouvelle Carrière ait commerce et invitaient à àé nouvelles spéculations ; les capitaux! iie furent pas^plus rares , mais la demande des capi-' taux devint plus forte , et la hausse des intérêts qui s'ensuivit , et qui est ordinairement un signe d'appau-* vrissement, fut, dans ce cas-ci, occasionnée par l'ouverture d'une nouvelle source de richesses. La France a vu , en 1 81 a , une cause contraire produire de^ effets opposés : une guerre longue, destructive, et qui fermait presque toUte communication extérieure ; des contributions éngnues, des privilèges désastreux , des' opérations de commerce faites par le gouvernement lui-même, des tarifs de douanes arbitrairement changés , des confiscations , des destructions , des vexations , et en général un système d'administration avide , hostile envers les citoyens , avaient rendu toutes les spéculations industrielles pénibles, hasardeuses, ruineuses; quoique la. masse de\$ capitaux allât probablement en déclinant, les emplois utiles qu'on en pouvait faire , étaient devenus si rares et si dangereux, que jamais l'intérêt ne tomba eu (1) Rich, des Nat. Liv. I, chap* 9. Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 25.06% accurate

Io8 hiyàE II, CHAPITAB 8. riance aussi bas qu'à cette époque , et ce qui est pr-« dinairement le signe d'une grande prospérité devint alors Veffet d'une grande détresse. Ces exceptions confirment la loi générale et permanente , qui veut que plus les capitaux cUsponibles sont abondais en proportion de l'étendue des emplois y et plus on voit baisser l'intérêt des capitaux prêtés ; quant à la quantité des capitaux disponibles, elle tient aux épargnes précédemment faites. Je renvoie pour cela a ce que j'ai dit (Liv. I y chap. 1 1) sur là forma* tion des capitaux (i). Quand on veut que tous les capitaux, qui demandent des emprunteurs, et que toutes les industries qui réclament des capitaux , trouvent de part et d'autre de quoi se satis&ire , on laisse la plus grande liberté de contracter dans tout ce qui tient au prêt à inté^ (i) On a remarqué que les profits des capitaux , et par conséquent Tintérêt , sont un peu moins élevés dans les villes que dans les campagnes (Smith , Eich, des Nat. Lir. I « ch. 9.). La raison en est simple : les capitaux sont communément entre les mains des gens riches qui résident dans les villes , DU qui du moins s'y rendent pour leurs affaires , et 7 iipportent la denrée dont ils sont marchands , c'est-à-dire 9 des capitaux , et n'aiment pas à les voir employés trop loin de leurs yeux. lies villes , et surtout les villes principales , sont les grands marchés pour les capitaux , peut-être plus que pour ^industrie elle-même ; aussi l'industrie s'y payte-t-elle plus cher que les capitaux. Dans les campagnes où il y a peu de capitaux qui ne soient engagés , c'est le contraire. Digitized by VjOOQ IC

DE LA DISTRIBUTION DES RICHESSES. 109 1[^]. Au moyen de cette liberté il est difficile que des capitaux disponibles restent sans être employés, et Ton a plus de raisons de croire qu'il y a autant d'industrie mise en activité, que le comporte l'état actuel de la société. Mais il convient de donner une très-grande attention à ces mots : la quantité des capitaux disponibles y car c'est cette quantité seulement qui influe sur le taux de l'intérêt ; c'est des seuls capitaux dont on peut et dont on veut disposer, qu'on peut dire qu'ils sont dans la circulation ; un capital dont l'emploi est trouvé et commencé, n'étant plus offert, ne fait plus partie de la masse des capitaux qui sont dans la circulation ; son prêteur n'est plus en concurrence avec les autres prêteurs, à moins que l'emploi ne soit tel que le capital puisse être facilement réalisé de nouveau pour être appliqué à un autre emploi. Ainsi un capital prêté à fin négociant et qu'on peut retirer de ses mains en le prévenant peu de temps d'avance, et encore mieux un capital employé à escompter des lettres-de-change (ce qui est un moyen de prêter au commerce), sont des capitaux facilement disponibles, et qu'on peut consacrer à tout autre emploi qu'on jugerait plus convenable. Il en est à peu près de même d'un capital que son maître emploierait par lui-même à un commerce facile à liquider) comme celui des épiceries. La vente des marchandises de ce genre, au cours, est une opération

Digitized by VjOOQ IC

IIO LIVRE II, CHAPITRE 8. ration facile et exécutable en tout temps. Une valeur ainsi employée y peut être réalisée, rendue si elle était empruntée, prêtée de nouveau, employée dans un autre commerce, ou appliquée à tout autre usage. Elle est dans la circulation, si ce n'est toujours actuellement, au moins très-prochainement, et la plus prochainement disponible de toutes les valeurs, est celle qui est en monnaie. Mais un capital dont on a construit un moulin, une usine, et même des machines mobilières et de petites dimensions, est un capital, engagé, et qui, ne pouvant désormais servir à aucun autre usage, est relégué de la masse des capitaux en circulation, et ne peut plus prétendre à aucun autre profit que celui de la production à laquelle il est voué*. Et remarquez qu'un moulin, une machine ont heia être vendus, leur valeur capitale n'est point parlà restituée à la circulation; elle n'a fait que* passer d'un propriétaire à un autre; et, de son côté, la valeur disponible avec laquelle l'acheteur a fait son acquisition, n'est point sortie de la circulation; elle a passé de ses mains dans celles du vendeur. Une telle vente n'augmente ni ne diminue la masse des capitaux offerts. Cette remarque est importante pour apprécier justement les causes déterminantes, non-seulement du taux de l'intérêt des capitaux qu'on prête, mais aussi des profits qu'on fait sur les capitaux qu'on emploie, et dont il sera question tout à l'heure. Digitized by VjOOQ IC

DE LA DISTRIBUTION DES RICHESSES. III / On n'exigera pas que j'essaye d'apprécier la force des motifs d'attachement, de parenté, de générosité, de reconnaissance, qui font quelquefois prêter un capital, ou influent sur l'intérêt qu'on en retire. Chaque lecteur doit évaluer lui-même l'influence des causes morales sur les lois économiques, les seules qui puissent nous occuper ici. Forcer les capitalistes à ne prêter qu'à un certain taux, c'est taxer la denrée dont ils sont marchands, c'est la soumettre à un maximum, c'est ôter de la masse des capitaux en circulation tous ceux qui ne sauraient s'accommoder de l'intérêt fixé. Les lois de ce genre sont si mauvaises qu'il est heureux qu'elles soient violées. Elles le sont presque toujours; le besoin d'emprunter et le besoin de prêter s'entendent pour les éluder, ce qui devient facile en stipulant des avantages qui ne portent pas le nom d'intérêts, mais qui ne sont au fond qu'une portion des intérêts. Tout l'effet qui en résulte est d'élever le taux de l'intérêt par augmentation de risques auxquels on expose le prêteur. Ce qu'il y a de piquant, c'est que les gouvernemens qui ont fixé le taux de l'intérêt, ont presque toujours donné l'exemple de violer leurs propres lois, et payé dans leurs emprunts un intérêt supérieur à l'intérêt légal. Il convient que la loi fixe un intérêt, mais c'est pour les cas seulement où il est dû sans qu'il y ait

Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 26.57% accurate

JISI LIVRE II, CHAPITRE 8. de convention préalable , comme lorsqu'un jugement ordonne la restitution d'une somme avec les intérêts. Il me semble que ce taux doit être fixé par la loi au niveau des plus bas intérêts payés dans la société, parce que le taux le plus bas est celui des emplois les plus sûrs. Or la justice peut bien vouloir que le détenteur d'un capital le rende , et même avec les intérêts ; mais pour qu'il le rende, il faut qu'elle le suppose encore entre ses mains ; et elle ne peut le supposer entre ses mains qu'autant qu'il Ta &it valoir de la manière la moins hasardeuse , et par conséquent qu'il en a retiré le plus bas de tous les intérêts. Mais ce taux ne devrait pas porter le nom S intérêt legaiy par la raison qu'il ne doit point y avoir ^intérêt illeg giné que l'abondance de l'argent était la même chose que l'abotidance des capitaux , et qu€ c'était Fabon^ danoede l'argent qui faisait baisser le taux de l'intérêt ; de là ces «xpressipns fautives employées par les gens d'affaires ; V argent est rare , l'argent est abondcuit ^ très^nologues au surplus avec cette autre expression feutive : intérêt de P argent. Le &it est que l'abOnd^Rcé Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 22.48% accurate

De LA. DiStRÎÈÛtJÔN BtS RICHESSES. IIS OU b rareté de l'argent , de , la monnaie , ou de tout ca qui &a, tient lieu , n'influe pas du tout sur le taux de l'intérêt; pas plus que l'abondance ou la rareté de la canelle^ du froment^ ou des étoiles de soie. La chose prêtée n'est point telle ou telle marchandise ^ ou de l'argent qui n'est lui-même qu'une marchandise ; ce qu'on prête est une valeur accumulée et consacrée à un placement Celui qui veut prêter, réalise en monnaie la somme de valeurs qu'il destine à cet usage , et a peine l'emprunteur l'a-t-il à sa disposition , qu'il échange cet argent contre autre chose ; l'argent qui a servi à cette opération s'en va servir à une autre opération pareille, * ou à toute autre opération ; que sais-je, au paiement de l'impôt à la solde de l'armée. La valeur prêtée n'a* été que momentanément sous forme de monnaie , de même que nous avons vu un revenu qu'on reçoit et qu'on dépense , se montrer passagèrement ^ sous une forme semblable ^ et les mêmes pièces de monnaie servir cent fois dans une année à payer autant de {Portions de t^venus. De même lorsqu'une somme d'argent a fait passer une valeur de ta main d^m prêteur à celle d'un emprunteur , elle peut aller^ après plusieurs échanges , servir à un autre prêteur pour un autre emprunteur, sans que le premier eni^Mrunteur soit pour cela déjà satisfait de la valeur qu'il a empruntée Dans la réalité , c'est donc une valeur qu'on emII. 8 Digitized by VjOOQIC

II/| LIVRE II, CHAPITRE 8. prunte, et non pas telle ou telle sorte de métal ou de marchandise. On peut prêter ou emprunter en toute espèce de marchandise de même qu'en argent , et ce n'est pas cette circonstance qui fait varier le taux de l'intérêt. Rien même n'est plus commun dans le commerce que de prêter et emprunter autrement qu'en argent. Lorsqu'un manufacturier achète des matières premières à terme , il emprunte réellement "en laine ou en coton; il se sert dans son entreprise de la valeur de ces marchandises , et la nature de ces marchandises n'influe en rien sur l'intérêt qu'il bonifie à son vendeur (i). L'abondance ou la rareté de la marchandise prêtée n'influe que sur son prix relativement aux autres marchandises , et n'influe en rien sur le taux de l'intérêt. Ainsi jusqu'à présent est venu à baisser au (i) n'en fait beaucoup de prêts à intérêt qui n'en portent pas le nom et qui n'entraînent pas de transport d'argent. Lorsqu'un marchand en détail remplit sa boutique en achetant au manufacturier ou au marchand en gros , il emprunte à intérêt , et rembourse , soit au terme » soit avant le terme ^ en retenant l'escompte , qui est la restitution qu'on lui fait de l'intérêt qu'on avait ajouté au prix en lui vendant la marchandise. Lorsqu'un négociant de province fait une remise à un banquier de Paris , et plus tard fait une traite sur ce banquier » il lui prête pendant le temps qui s'écoule entre l'échéance de sa remise et le paiement de sa traite. L'intérêt de cette avance est payé par le coqite d'intérêt que le banquier joint au compte courant du négociant. Digitized by VjOOQ IC

DE tA. DISTRIBUTION DES RICHESSES. 1 iS quart de son ancienne valeur , il a fallu pour prêter le même capital, donner quatre fois plus d'argent, mais l'intérêt est resté le même. La quantité d'argent vient à décupler dans le monde , que les capitaux disponibles pourraient n'être pas plus abondants (i). C'est donc bien à tort qu'on se sert du mot intérêt et c'est probablement à cette expression équivoque qu'on doit d'avoir regardé l'abondance ou la rareté de l'argent comme pouvant influencer sur le taux de l'intérêt (2). Law, Montesquieu, et le judicieux Locke lui-même , dans un écrit dont le but était de chercher les moyens de faire baisser l'intérêt de l'argent s'y sont trompés. Faut-il être surpris que d'autres s'y soient trompés après eux ? La théorie de l'intérêt est restée enveloppée d'un brouillard impénétrable (1) Ceci n'est point contradictoire avec ce qui a été dit ailleurs , que les métaux précieux faisaient partie du capital de la société. Ils en font partie , mais ils ne font pas partie du capital disponible ou prêt de la société. Ils ne cherchent pas leur emploi : il est tout trouvé ; c'est celui de faire circuler les valeurs d'une main dans l'autre. Si leur quantité s'accroît au-delà de ce besoin , ils vont dans d'autres lieux où leur prix se soutient mieux; si leur abondance les fait baisser de prix partout , la somme de leur valeur n'augmente pas : on en donne davantage en échange de la même valeur ▼ alcnr. (a) Si l'intérêt est d'autant plus bas que l'argent est plus abondant , il serait plus bas en Portugal , au Brésil , aux Antilles, qu'en Allemagne , en Suisse , etc. : ce qui n'est pas. Digitized by VjOOQ IC

Il6 LIVRE II, CHAPITRE 8 ~ jusqu'à Hume et Smith (i) qui
 Vont percevoir. On ne sera jamais complètement dissipé que pour ceux qui se
 formeront une idée juste de ce qui est appelé capital dans tout le cours de
 cet ouvrage ; qui concevront que lorsqu'on emprunte, ce n'est pas telle ou
 telle denrée ou marchandise qu'on emprunte, mais une valeur ou portion de la
 valeur du capital individuel de la société ; et que le tant pour cent qu'on
 paye pour l'usage de cette portion de capital dépend du rapport entre la
 quantité de capitaux qu'on offre de prêter et la quantité qu'on demande à
 emprunter, en chaque lieu. \$... Du profit des capitaux. Nous venons
 d'observer la nature et les fondemens de l'intérêt payé par l'emprunteur au
 prêteur d'un capital. Mais si Ton veut examiner les causes des profits qu'on
 fait sur un capital qu'on emploie , soit qu'on l'ait emprunté , ou bien qu'on
 en soit le propriétaire , on peut les déduire ainsi de ce qui a été dit : Des
 causes générales dont nous avons déjà apprécié l'influence , déterminent la
 demande plus ou moins vive qui est faite, soit des produits en général (a) ,
 soit de certains genres de produits (3). Cette demande (i) Voyez les Essais
 de Hume , 2^e Partie , Essai 4 ; et Smith , Rich^{esse} des Nat. Liv. II, chap. 4« (à)
 Liv. I, chap. 15. (S) Liv. II , chap. 6, Digitized by VjOOQ IC

DB LÀ OISTAIBUTION DES BICHESSES. 11m àes produits
 determine celle des services productifs par qui ces produits peuvent exister,
 et par conse* quent des services que rendent les capitaux dans Facte de la
 production. Yoilà une quantité donnée. La masse des capitaux disponibles,
 ou qui sont dans la circulation , telle qu'elle est spécifiée au paragraphe
 précédent , voilà une autre quantité donnée. Il reste donc à connaître les
 différens profits que procurent les capitaux suivant les différens emplois
 comparés les uns avec les autres» Or ces profits sont d'autant moins
 considérables qu'il y a plus de concurrence pour y employer des capitaux ,
 et d'autant plus considérables que la con«currence est moindre. Quels sont
 les motifs qui déterminent cette con** currence ? c'est à quoi se réduit la
 question. Nous remarquerons qu'un capital se compo^nt de valeurs
 inanimées qui n'ont point de volonté (caries animaux entre les mains de
 l'homme ne sont que des machines) , les seuls motifs qui peuvent
 déterminer les possesseurs de capitaux pour tel emploi ou pour tel autre , ne
 peuvent être que le plus ou le moins de risque de les perdre en tout ou en
 partie , ou bien le plus ou le moins de facilité d'ai réaliser la valeur, et de
 retrouver la liberté de l'employer d'une autre façon. Lorsqu'un emploi , le
 commerce de Chine , par exemple, n'offre pas un profit proportionné ,
 nonseulement au temps où les fonds y sont occupés , mais Digitized by
 VjOOQ IC

118 XIVKB II, CÔAPITRE 8. au danger que Ton court de les
 perdre , et à l'inconvénient de les voir engagés deux ans, plus ou moins ,
 dans une opération, avant d'en pouvoir réaliser les retours , alors une
 certaine quantité de capitaux se retire par degrés de cet emploi ; la
 concurrence y devenant moins grande, les profits le deviennent davantage,
 jusqu'à ce qu'ils montent au point d'y appeler de nouveaux capitaux (i). Cela
 explique pourquoi l'emploi d'un capital dans un pays lointain donne de plus
 gros profits que celui qu'on fait dans son voisinage. Le risque ,et le temps
 où les fonds sont engagés écartent un grand nombre de concurrents. Cela
 explique aussi pourquoi les profits sont plus forts dans une industrie neuve
 que dans une industrie commune et courante , où la production et la
 consommation sont connues depuis nombre d'années. Les concurrents ,
 dans le premier cas, sont écartés par l'incertitude du succès , et dans le
 second, ils sont attirés par la sûreté de l'emploi. (I) Ceci est indé^{en}da^{it}
 des motifs qui -«ppellent les hommes industrieux vers telle ou telle
 profession , ou qui les en écartent , et dont nous nous sommes occupés au
 chapitre précédent. Quelquefois ces motifs agissent dans le même sens» et
 alors les profits de l'industrie et ceux des capitaux •^{nt} tout à la fois plus
 forts ; ou bien ces motifs agissent en sens opposé , et alors les profits de
 l'industrie se compensent avec ceux du capital , ou ces derniers avec ceux
 de l'industrie. Digitized by VjOOQ IC

DE LA DISTRIBUTION DES RICHESSES. Ici, bu reste ici, comme partout où les intérêts des hommes sont en opposition, le taux est réglé par la quantité réclamée, et par la quantité offerte pour chaque emploi.

§.3. Quels sont les emplois de capitaux les plus avantageux pour la société'. L'emploi de capital le plus avantageux pour le capitaliste est celui qui, à sûreté égale, lui rapporte le plus gros profit, mais cet emploi peut ne pas être le plus avantageux pour la société; car le capital a cette propriété, non-seulement d'avoir des revenus qui lui sont propres, mais d'être un moyen pour les terres et pour l'industrie de s'en créer un. Cela restreint le principe que ce qui est plus productif pour le particulier, l'est aussi pour la société. Un capital prêté dans l'étranger peut bien rapporter à son propriétaire et à la nation le plus gros intérêt possible; mais il ne sert à étendre ni les revenus des terres, ni ceux de l'industrie de la nation comme il ferait s'il était employé dans l'intérieur. Le capital le plus avantageusement employé pour une nation, est celui qui féconde l'industrie agricole; celui-là provoque le pouvoir productif des terres du pays et du travail du pays. Il augmente à k fois les profits industriels et les profits fonciers. Un capital employé avec intelligence peut fertiliser

Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 18.61% accurate

rao LIVRE II, CHAPITRE 8. jusqu'à des rochers. On voit , lions les Cévennes ^ dans les Pyrén^s, au pays de Taud , d^ montagne entièrea qui n'étaient qu'un roc décharné , et qui seront cçu*> Tertres de cultures florissantes. On a brisé des parties de ce roc avec de la poudre |i canon ; des éclats de la pierre , on a construit à différentes hauteurs de petits murs qui soutiennent un peu de terre qu'on y a portée à bras d'hommes. C'est de cette façon que le dos pelé d'une montagne déserte , s'est transformée en gradins riches de verdure, de finiitsetd'babitans. Les capitaux qui furent les premiers employés à ces industrieuses améliorations , aumient pu rapporter à leurs iHX)prié« taires de plus gros profits dans le commerce extérieur; mais probablement le revenu total du canton sérail resté moindre*)Par une conséquence pareille , tous les capitaux employés à tirer parti des forces productives de la nature , sont les plus avwtageusement employés. Ufie machine ingénieuse. produit plus que l'intérêt de ce qu'elle a coûté. L'emploi le plus productif, 2q>rès celui-là^ pour le pays en général, est celui des manufactures e% dû commerce intérieur, parce qu'il met en activité une industrie dont les profits sont gagnés dans le pàys^ tandis que les capitaux employés par le commerce extérieur font gagner l'industrie et les fonds de terre de toutes les nations indistinctement. L^emploi le moins &vorableà la nation , est celui des Digitized by VjOOQ IC

1>E LA «ISTRIDUTIOir BKS RICHESSES. lai \ capitaux
occupes au commeree de transport de l'étran* ger à l'étranger. Quand une
nation a de yastes capi'biux, il est bon qu'elle en applique à toutes ces
branches d'industrie , puisque toutes sont lucratives, à peu près au même '
point pour les capitalistes , quoiqu'il des degrés fort différens pour la nation.
Qu iniporte aux terres hollandaises qui sont dans un état brillant d'entretien
et de réparation, qui ne manquent ni de clôtures, ni de dé* bouches ;
qu'importe aux nations qui n'ont presque point de territoire , comme
naguère étaient Venise ^ Gènes et Hambourg, qu'un grand nombre de
capitaux soient engagés dans le commerce de transport ?Ils ne se dirigent
vers cet emploi que parce que d'autres ne les réclament plus. Mais le même
commerce , et en général tout commerce extérieur , ne saurait convenir à
une nation qui manque de capitaux, dont l'agri*» culture et les fabriques
languissent faute de capitaux. Le gouvernement d'une telle nation ferait une
haute sottise en encourageant, avant le temps; ces branches extérieures
d'industrie; ce serait détourner les capi^ taux des emplois les plus propres à
grossir le revenu national. Le plus grand empire du monde, celui dont le
revenu est le plus considérable , puisqu'il nourrit le plus d'habitans, la
Chine, laisse faire à peu près tout son commerce" extérieur aux étrangers.
Sans doute , au point où elle est parvenue , elle gagnerait à étendre ses
relations au dehors ; mais elle n'en est Digitized by VjOOQ IC

122 XIVUE II, CHAPITRE 8. pas moins un exemple frappant de la prospérité où Ton peut atteindre sans cela. Il est heureux que la pente naturelle des choses entraîne les capitaux préférablement , non là où iU feraient les plus gros profits , mads où leur action est le plus profitable à la société. Les emplois qu'on pré[^] fère sont en général les plus proches , et d'abord l'amélioration de ses terres , qu'on regarde comme le plus solide de tous ; ensuite les manufactures et le commerce intérieur ; et, après tout le reste , le commerce extérieur , le commerce de transport , le com[^] merce loinⁿ. L% possesseur d'un capital préfère dé l'employer" près de lui plutôt que- loin , et d'autant plus qu'il est moins riche. Il le regarde comme trop aventuré lorsqu'il feut le perdre de vue long-temps , le confier à des mains étrangères , attendre des retours tardifs, et s'exposer à actionner des débiteui[^] dont la marche errante ou la législation des autres pays protègent la mauvaise Toi. Ce n'est que par l'appât [^]les privilèges et d'un gain forcé , où par le découragement où l'on jette l'industrie dans l'intérieur , qu'on engage une nation dont les capitaux ne sont pas très-abondans, à faire le commerce dés Indes ou celui des colonies. Digitized by VjOOQ IC

SE LA. DISTRIBUTION D'ES RICHESSES. 123 y i»»^i->^i-

irvvfc->T>-ir>n->-i-i-i'>->-i'>i>-iT-i-i-t'^T'i-i'>'>->i-ir>i->-i->>->f%-
if^w»^w»»i^i.tit».^iij<. chapitre="" ix="" des="" revenus=""
territoriaux="" profits="" fonds="" dt="" terre="" jua="" a="" la=""
facult="" de="" transformer="" et="" rendre="" propres="" notre=""
usage="" une="" foule="" mati="" qui="" nous="" seraient="" inutiles=""
sans="" elle="" va="" chercher="" les="" sucs="" nourriciers="" grains=""
firuits="" l="" alimentent="" bois="" dont="" b="" nos="" maisons=""
navires="" construisons="" meubles="" ou="" servent="" chauffage.=""
son="" action="" dans="" production="" toutes="" ces="" choses=""
peut="" se="" nommer="" le="" service="" productif="" terre.="" c=""
premier="" fondement="" du="" profit="" qu="" donne="" propri="" lui=""
encore="" en="" livrant="" utiles="" que="" renferme="" sein=""
comme="" pr="" j="" parl="" int="" ayant="" parler="" capitaux=""
parce="" jetaient="" jour="" sur="" ici="" un="" ordre="" contraire=""
fermages.="" digitied="" by="" google="" />

24 LIVRE II, CHAPITRE I. métaux , les différentes pierres , les charbons , la tourbe, etc. La terre, ainsi (que nous Tavons déjà vu, n'est pas le seul agent de la nature qui ait un pouvoir productif^ mais c'est le seul, ou à peu près, que l'homme ait pu s'approprier, et dont, par suite, il ait pu s'approprier le bénéfice. L'eau des rivières et de la mer, par la faculté qu'elle a de mettre en mouvement nos machines, de porter nos bateaux , de nourrir des poissons , a bien aussi un pouvoir productif; le vent qui fait aller nos moulins, et jusqu'à la chaleur du soleil, travaillent pour nous ; mais heureusement personne n'a pu dire i Le çerU et le soleil nC appartiennent^ et le service qu'ils rendent doit m^ être payé, l^ ne prétends pas insinuer par-là que la terre ne dût pas avoir de propriétaire, plus que le soleil et le vent. Il y a entre ces choses une différence essentielle ; l'action des dernières, est inépuisable ; le service qu'en tire une personne n'empêche pas qu'une autre personne n'en tire un service égal ; il n'en est pas de même de la terre : elle est bornée , et chaque espace de terrain ne peut donner qu'un profit borné ; il ne le donne même qu'à certaines époques et au moyen de certaines préparations : il ne donnerait rien , ou presque rien , si ces produits n'étaient excités , protégés , recueillis par un propriétaire. Dans les chapitres qui précèdent nous avons vu les profits qui résultent des soins et des capitaux Digitized by VjOOQ IC

nt LA mSTRiBUTIOIt D£S RICHESSES. isS consacrés à la culture. Dans celui-ci il s'agit de découvrir en quoi consistent les profits que donne la terre , indépendamment des profits que l'industrie et les capitaux ont recueilliU en s'appliquant à sa culture. Ces profits des fonds de terre et leurs causes sont examinés ici , abstraction faite de celui qui cultive l^ terre , qu'il en soit propriétaire pu fermier. Des terres très-fertiles, telles qu'on eavoitbeau* coup en Afrique , en Amérique , et même en Europe^ ne rapportent rie^i à leur possesseur, par la raison que le service que peuvent rendre ces terres n'est pas assez demandé pour être payé. Les causes qui empêchent leur service d'être recherché , sont les circonstances sociales de ces pays qui n'offrent aucuns débouchés /c'est-à-dire , aucune production avec quoi l'on puisse payer les produits de leur agriculture (i). Du moment que le pays fournit assez d'autres pro^ duits pour pouvoir payer ceux des terres, la demandec/i de ceux-ci s'établit, s'étend, et forme une des bases de la valeur du service productif de la terre. L'éten* due des terres et leurs diverses qualités forme l'autre base, c'est-à-dire , la quantité du service foncier offert pour chaque emploi. Ainsi , pour faire une application de ces principes , une fois que les circonstances établissent une certaine demande pour les vins, l'étendue de cette demande (i) ^oj^es Liv. I, chap. i5.

Digitized by VjOOQ IC

laG ^ LIVEE II, CHAPITRE 9. fiert de base à la demande qu'on fait du service territorial nécessaire pour faire des vins (i); et l'étendue des terres propres à cette culture, forme «la quantité offerte de ce service foncier. Il est à remarquer que le plus petit profit donné par un fonds de terre, suffit pour qu'il puisse être mis en culture , ne rapportât-il que vingt sous par arpent et même moins ; on en trouve des exemples. Il diffère en cela des capitaux et de l'industiûe. Un homme industriel, s'il se trouve posé en un lieu où son industrie ne lui rapporte pas ce qu'il est en droit d'en attendre, s'en va dans un autre. Un capital qui ne rencontre pas dans une entreprise les avantages qu'il trouverait ailleurs , cherche un autre emploi. Un fonds de terre n'a pas les mêmes facilités : il faut qu'il reste où il se trouve placé. En conséquence les produits auxquels il a concouru lui rendent un profit proportionné à la part qu'il a eue à la production , moins les frais qu'il a fallu faire pour porter ces produits au marché , au lieu de l'échange. Quand cette déduction ne laisse rien pôi^r le profit du terrain , le terrain n a aucun profit : le propriétaire ne réussirait pas à l'affermir ; et si lui-même il le fesait valoir , il ne gagnerait que les profits de son capital et dé son industrie, mais nullement ceux de sa terre. On voit (1) Elle sert aussi de base à la demande qu'on fait dés capitaux et des travaux industriels pour le même objet. Digitized by VjOOQ IC

DE LA piSTRIBUTIOir D&S RICHESSES. 127 en Ecosse de
mauvais terrains ainsi cultivés'par leurs propriétaires, et qui ne pourraient
l'être par aucun autre. C'est ainsi encore que nous voyons dans les provinces
reculées des États-Unis, des terres vastes et fertiles' dont le revenu tout seul
ne suffirait pas pour nourrir leur propriétaire ; elles sont cultivées
néanmoins,, mais il Ėiut que le propriétaire les cultive lui-même , c'est-k-
dire , qu'il ajoute au profit de son fogds, qui est peu de chose ou rien,, les
profit^ de ses capitaux et de son industrie qui le font vivre dans l'aisance.
On connaît que la terre, quoique cultivée, ne donne aucun profit ,
lorsqu'aucun fenhier ne . veut ^n . payer de fermage : c'est une preuve
qu'elle ne permet de retirer que les profits du capital et de l'in^ dustrie
nécessaires à sa culture. Dans le cas dont je viens de parler, c'est
l'éloignement des débouchés qui produit cet effet : les fïrais du transport
ravissent les profits qu'on pourrait retirer du service de la terre. Dans
d'autres cas, ce sont les fléaux célestes , ou bien les guerres., les impots tjui
absorbent en partie ou en totaUté ce profit ^ alors les teires demeurent
incultes (i). (1) G« principe des circonstances défavorables qui toutes
portent de préférence sur les profits . du fonds de terre» explique les
fréquentes remises qu'on est okAlgé de faire aux fermiers, et montre que
madame 4® Sévigné a pu (Lettre 234} Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 23.33% accurate

128 LIVRE II, CHAPITRE 9. Le profit territorial dont il est ici question, n'est point la même chose que la rente de la terre ^ qui est le rapport de son revenu avec son prix d'achat. Une terre qui ne donne par arpent que vingt sous de profit, rapporte autant de rente qu'une terre qui donne cinquante francs par arpent, si chaque arpent de la première a coûté cinquante fois moins que chaque arpent de l'autre. Toutes les fois qu'on achète une terre avec un capital, ou un capital avec une terre, on est appliqué à comparer la rente de l'une avec la rente de l'autre. Une terre qu'on achète avec un capital de cent mille francs, pourra ne rapporter que trois ou quatre mille francs, tandis que le capital en rajouterait cinq ou six. Il faut attribuer la moindre rente dont on se contente en achetant une terre, d'abord à la plus grande solidité du placement, un capital ne pouvant guère contribuer à la production sans subir plusieurs métamorphoses et pinceurs déplacements, dont le risque effraye toujours plus ou moins les personnes qui ne sont pas accoutumées aux opérations industrielles; tandis qu'un fonds de terre produit sans changer de nature et sans déplacement. L'attrait et l'agrément qui dire sans exagération : « Je serai bien aise que ton fils » vienne ici, ont un peu par lui-même ce que c'est » que l'illusion de croire avoir du bien quand on n'a que des » terres.» Digitized by VjOOQ IC

DE LA DISTRIBUTION DES RICHESSES. 129 accompagnent la propriété territoriale, la considération, l'aplomb et le crédit qu'elle procure, les titres même et les privilèges dont elle est accompagnée en certains pays, contribuent encore à cette préférence. Il est vrai que, par la raison même qu'une terre ne peut ni se déguiser, ni se transporter, elle est plus exposée à porter le faix des charges publiques, et à devenir l'objet des vexations du pouvoir. Un capital qui n'est pas engagé se met sous toutes les formes et s'empporte où l'on veut. Mieux encore que les hommes, il fuit la tyrannie et les guerres civiles. Son acquisition est plus solide, car il est impossible d'exercer sur ce genre de biens, des reprises et des droits de suite. Il y a bien moins de procès pour des biens mobiliers que pour des terres. Néanmoins il faut que le risque des placements surpasse tous ces avantages, et qu'on préfère les fonds de terre aux capitaux, puisque les terres coûtent davantage en proportion de ce qu'elles rapportent. Quel que soit le prix auquel s'échangent mutuellement les terres et les capitaux, il est bon de remarquer que ces échanges n'apportent aucune variation dans les quantités de services fonciers et de services capitaux qui sont offertes et mises dans la circulation pour concourir à la production, et que ces prix n'influent en rien par conséquent sur les profits réels et absolus des terres et des capitaux. Lorsque l'homme vend une terre à Théodon, ce dernier offre les

serII. 9 * Digitized by VjOOQIC

The text on this page is estimated to be only 11.44% accurate

|3o LIVRÉ H, €fiAi»iïlHî ^» vices {^fûtônaAt de sa terre, au lieu
H^AHste qui'leâ èfirait auparavant ; et Jrisie offre l'enfiploî eu capital ^i a
servi k cette acc^isition , et qui ëtak ^dSert auparavant par Tkèùd&n. Ce ^i
change v^-itablemënt ta quantité de services fen

The text on this page is estimated to be only 16.30% accurate

1>E Lit DISTRmtTION DES RICHESSES. l'3uX jdent le\$ profits du^ fonds de teite : le fermage se règle en générai au aiveau du taux le plus élevé de •ces profits. En voici la raison. Les eidreprises agricoles sont celles qui exigent, toutes proportions gardées , les moins gros capitaux, (ne considérant pas la terre comme faisant partie dp. capital); il doit donc y avoir pl^s de personnes en :état , par leu^^ Redites pécuniaires ^ de s's^pliquer à «;ette industrie qua toiite autre ; de là plus de coocurrence pcwir prendre des terres à loyer. D'un autfe côté, la quantité des terres cidtivabies , en tout paya, a des dtK>rnes , tandis que la niasse des capitaux et le nombre des. cultivateurs n'en a point qu'on pu (sise assigner. Les iprx>priétairesterjiens, dû moins dasjis ies pays anciennement peufdés et cultivés , exercent donc une espèce de monopole ényers les fermiers. La demande de leur denrée, qui est le .terrain , peiit s'étendre "sans cesse ; mais la quantité de leur denrée «es'ét;end que Jusqu'à un eertain point. Ce^e je dis d'une nation prise en itptalité , es(également vrai d'un canton particulier. Aipsi ^ danis t^hâqU^ cantpn ,da quantité des liens à louerjue {keut ^Uer au-delà de ceuii qui s'y f^uvent ; tandis que le ^nonlbre de gens disposés à prendre une terre à bail, 11* est poiiit nécessairement borné. Des lors le^ marché qui se conclut entre le propriétaire et le fermier , est toujours aussi avantageux q[u'il peut l'être pour le premier; et s'il y avait un • Digitizedby VjOOQIC

13a LIVRE II, CHAPITRE 9. terrain dont le fermier tirât plus que l'intérêt de son capital et le salaire de ses peines , ce terrain trouverait un enchérisseur. Si la libéralité de certains propriétaires, ou éloignement de leur domicile, ou leur ignorance, ou bien celle des fermiers, ou leur imprudence, fixent quelquefois autrement les conditions d'un bail, on sent que l'influence de ces circonstances accidentelles n'existe que pendant qu'elles durent et qu'elle n'empêche point que la nature des choses n'agisse d'une manière permanente , et ne tende sans cesse à reprendre son empire. • Outre cet avantage que le propriétaire tire de la nature des choses , il en tire un autre de sa position qui d'ordinaire lui donne sur le fermier l'ascendant d'une fortune plus grande , et quelquefois celui du crédit et des places ; mais le premier de ces avantages suffit pour qu'il soit toujours à même de profiter seul des circonstances favorables aux profits de la terre. L'ouverture d'un canal, d'un chemin , les progrès de la population et de l'aisance d'un canton, élèvent toujours le prix des fermages. Lorsque le propriétaire répand un capital en améliorations sur sa terre , en faisant des saignées de dessèchement , des canaux d'arrosement , des clôtures , des constructions, des murs, des maisons, alors le fermage se compose non-seulement du profit du fonds, mais de l'intérêt de ce capital (i). — ■ » ■ ' Il I . ■ ■ I ^ (i)

Le capital engagé en bonifications dans la terre , est Digitized by VjOOQ
IC

The text on this page is estimated to be only 25.15% accurate

DE l'a I>ISTRIBUTION B8S RICHESSES. 133 Le fermier tui-
meme peut améliorer le fonds à ses frais ; mais c'est un capital dont il ne
tient les intérêts que pendant la durée de son bail ; et qui , à è

The text on this page is estimated to be only 20.34% accurate

i34 LivRis II, ciiapitiï: g: ' mîer n'ose tenter aucune améUoratitin importante Iprscju'il risqué perpétuellement de yo'ir, un successeur profiter de. son ijn^gineltion , de nés (raVaux et jde ses frais ; s^s améliorations même stugmentent ce risque, car tme terre en bon état de réparation , se Tend tou-^ jours plus facilenient qu'une autres • Nuljfe part, les bçiux ne sont plus rcfarpectés qu en Angleterre; et en donnant aux fermiers qui oiit un bail de 4o shillingç (environ 5o francs)', le droit. de voter dans les élections, oti a rétabli , jusqu'à Un cer-» tain, point, l'égalité d'influence qui n'existe point d'ordinaire entre les propriétaires et les fermiers; Ce n'est que là qu'on voit des fermiers asse2 àûr^ de n'être pas dépossédés, pour bâtir sur le terrain qu'ils tiennent a loyer. Ces gen\$-là améliorent les terres comme si elles* étaient à eux , et leurs propriétaii^ès sont exactement payes; ce qui n arrive pas tbujoUrs ailleurs. / Il y a des cultivateurs qui n'ont rien, et auxquels le propriétaire fournit le capital avec la terre. On le» appelle des mHayers, Ils rendent commûnétnënt ail propriétaire la moitié du produit brUt. Ce geiire dé culture appartient à un état peu avancé de l'agricûl-^ ture et il est le plus défavorable de tous aux alnélio-* rations des terres ; car celui d^s deuit , du propi'iétalre ou du fermier, qui ferait l'amélioration à ses frais, admettrait l'autre à jouir gratuitement de la moitié dé l'intérêt de ses avances. Cette nkinière d'afDigitized by VjOOQ IC

]]£ Lit DUTKIBUTIOir PB5 MQHBSES. 1 5\$ fermer était plus usitée dans les temps féodaux que de nos jours. Les seigneurs n'auraient pas voulu taire valoir par eux-mêmes, et leurs vassaux n'en avaient pas les moyens. Les produits des terres étaient importants alors, parce que le seigneur était grand propriétaire ; mais ils ne l'étaient pas proportionnellement à l'étendue du terrain. Ce n'était pas la faute de l'art agricole, c'était le défaut de capitaux placés en affaires démesurées. Le seigneur peu jaloux d'améliorer, son fonds dépensait, d'une manière très-noble et très-improductive, un revenu qu'il aurait pu tripler : on faisait la guerre, on donnait des fêtes, on entretenait une suite nombreuse. Le peu d'importance du commerce et des manufactures, joint à l'état précaire des agriculteurs, expliquent pourquoi le gros de la nation était misérable, et pourquoi la nation elle-même était peu puissante, indépendamment de toute cause politique. Cinq de nos départements seraient maintenant en état de soutenir des entreprises qui écrasaient la France entière à cette époque ; mais les autres états d'Europe n'étaient pas mieux. Digitized by VjOOQ IC

136 LIVRE II, CHAPITRE I^{er}. CHAPITRE X. Quels sont les effets des revenus perçus d'une nation dans Vautre^ U NE nation ne saurait percevoir chez une autre ses revenus industriels. Le tailleur allemand qui vient travailler en France y fait ses profits , et l'Allemagne n'y a point de part. Mais si ce tailleur a le talent d'amasser un petit capital , et si au bout de plusieurs années il retourne chez lui en l'emportant , il fait à la France le même tort que si un capitaliste français ayant même fortune , s'expatriait (i). Il fait le même tort par rapport à la richesse nationale , mais non pas moralement ; car je suppose qu'un Français qui sort de sa patrie lui ravît une affection et un concours de forces qu'elle n'était pas en droit d'attendre d'un étranger, (i) Cependant y si ce capital est le fruit des économies de l'artisan , en remportant il ne ravit pas la France une partie des richesses qu'elle possédait sans lui. S'il était resté en France , la masse des capitaux français se serait trouvée accrue du montant de cette accumulation^ mais lorsqu'il emporte sa réserve, des valeurs de sa propre création , il n'en fait tort à personne , et par conséquent il n'en fait pas tort au pays Digitized by Google

DE LA DISTRIBUTION DES RICHESSES. 13 Quant à la nation au sein de laquelle rentre un de ses membres, elle fait la meilleure de toutes les acquisitions; c'est pour elle une acquisition de population, une acquisition de profits industriels, et une acquisition de capitaux. Cet homme ramène le citoyen et en même temps de quoi faire vivre un citoyen. Si l'émigré ne rapporte que son industrie, ce sont toujours des profits industriels qui rentrent. Il est vrai qu'il rentre en même temps des moyens de consommation; mais en supposant ces derniers égaux aux profits, il n'y a point de perte de revenu / et il y a pour le pays augmentation de force morale et politique. A l'égard des capitaux prêtés d'un pays à l'autre, il n'en résulte d'autre effet relativement à leur richesse respective, que l'effet qui résulte pour deux particuliers d'un prêt et d'un emprunt qu'ils se font. Si l'Angleterre emprunte à la Hollande des fonds et qu'elle les consacre à des usages productifs, elle gagne les profits industriels et territoriaux qu'elle fait au moyen de ces fonds; elle gagne, même en payant des intérêts; tout comme un négociant, un manufacturier, qui emprunte pour faire aller son entreprise, et à qui il reste des bénéfices, même après avoir payé l'intérêt de son emprunt. Mais si un état emprunte à un autre, non pour des usages productifs, mais pour dépenser, alors le capital qu'il a emprunté ne lui rapporte rien, et son revenu ne s'accroît point. » Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.33% accurate

134 LIVRJE II, CHAPITRE IO, . Tenu demeure grève des intérêts qu'il paye à l'étranger. C'est la situation où s'est trouvée la France quand elle a eicp^uAté aux Génois, aux Hollandais, aux «Genevois, pour soutenir des guerres ou subvenir aux profusions de la cour. Toutefois il valait noieux , même pour dissiper^ emprunter aux étrangers qu^aux nah' ■ . ' ■ ' ' (i) On verra. dans le Livre suivant que les intérêts étaient aassi bien perdus , soit qu'ils fussent dépensés en France , soit qu'ils le fussent dans Tétra^geir.

Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 12.23% accurate

DE LI DISTAIBUTIOV DĒ\$ IIIG[^]EISES. ' l'ig reyenu i;£[^]jal
dont nous profitons, contiv uq reyeim foncier qu'il perçoit, un int^{^^} d'argent
conti[^]e lui ferniàge; et si notre industrie est active, écdaii[^]e, nons
retit*otis:plu8 par cet intéi'ét que noik ne rétîrions par- le feiwage ; mais il a
donné un capital mobile et sttsceptible de dissipation' contre un capital fixe
et dw[^]âUcu. Lk y«kttr qu'il a oédee a pu s'[^]anourir par délaut de conduite de
notre part ; la terre qii'il a acquise est restée , et quand il roudra , il ycmdm
la terre et en reUrera cfae2 lui la valeur. Où ne doit donc nullement craindre
les aequisitions de biens[^]fionds &ites par les étrangers , pourvu qu'dri soit
assez sage pour en employer reproductivement la vakuh Quant à la nature
des valeurs qu'un pays tire d'ufi autre pour en tirer son revenu, soit qu'on
retire ces •valeurs en espèces monnayées, en lingots tm en toute autre
marchandise, la forme n'est d'aucune impbrr tance ni pour un pays ni pour
Tàitre [^] ou plytât il leur est impartant de laisser les pardouliers retirer ces
valeurs sous là formé qui .leur convient le mieux , parce que c'est
indubitablement ceHe qui convient le mieuiL sMiL dêuiL n&tions , de
même que dans leur commerce réciproque , la marchandise que les
particuliers préfèrent exporter ou importer , est aussi celle qui convient le
mieux à leurs nations respectives. Les agens de la compagnie anglaise dans
l'Iij[^]e retirent de ce vaste jpays , soit des revenus annuels , Digitized by
Google

The text on this page is estimated to be only 24.40% accurate

140 LIVRE li, CÔAPITRE ÎO. soit une fortune fkite dont ils reviennent jouir en Angleterre : ils se gardent bien de retirer cette for* jtuoe en or ou ^n argent ; csh:* les métaux précieux valent bien plus en Asie qu'en^Eui^pe; ils la convertissent en marchandises de TInde sur lesquelles ils font encore im profit IcHTsqu'eUes sont arrivées en Europe;, ce qui fiût qu'une somme d'un million qu'ils emportent leur vaut peut-être douze cent mille francs et plus lorsqu'ils sont rendus à leur destination. L'Europe acquiert par cette opération douze cent mille francs , et l'Inde ne perd qu'un million. Si les déprédateiu^ de l'Inde voulaient que ces dotize cent mille francs frissent apportés en espèces , ils seraient obligés d'emporter hors de l'Indoustan au-delà de deux raillions , qui , rendus en Angleterre, ne vaudraient plus que douze cent mille francs. On a beau percevoir une somme en espèces , on ne la transporte que changée en la marchandise qu\ convient le mieux pour la transporter (i). Tant qu'il est permis de tirer d'un pays une marchandise quelconque (et cette exportation y est toujours vue avec feueur), on tire de ce ■ i ' ' \ ' ' ' ' ' ■ I ' ■ I Il > Il ' ■ ^i)Eayaal dit que. la compagn^ie anglaise tirant des reyenns du Bengale , et yenant les consommer en Europe , finira par épuiser le pays de numéraire , parce qu'elle seule y fait le commerce , et qu'elle n'y en porte point. Raynal se trompe. En premier lieu , les négocians portent aux Indes des métaux précieux , parce qu'ils y valent plus qu'en Europe ; et , par ;^tte raison m^me , il ne convient point aux employés^ d« la Digitized by VjOOQ iC

The text on this page is estimated to be only 23.12% accurate

BB LÀ ItfSTIIIBTrriQir DES RICHESSES. 141 pays , sans difficulté j to,us les revenus et tous les Capitaux qu'on y perçoit. Pour qu'un gôuviBrtiément pût Tempêcker, il faudrait qu'il pût interdire tout commerce avec Pétranger ; et encore il resterait la fraude. Aussi est-ce une chose vraiment risible aux yeux de l'économie politique y que de voir des gouvernemens enfermer dans :leTir: possession le numéraire pour y r^enir les richesses (i). compagnie » qui font principalement des fortunes en Asji^ ^ d*en rapporter du numéraire. Que si Ton dbait que les fortunes transportées en Europe y sont moins solides et plus faciles à dissiper ^ étsUit en marchandises , que si elles étaient en numéraire^ on se tromperait encore. La forme sons laquelle se trouvent les valeurs ne fait rien à la^ solidité ; une fois ti^ansportée en fu« rope, elles peuvent être changées en numéraire , ou en belleé et bonnes terres. L'essentiel , comme dans le commerce entlw nations , n'es^ point la forme sous laquelle circulent les valeurs ; c'est leur montant. (i) S'ils parvenaient à clore leurs frontières de façon à intercepter la sortie de toutes les choses qui ont une valeur , ils n'en seraient pas plus- avancés ; car les libres communi-î cations procurent bien plus de valeurs qu'elles n'en laissent échapper. Les valeurs ou lès richesses sont fugitives Qt inid

The text on this page is estimated to be only 13.48% accurate

14[^] LIVAE il, ««APiTft» IL. \ ' : • . \ ^■ . CHAPITRE XL D[^] i»
Pûptêl[^]éfin dpu^ù ^es.nj[^]opofÉs avec CèMfnent fa quantité des produits
influe sur la population des états. AprH avoir observé , dans le premier
livre, comment ^e formant les produits qpjLi[^]sat[^]sfQnt.s[^]u[^]iisjespins de 4[^]
,soaîété ^ ,e[^] , dans celui-ci vP^{^^}niff^{^^}t[^] ils i[^] irépand[^]iA [^]aimi iaa\$
àS[^]tem membres , jc[^]ermns de jixj» cpieUe «nflu[^]née iàs [^]eKeroenl mt le
noniiH[^]e des persohhes dont la socAéfcë se composé, îeux -des st>ms
qu'Ole preiid |Kmr'là perpétuation des espèces ; mais le moyen le plus
puissant qu'dle emploie pour y parvenir , est de multiplier les germes avec
une profusion telle que , quelque nombreux que soient iés accidens qui les
empêchent d'éclore , ou qui les détruisent étant éclos[^] Digitized by VjOOQ
IC

The text on this page is estimated to be only 16.59% accurate

DE LA DISTRIBUTION DES ALIMENTES. 1³ il en subsiste toujours une nombreuse plus nombreuse seulement les produits alimentaires , mais tous les autres produits ; nous devons les supposer tous plus ou moins nécessaires à son existence sociale , puisque dans la société on y met toujours un prix quelconque , et fu'il est rare qu'on ne puisse obtenir une certaine quantité de denrées nutritives en échange de tout autre produit qui ne lui en procure pas. La Hollande procure du blé avec ses épaves et ses toiles. L'Amérique septentrionale obtient du sucre et du café en échange des maisons de bois qu'elle envoie toutes faites aux Antilles. Il n'y a pas jusqu'aux produits immatériels qui , bien qu'ils ne soient pas transportables , procurent à une nation des denrées alimentaires. L'effort payé par un citoyen pour voir un artiste éminent, ou pour consulter un praticien célèbre, peut être Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.25% accurate

144 tIVEE II, CHAPltRfi II* renvoyé dans l'étranger pour y acheter des denrées plus substantielles (f). Les échanges et le commerce approprient, comme on voit , les produits à la nature des besoins géné[^]raux , et ces produits servent à l'entretien des &millies en proportion des produits de leur propre création qu'elles peuvent donner en échange, ou, en termes vulgaires, à proportion de leurs irévenus/ Ainsi en résultat définitif les familles , et la nation qui se compose de toutes les familles , ne subsistant que de leurs produits, et l'étendue des produits borne nécessairement le nombre de ceux qui peuvent subsister. Chez les animaui[^] qui sont incapables de mettre (i) Quoique tous les produits soient néceasairer à rexis* tence sociale de Thomme , le besoia de nourriture étant le plus impérieux de tous , le plus constant et celui qui se renouvelle le plus promptement , on n*en doit pas moins mettre au premier rang des moyens d'existence les denrées alimentaires. Mais les denrées alimentaires ne sont pas toutes les produits du sol ; on se les procure par le dommerce aussi bien que par Fagricolture , et il y a plusieurs contrées qui nourrissent bien plus d^liabitans que n'en peuvent alimenter les produits de leurs terres. L'importation même de telle denrée qui n'est pas alimentaire , équivaut à une importation d'alimeÀs. Envoyer du vin et des eaux-de-vie dans le Nord , c'est presque y envoyer du pain , car le vin et l'eau-de-vie y remplacent en partie la bière et les eaux^e-Vie'de grain , et permettent par conséquent de réserver pour la nourriture, les grains qui auraient servi à faire une boisson.

Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 7.27% accurate

lïï LA B|STAIHJTIOU D^S I^C^^\$S£S. t^S ^cui[ie prévoyance
dans la satis&ction de leur§ appé^ , les ifld^vidus qui naissent , Ipr^iqu'ils
ne dc^vi^n» peptpas la proie d^ l'ho^^l^e qu 4^ autres animawx^ f^f?sse»t
4u v^fmm^

146 LIVRE II, CHÂPITAE II. hommes va toujours non -
seulement aussi loin que leur moyen d'exister le permettent , mais encore un
peu au-deUi. Il est afflig^Ant de penser, mais il est vrai de dire

DE LA DISTRIBUTION DES RICHESSES. ⁱ/_J par tous ceux qui s'occupent d'arithmétique politique[^] que sur un égal nombre d'enfans pris dans la classe aisée et dans la classe indigente , il en meurt dans la seconde deux fois autant pour le moins que dans la première. Enfin , une nourriture trop peu abondante ou malsaine , l'impossibilité de changer souvent de linge , de se vêtir plus chaudement , de se sécher , de se chauffer , affaiblissent la santé , altèrent la constitution , exposent bien des êtres humains à un dépérissement plus ou moins lent ; et l'on peut dire que tous ceux qui périssent à la suite d'un besoin que leur fortune ne leur a pas permis de satisfaire, meurent de besoin. On voit que des produits très - variés, parmi lesquels se trouvent même des produits que nous avons nommés immatériels , sont nécessaires à l'existence de l'homme , surtout dans les grandes sociétés ; qu'ils s'approprient à ses divers besoins, et qu'on peut dire[^] ead[^]se générale, que la population des états se projpo[^]Bt fine toujours à la somme de leurs produits (i). C'est une vérité reconnue par la plupart des auteurs qui ont écrit sur l'économie politique , quelque va(1) Cela n'empêche point qu'il n'y ait des causes accidentelles qui modifient les règles générales. Sans doute un pays où les fortunes sont très-inégalement partagées , et où un petit nombre d'individus consomment une quantité de produits qui pourraient suffire à l'entretien d'une multitude , ne nourrira pas autant d'habitans qu'un autre pays où les forDigitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 14.42% accurate

148 LIYR£ II9 CHAPITfII. riées que soient leurs opinions mv
presque tout le reste (î). ' . . . ■ ■ I ..1 ^ ■ I . T ■ U I ■ . ■ ■ ! . J II I I . tunes
seraient plus également partagées. On sait que la grande richesse ne yeut
pas ùkire des enfans , et que l'extrême pauvreté ne peut pas les élever. • (1)
PTtj'ez Steuart , de f Économie politique ^ tAt. I, ch. 4. Montesquieu,
Espnlt des Lmsy liv. XVIII, ehap. lé, et Lit* XXtII, ch. 16. Builfon, édition
de Bernard, Tom. IY , page a66. Forbonna^s, Principes et Observations ^
ptg. ,39 , 45. Hume y £ssais, Partie II, essai it. Poivre « le volume de ses
(Buvres, pag. 146, 146. Condillac, Le Commerce et le Couvernement ,
Partie I , chap. 514 et 30. Le comte de Verri , Béflexiôns sitrfÊconotnie
politique , cli. a 1 . Mirabeau , Jtnl des Hommes i Tome I , l>age 40.
Rafjtial , Jtistoiré de f^tahUèsemem, etc. Lir* XI, \$. sS. C^alteiliix,
i>e/a#Mrdri^>iiffhque, ToneHy pligèiK>5. Necker, Jtbmnistratiandes Fi*
nances de France, x:h» 9, et ses Notes sur CÉioffe de Celbert* Condorcet,
Notes sur Voltaire, édition de Kell^ Tom.XLVY page 60. Smith, Richesse
des Nations , Liv. I, ch. 8 et 11. 'Oarnier, Abrégé élémentaire ^ Partie i ,
chap. 3 , et dans la présce de sa traduction de Smith. Canard ,
Principei^mco" nômie politique , page i36. Godwm , De la Justice ptmfyie ,
Liv* Vin , ch. 5. ClaYière , Ve la 'France et des Éêau^nis , 9* éëit. pag. 60
et 3i5. Brovme4>igiian^ Essai sur ^s priadpes de V Économie publique ,
pag* 97 ; Loj^dres , 1776. Bec* caria , Eiementi di McononUa pubblOca ,
Parte prima > cap. a et 3. Gorani , Recherches sur la Science du
Gouvernement, Tome n , chap. 7. Voyez surtout V Essai sur la Population
de Maltkuê, anvrage .rempli de recherches et de raisonnéroens judicieux ,
quiinel* irait cette vérité hors de doute si elle avait été contestée. . Digitized
by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 22.07% accurate

nE~ai. BISTniBUTION DES RICHSSSDS. 149 Il me «emble /qu'on n'a pas tiré de là une ooaséquence qui était pourtant bien naturelle ; c'est que rien ne peut accroître la population que ce qui favorise la production, et que rien ne la peut diminuer, au moins d'une manière permanente , que ce qui attaque les sources de la production. Les Romaine firent des réglemens sans fin pour reparer les pertes d'hommes que leurs guerres continuelles et lointaines occasionnaient. Les censeurs recommandaient les mariages ; des honneurs récompensaient la fécondité. Tout cela ne servait ii rien. La difficulté n'est pas de faire des enfans , mais de les entretenir. Il fallait créer des produits , au lieu de causer des dévastations. Tant de beauil rég^emens n'empédièrent point, même avaut l'invasion des barbares, la dépopuktion de l'Italie et de la Grèce (i). Ce fut tout aussi vainement que Louis XIV, par son édit de 1666, en faveur d» mariage, donna des pensions à ceux qui auraient dix en&ns , et de plus fortes à ceux qui en auraient douze. Les primes que, sous mille formes ^fiverses , 9 donnait in

150 tIVKE II, CHAPITRE II. dépeuplé l'Espagne : ce sont ses mauvaises institutions qui l'avaient dépeuplée, et le peu de productions que fournissait le pays relativement à son étendue (i). Ce qui encourage véritablement la population, c'est une industrie active qui donne beaucoup de produits. Elle pullule dans tous les cantons industriels ; et quand un sol vierge conspire avec l'activité d'une nation entière qui n'admet point de désœuvrés, ses progrès sont étonnans , comme aux États-Unis , où elle double tous les vingt ans. Par la même raison les fléaux passagers qui détruisent beaucoup d'hommes sans attaquer les sources de la reproduction, sont plus affligeans pour l'humanité que funestes à la population. Elle remonte en très-peu de temps au point où la retient la quotité des productions annuelles. Des calculs très-curieux de Messance prouvent qu'après les ravages causés par la fameuse peste de Marseille en 1720 , les mariages furent en Provence plus féconds qu'auparavant. L'abbé d'Expilly a trouvé les mêmes résultats. Le même effet avait eu lieu en Prusse après la peste de 1710. Quoique ce fléau eût moissonné le tiers de la population, on voit par les Tables de Sussmilch (a) que le nombre (1) Ustariz remarquait que les provinces d'Espagne qui en eurent le plus de monde aux Indes , étaient les plus peuplées. (2) Cité par Malthus , Tome II, page 2114 , de la traduction. Digitized by Google

DE LA DISTRIBUTION DES BICHESSES. 151 des naissances 9
(jui était avant la peste à peu près de a6 mille par année, alla en 171 1
(année qui suivit celle de la peste) à 32 mille. Qui n'aurait pensé qu'après un
si terrible ravage le nombre des mariage du moins ne dût considérablement
diminuer ? Il dour bla, tant est grande la tendance de la population à s'élever
au niveau des ressources d'un pays ! Ce que les fléaux passagers ont de
funeste, ce n'est pas la dépopulation: ce sont d'abord, et au premier rang, les
maux qu'^ls causent a l'humanité. Il ne peut pas y avoir de grandes quantités
d'individus retranchés du nombre des vivans , soit par les contagions , les
famines ou les guerres , sans que beaucoup d'êtres doués de sentiment aient
souffert, quelquefois même cruellement souffert, et laissé dans la souffrance
une multitude de survivans , veuves , orphelins , frères , sœurs et vieillards.
On doit déplorer encore dans ces calamités, la perte de ces hommes
supérieurs, et tels que les lumières , les talens , les vertus d'un seul , influent
sur le bonheur et la richesse des nations, plus que les bras de cent mille
autres. Enfin une grande perte d'hommes-faits , est une grande perte de
richesse acquise , car tout homme adulte est un capital accumulé qui
représente toutes les avances qu'il a fallu faire pendant bien des années pour
le mettre au point où il est. Ui^ marmot d'un jour ne rem|>lance pas un
homme de vingt ai^s; et le mot d'un célèbre guerrier, sur le ch^mp de
baDigitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 12.91% accurate

1511 LIVKE II, CÔÂ^lf Ri ii. taille àé Senéf , *^ iéSiil âbl^rdè
qu'il est barbare (i). On peut donc cfire iptf Ui flëa*ujt ^î rêtMJicliènt i^s
hommes , s'iUr M tiiiisént piaSi[ItT {}b^idation , nuisent à Fhumanîtè ; et
c'est seulement sous ce dèrhiet* rapport que ceux qui causent de tels fléaux
s^i hau« tement coupables (oi). (i) Une nuit de Paris réparera t&ut cela. Il
fi|«t due nnlty plus vingt années de soins et de dépenses, pour faire un
homme que le canon moissonne en un instant. Et les destructions
d'hommes que cause la guerre vont bien plus lolu qu'on ife r^iàgitie
èenlmuriémént : des champs ravagés , le pillage dés habitations , des
étaj^lièsëuièn^ ihd^trielâ dc-^ truîls^ des eflpitauc cohsoniUSés, etè; èd
^Mvissâiit des nloyens 4^ subsistance ^ foht mourir bièu du mohde h6rs du
champ de bataille.' (2) Par une conséquence de ce qui est étabH ier, les
progrès de la médecine , et des moyens curatifs et préservatifs , tels que là
vaccine , rie peuvent exercer , d*une manière constante , aucune infliehcé
^ur là p6];]»tilàtlldti d'ùh pays ; ibàis on aurait tort d'inférei' de là que de i\
imtiortahs ^rogi'ès sont sans influence sur le. sort de Fhùmàilité. Ct%
lloiyeni puissans préservent des hommes qui sont avancés , jusqu'à un
certain pomtj en âge, en, force , en connaissances , et qui ne pourraient être
remplacés sans des naissances et des avances nouvelles, c'est-à-dire ^ans
des 4nfl>'milés , des souffrances, des sacrifices de la part des paifens et dés
ênfans. (^uand la l^opùlsitidn ne k'ëiitretleiit t^ii'à ^6rbe àè hàissàicés
hou"i-èllès , fl s*y rencontré plus dé ces àoiiffrancès qui âbcom« pignent
toigotirs la naissance et la mort des Individus de Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 12.88% accurate

im L4 WSTRIBUTfOBî DZS RICHESSES. 1 55 Si les fléaux pas^prs sont plus affltgeaoïs pour rhumanité que fiineâtes à la population des états , il n'en est pas ainsi d'une administration vicieuse et qui suit un mauvais système en économie pcditi^t:^^ Gèlleel attaque la population daiié son prindpe y eh dessé^^^ echant les sources de la production ; et comme hi noHd)re des homtiies ^ aiiisi que noua l'aVons tu ^ s'élè?» toujours à peu près aussi haut que le permettent le« revins annuels d'une niatièn , un gôuVernément qui diminue lès revenus en imposant de nouVealii^ tributs^ qui farce tes citoyens à Élire le sacrifice d'une pattiè de leurs capitaux, et qui par conséquent diminue le» iDo;fens généraux de subsistance et de reproductiotl répandus danS là société, un. tel gouvèriiement ^ nonj seulement empêche de naître , mais on peut dire i^u'il ■I • 'i ' m' Il I I ■ 'i III I I II n I 'i ■! - -r T notre espèce, parce que les naissances et les morts y sont plus fréquentes. La population d*iin pays peut s'entretenir avec la moitié moins de naissances et de morts , si les habitai», an luitL A(s né parvenir qtt^à 4'âgé dé àô àhâ) excédent commnnéitiènt Tàg'e de ^é ans. Il ë&t ^irai qykiè^ âàtxicéiXé &npposition , il y a beaucdup i^lus de glermes qui devîk

]54 LIVRE II9 CHAPITRE II. massacre ; car rien ne retranche
jdus efficacement les hommes y que ce qui les priVe de' leurs moyens
d'exister. On s'est beaucoup plaint du tort que les couvens font à la
population , et l'on a eu raison ; mais on s'est mépris sur les causes : ce n'est
pas à cause du célibat des religieux , c'est à cause de leur oisiveté : ils font
travailler à leurs terres , dit-on ; voilà une belle avance ! Les terres
resteraient-elles en friche si les moines venaient a disparaître? Bien au
contraire ; partout où les moines ont été remplacés par, des ateliers
d'industrie , comme nous en avons vu plusieurs exemples dans la révolution
française , le pays a gagné tous les mêmes produits agricoles , et de plus
ceux de son industrie manuÊicturière. Une autre conséquence de ce qui
précède, c'est que les habitans d'un pays ne sont pas plus mal pourvus des
choses nécessaires a la vie quand leur nombre s'augmente , ni mieux
pourvus quand leur nombre diminue. Leur sort dépend de la quantité, des
produits dont ils disposent, et ces produits peuvent être abondans pour une
nombreuse population , tout comme ils peuvent être rares pour une
population clair-semée. La disette fréquentait l'Europe au moyen âge plus
souvent que dans ce temps -ci où l'Europe est évidemment plus populeuse.
L'Angleterre, sous le règne d'Elisabeth , n'était pas si bien pourvue qu'elle
l'est, quoiqu'elle eût moitié moins d'habitans; et le Digitized by VjOOQ IC

DE LA DISTRIBUTION DES RICHESSES. Le peuple d'Espagne , réduit à huit millions d'âmes, ne vit pas avec autant d'aisance que du temps où il s'élevait à vingt-quatre. millions (1). Si les habitants d'un pays s'élèvent naturellement au nombre que le pays peut entretenir , que deviennent-ils dans les années de disette? Steuart répond (2) ; Qu'il n'y a pas tant de différence qu'on s' imagine entre deux récoltes ^ qu'une année mauvaise pour un canton est bonne pour un autre , que la mauvaise récolte d'une année est balancée par la bonne récolte d'une autre. Il ajoute que le même peuple ne consomme pas autant dans les années de disette que dans les années d'abondance ; dans ces-ci tout le monde est mieux nourri ; on emploie une partie des produits à engraisser des animaux de basse-cour; les denrées étant moins chères , il y a un peu plus de gaspillage. Quand la disette survient, la classe indigente est mal nourrie; elle fait de petites portions à ses enfants ; loin de mettre en réserve , elle consomme ce qu'elle avait (1) Si la population dépend de la

The text on this page is estimated to be only 25.86% accurate

i56 livreU, chapitre ir. amassé : enfin il n'est malheureusement que trop aycré qu'une portion de cette classe souffre et meurt. Ce malheur arrive surtout dans les pays très-peuplés /comme l'Indoustan, la Chine, où il se fait peu de commerce extérieur et maritime, et où la classe indigente s'est accoutumée de longue main à se contenter du strict nécessaire pour vivre*. Le pays, dans les années ordinaires, produisant tout juste de quoi fournir cette chétive subsistance, pour peu que la récolte soit mauvaise, ou seulement médiocre, une multitude de gens n'ont plus même le strict nécessaire, et meurent par milliers. Tous les rapports attestent que les famines, par cette raison, sont très-fréquentes et très-meurtrières à la Chine et dans plusieurs contrées de l'Inde. Le commerce et surtout le commerce maritime ^ facilitant les échanges et même les échanges lointains^ permet de se procurer des denrées alimentaires en retour de beaucoup d'autres produits ; mais lorsqu'on dépend trop de cette ressource, on est exposé à tous les accidents naturels et politiques, qui peuvent rompre ou seulement suspendre les relations qu'on entretient avec l'étranger. Dès lors on cherche à maintenir ces relations, soit clandestinement, soit à force ouverte ; on écarte la concurrence par toutes sortes de voies^, même les plus illégitimes ; on impose une province, à un allié faible, l'obligation d'acheter, comme on imposerait un tribut ; on fait une guerre pour yme Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 19.12% accurate

X>^ UL BtSTBIBUTfOIf PtS ItICHESSSES. f 57 branche de
jcommerce : c^etH, une position nécessairement précaire. Les produits de T
Angleterre en denrées alimentaires ont incontestablement beaucoup
augmentés vers la fin du 18^e siècle, mais ses. produits en denrées propres ^u
vêtement et à l ameublement ont probablement augmenté dans une
proportion |^us rapide encore ; il en est résulté cette nuâse énorme de
production qui permet à ce peuple de se multiplier anurrir (i)^ et de
supporter, sans en être écrasé, des charges teiles]G[u'aucune autre nation
nen a jamais connu de seiBblables, ni méa^

158 LIVRE II, CHAPITRE II. ragemens qui dirigent sans cesse de nouveaux capitaux vers les manufactures et le commerce extérieur, et s'il augmentait ceux qui les portent vers l'industrie agricole. Il est probable qu'alors plusieurs cantons qui n'ont point encore la culture dont ils sont susceptibles, surtout en Ecosse et en Irlande, donneraient des produits agricoles qui payeraient, du moins en grande partie, les produits de ses manufactures et de son commerce. La Grande-Bretagne se créerait par-là des consommateurs à sa portée, dans son sein; et ceux-là sont les plus assurés. Ses ennemis même n'étant plus excités par une politique qui a besoin d'être un peu jalouse et exclusive, cesseraient probablement d'être des ennemis, et deviendraient pour elle des consommateurs bienveillans. Enfin si les produits de son industrie manufacturière étaient encore trop disproportionnés avec ses produits agricoles, qui pourrait l'empêcher de suivre un bon système de colonisation, et de se créer par tout le globe des consommateurs pour ses produits industriels, qui seraient en même temps des cultivateurs dont le froment approvisionnerait ses marchés (i)? (i) Par un bon système de colonisation, j'entends des colonies formées sans esprit de retour, laissées indépendantes quant à leur administration et à leurs relations extérieures, mais protégées aussi long-temps qu'il en est besoin par l'alliance de la métropole. Les corps politiques peuvent imiter en cela les relations des pères avec les enfans. Ceux-ci, par

Digitized by VjOOQIC

DE LA JUSTIFICATION DES RICHESSES. Si Quelques auteurs (i) ont cherché à établir qu'une grande prospérité et une grande population étaient une même chose ; qu'on devait par conséquent, chez toutes les nations, tendre à porter la population au plus haut degré ; et que jusqu'à ce que la terre entière fut toute cultivée comme un jardin, on ne pouvait pas dire qu'elle fut suffisamment peuplée. Ce qui précède peut, ce me semble, aider à démêler ce qu'il y a de judicieux dans ces idées, et ce qui ne l'est pas. La grande population ne constitue pas la grande prospérité ; elle doit seulement être supposer une production très-considérable. Quant à la prospérité, elle paraît se rencontrer plutôt aux lieux où la population, quelle qu'elle soit, est abondamment pourvue de toutes les nécessités de la vie, et où elle jouit même de quelques superfluités. Un bon gouvernement et un bon système d'économie politique peuvent seuls produire ces heureux effets. L'œuvre de l'homme, doivent être laissés indépendants ; c'est même alors que s'établissent les rapports les plus durables et les plus réciproquement utiles entre eux et leurs parents. De grandes parties de l'Afrique pourraient être couvertes de colonies européennes formées sur ces principes. Le monde est, encore bien vaste, et les terres cultivées du globe sont bien

The text on this page is estimated to be only 20.12% accurate

f60 LïVftE il, CHAP'ITAE 11. Cq^imnf^la fu^re^e^ pmduiU
influe surla distri^bpUfd^^ des hahitanSf Les timUes et fadmini^i^tkm âes
^ts, qui sont tout au% yieux 4e }a politique , «e sont pour Fëcono* mie
politique que 4es>açcîde»s. Les riickesses qui sont proprement i'objet de
cette science , existent îudependa^mment delà forme^u gouvern^jnent , .de
l'étendue et de la circonscription du territoire: Ces circonstances influent
sans idoute , et quelquefois puissamment , sur la formatjan , la distr^tion et
la consommation des richesses ,jrnaï non pas essentieHement Les richesses
dépe^ident primitivement d'autres causes que de ceHesfe. Seulement ces
causes essentielles reçoivent des iBodificÂtions de tout

DM LA BISTRIBUTIOir DfiS RICHESSES. 161 obstacles qui s'opposent à la libre communication d'un territoire avec un autre , sont nuisibles à la production ; et que .plus une frontière est bien gardée, difficile à franchir , et plus la production en souffre. Ces barrières , ces obstacles font partie des désavantages sous lesquels ces mêmes contrées existent ; tels que la stérilité du sol , l'éloignement des rivières et de la mer, etc. Les différentes provinces d'un même pays peuvent être considérées comme des pays divers , si elles sont soumises à différens régimes ; et d'un autre côté, une aggrégation de différens États soumis à certaines circonstances pareilles , comme l'Italie dans l'Europe, l'Europe dans le monde, peut être considérée comme un pays unique. C'est ainsi que Smith a recherché les avantages que l'Europe , considérée comme une grande république , a retirés de la découverte du Nouveau-Monde. Suivant ces circonstances Éfavorables ou contraires à la production, la production va en croissant ou en décroissant , et par elle la population. Cela explique en général pourquoi en voyageant on rencontre une ville , un territoire florissant , et un autre désert ou misérable. La nature des occupations influe ensuite en chaque territoire particulier sur la distribution des habitans ; et d'abord on remarque par tout pays qu'une partie de la population habite les campagnes , et une autre les villes. Pour cultiver la terre , il faut être répandu n. II Digitized by VjOOQ IC

16 LIVRE II, CHAPITRE II. sur toute la surface du sol ; pour cultiver les arts industriels et le commerce , il convient de se réunir aux lieux où l'on peut les exercer avec plus d'avantage ^ c'est-à-dire aux lieux qui admettent une plus grande subdivision dans* les occupations. Le teinturier s'établit auprès du marchand d'étoffes , le droguiste auprès du teinturier, le commissionnaire ou Farmateur qui font venir les drogues , se rapprocheront du droguiste ; et il en sera de même des autres producteurs. En même temps, ceux qui, sans travailler, vivent de leurs capitaux ou de leurs terres, sont attirés dans les villes où ils trouvent réuni tout ce qui flatte leurs goûts; plus de choix dans la société , plus de variété dans les {jlaisirs. Les agrémens de la vie des villes, y arrêtent les étrangers , et y fixent toutes les personnes qui vivant de leur travail , sont libres néanmoins de l'exercer indifféremment partout. C'est ainsi qu'elles deviennent non-seulement le séjour des gens de lettres^ des artistes , mais aussi le siège des administrations ^ des tribunaux , des établissemens publics , et s'accroissent encore de toutes les personnes qui tiennent à ces établissemens , et de toutes celles que leurs affaires en rapprochent accidentellement. Ce n'est pas qu'il n'y ait toujours un certain nombre de gens qui exercent l'industrie manufacturière dans les campagnes, sans parler de ceux qui y sont retenus par leurs goûts: une convenance locale, un^isseau, une fo^t , une mine, fixent beaucoup d'usines et un Digitized by Google I

The text on this page is estimated to be only 20.17% accurate

DE hk mSTRIBUTIOir DES RICHESSES. 163 grand notnbre de travailleurs manufacturiers hors de l'enceinte des villes. Il y a même quelques travaux manuf&cturiers qui ne peuvent être exercés que près des consommateurs, comme ceux du tailleur, du cor-* donnier, du maréchal ; mais ces travaux sont fort peu de chose comparés aux travaux manuf&cturiers de tout genre qui s'exécutent dans les villes. Les écrivains économiques estiment qu'un pays flo-; rissant peut nourrir dans ses villes un nombre d'habi^ tans égal à celui que nourrissent les campagnes. Quel* ques exemples portent à croire que des travaux mieuz^ entendus^ un meilleur choix de cultures et moins de terrains perdus, permettraient, même sur un sol médiocrement fertile, d'en nourrir un plus grandnom* bre (i). Du moi^ est-il certain que lorsque les villes fournissent quelques produits à la ctmsoramation des contrées étrangères, étant dès lors en état de recevoir des subsistances en échange, elles peuvent contenir: (i) fl y a d'» rasons de cnAté que la population de TAng^etorre est plus q«e le double du aotiibre de ses agriculteurs». * D'après nn dénombrement de Hiiè^ sob» tes yeal en parlement' «m ifti l l il y avait dans Ttle de la Grande-Bretagne 896,998 ùmSit d'agffcnlteurs ^ et le nombre total de fanâtes de eett»^ Ile, qui comprend, eoaune on tait^ l'Ecosse et la principauté de Galles, éudt de d,644,af 5 ; de sorte qu'il n'y avait, à ti^-^ pc^ de chose pvs, qatwi tiers de la population oecnpée à ki' Gttbim de» tevres* : ; Suivant les véUftH à'Attkm Tonnf la population tef vit^: Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 27.87% accurate

1G4 LIVRE H, CHAPITRE II. une population proportionnellement bien plus forte. C'est ce qu'on voit dans plusieurs petits états dont le territoire seul ne suffirait pas à nourrir un des feubourgs de leur capitale. La culture des prairies exigeant moins de façons que celle des champs, dans les pays d'herbages un plus grand nombre d'habitans peuvent se consacrer aux arts industriels ; ils seront donc plus cultivés dans ces pays-là que dans les pays à blé. C'est ce qui se voit dans la ci- devant Normandie , dans la Flandre , en Hollande. lages et campagnes était en France (dans ses anciennes limites) de 9.0,5ai)538 halntans. et celle des villes et bourgs de 5,709,270 En tout • 26,230,808 habftans. D'après le principe établi ici , et en supposant le relevé d'Arthur Young exact , on voit que l'ancienne France , si ^le avait une population qui allât seulement au double de ses cultivateurs , aurait J^i millions d'habitans , et qu'elle «n aurait au-delà de 60 millions si les productioxM de sonmduâtrie égalaient celles de la Grande-Bretagne. . ■' ^ ■ Les voyageurs remarquent que let grandes broutes en. France ne sont pas aussi fréqueutées que l'on devrait l'attendre d'un pays si favorisé de la nature. Cela tient évidenunent au petit nombre et au peu d'étendue de se^ villes. Ce sont les communications de ville à ville qui peuplent les grandes routes, et non les habitans des campagnes, qui nç circoleftit guère qbe de leur^ chaumières & leurs champs.

Digitized by VjOOQ iC

1)E L'JL DISTRIBUTION DES RICHESSES. 165 Depuis l'invasion des barbares dans l'empire romain jusqu'au 17^e siècle , c'est-à-dire, jusqu'à des temps où nous touchons encore , les villes ont eu un faible éclat d'Qs tous les grands états de l'Europe. La portion de la population qu'on estime être nourrie par les culti- ' valeurs, ne se composait pas alors principalement de manu&cturiers et de négocians, mais de nobles entourés d'une suite nombreuse , de gens d'églis^e et d'autres oisifs qui habitaient les châteaux avec leurs dépendances , les abbayes , les couvens , et fort peu dans des villes. Les produits d^s manufactures et du commerce se bornaient à très-peu de chose ; les manuÊicturiêrs étaient des artisans de chaumière , les négocia des porte-balles ; quelques outils fort simples , des meubles et des ustensiles imparfaits suffisaient aux besoins de la culture et de la vie ordins^re. Trois ou quatre foires par année , fournissaient des produits un peu plus recherchés qui nous paraîtraient bien misérables; et si Ton tirait de loin en loin des villes commerçantes d'Italie ou de chez les grecs de Constantinople, quelques meubles, quelques étoffes, quelques bijoux de prix , c'était une magnificence grande et rare , réservée seulement aux plus riches seigneurs et aux princes. Dans cet ordre de choses , les villes devaient faire une pauvre figure, i^ussi tout ce qu'on voit de magni* fique dans les nôtres est-il très-moderne ; parmi toutes les villes de France il serait impossible de trouver un Digitized by VjOOQ IC

166 LIVRE II, CHAPITRE II. beau quartier, une seule belle rue qui eût deux cents ans d'ancienneté. Tout ce qui date d'une époque antérieure n'y présente, sauf quelques églises gothiques, que des bicoques entassées dans des rues tortueuses, étranglées, qui ne suffisent ni à la circulation des voitures, des animaux, et de la foule qui attestent leur population et leur opulence actuelles. L'agriculture d'un pays ne produit tout ce qu'elle doit produire, que lorsque des villes multipliées sont répandues sur toute l'étendue de son territoire. Elles sont nécessaires au déploiement de la plupart des manufactures, et les manufactures sont nécessaires pour procurer des objets d'échange à l'agriculteur. Un canton où l'agriculture n'a point de débouchés, ne nourrit que la moindre partie des habitants qu'il pourrait nourrir; et encore ces habitants ne jouissent-ils que d'une existence grossière, dépourvue de tout agrément, de toute recherche; ils ne sont qu'à moitié civilisés. Qu'une colonie industrielle vienne s'établir dans ce canton, et y forme peu à peu une ville dont les habitants égaleront bientôt en nombre les cultivateurs qui l'exploitent, cette ville pourra subsister des produits agricoles du canton, et les cultivateurs s'enrichiront des produits industriels de la ville. La ville même est un excellent moyen de répandre au loin les valeurs agricoles de sa province. Les produits bruts de l'agriculture sont d'un transport difficile.

The text on this page is estimated to be only 26.32% accurate

DE IM: mSTI^IBUTIOW 1>ÈS RICHESSES. I67 €tle , les frais excédant prompteraent le prix (Je la marchandise transportée. Les produits des manufactaressontd'untraUsport beaucoup moins dispendieux ; leur travail 6xe une valeur souvent très-considérable dans Une matière de peu de volume et d'un poids léger. Par le moyen des manufactures , les produits bruts d'une province se transfbqnent d

168 LIVRE II, CHAPITRE II. de ce qu'on épargne sur les consommations. Il ne s'agit pas de tracer le plan d'une ville et de lui donner un nom; il faut , pour qu'elle existe véritablement, la fournir par degrés de talens industriels , d'ustensiles, de matières premières, de tout ce qui est nécessaire pour entretenir les industriels jusqu'à la parfaite confection et à la vente de leurs produits; autrement , au lieu de fonder une ville, on n'élève qu'une décoration de théâtre , qui ne tarde pas à tomber, parce que rien ne la soutient. Digitized by VjOOQ IC '

LIVRE TROISIÈME. DE LA CONSOMMATION DES RICHESSES. CHAPITRE PREMIER. Des différentes sortes de Consommations. J'Ài souvent été forcé de toucher par anticipation, dans le, cours de cet ouvrage , des idées dont le développement devait, suivant Tordre naturel, se présenter plus tard. La production ne pouvant s'opérer sans consommation , j'ai dû , dès le premier Livre , dire le sens qu'il fallait attacher au mot Consommer, Le lecteur a dû comprendre dès lors que , de même que la production n'est pas une création de matière, mais une création (futilité , la consommation li'est pas une destruction de matière , mais une destruction d'utilité. L'utilité d'une chose une fois détruite , le premier fondement de sa valeur, ce qui là fait rechercher , ce qui en établit la demande , est détruit. Dès lors elle ne renferme plus de valeur, ce n'est plus une portion de richesse. Ainsi consommer, détruire T utilité des choses y anéantir leur valeur y sont des expressions dont le sens est absolument le même , et correspond à celui \, Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 24.65% accurate

170 LIVRE Iir, CHAPITRE I. des mots produire y donner de V
utilité ^ créer de ta valeur y. àont la signification est également pareille.
Tout produit est susceptible d'être consommé; car si une valeur a pu être
ajoutée à une chose, elle peut en être retranchée. Elle y a été ajoutée par
l'industrie ; elle en est retranchée par l'usage , ou par tout autre accident.
Mais elle ne peut pas être consommée deux fois : une valeur une fois
détruite ne peut être détruite de nouveau (i). Telle consommation est rapide
; telle autre est lente. On consomme une maison , un navire , du fer, comme
on consomme de la viande , du pain , un habit. On peut même ne
consommer un produit qu'en partie. Un cheval , un meuble , une maison
qu'on revend , ne sont pas con^ . sommés en totalité , puisqu'il leur reste un
débris de valeur qu'on retrouve dans le notivel échange qu'on en fait.
Quelquefois k consommation est involontaire : tels sont l'incendie d'un
édifice , le naufrage d'un na- , vire; ou bien elle ne rép6nd pas au but qu'où
s'était proposé, comme dans les cas où l'on jette des marehandi&es à la mer,
où l'on brûle des; provisions qu'on ne veut pas laisser à l'ennemi. (1) n j a
telle matière qui reçoit plosienrs fois, et«qm voit se consomm^^r plusieurs
fois la valeur qp'on lui donne, telle est la façon donnée par le blanchisseur
de linge sale.. Chaque fois qu'on salit une pièce de linge , on consomme la
totalitédu blanchissage et une petite partie it la valeur du linge Iidin£me.
Digitized by VjOOQ IC

i>e'i.a^ coirsoMliiATiow DES îiicntssEB. 171 ' On peut
 consommer une valeur anciennement produite ; on peut la consommer à
 l'instant ; même qu'elle est produite , ainsi que le font les spectateurs d'un
 concert , d'une représentation théâtrale. On consomme du temps, du travail,
 puisqu'un travail utile a une valeur appréciable , et ne peut plus se
 consommer de nouveau lorsqu'il a déjà été consommé une fois. Ce qui ne
 peut perdre sa valeur n'est pas susceptible d'être consommé. On ne
 consomme pas un fonds de terre , mais on peut consommer son service
 annuel , et ce service une fois employé , ne peut être employé une seconde
 fois. On peut consommer toutes les améliorations ajoutées à un terrain ,
 quoiqu'elles excèdent quelquefois la valeur du terrain, puisque ces
 améliorations sont les produits de l'industrie ; mais le terrain ne saurait se
 consommer. II. en est de même d'un talent industriel. Je peux consommer
 une journée d'ouvrier, mais non le talent de l'ouvrier. Les facultés
 industrielles sont néanmoins détruites par la mort de celui qui les possède.
 Toute consommation (^ étant une destruction de valeurs , ne se mesure pas
 selon le volume , le nombre ou le poids des produits consommés , mais
 selon leur valeur. Une grande consommation est celle qui détruit une
 grande valeur , sous quelque forme que cette valeur se manifeste. Digitized
 by VjOOQ IC

Ilya LIVRE III, CHAPITRE I. Tout ce qui est produit est tôt ou tard consommé. Les produits n'ont même été produits que pour être consommés ; et lorsqu'un produit est parvenu au point de pouvoir subir sa destinée et que sa consommation se diffère, c'est une valeur qui chôme ; car, comme toute valeur peut être employée à usage de capital et rapporter un profit à son possesseur, tout produit qui ne se consomme pas occasionne une perte égale au profit, ou si Ton veut à l'intérêt qu'il rapporterait sa valeur (i). Tous les produits étant voués à la consommation, et même à la plus prompte consommation, comment, dira-t-on, se font les accumulations de capitaux qui ne sont que des accumulations de valeurs produites ? Le voici : Pour qu'une valeur s'accumule, il n'est pas nécessaire (i) Les valeurs qui ne se consomment pas tôt ou tard, sont peu importantes ; de ce nombre sont les provisions qui se gâtent, les produits détruits par accident et ceux qui cessent d'être en usage, et dont la valeur se dissipe sans avoir été employée, parce que le besoin qui fondait leur valeur a cessé. Les valeurs enfouies ou cachées ne sont

The text on this page is estimated to be only 27.35% accurate

DE LA COÏSOMMATION "DES RICHESSES. I[^]S saire qu'elle réside dans le même produit; il suffit qu'elle se perpétue. Or les valeurs capitales se perp[^]étuent par la reproduction- : les produits qui itorapotent un capital , se consomment- aussi bien que tottr; autre; mais *leur valeur -eh même temps qu'elle est détruite par la consommation, se reproduit dans d'autres matières ou dans la même. Quand je nourris un atelier d*ouvriers , il s'y fait une consomihation d'alimens, de vêtemens, de matières premières; mais pendant cette consommation il se fixe une nouvelle valeur dans les produits qui vontsortir de leur-s mains. Les produits qui formaient mon capital ont bien été consommés ; mais le capital , la valeur accumulée , ne l'est pas; elle reparaît sous d'autres formes , prête à, être consommée de nouveau ; que si elle est consommée improductivement, elle né reparaît plus. ' . vement en réserve jusqu'à ce qa*eUes montent assez pour faire un plâtiement. La multiplicité des épargnes rend assez considéral[^]s las leapitaux oiiiifs-de cette manière. On évite une partie des pcÉrtes qurrésiiltent de cette oi[^]irété, par des droits de mutation trèft[^]mod[^]s , des facilités pour toute espèce de circulation , des cabses de placemeps dignes de toute confiance , et d'où' chacun puisse retirer ses capitaux en tous temps , etc. bans les troubles putlics et sous des gouvernemens arbitraires , beaucoup de gens préfèrent gai[^]der des valeurs mortes qui ne leur rapportent ni jouissances , ni profits, au danger d[^] les mettre en évidence. -Une bonne administration éloigne tout>à-fait un pareil inconvénient. Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 26.11% accurate

174 LIVRE III, CHAPITRE T U La consommation annuelle d'un particulier est la[^] somme totale de toutes les valeurs consommées par ce particulier dans le courant d'une année. La con[^] sommation annuelle d'une nation est la somme totale des valeurs consommées dans V[^]mmée par toUs les individus et les corps dont cette nation se compose. Dans la conso^uasation annuelle d'un particulier ou d'une nation, doivent être comprises les consom^{ma}[^] tions de tout genre quel qu'en soit le but et le ré-[^] sultat , celles des[^]tielles doit sortir une nouvelle valeur, et celles desquelles il n'en doit point sortir[^] de même qu'on comprend dans la production an-[»] nuelle d'une nation la valeur totale de ses produit[^] créés dans l'année. Ainsi on dit d'une manu&cture de savon qu'elle consomme en soude une valeur de vingt mille francs par an , quoique la valeur de cette soude doive reparaître dans le savon que la manufacture aura produit; et l'on dit qu'elle produit annuellement pour cent mille francs de savon , quoique cette valeur n ait eu lieu que par la destruction de beaucoup de valeurs qui en réduiraient bien le produit si l'on voulait les déduire. La consommation[^]et la pro[^] ductioii annuelles d'une nation ou d'un particulier[^] sont donc leur consommation et leur production brut[^] (l). (i) Le produit net est le surplus de la valeur produite par*['] dessus les valeurs consommés ; c'est la somme des produits moins le) avances* Digitized by VjOOQ IC

1>E LA COIR SOMHATIOX DES RIGHBSSES. Ij5 Par une coméqueiice naturelle il faut comprendre dans les productions «unnuelles d'une nation , toutes les marchandises qu'elle importe , et dans sa consom« mation annuelle toutes celles qu'elle exporte. Le commerce de la France consoinme toute la valeur des soieries qu'il envoyé aux États-Unis ; il produit toute la valeur des cotons qu'il en reçoit en x^etour; de même que les manufactures française» ont consommé la valeur de la soude envoyée , pour ainsi dire, dans la chaudière du savonnier, et qu'elles ont produit la valeur du savon qui en ^ été retire. La somme des consommations annuelles est toute autre chose que la somme des capitaux d'une nation ou d'un particulier. Un capital ou une portion d'un capital peuvent être consommés plusieurs fois dans la même année. Un cordonnier. achète du cuir, le taille en souliers , et vend ses souliers ; voilà une portion de capital consommée et rétablie. En réitérant cette opération plusieurs fois dans l'année , il c(Hi^omme autant de fois cette portion de son capital ; si elle s'élève à deux cents francs , et qu'il renouvelli^ le même achat douze fois dans l'année , ce capital de 200 francs aura donné lieu à une consommation annuelle de a400 francs. D'un autre côté , il y a telle autre partie de, son capital, comme ses outilsi, qui n'est enfièremÇ:Pt consommée qu'au bout de plusieurs année\$. Sa consommation n'emporte annuellement Digitized by Google

176 1.IVRE ni, CHAPITKB I. qu'un quart, peut-être uh dixième de cette portion de son capital. Les besoins des consommikteurs déterminent en tout pays les créations des producteurs. Le produit dont le besoin se fait le plus. sentir, est le plus de;mandé; le plus demandé fournit à l'industrie, aux capitaux et aux terres de plus gros profits, qui déterminent l'emploi de ces moyens de production vers la création de ce produit. De même lorsqu'un produit est moins demandé, il y a moins d'avantages à le faire ; il ne se fait pas. Ce qui se trouve de fait baisse de prix ; le bai prix où cela tombe en favorise l'emploi, et tout se consompie. On peut, si l'on veut, séparer la consommation totale d'un peuple en consommations picbliquesj et en consommations privées. Les premières sont celles qui sont faites par le public ou pour son service ; les secondes sont celles qui sont faites par les particuliers ou par les familles. Les unes et les autres peuvent être ou reproductives ou improductives. Dans une société quelconque tout le monde est consommateur, puisqu'il n'est personne qui puisse subsister sans satisfaire des besoins , quelques bornés qu'on les suppose ; et comme d'un autre côté tous les membres de la société*, lorsqu'ils ne reçoivent pas gratuitement ce qui les fait vivre , concourent à la production soit par leur industrie , soit par leurs capitaux , soit par leurs terres , on peut dire qu'en tout Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 20.91% accurate

D^e Li.. GONSOHH^{TX}oli DES RICHESSES. JJJ pays les
conaratuDâteurs sont les producteurs euxmêmes ; e[^] les obsats où s'opèrtot
les plus grandes coitsommalioids sont les dasscsi mto[^]niies et indigentes [^]
oùi k multitude de& mdivôbts iit plus que[^] balancer la modkité de leurs
consotenatkaas (i). Les pev[^]ks civilisas , riches et industriels , consomment
beaucoup plus que les autres , parce qu'ils produisent incomparablement
davantage. Ils recommencent tous les ans, et dans bien des cas plus d'une (i)
Les .miles pourront se eroire humiliés de ne pas être Wphis
farts>eonsoiniaatenrs d*an état ; il est cependant probable que 1m rerenus
indn's/uûel» , dans tout paya passablement industriel, excèdent.
lei[^]re[^]etuiStCi[^]itaiiF eft)e& rev^{^^} nus fonciers mis ensemble , et que- par
conséquent les CQn-> sommations de ceux qui n*ont que des profits
industri[^]b , c'est-à-dire leurs bras et leurs talens , surpassent celles des
capitalistes et des propriétaires fonciers réunis» H n'est pas rare de voir une
mannfttcture qui , ayee un capital de six cent mille francs 9 paye 700 francs
de salaires |>ar jour ou-vrable , ou 90 mille francs par an ; k quoi on peut[^]
par éraluation , ajouter ao mille francs de profits i[^]ets pour ses
entrepreneurs ; ce qui donne , pour cette nuinufacture seulement , I i G
niille francs de reyenues industriels par année. Les bailleurs de fonds ou
capitalistes aur denier TÛigt , n*en retirent qpifi 3o mille francs. Les
métayers , qui sont les plus misérables des fermiers , en y comprenant les
ouvriers qu'ils employent , retirent un revenu industriel égal au revenu
foncier et au revenu capital du propriétaire qui leur fournit le fonds et les
avances. ir. la Digitized by VjOOQ IC

1^8 LIVRE III, CHAPITRE t. {ois par an , la consommation de
leurs capitait pro

DE LA CONSOMMATION DES RICHESSES. l'jg CHAPITRE

IL Des effets généraux de la Consommation. L'effet le plus immédiat de toute espèce de consommation, est la perte de valeur, et par conséquent de richesse, qui en résulte pour le possesseur du produit consommé. Cet effet est constant, inévitable, et ne doit jamais sortir de vue toutes les fois qu'on raisonne sur cette matière. Un produit consommé est une valeur perdue pour tout le monde et pour toujours ; mais il y a un résultat ultérieur suivant la manière dont la consommation s'est opérée. Si elle s'est opérée reproductivement, il y a eu une autre valeur produite en place de la valeur consommée; si elle s'est opérée improductivement, il est en général résulté une jouissance de cette consommation. Ainsi l'on peut considérer la consommation comme un échange où le possesseur de la valeur consommée, donne cette valeur, et reçoit en échange, soit une autre valeur, soit une jouissance, ou, ce qui revient au même, la satisfaction d'un besoin. On voit que dans les deux cas la perte de la valeur consommée a toujours eu lieu, mais que dans le pre-

Digitized by VjOOQ IC

186 LIVRE III, CHAPITRE 1. m^{ier} elle a été remplacée ; et que si elle a été rem^{*} placée par une valeur égale , il n'y a eu pour cela dans le monde aucune diminution de richesse ; tandis qu'il y a eu diminution de richesse dans l'autre cas (i). Pour qu'une valeur consommée reproductivement soit complètement remplacée, il ne suff^{it} pas que la valeur reproduite soit égale à la valeur consommée. Dans ce cas on perdrait les frais de production qui ont servi à opérer cette transmutation. Si avec une ^ valeur en laine égale à cent francs, je ne suis parvenu à faire qu'une valeur en draps de cent francs également, je ne retrouve plus ma valeur primitive, puisque sur le produit de cent francs il faut que je paye un intérêt de capital, une main-d'œuvre , qui se montent peut-être à vingt francs.; il ne me reste donc que quatre-vingt francs pour remplacer la valeur des laines consommées qui se montait à cent francs. Mais si le produit a valu cent vingt francs , il a suff^{it} pour réta(i) Le mécanisme de la consommation est assez bien représenté par la combustion qui s*opère dans nos cheminées et 4liiia ut» foutscaux. Le bols

The text on this page is estimated to be only 19.05% accurate

I>E LA CONSO]]MA.TIOir PCS RICHESSES. l\$l hliv mon capital dans son intégrité, et pour payer les &ais de la transmutation. Que si la valeur du produit a été de cent trente francs, alors il a non-seulement rétabli le capital , payé les frais de production , mai» encore donné un produit net de dix francs (ij. On peut remarquer ici que la oonsoimiation $\hat{m}^{\wedge}$ productive, celle qui n'a d'auOre résultat que de pro $\wedge$ curer une jouissance , n'exige aucu $\wedge$ ie habileté. Sam talent, sans peine , sans travail,

iSa LIVRE III, CHAPITRE 2. que dans la consommation reproductrice , non-seulement il ne résulte aucune jouissance immédiate de cette consommation , mais elle exige l'emploi d'un travail éclairé qui , dans tout le cours de cet ouvrage, a été nommé industrie. Quand celui qui possède la valeur à consommer est dépourvu d'industrie , s'il ne sait comment s'y prendre pour consommer reproductivement cette valeur , et si pourtant il veut qu'elle soit consommée ainsi, il la prête à une personne plus industrieuse : le résultat général est le même ; et c'est , comme on voit , épargner sur ses revenus pour ajouter à ses capitaux placés. Comme la même valeur ne peut servir deux fois , celle qui est consommée par l'industrie , et de laquelle résulte une reproduction , ne sert à procurer aucune jouissance, à satisfaire aucun besoin. Quoi y dira-t-on, le salaire payé à un ouvrier ne sert-il pas à la satisfaction de ses besoins ^ à sa nourriture y et n'est-il pas dépense par lui improductivement? Non ;il faut prendre garde que la consommation reproductrice qui a eu lieu dans ce cas , n'est point le repas que l'ouvrier doit à son salaire. Pour reproduire qu'a-t-on consommé ? Le travail de l'ouvrier. L'ouvrier en échange de son salaire a donné une denrée, et cette denrée était son travail. Cette denrée a été consommée reproductivement comme la matière première qui était l'objet de cette industrie, comme l'intérêt du capital. Ensuite le salaire que l'ouvrier a obtenu

DE LA CONSOMMATION DES RICHESSES. 1⁸³ en échange de son travail, de même que l'intérêt qu'on a payé au capitaliste, ont contribué à former le revenu de ces classes. Ce revenu a pu être à son tour consommé reproductivement ou non; ce n'est plus là la consommation reproductrice dont il est question ; celle-ci est terminée ; elle a déjà concouru à rétablir le capital ; celle dont vous parlez est une nouvelle consommation faite dans un but tout différent. Quant au profit que le chef d'entreprise obtient pour lui-même de l'exercice de son industrie, ce profit doit de même être assimilé au salaire, aux intérêts dont il vient d'être fait mention ; il est obtenu en échange du talent qu'a déployé l'entrepreneur; c'est le travail de ce chef d'entreprise qui a été consommé reproductivement , et non le profit qu'il a obtenu en échange de ce travail , lequel sort de toute cette opération de la même manière qu'en est sorti le prix de la matière première qu'on y a employée. En effet , quand on a acheté de la laine pour faire du drap, est-ce le prix de cette laine qui a été consommé? Non, certes : ce prix , soit qu'il ait été acquitté en argent ou en toute autre valeur, est sorti de l'opération pour être employé à d'autres usages ; ce n'est pas cela qu'on a consommé pour faire du drap : c'est la marchandise , la laine qu'on a obtenue en échange. Par la même raison, un produit consommé improductivement, et dont la consommation a procuré une jouissance, ne peut jamais donner une nouvelle production. Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 18.88% accurate

184 lilVAB III9 CHAPITRE f. Il fait place ^ ilira4*-on, a un
nommau produit ; il en r^jid la création nécessaire, Peut-*etre , mais pour
créer ce nouveau produit , il Êiudra une nouveHe consommialiôii
lout4i*&it autre. Remarquons «a passant qu'une consommation reproducttre
fut place dé même à un nouveau produit, ^ en rend k création nécessaire. Ce
ne sont point ici des subtilités métaphysiques ;^ on verra plus tard que c'est
faute de coiiqn*ennre **les objets que nous nous proposons de**
censcmimer. C'est ce tçaî fait que pour le yvXgmve^ dépensera
csmsmnmer signifient k même chose. Ce n'est pourtant pas m
«achetant qu'on perd la valeur qu'on possède ; car après avoir acheté
une chose , elle a encore sa vsdeur , et l'on peut , si elle n'a pas été
surpayée , k revendre Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 21.76% accurate

1) LA COIR SOMMATION DES AICFCSSES. 185 comme on l'a achetée; mais c'est en la consommant que la perte se fait, puisqu'une valeur détruite n'existe plus, et ne peut pas se consommer: une seconde fois (i). On voit d'ici la grande erreur où tombent ceux

186 LIVRE III, CHAPITRE 2. ▼ a servir a d'autres , de même qu'une voiture de place que nous avons louée en passant. Ce qui est essentiel, c'est la consommation du meuble que nous avons acheté avec notre h^é ; c'est la consommation de la valeur de notre h^é sous la forme d'un meuble ; c'est cette consommation qui diminue notre avoir de tout le montant de la valeur détruite dans cette consommation. Rien n'est plus commun que d'entendre dire : rargent qui se dépense n'est pas perdu : il reste dans le pays ; donc le pays rC est pas plus paui^{re} par les dépenses qu'on y fait. Le pays en effet n'a rien perdu de la valeur de l'arg-ent qui s'y trouvait y mais la chose achetée avec une somme d'arg^{ent}, cent choses achetées successivement avec la même somme , ont

III. De la Consommation reproductive en général, et de ses résultats. Xje déyelbppetement du phénomène de la production qui a eu lieu dans le premier Livre , a montré ce que c'était que la consommation reproductive. C'est la qu'on a vu que la production n'avait lieu que par une . perpétuelle consommatibn des capitaux et des services productifs. Il ne nous reste donc ici k considérer la consommation reproductive que sous quelques points de vue généraux où nous n'avons pas été conduits dans la première partie de cet ouvrage. Toute consommation étant une perte , et toute production un gain, 'on gagne donc également, soit qu'on consomme moins, soit qu'on produise plus. A là Chine on épargne beaucoup sur l'ensemencement des terres , par la méthode qu'on suit de planter le grain au lieu de le semer a la volée. L'effet qui en résulte est précisément comme si les terres a la Chine étaient plus pi'oductives qu'en Europe (i). (l) Une des personnes attachées à Tambassade de Macartney , calcula que ce qui était par cette méthode épargné de grain dans Temiûre de la Chine , serait suffisant pour nourrir toute la Grande-Bretagne. Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 22.78% accurate

188 LIVRE III, CHAPITRE 3. U en est exactement de même de toute épargne faite sur la main-d'œuvre. Les épargnes sur la main-d'œuvre peuvent être de deux sortes : tantôt elles consistent à employer moins de travail humain ; c'est l'épargne qui résulte de l'emploi des agents naturels et des machines, qui ne sont que des moyens de tirer parti de ces agents. Elle est hautement désirable. L'autre épargne qu'on peut faire sur la main-d'œuvre a lieu lorsque ceux qui sont des consommateurs de main-d'œuvre, peuvent par leur position diminuer la consommation et le bien-être des hommes qu'ils emploient. C'est ce qu'on voit dans les travaux opérés par les esclaves, dans ceux des mines du Pérou, partout où la classe ouvrière est mise dans une dépendance autre que celle qui résulte de la nature de ses occupations (i). Quand on a déduit d'une valeur produite par l'industrie la valeur des avances qu'elle a exigées ; a", la valeur du service industriel rendu, l'excédant de valeur qui reste, est un produit net, une richesse nouvelle introduite dans le monde. Les avances comprennent l'acquisition de la terre première sur laquelle s'exerce l'industrie, inaliénable (i) Si le but de l'économie politique est de procurer aux sociétés tout le bonheur compatible avec cette condition, une augmentation de valeurs produites obtenue aux dépens d'une classe de la société suppose un état social amélioré. Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 26.68% accurate

DE hJL CONSOMMATION DES RICHESSES. 189

orçEnairetnent e^t elle-même un produit. Si Ton parvient ^Tendre maUère première une chose sans valeur^ il n y a rien dsms ce cas à dē^re pouc le montant d'une a/vance qui n'a pas eu lieu. CTest ufle conquête faite sur la nature au profit «de l'homme, et sans rien prendre à personne, de même que l'emploi qu'on fait de certaines forces imtuelles qui ne coûtent que la peine de les employer , et qui rendent un service additionnel au service de l'industrie qui les emploie, comme je l'ai démontré dans l'exemple d'un moulin à vent (i). C'est ainsi que l'art du verrier fait son' profit dé toute cette partie de sa matière premièi^ , qui est du sable , puisqu'elle ne coûte rien. Cest ainsi qu'on a conquis toute la valeur des vils chiflbns dont on fait le papier, lorsque par une admirable industrie, on à su en tirer ces feuilles légères , confidentes des secrets du génie , dépositaires^ des procédés des arts, des plus douces affections du cœur, des engagements et des eomptes sur lesquels reposent nos fortunes ; produit précieux , qui revêtu des plus agréables couleurs , embellit ilbs demeures , ou bien conserve et fait circuler par la gravure toutes les conceptions des arts du dessm. Dans la consommation qu'on fait du service des Capitaux et des terres , on peut épargner comme dans (L)Ltv. I,ciiap. 4* Digitized by Google

190 LIVRE III^e CHAPITRE 3. celle qu'on fait des services industriels et des matières premières. Un agriculteur, un manufacturier^e un négociant, qui avec un capital, ou une terre de cent mille francs y trouvent le moyen de faire autant d'affaires et d'obtenir autant⁴ produits qu'un autre entrepreneur avec 150 mille francs, épargne le service de 50 mille francs de valeurs capitales ou foncières. Toutes ces épargnes, au bout de peu de temps, tournent en général au profit de la société ; elles diminuent les frais de production ; et la concurrence des producteurs fait ensuite baisser, au niveau de ces frais, le prix des produits à mesure que les économies^e deviennent plus connues, et d'un usage plus général. Mais aussi, et par cette raison même, ceux qui ne savent pas user aussi économiquement que les autres, des moyens de production, perdent où les autres gagnent. Que de manufacturiers se sont ruinés parce qu'ils ne savaient travailler qu'à grands frais dans des bâtiments fastueux, et avec des outils trop multipliés ou trop chers ; et par conséquent avec des capitaux trop considérables ! On en peut dire autant de l'entrepreneur», qui pour sa dépense personnelle, consomme plus que la nature de son entreprise ne rapporte communément pour les profits d'une telle industrie. Il faut bien alors que ces consommations trop fortes soient prises sur les capitaux de l'entreprise. qu'elles altèrent graduellement et progressivement, au grand préjudice des entrepreneurs.

DE LA CONSOMMATION DES RICHESSES. 191

^mêmes, des créanciers de l'entreprise et de la société en général. Heureusement que l'intérêt personnel est, dans la plupart des cas j le premier et le plus vivement affecté de ces pertes. C'est ainsi que la douleur avertit nos membres des lésions dont il faut qu'ils se garantissent. Si le producteur maladroit n'était pas le premier puni des pertes dont il est l'auteur, nous verrions bien plus souvent encore risquer de fausses spéculations. Un mauvais spéculateur est aussi fatal à la prospérité générale qu'un dissipateur. Un négociant qui dépense cinquante mille francs pour en gagner trente , et un homme du grand monde qui dépense vingt mille fi*ancs en chevaux, en maîtresses , en festins, en bougies, font , relativement à leur propre fortune, et à la richesse de la société , un métier tout pareil , au plaisir près que le dernier a peut-être plus que l'autre (i). Dispensé par les considérations qui sont la matière du premier Livre , de m' étendre davantage sur les consommations reproductives, je dirigerai, dans ce qui va suivre , l'attention du lecteur sur les consomr / (1) ConuDiS il est difficile et même peut-être impossible d'évaluer , avec uue tolérable exactitude , les valeurs consommées et les valeurs produites , un particulier ne sait guère si sa fortune est augmentée ou diminuée , que par des inventaires de tout ce qu'il possède. Ceux qui ont de Tordre en font r^ulièrément ; et même les lois obligent \t% personnes qui sont dans le commerce à ea faire tous les ans. Un entrepreneur Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 19.35% accurate

ign LIVRE III, CHAPITRE 3. mations improductives[^] sur leurs
motife et leurs résultats ; et je préviens que dorénavant le mot coh'[^]
sommations seul, devra s'entendre , comme dans Tusage commun , des
consommations improductives seulement. --•■---- - ■ ' se sait pas mis cela
si son entreprise n'tbsorbe pas plus de valeurs qa*dk n'en produit ; il peut,
sans le savoir, travailler à sa ruine et à celle de ses créanciers.
Indépendamment des inventaires, un entrepreneur prudent compare
d*avance les valeurs qu'absorberont ses opérations et la valeur probable de
ses produits ; ce sont des espèces de devis qui font présu[^] mer les résultats ,
mais ne les déclarent pat. Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 27.08% accurate

DB LA COVS(»IMATIOir DXS RICHESSES. Jq) CHAPITRE
IV. De la consommation improductive en général^ et de ses résultats. lious
venons de considérer la nature et les effets des consommations en général et
les effets généraux des consommations reproductives en particulier* U ne
sera plus question que des consommations improduc^» tives , c'est-à-dire de
celles dont l'unique but est la sa^ tisËtction d'un besoin, une jouissance, et
qui n'ont pas d'autres résultats, ultérieurs. Si ce qui a été dit sur la nature de
la consommation et de la production a été bien entendu, on sera convaincu
que la consommation (et par ce mot je ne désignerai plus^ que celle qui est
improductive) ne favorise en aucune joani^re la reproduction. A k vérité,
lorsqu'il est question de consommer un produit, des soeries, par exemple,
on le demande, et cette demande est un encouragement à sa production ;
mais cet encouragement est dû non pas à la consommation elle-même , ou
au besoin qu'on a de consommer des soeries, il est dû a la faculté qu'on a
de les acheter ; et cette Êiculté est le résultat de la production
antérieurement faite du produit avec lequel on les r. i3 Digitized by VjOOQ
IC

194 LIVRE m, CHAPITRE 4* achète (i). Si c'est avec du blé qu'on a obtenu larg-ent avec lequel on veut acheter des soieries , c'est la production du blé qui a occasionné la demande effective des soieries , et non le désir d'en consommer, puisque ce désir sans moyens peut exister et existe Itième probablement chez une multitude de gens,, mais sans effet. On voit que c'est la production du blé qui a occasionné là demande des soieries, mais que cette consommation de soieries une fois faite n'est point une raison pour qu'on en demande encoi:e; il faut pour cela qu'il y ait une nouvelle quantité de blé ou de tout autre produit mis en existence. Il est même à propps de remarquer que du moment qu'on emploie la valeur du blé à consommer des soieries , on ne peut l'employer à autre chose ; qu'elle n'encourage plus aucune autre production; et qu'ainsi une fois qu'un produit est créé , et qu'il y a par Ik une dem%pde ouverte pour un autre produit quelconque, on ne peut diriger cette demande vers aucune marchandise en particulier , vers des soieries, par exemple , sans l'éloigner d'une autre demande , comme de (i) Quand même on achète avec de l'argent on n'achète en réalité qu'avec un autre produit. On a vu , au Livre II, lorsqu'il a été question de la distribution des valeurs produites , que l'argent dont on fait un achat , n'a été procuré que par l'échange qui a été fait d'un produit ou d'une portion de produit contre cet argent. Digitized by VjOOQ IC

DE LA CONSOMMATION DES RICHESSES. Ici la demande des toiles ou de toute autre. Quiconque exhorte à consommer tel produit, afin d'en encourager la production, ne fait donc autre chose que diriger les besoins vers un genre de production au préjudice d'un autre. Du reste la demande en général, et par conséquent l'encouragement, étaient ouverts dès l'instant que le produit avec lequel on a acheté était créé. Si l'on dit que le consommateur des soieries n'aurait rien consommé à la place, on se trompe. A moins d'enfouir son argent, il aurait acheté quelque autre objet de consommation pour lui-même ou pour sa famille; eût-il placé la somme, elle aurait servi toujours à acheter quelque chose, puisqu'un capital ne peut servir que lorsqu'il se consomme; eût-il enfoui l'argent, la consommation de cette valeur eût pu être retardée, mais elle aurait finalement eu lieu lorsque l'argent aurait revu la lumière. Il faut, comme on voit, retrancher de la question l'encouragement donné par la consommation à la production, puisque de toute manière cet encouragement a lieu sous une forme ou sous une autre (i). Il ne reste donc à considérer dans la consommation im(i) Cet encouragement est développé ailleurs (Livre I, chap. 15). On a vu là que le seul cas où la demande des produits est augmentée, est le cas où la production elle-même est augmentée, parce qu'on n'achète en réalité un produit

196 LIVRE III, CHAPITRE 4 productive , que le plus ou le moins de satisfaction qui résulte de la consommation elle-même , et c'est à cet examen qu'il nous soumettrons , dans ce chapitre , les consommations improductives quelles qu'elles soient, et ensuite en particulier les consommations privées et les consommations publiques. Il ne s'agit plus que de comparer la perte qui résulte pour le consommateur , de sa consommation , avec la satisfaction qui lui en revient. Du jugement sain ou faux qui apprécie cette perte et la compare avec cette satisfaction, découlent les consommations bien ou mal entendues, c'est-à-dire ce qui , après la production réelle des richesses , influe le plus puissamment sur le bonheur ou le malheur des familles et des nations. Sous ce rapport les consommations les mieux entendues seront : I^{**}. Celles qui satisfont des besoins réels. Par besoins réels, j'entends ceux à la satisfaction desquels tiennent notre existence , notre santé et le contentement de la plupart des hommes : ils sont opposés à ceux qui proviennent d'une sensualité recherchée, de l'opinion et du caprice. Ainsi les consommations d'une nation seront , en général , bien entendues , si l'on y ajoute un autre produit. Or la consommation improductive , dont il est question dans ce chapitre, n'augmente en rien la production qui a déjà eu lieu , ni par conséquent la demande qui peut être faite des produits en général.

Digitized by VjOOQ IC

B£ LA CONSOMMA.TIO£r DES RICHESSES. I97 trouve des choses commodes plutôt que splendides, beaucoup de linge et peu de dentelles ; des alimens abondans et sains , en place de ragoûts recherchés ; de bons habits et point de broderies. Chez une telle nation , les établissemens publics auront peu de faste et beaucoup d'utilité; les indigens n'y verront pas des hôpitaux somptueux, mais ils y trouveront des secours assurés; les routes ne seront pas deux fois trop larges, mais les auberges seront bien tenues ; les villes n offriront peut-être pas de si beaux palais , mais on y marchera en sûreté sur des trottoirs. Le luxe d'ostentation ne procure qu'une satisfaction creuse ; le luxe de commodité , si je peux m'exprimer ainsi , procure une satisfaction réelle. Ce dernier est moins cher et par conséquent il consomme moins. titre ne connaît point de bornes ; il s'accroît chez particulier sans autre motif, sinon qu'il s'accroît chez un autre ; il peut aller ainsi progressivement a rin^ni. ce L'orgueil , a dit Franklin , est un mendiant 3» qui crie aussi haut que le besoin , mais qui est infi» niment plus insatiable ». ' Satisfaction pour satisfaction , la société considérée en masse trouve mieux son compte à celle qui pourvoit à des besoins réels , qu'à celle qui contente des besoins factices. Que les besoins d'un riche fiissent produire et consommer des parfums exquis , et que les besoins d'un pauvre fassent produire un habit Digitized by VjOOQ IC

igS LIVRE III, CHAPITRE 4
 chaud dans une saison rigoureuse :
 dans l'un et l'autre cas, les richesses sociales sont diminuées de la valeur de
 Tune ou de l'autre de ces consommations qu'on peut supposer égales ; mais
 dans le premier cas , la société aura obtenu en échange un plaisir futile,
 court , à peine senti , et dans le second (i) , un bien-être solide, durable,
 précieux. a^. Les consommations lentes plutôt que les consommations
 rapides , et celles ^qui choisissent de préférence les produits de la meilleure
 qualité. Vne nation et des particuliers feront preuve de sagesse, js'ils
 recherchent principalement les objets dont la consommation est lente et
 l'usage fréquent. C'est par cette raison qu'ils auront une maison et des
 ameUblemens commodes et propres ; car il est peu de choses qui se
 consomment plus lentement qu'ufk maison, ni dont on fasse un usage plus
 fréquent, pu^F qu'on y passe la majeure partie de sa vie. Leurs modes ne
 seront pas très- inconstantes; la mode a le privilège d'user les choses avant
 qu'elles aient perdu leur utihté , souvent même avant qu'elles aient perdu
 leur fraîcheur : elle multiplie les consommations , et condamne ce qui est
 encore excellent, commode et joli, à n'être plus bon à rien. Ainsi la rapide
 succession (i) Ce second cas est celui où le riche place t*argent qu'il aurait
 pu dépenser en futilités. Digitized by VjOOQ IC

DE LA. ÇôirSOMMATION DES RICHBSSKS. I99 des modes appauvrit un état de ce qu'elle consomme et de ce qu'elle ne consomme pas. Il vaut mieux consommer les choses de bonne qualité, quoique plus chères; en voici la raison : dans toute espèce de fabrication , il y a de certains frais qui sont les mêmes , que le produit soit bon ou qu'il soit mauvais ; une toile faite avec de mauvais lin a exigé, de la part du tisserand, du marchand en gros, de l'emballleur, du voiturier, du marchand en détail, un travail précisément égal à ce qu'aurait exigé , pour parvenir au consommateur , une toile excellente. L'économie que je fais en achetant une médiocre qualité , ne porte donc point sur le prix de ces divers travaux qu'il a toujours fallu payer selon leur entière valeur, mais sur le prix de la matière première seule; et néanmoins ces différens travaux payés aussi chèrement , sont plus vite consommés si la toile est mauvaise que si elle est bonne. Comme ce raisonnement peut s'appliquer à tous les genres de fabrication; comme dans tous il y a des services qu'il faut payer sur le même pied, quelle que soit la qualité; et comme ces services font plus de profit dans les bonnes qualités que dans les mauvaises, il convient donc à une nation en général de consommer principalement des premières. Pour y parvenir, il faut qu'elle ait le goût de ce qui est beau et bon , et qu'elle sache s'y connaître ; il faut surtout que la gé

Digitized by VjOOQ IC

SOO LiriLB III, CHAPITAB 4néralité de la nation ne soit pas tellement misérable , qu'elle se trouve toujours contrainte d'acheter au meilleur marché, quoiqu'en dernier résultat les choses ainsi, achetées lui reviennent plus cher. On sent que les réglemens par lesquels l'autorité publique se mêle des détails de la fabrication (en supposant qu'ils réussissent à faire fabriquer des marchandises de meilleure qualité , ce qui est fort douteux) , sont insuffisans pour les Étire consommer ; ils ne donnent pas au consommateur le goût des bomies choses et les moyens de les acquérir. La difficulté se rencontre ici, non du coté du producteur, mais du côté du consommateur. Qu'on me trouve des consommateurs qui veuillent et qui puissent se procurer du beau et du bon , je trouverai des producteurs qui leur en fourniront. C'est l'aisance d'une nation qui la conduit à ce but ; l'aisance ne fournit pas seulement les moyens d'avoir du bon , elle en donne le goût. Or ce ne sont point des réglemens qui procurent de l'aisance, c'est la production active et l'épargne; c'est l'amour du travail favorable à tous les genres d'industrie , et l'économie qui procure des capitaux. C'est dans un pays où ces qualités se rencontrent, que chacun acquiert assez d'aisance pour mettre du choix dans ses consommations. La gêne, au conl^raire, marche toujours de front avec la prodigalité; et lorsqu'on est commandé par le besoin , on he choisit pas. Digitized by VjOOQ IC

DE hÀ. CONSOMMATION BIS RICHESSES. 201

Les jouissances de la table, des jeux, des feux d'artifice, sont au nombre des plus passagères. Je connais des villages qui manquent d'eau, et qui consomment dans un seul jour de fête ce qu'il faudrait d'argent pour amener de l'eau et pour élever une fontaine sur leur place publique. Leurs habitants aiment mieux s'enivrer en l'honneur de leur patron et aller péniblement, tous les jours de l'année, puiser de l'eau bourbeuse à la distance d'un quart de lieue. C'est en partie à la misère, en partie à des consommations mal entendues, qu'il faut attribuer la malpropreté qui environne la plupart des habitations des gens de la campagne. En général un pays où l'on dépenserait, soit dans les villes, soit dans les campagnes, en jolies maisons, en vêtemens propres, en ameublemens bien tenus, en instruction, une partie de ce qu'on dépense en jouissances frivoles et dangereuses; un tel pays, dis-je, changerait totalement d'aspect, prendrait un air d'aisance, paraîtrait plus civilisé, et semblerait incomparablement plus attrayant à ses propres habitans et aux étrangers. 3^{me}. Les consommations faites en commun, U y a des différens services, dont les frais ne s'augmentent pas en proportion de la consommation qu'on en fait. Un seul cuisinier peut préparer également bien le repas d'une seule personne et celui de dix; un même foyer peut faire rôtir plusieurs pièces de viande aussi bien Digitized by VjOOQ IC

a02 LIVRE III, CHAPITRE /. qu'une seule ; de là réconomie qu'on trouve dans l'entretien en commun des communautés religieuses et civiles, des soldats, des ateliers nombreux ; de là celle qui résulte de la préparation dans des marmites communes, de la nourriture d'un grand nombre de personnes dispersées; c'est le principal avantage des établissemens connus sous le nom de soupes économiques. 4°. Enfin , par des considérations d'un autre ordre, les consommations bien entendues sont celles qu'avoue la saine morale. Celles au contraire qui Voutragent, finissent ordinairement par tourner à mal pour les nations comme pour les particuliers; mais les preuves de cette vérité m'entraîneraient trop loin de mon sujet. Il est à remarquer que la trop grande inégalité des fortunes est contraire à tous ces genres de consommations qu'on doit regarder comme les mieux entendues. A. mesure que les fortunes sont plus disproportionnées, il y a dans une nation plus de besoins factices , et moins de besoins réels satisfaits ; les consommations rapides s'y multiplient : jamais les Lucullus et les Héliogabales de l'ancienne Rome ne croyaient avoir assez détruit, abîmé de denrées; enfin les consommations immorales sont bien plus multipliées là où se rencontrent la grande opulence et la grande misère. La société se divise alors en un petit nombre de gens qui se procurent des jouissances Digitized by Google

DE LA COTTSSOMMATIOir DES RICHESSES. ao3 recherchées, et en un grand nombre d'autres qui envient le sort des premiers , et font tout ce qu'ils peuvent pour les imiter; tout moyen paraît bon pour passer d'une classe dans l'autre, et l'on est aussi peu scrupuleux sur les moyens de jouir, qu'on l'a été sur ceux de s'eprichir. ' En tout pays le gouvernement exerce une fort grande influence sur la nature des consommations qui se font, non-seulement parce qu'il est appelé à décider de la nature des consommations publiques , mais parce que son exemple et ses volontés dirigent beaucoup de consommations privées. Si le gouvernement est ami du faste et de l'ostentation , le troupeau des imitateurs aura du faste et de l'ostentation; et les personnes mêmes qui sont faites pour se conduire conformément à leurs propres principes , seront forcées de les sacrifier. Leur sort est-il toujours indépendant d'une faveur et d'une considération qu'on attache alors, non aux qualités personnelles, mais à des prodigalités qu'elles désapprouvent ? Au premier rang des consommations mal entendues , sont celles qui procurent des chagrins et des maux, en place des plaisirs qu'on en attendait. Tels sont les excès de l'intempérance ; et , si l'on veut des exemples pris parmi* les consommations publiques , telles sont les guerres entreprises par vengeance , comme celle que Louis XIV déclara au gazetier d'Hollande , ou bien celles que suscité l'amour d'une vainc Digitized by VjOOQ IC

ao4 X.IVRE III, CHAPITRE 4gloire et où Ton ne recueille
ordinairement que la haine et la honte. Toutefois de telles guerres sont
moins affligeantes encore à cause des pertes qui sont du domaine de
l'économie politique, qu'à cause des vertus et des talens qu'elles
moissonnent pour tou* jours; ces pertes sont un tribut que la patrie , que les
fiunilles déploreraient déjà quand il ne serait exigé que par l'inexorable
nécessité , mais qui devient affreux lorsqu'il faut en foire le sacrifice à la
légèreté, aux vices , à l'impéritie ou aux passions des grands. Digitized by
VjOOQ IC

DE LA COirSOMMATION DES RICHISSBS. 2o5 CHAPITRE

V. Des Consommations "privées ^ de leurs motifs et^ de leurs résultats. Ijes consommations privées, par opposition aux consommations publiques , sont celles qui se font pour satisfaire aux besoins 46s particuliers et des familles. Ces besoins ont principalement rapport à leur noïïi^riture , à leur vêtement , \ leur logement , à leurs plaisirs. Les revenus de chacun , soit qu'ils viennent de ses talens industriels , ou de ses capitaux , ou de ses terres, poiuvoyent aux diverses consonmiations qu'exige la satisfaction de ces besoins. La famille accroît ses richesses, ou les perd , ou reste stationnaire , suivant que ses consommations restent en arrière de ses revenus , ou les surpassent , ou les égalent. La somme de toutes les consommations privées , jointe à celles que fïdt le gouvernement pour le service dç l'état , forme la consommation générale de la nation. Chaque homme en particuUer est seul capable d'apprécier avec justesse la perte et l'avantage qui résident pour lui ou pour sa famille , de chacune de \$es consommations , puisque cette perte et cet avantage sont relatif à sa fortune , au rang qu'iPoccupe Digitized by VjOOQ IC

io6 ' LIVRE III, CHAPITRE 5. dans la société , à ses besoins , à ceux de sa famille et même à ses goûts personnels. Une consommation trop réservée le prive des douceurs dont la fortune lui permet de jouir , une consommation déréglée le prive des ressources que la prudence lui cmiseille de se ménager (i). , Les consommations des particuliers sont perpétuellement en rapport avec le caractère et les passions des hommes. Les plus qobles , les plus vils penchans y influent tour à tour ; elles sont excitées par lamour des plaisirs sensuels , par la vanité, la générosité , la vengeance , la cupidité elle-même. Elles sont répri(i) C'est par ceUe raison que les lois somptuaires sont superflues et injustes. Ou la fortune permet à un parlic'iilier de faire la dépense que la loi défend , ou elle ne le lui permet pas. Dans le premier cas la loi est oppressive^ car elle doit perknettre tout ce qui ne blesse pas les droits des autres hommes , et c'est une prohibition aussi peu justifiable que toutes les autres. Dans le second cas elle est superflue , car si la fortune interdit une dépense à un particulier , la loi n'a pas * besoin delà défendre. Toute extravagance en ce point, porte •avec elle son châtiment. On dit qu'il faut réprimer des mœurs dont l'influence entraîne malgré eux les particuHei^s dans des dépenses qui excèdent leurs facultés ; mais on ne voit guère de telles mœurs s'introduire que dans les pays où le gouvernement donne l'exemple du luxe et Thonore. Quand cette circonstance n'existe pas , chaque classe de la société n'est guère portée par l'usage et la mode qu'aux dépenses que permet la situation des fortunes dans ces mêmes classes. Digitized by VjOOQ IC

DE LA CONSOMMATION DES RICHESSES. ^07 Vêues par une sage prévoyance , par des craintes chimériques , par la défiance , par Têgoïsme. De ces affections différentes , ce sont tantôt les unes, tantôt les autres qui prédominent et qui dirigent les hommes dans l'usage qu'ils font des richesses. La ligne tracée par la sagesse est ici , comme dans tout le reste , la plus difficile à suivre. Leur Êûblesse dévie tantôt d'un côté 9 tantôt d'un autre , et manque rarement de tomber dans les excès (i). Relativement à la consommation , les excès sont la prodigalité et l'avarice. L'une et l'autre se privent des avantages que procurent les richesses : la prodigalité en épuisant ses moyens , l'avarice en se défendant d'y toucher. La prodigalité est plus aimable et s'allie à plusieurs qualités sociales. Elle obUent grâce plus aisément, parce qu'elle invite à partager ses plaisirs; toutefois elle est plus que l'avarice fatale à la société: elle dissipe , elle ôte à l'industrie les capitaux qui la maintiennent; en détruisant un des grands agens de la production , elle tue l'autre. Ceux qui disent que l'argent n est bon qu'à être dépensé, et que les produits sont faits pour être consommés , se trompent beaucoup s'ils entendent seulement la dépense et la consommation consacrées à la satisfaction dé nos plai(i) Si les femmes sont plus sujetes à donner dans les excès , si elles sont plus fréquemment prodigues ou avares : c'est qu'elles sont plus faibles. Digitized by VjOOQ IC

ao8 LIVRE III, CHAPITRE 5. sirs. L'argent est bon encore à être occupé reproductivement : il ne Test jamais sans qu'il en résulte un très-grand bien ; et toutes les fois qu'un fonds placé se dissipe , il y a dans quelque coin du monde une quantité équivalente d'industrie qui s'éteint. Le prodigue qui mange une partie de son fonds , prive en même temps un homme industriel de ses profits. L'avare qui ne fait pas valoir son trésor dans la crainte de l'exposer , à la vérité ne favorise pas l'industrie, mais du moins il ne lui ravit aucun de' ses moyens ; ce trésor amassé l'a été aux dépends de ses •jouissances ; il n'a pas été retiré d'un emploi productif, et à sa mort du moins il se place et court animer l'industrie, s'il n'est pas dissipé par ses successeurs, ou s'il n'a pas été tellement caché qu'on ne puisse le découvrir. Les prodigues ont grand tort de se glorifier de leurs dissipations. Elles ne sont pas moins indignes de la noblesse de notre nature que les lésines de l'avare. Il n'y a aucun mérite à consommer tout ce qu'on peut, et à se passer des choses quand on ne les a plus. C'est ce que font les bêtes ; et encore les plus intelligentes sont-elles mieux avisées. Ce qui doit caractériser les procédés de toute créature douée de prévoyance et de raison, c'est dans chaque circonstance, de ne faire aucune consommation sans un but raisonnable : tel est le conseil que donne l'économie. L'économie est le jugement appliqué aux consomDigitized by VjOOQ IC

DE LA GOIrSOMMATiOir DES RICHESSES. l^OQ mations.

Elle connaît ses reissources , et sait ne les pas excéder. Elle compare la valeur des sacrifices qu'elle fût avec la satisfaction, l'avantage quelconque qui doit en résulter. L'économie n'a point de principes absolu»; elle est toujours 'relative à la fortune, à la situation, aux besoins du consommateur. Telle dé-^ pense conseillée par une sage économie dans une (ov^ tune médiocre, serait tme mesquinerie pour un riche, et ime prodigalité pour un ménage indigent. Il faut dans la maladie s'accorder des douceurs qu'on se reftiserait en état de santé. Un bienfait qui mérite la plus haute louange lorsqu'il est pris sur les jouissances personnelles du bienfaiteur, est digne de mépris s'il n'est accordé qu'aux dépens de la subsistance de ses en&ns. L'économie s'éloigne autant de ravarîcô que de la prodigalité. L'avaricè eiitasse , non pour consommer, non pour reproduire, mais pour entasser?; c'eàt un instinct, un besoin machinal et honteux. L'économie est fille de la sagesse et d'une raison éclairée ; elle sait se refuser le superflu pour se ménager le nécessaire; tandis que l'avare se refttsè le nécessaire afin âe se procurer le superflu dans un avenir qui n'arrive jamais. On peut porter de l'économie dans une fêté somptueuse , et l'économie fournit les moyens de la rendre plus belle encore ; l'avarice ne peut se mon^ trer nulle part sans tout gêter. Une personne économe compare se* facultés avec ses besoins pi*ésens, ai. i4 Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 9.06% accurate

aïO tIVftE 111, CUAfilTliU 5. avec ses besoins futurs, avec ce qu'exigept d'elle si[^] famille, se\$^{^^}is, rhumanité. Un avare n'a point de famille, point d'amis, à peine a-tril des besoins, eÎT l'humanltë n'existe pas pojUf.Uu. L'ëçônOnûjB. n^{^^}viçul[^] rien consanuner en vain : l'avarice ne veut rien eonr> sommier du tout. la première est l'eHtit d'un Æikul louable , en ce qu'il o0re seul les q[^]yens de s'ac[^] quitter il/e ses devoirs, et d'être généreux \$s^{^m} [^]re injuste. L'avarice e[^] ime p[^]sçion vile , par la Toison qu'elle se considère leiclu[^]vem[^]ot et sacrifie tout à elle, ; [^]>. On a fait de l'économie une vertu , et ce n'est paa fans raison ; elle suppose la force et l'empire de soimême, ccmune les 4utre[^] vertus [^] et nulle n'est plua féconde en heureuses conséquences. C'est ellç qui[^] dans les jfemilles , prépare la bonae éducftûon phy- . sique, çt morale des , (çnfans , et le soin des vneillards j ç'[^]t elle qui assurp à l'[^]ge nwfi* ^{^^^^}so-énité d'esprit nécessaire pour se Hen conduire , et cette indépend[^]ce qui met m homn[^] au-dessus d^{^^} ba^{^e}/^{^s}^{^^} C'est par l'économie [^]seule qu'on pe[^]it êtire libéral [^] qu'p[^] peut l'être longrtemp[^] , qu'on p^{^^}t; l'être :[^]YM fruit. Quand 01[^] n'[^]t lil[^]sd.^{^'^^}iP*^{^^} prodigalité, on donne sans discernement; à i^{^^}ux[^] qui ne [^]ritept pn[^]i comme à. ceux qtii méritent ; à ceux à

The text on this page is estimated to be only 14.76% accurate

donne qu'a chargée de Fervanehe ; tauuKs qu'une per« sonne économe donne toujours gratuitement , parce qu'elle ne donne que ce dont elle peut disposer. EUe est riebe avec une fortune médiocre , au lieu que layare et le prodigue sont pauvres ayeo é^ grands bietts. Le désordre exclut l'économie. Il marche au hasard^ un bandeau sur les yeux, au travers des richesses; tantôt il a sous la main ce qu'il désire le plus et s^n passe fkute de l'apercevoir ; tantôt il saisît et dévore ce qu'il lui importe de conserver. Il est perpétuellement dominé par les événemens ; ou il ne les prévoit pajs , ou il n'est pas libre de s'y soustraire. Im>ai^ il ne s^t où il est, ni quel parti il faut prendre. Ui^ 9^ison où l'ordre ne règne pas , devient la proie de tout le monde ; elle se ruine , même avec des agens fidèles ; elle se ruine même avec de la parcimonie. Elle est exposée à une foule de petites pertes qui se renouvellent à chaque instant sous toutes l^ formes, et poi;r les causas \e^ plus méprisable^ (1). (i) Je mç 49«vîf na qu'étant à la campagne , j'«n& mi tx^mr pie de ces pe|it«« pt rlet qu'ikn ménage ^at aipesé à anpporter par aa n^%en«e. Faute d'un loquet de peu de rôleur , la porte d%ne baase-cour qui doi^pait sur les champs y ae trou-^ait souT^t ouverte. Chaque personne qui aortait , tirait if porte , maia n'ayant aucun moyen extérieur de la fermer , la porte reatait battante ; plusieurs animaux de baaae-^cour avaient été perdus de cette manière. Un jour un jeune et beau ■ Digitized by VjOOQ IC

aia LIVEE m, CHAPITRE 5. Est-ce manquer d'économie que de dépenser tout son revenu? Je le crois. La prévoyance prescrit de faîife la part des événemens. Qui peut répondre de conserver toujours sa fortune toute entière ? Quelle est la fortune qui ne dépende en rien de l'injustice, de la mauvaise foi ou de la violence des hommes ? N'y a-t-il jamais eu de terres confisquées ? Aucun vaisseau n'a-t-il japprc s'échappa et gagna les bois. Voilà tous les gens en cam»pagne : le jardinier , la cuisinière , la fille de basse-cour sortirent chacun de leur côté en quête de ranimai fugitif. Le jardinier fut le premier qui Taperçut, et en sautant un fossé pour lui barrer un passage , il se fit une dangereuse foulure qui le retint plus de quinze jours dans son lit. La cuisinière trouva briklé du linge qu'elle avait abandonné près du fea pour le fi^ife sécher; et la fille de basse -cour ayant quitté rétable sans se donner le temps d'attacher les bestiaux , une des Yaches« en son absence , cassa la jambe d'un poulain qu'on élevait dans la même écurie. Les journées perdues du jardinier valaient bien vingt écus , le linge et le poulain en yalaient bien autant : voila donc , en peu d'instans , faute d'une fermeture de quelques sous , une perte de quarante écus , supportée par des gens qui avaient besoin de la plus stricte économie , sans parler des souffrances causées par la maladie, ni de l'inquiétude et des autres inconvéniens étrangers à)a dépense. Ce n'étaient pas de grands malheurs ni de. grosse pertes ; cependant quand on saura que le défaut de soin renouvelait de pareils accidens tous les jours , et qu'il entraîna finalement la ruine d'une famille honnête , on conviendra qu'il valait la peine d'y faire attention. Digitized by VjOOQ IC

DE LA CONSOMMATION DES RICHESSES. 213 mais Eût
naufrage? Peut-on répondre de n'avoir point de procès , ou peut-on répondre
qu'on le gagnera? Aucun riche négociant n'a- 1 -il jamais été victime d'une
faillite ou d'une fautive spéculation? Si chaque année on dépense tout son
revenu , le fonds peut décroître sans cesse; il le doit même suivant toutes les
probabilités. Mais y dût-il rester toujours le même , suffit-il de l'entretenir ?
Une fortune , fût-elle considérable , demeure-t-elle considérable lorsqu'elle
vient à être partagée entre plusieurs enfans ? Et quand même elle ne devrait
pas être partagée , quel mal y a-t-il à l'augmenter, pourvu que ce soit par de
bonnes v

The text on this page is estimated to be only 25.49% accurate

214 LIVUE m, C0A1»ITH£ 5. toujours Utile de mettre des raisons
a la place des déclatiationiis. On a défini le luxe : t usage du superflu (i).
J'avoue

The text on this page is estimated to be only 20.43% accurate

. DE LA. COUSOMMATION I>£5 SICSISSES. Û 1 5 point qui sépare le superflu du nécessaireXSmith, qui le place un peu plus haut que Steuart , puisqu'il ap« pelle choses nécessaires (/iec«p«fiy/e.r), non-seulement ce que la nature , mais encore ce que les règles con^ venues de décence et d'honnêteté ont rendu nécessaire aux derniires classes du peuple; Smith , dis-je, a eu tort de le fixer. Ce point est par sa nature variable. On peut dire en général que le luxe est Fusage des choses chères ; et ce mot cher dont le sens eSt relatif , convient assez dans la définition d'un mot doit le sens est relatif aussi* Le mot bixe en français réveille plutôt l'idée de l'ostentation que celle de la sensua^ lit^ (i) : le luxe des habits n'indique pas que les habits sont plus commodes pour ceux qui les portent, mais qu'ils sont &its pour frapper les yeux de ceux qui les regardent. Le /2i^e de la table rappelle plutôt la somptuosité d'un grand repas, que les mets délicats d'un épicurien. Sous ce point de vue , le luxe a principalement pour but d'exciter l'admiration par la rareté, la cherté, la magnificence des objets^ qu'il étale ; et les objets de luxe sont les choses qu'on n'emploie ni pour leur utilité réelle, ni pour leur commodité , ni pour leur ' .' Il > ■ I '■»■ I I "1 1 1> (i) Les Anglais , comme Us Latins, n*ont qu'un seul mot ^^Luxurjr) pour exprimer ce que npus appelons iuxe ^ luxure, Cest peut-être à cette circonstance qu'il faut attribuer ridée de sensualité qu'ils attachent plus que nous aux chos^ de luxe. Digitized by VjOOQ IC

6 MVRE m, CHAPITRE 5* agrément , mais seulement pour
 éblouir les regards et agir sur l'opinion des autres hommes. Le luxe est de \
 ostentation ^ mais l'ostentation s'étend à tous les avantages dont on cherche
 à se parer : on est vertueux par ostentation ; on ne l'est jamais par luxe. Le
 luxe suppose de la dépense , et si l'on dit le luxe de l'esprit y c'est par
 extension, et en supposant qu'on se met en dépense d'esprit quand on
 prodigue les traits que l'esprit fournit ordinairement, et que le goût veut
 qu'on ménage. . Quoique ce que nous entendons par luxe ait principalement
 l'ostentation pour motif, néanmoins les recherches d'une sensualité extrême
 peuvent lui être assimilées : elles ne peuvent pas se mieux justifier, et l'effet
 en est exactement le même ; c'est une consommation considérable ,
 propre à satisfaire de grands besoins , et consacrée à de vaines jouissances.
 Mais je ne saurais nommer objet de luxe ce qu'un homme éclairé et sage ,
 habitant d'un pays policé , désirerait pour sa table s'il n'avait aucun convive,
 pour sa maison et son vêtement s'il n'était forcé à aucune représentation.
 C'est un agrément, c'est une commodité bien entendue et convenable. à sa
 fortune; mais ce n'est pas du luxe. L'idée du luxe ainsi déterminée , on peut
 dès à présent découvrir quels sont ses effets sur l'économie ^es nations. La
 consommation improductive embrasse la satisfaction. Digitized by VjOOQ IC

1>E LA. CONSOMMATION DES RICHESSES. 21 7 action de besoins très-réels. Sous ce rapport elle peut balancer le mal qui résulte toujours d'une destruction de valeurs ; mais qui balancera le mal d'une consommation qui n'a point pour objet la satisfaction de biens réels ? d'une dépense qui n'a pour objet que cette dépense même ? d'une destruction de valeur qui ne se propose d'autre but que cette destruction ? Elle procure j dites-vous, des bénéfices aux producteurs des objets consommés ? Mais la dépense du riche que vous regardez ici comme la source des bénéfices des producteurs , est elle-même fondée sur ses revenus, sur les productions dans lesquelles il entre en partage , ou comme chef d'entreprise, ou comme capitaliste , ou comme propriétaire foncier. Elle est toujours égale par conséquent à ses revenus, soit qu'elle s'en aille en futilités ou en consommations bien entendues, ou même en consommations reproductives. D'où il suit ; I**. Que l'encouragement donné à un genre de production par les dépenses fastueuses, est nécessairement ravi à un autre genre de production ; a®. Que l'encouragement qui résulte de cette dépense ne peut s'accroître que dans le cas seulement où le revenu des consommateurs s'augmente ; or on sait qu'il ne s'augmente pas par des dépenses de luxe , mais par des dépenses reproductives. Dans quelle erreur ne sont donc pas tombés ceux qui, voyant en gros que la production égale toujours Digitized by VjOOQ iC

The text on this page is estimated to be only 20.46% accurate

/ 18 IVRE III, CHAPITRE 5. la consommation (car il feut bien que ce qui se consomme ait été produit) ^ ont pris l'effet pour la cause , ont posé en principe que consommer faisait produire, que l'épargne était directement contraire à la prospérité publique , et que le plus utile citoyen était celui qui dépensait le plus ! Les partisans de deux systèmes opposés , celui des Economistes et celui du commerce exclusif ou de la balance du commerce , ont fait de cette maxime Un article fondamental de leur foi. Les manufacturiers , les marchands, qui n'ont en vue que la vente actuelle de leurs produits, sans rechercher les causes qui leur en auraient &it vendre davantage, ont appuyé une maxime en apparence si conforme à leurs intérêts ; les poètes, toujours un peu séduits par les apparences, et ne se croyant pas obligés d'être plus savans que les hommes d'état , ont célébré le luxe sur tous les tons (i) , (i) Tous les sujets ne sont pas également favorables aux effets de la poésie ; mais les erreurs n'ont , à cet égard, aucun privilège. Les vers où Voltaire parle du système du monde et des découvertes de Newton sur la lumière , sont d'une exactitude rigoureuse aux yeux des savans , et ne sont pas moins beaux que ceux de Lucrèce sur les rêveries d'Épicure. Plus avancé en économie politique , Voltaire n'eût pas dit : Sachez surtout que le luxe enrichit l'état , a^il en perd un petit. Cette ^«iidear) cette pompe mondaine , D'an rè^e heareux est la marque certaine. Le riche est né pour encoap dépenser. . . . tins les sciences se répandent, plus les littérateurs sont obligés Digitized by VjOOQ le

The text on this page is estimated to be only 13.86% accurate

P£ LA COVSOMMATIOir D£8 AICHESSES. ^219 ^ ks riches se
sont enipress

H70 LIVRE III, CHAPITEB 5. oisife et misérables. Alors le riche a des boucles d'or, et le pauvre manque de souliers ; le riche est habille de velours, et le pauvre n'a pas de chemise. Telle est la force des choses, que la magnificence a beau vouloir éloigner de ses regards la pauvreté , k pauvreté la suit opiniâtrement , comme pour lui reprocher ses excès. C'est ce qu'on observait a Versailles , à Rome, à Madrid, dans toutes les cours; c'est ce dont la France a offert en dernier lieu mi triste exemple , à la suite d'une administration dissipatrice et fastueuse, comme s'il avait fallu que des principes aussi incontestables dussent recevoir cette terrible confirmation (i). (i) D'autres considérations encore concourent à expliquer Tatmosphère de misère qui environne les cours. C'est là que s'opère en grand la plus rapide des consommations, celle des services personnels, lesqueb sont consommés aussitôt que produits. Sous cette dénomination, il faut comprendre le , service des militaires, des domestiques, des fonctionnaires, utiles ou inutiles, des ecclésiastiques, gens de robe, acteurs, musiciens , bouffons de société , et de tout ce qui entoure le centre d'un grand pouvoir administratif ou judiciaire , militaire ou religieux. Les produits matériels eux-mêmes y semblent plus dévoués qu'ailleurs à la destruction. Les mets fins , les étoffes magnifiques, les ouvrages de mode, viennent à l'envi s'y engloutir j rien , ou presque rien , n'en sort. Encore si les valeurs considérables qui , nées sur toute la surface industrielle d'un vaste territoire , vont se consommer dans les cours , s'y repartissaient avec une sorte d'équité » Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 27.45% accurate

DE UL COJTSOMMÀTIpN D£S RICHESSES. 2» Les gens qui ne sont pas habitués avoir les réalités au travers des apparences, sont quelquefois séduits par l'attirail et le fracas d'un luxe brillant. Us croient à la prospérité dès l'instant où ils voient l'ostentation. Qu'ils ne s'y trompent pas : un pays qui dé-» cline.oâre toujours pendant quelque temps Tirnage de l'opulence; ainsi fait la maison d'un dissipateur qui se ruine. Mais cet éclat factice n'est pas durable; et comme il tarit les sources de la reproduction, il est infailliblement suivi d'un état de gêne, de marasme politique , dont on ne se guérit que par degrés et par des ĩnoyens contraires à ceux qui ont amené le d^é* rissement. U est fâcheux que les mœurs , que les habitude»' elles pourraient suffire à l'aisance de tout ce qui les environ^* Pe tels gouffres seraient toujours funestes, puisqu'ils absorbent des valeurs et n'en donnent point en retour ; néanmoins dans le lieu même de la résidence , tout le monde pourrait être assez bien pourvu. Mais on sait que c'est là moins que partout ailleurs , que les richesses se distribuent avec équité* Un prince , ou bien un faYori , ou une mattreste , ou un ^and déprédateur, en retirent la principale part ; les fainéant subalternes n'en reçoivent que ce que la générosité ou le caprice des grands daigne leur abandonner. S'il j a eu Hes seigneurs qui ont entretenu l'abondance en résidant sur leurs terres , c'est en y faisant des dépenses productives plutôt que des dépenses fastueuses ; alors ils étaient de véritables entrepreneurs de cultures, et accumulaient'des capitaux en améliorations. Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 18.92% accurate

aaa tiVRiî III, crapitrb 5. funestes du pi^\$ auquel ou est attaehié par H naissance, parla fortune, parles affEcticms, soumettent à leur xnfiueiice jusqu'aux personnes les plus sag^es, les mi^ux. en état d'eu apprécier le danger et d'en prévoir les tristes conséqueuces. Il n'y a qu'un bien petit nombre d'hommes d'un esprit assez ferme et d'une fortune assez indépendante, pour pouvoir n'agir que d'âpre leurs principes , et n'avoir de modèles qu'eux^^mêmes. Ils font malgré eux partie de cette foule insensée qui court à la ruine en cherchant le. boiieur ; je dis insensée , car il ne faut pas avoir jbeauoup de philosophie pour s'être aperçu qu'une fois que les besoins ordinaires de la vie sont satis&its, le bonheur ne se rencoMre pas dans les vaines jouissances du hixe , mais dans Fexercice modéré de nos facultés physiques et morales. tes personnes qui , par un grand pouvoir ou de grands talens, cherchent à répandre le goût du luxe, conspirent, donc contre le bonheur des nations. Si quelque habitude mérita d'être enc^ui;agée daos les monarchies comme dans les républiques , dans les grands états comme dans lès petits, c'est uniquement réconomîe. Mais a-t-ellè besoin d'encouragement ? ne sufBt-il pas de n'en pas accorder à la dissipation en l'bqnprant ? Ne swfiitril pas de respecte*r inyiolablei»enî tontes le^ épargi^es et Içurs eu^plois, c'est-à*' dire, rentier dévelop{^ment de toute industrie qui n'est pas criminelle ? Digitized by VjOOQ IC

DE LA CONSOMMATION DES RICHESSES. ^{titl3} En excitant les hommes à dépenser, dit-on , on les excite à produire : il faut bien qu'ils gagnent de quoi soutenir leurs dépenses. — Pour raisonner ainsi , il faut commencer par supposer qu'il dépend des hommes de produire comme de consommer , et qu'il est aussi facile d'augmenter ses revenus que^{de} les manger. Mais quand cela serait, quand il serait vrai dé plus que le besoin de la Repense donnât l'amour du travail (ce qui n'est guère conforme à l'expérience), on ne pourrait encore augmenter la production qu'au moyen d'une. augmentation de capitaux, qui sont un des élémens nécessaires de la production ; or les capitaux ne peuvent s'acc^oître que par l'épargne , et quelle épargne peut-on attendre de ceux qui ne sont excités à produire que par l'envie de jouir? D'ailleurs quand l'amour du faste inspire le désir de gagner , les ressources lentes et bornées de la production véritable suffisent-elles a l'avidité de ses besoins? Ne compte-t-il pas plutôt sur leà profits rapides et honteux de Fmtrigue , industrie ruineuse pour les nations, en ce qu'elle ne produit pas, mais seulement entre en' partage des produits des autres? Dès lors le fripon développe toutes les ressources de son méprisable génie; le chicaneur spéculé sur l'obscurité des lois ; Thomme çn pouvoir vend k la sottise et à l'improbité, la protection qu'il doit gratuitement au mérite çt au bon droit. J'ai vu dans un souper , dit Plinè , Paulina couverte d'un tissu d[^] perles et d'éme* Digitized by VjOOQ IC

aa4 LIVRE III, CHAPITRE 5. raides qui valait quarante millions
 de sesterces ; ce qu'elle pouvait prouver, disait-elle , par ses registres. Elle le
 devait aux rapines de ses ancêtres : c'était , ajoute Tauteur romain , pour que
 sa petite-fille parût dans un festin chargée de pierreries , que LoUius con^
 sentit à répandre la désolation dans plusieu^ provinces) à être diffamé dans
 tout TOrient , à perdre Tamitié du fils d'Auguste , et finalement à mourir par
 le poison. Telle est l'industrie qu'inspire le goût du faste* Que si l'on
 prétendait que le système qui encourage les prodigalités , ne favorisant que
 celles des riches, tend à produire un bien en diminuant l'inégalité des
 fortunes , il me serait facile de prouver que la profusion des gens riches
 entraîne celle des classes moyennes et des classes pauvres; et ce sont elles
 qui ont plus promptement atteint les bornes de leur revenu; de telle sorte
 que la profusion générale augmente plutôt qu'elle ne réduit l'inégalité des
 fortunes. De plus , la prodigalité des riches est toujours précédée ou suivie
 de celle des gouvernemens y et celle des gouvernemens ne se puise que
 dans les impôts, tou* jours plus pesans poi* les petits revenus quiejpour
 les gros(i). (i) J'ai entendu faire en faveur du luxe ce raisonnement » car
 quels raisonnemens ne fait-on pas ? Le luxe en comom-' mant des
 superfluités , ne détruit que des choses de peu d*utl^ Mte réelle , et fait par
 conséquent peu de tort à la Société

J>E LÀ CONSOMAIATION DfeS RICHESSES. aaS Après avoir fait l'apologie du luxe , on s'est quelquefois avisé de faire aussi celle de la misère : on a dit que si les indigens n'étaient pas poursuivis par le besoin , ils ne voudraient pas travailler ; ce qui priverait les riches et la société en général de l'ii^dustrie du pauvre. . • Cette maxime est heureusement aussi fausse dans son principe qu'elle est barbare dans' ses conséquent ces» Si le dénuement était un motif pour être laborieux, le sauvage serait le plus laborieux des hommes, car il en est le plus dénué. On sait néanmoins quelle est son indolence , et qu'on a fait mourir de chagrin tous les sauvages qu'on a voulu occuper. Dans notre Europe , les ouvriers les plus paresseux sont ceux qui se rapprochent le plus des habitudes du sauvage ; la quantité d'ouvrage exécuté par un manœuvre grossier d'un canton misérable , n'est pas comparable à la quantité d'ouvrage exécuté par un ouvrier aisé de Paris ou de Londres. Les besoins se multiplient à mesure qu'ils sont satisfaits. L'homme qui est vêtu d'une Voici la réponse à ce paradoxe : I^a valeur de la chose consommée par luxe , a dû être réduite par la concurrence des producteurs au niveau de ses frais de production, où sont compris les profits des producteurs. Ce sont ces frais de production que l'on consomme ; ce sont des loyers de terres , de capitaux, une industrie, une main-d'œuvre, des valeurs l^éelles , en un mot , qui auraient pu être consacrés à des produits d'une utilité réelle. II. 15 J^igitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 20.35% accurate

ati6 LIVRE 111, GHÂ.FITRE 5, veste» veut avoir un habit ; celui qui a un habit veut avoir une redingote. L'ouvrier qui a une chambre pour se loger, en désire une seconde; celui qui a deux chemises ambitionne 4'en avoir une douzaine, afin de pouvêr changer de hnge plus souvent : celui qui n'en a jamais eu , ne songe seulement pas à s'eu procurer. Ce n'eM: fimak parce qu'on a gagné, qu'on pe&se de gagner encore. • L'aisance des classes inférieures n'est donc point incompatible , ainsi qu'on Fa trop répété, avec l'existence du corps social. Un cordonnier peut faire des souliers aussi bien dans une chambre chauffée, vêtu d'un bon habit, lorsqu'il est bien nourri et qu'il nourrit bien ses en&ns , que lorsqu'il travaille transi de iroid , dans ime échoppe , au coin d'une rue. On ne travaille pas Bioias , ni plus mal , quand on jouit des commodités raisonnables de la vie. Le linge est aussi bien bknchi en Angleterre, où les blanchisseurs (ont leur métier commodément dans leurs maisons , et ne «ont pas forces de l'aller pénimement savcmner à la rrricrc. Que les riches quittent donc cette pu^le crainte de manquer , si le pauvre acquiert de l'aisance , des choses que convoite leur sensualité. L'expérience comme le raisonnement montrent, au contraire, que c'est dans les pays les plus riches , les plus géiiéralement rid^s, qu'on trouve plus facilement a satisfaire ses goûts les plus déh'cats.

Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 29.64% accurate

DE LA CONSOMMATION DES RICHESSES. 2^e CHAPITRE
De la Consommation publique. De la nature et des effets généraux
de la Consommation publique. Les besoins des particuliers et des
familles, dont la satisfaction donne lieu aux Consommations privées, la
réunion des particuliers a, comme société, ses besoins aussi, qui donnent
lieu aux consommations publiques : elle achète et consomme le service de
l'administrateur qui soigne ses intérêts, du militaire qui la défend contre
des agressions étrangères, du juge civil ou criminel qui protège chaque
particulier contre les entreprises des autres. Tous ces différens services ont
leur utilité et s'ils sont multipliés au-delà du besoin, s'ils sont payés au-
delà de leur valeur, c'est par suite des vices de l'organisation politique
dont l'examen sort de notre sujet. Nous verrons plus tard où la société
trouve les valeurs dont elle achète, soit le service de ses agens, soit les
denrées que réclament ses besoins. Nous ne considérons, dans ce chapitre
que la consommation de l'individu. Digitized by Google

aaS LIVRE III, CHAPITRE 6. opère la consommation et les résultats de cette consommation. Si le commencement de ce troisième Livre a été bien entendu , on concevra sans peine que les consommations publiques , celles qui se font pour l'utilité commune , sont précisément de même nature que celles qui s'opèrent pour la satisfaction des individus ou des familles. C'est toujours une destruction de valeurs , une perte de richesses , quand bien même il n'est pas sorti un seul écu de l'enceinte du pays- . Pour nous en convaincre encore mieux, suivons le trajet d'une valeur consommée pour Futilité publique. Le g-ouvernement exige d'un contribuable le paiement en argent d'une contribution quelconque. Pour satisfaire le percepteur, ce contribuable échange contre de la monnaie d'argent les produits dont il peut disposer , et remet cette monnaie aux préposés du fisc ; d'autres agens en achètent des draps et des vivres pour la troupe : il n'y a point encore de valeur consommée , ni perdue ; il y a une valeur livrée gratuitement et des échanges opérés. La valeur fournie par le contribuable existe encore sous la forme de vivres et d'étoffes dans les magasins de l'armée. Mais, enfin cette valeur se consomme ; dès lors cette portion de richesse sortie des mains d'un contribuable , est anéantie , détruite. Digitized by VjOOQ IC

DE LA CONSOMMATION DES EIGHESSES. a2g Ce n'est point k somme d'argent qui est détruite : celle-ci a passé d'une main dans une autre, soit gratuitement , comme lorsqu'elle a passé du contribuable au percepteur; soit par voie d'échange, lorsqu'elle a passé de l'administrateur au fournisseur auquel on a acheté les vivres ou le drap; mais au travers de tous ces mouvemens la valeur de l'argent s'est conservée ; et après avoir passé dans une troisième main , dans une quatrième, dans une dixième, elle existe encore \$ans aucune altération sensible : c'est la valeur'du drap et des vivres qui n'existe plus ; et ce résultat est précisément le même que si le contribuable, avec le même argent , eût acheté des vivres et du drap , et les eût consommés lui-même. Il n'y a d'autre différence , si ce n'est qu'il aurait joui de cette consommation, tandis que c'est l'état qui en a joui. Il est facile d'appliquer le même raisonnement à tous les genres de consommations publiques. Quand l'argent du contribuable sert a acquitter le traitement d'un homme en place, ce fonctionnaire vei^d son temps, son talent et ses peines, qui sont consommés pour le service du public; et il consomme à son tour, à la place du contribuable , U vakur qu'il a reçue en échange de ses services , comme aufait pu le &ire un commis , un salarié quelconque , employé pour l'intérêt privé du contribuable. On a cru , dans presque tous les temps , que les valeurs payées par la société pour les services publics , ^ Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 22.17% accurate

130 tlyftE III, CHAMTRE 6. lui rerenaient sous d'autres formas, et Ton s'est imagine le prouver lorsqu'on t dit : Ce que le gouvernement ou ses agens reçoivent^ ils le restituent en le dépensant C'est une erreur , et une erreur dont les suites ont été déplorables en ce qu'elles ont entraîné d'énormes dilapidations commises sans rémords. La valeur fournie par le contribuable est livrée gratuitement ; la valeur restituée par le gouvernement ne l'est pas gratuitement : il en achète des objets de consommation , des produits , mais il faut qu'on les lui livre ; c'est un troc qui se fait à prix débattu, et où on lui donne valeur pour valeur (i). La société ne gagne pas plus la somme d'argent qu'un fonctionnaire public lui reverse , qu'elle ne l'avait perdue lorsque le contribuable avait acheté cette somme au moyen de ses produits , dans la vue d'acquitter ses contributions (a). (i) Le gain d'un producteur qui vend au gouvernement n'est pas dans la main qu'il en reçoit ^ il est dans le produit qu'il lui cède , dont la valeur comprend tous les frais de production qu'il a exigés, et par conséquent les profits de tous les producteurs. Le gain que fait le vendeur avec le gouvernement il l'a fait avec «un autre ; car si la valeur de la contribution n'avait pas passé entre les mains du gouvernement , elle n'en aurait pas moins été dépensée : on a vu , ch. i de ce Livre III , que tout ce qui est produit se consomme , même les valeurs épargnées pour servir à usage de capital. (a) Qu'un capitaliste ou un propriétaire dont les revenus consistent dans l'intérêt d'un capital prêté , ou dans un fermage

Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 22.78% accurate

DÉ LA; CONSOMMATION DES RICHESSES. iSl De quelque manière qu'oB présente cette opéra* tion , quelque compliquée qu'elle soit bien souvcitit dans Texecution, elle se réduira toujours par Tanalysê à ce qui vîcht d'être dit. Toujours un produit coitsommé est une valeur perdue , quel que soit le consommateur : elle est perdue sans compensation paf^ celui qui ne reçoit en retour ni valeur , ni compensation ; mais ici il faut regarder comme une compensation l'avantage que le contribuable retire du Service de l'homme public, ou de la consommation qui se fait pour l'utilité générale. Si les dépenses publiques affectent la somme des richesses précisément de la même manière que les dépenses privées, les mêmes principes d'économie doivent présider aux unes et aux autres. Il n'y a pas plus deux sortes d'économie , qu'il n'y a deux sortes de probité , deux sortes de morale. Si un gouvernement , dise : Je ne vends point de produits pour payer mes àontrihutions ; je reçois mon revenu en argent; on peut liû répondre que Fentrepreneur qui a fait valoir sou capital ott sa terre , les a vendui pour liiu L'effet e»t le ttême que si lespersomies qui fext valoir le capital cm la terre en avaient payé le loyer en nature , c'est-à-dire , en leurs produits » et que le capitaliste ou le propriétaire eût contribué soit eii remettant au gouvernement une partie de ces produits en nature , soit en les vendant pour lui en remettre la valeur. Voyez , Liv. II ^ chap. 5 , comment les revenus se distribuent dans la société. Digitized by VjOOQ IC

a3a LIVRE III, CHAPITRE 6. ment comme un particulier font des consommations desquelles il doit résulter une production de valeur supérieure à la valeur consommée , ils exercent une industrie productive; si la valeur consommée n'a laissé aucun produit , c'est une valeur perdue pour l'un comme pour l'autre ; mais qui en se dissipant a fort bien pu rendre le service qu'on en attendait. Les munitions de guerre et de bouche, le temps et les travaux des fonctionnaires civils et militaires qui ont servi à la défense de l'état , n'existent plus , quoique ayant été parfaitement bien employés ;• il en est de ces choses comme des denrées et des services qu'une famille a employés pour son usage. Cet emploi n'a présenté aucun avantage autre que la satisfaction d'un besoin; si le besoin n'existait pas, la consom* mation , la dépense , n'ont plus été qu'un mal sans compensation. Il en est de même des consommations de l'état : consommer pour consommer, dépenser par système , réclamer un service pour l'avantage de lui accorder un salaire , anéantir une chose pour avoir occasion de la payer, est une extravagance de la part d'un gouvernement comme de la part d'un particulier , dans un petit état comme dans un g^and, dans une république comme dans une monarchie. Un gouvernement dissipateur est même bien plus coupable qu'un particulier qui prodigue follement son bien : celui-ci conso^lme des produits qui lui appartiennent , tandis qu'un gouvernement n'est pas pro* Digitized by Google

B£ LA. CONSOMMATION DES RICHßSSES. â33 propriétaire ; il n'est qu'administrateur de la fortune publique (i). .. Que doit-on penser dès lors des principes proposés par plusieurs auteurs qui ont voulu établir que les fortunes particulières et la fortune publique étaient de natures fort différentes.; que la fortune d'un particulier se grossissait à la vérité par l'épargne, mais que la fortune publique recevait , au contraire , son accroissement de l'augmentation des consommations; et qui ont tiré de là cette dangereuse et fausse conséquence , que les règles qui servent à l'administration d'une fortune privée , et celles qui doivent diriger l'administration des deniers publics, non -seulement diffèrent entre elles , mais se trouvent souvent directement opposées. Si de tels principes ne se montraient que dans les livres, et n'étaient jamais mis en pratique , on pourrait s'en consoler, et les envoyer avec indiff*érence grossir l'immense amas des erreurs imprimées ; mais combien ne doit-on pas gémir sur l'humanité lorsqu'on les voit professées par des hommes éminens en dignités , en talens , en instruction : que dis-je ? lorsqu'on les voit réduits en pratique par ceux qui sont armés du pouvoir , et qui peuvent prêter à l'erreur et au \ ' — — — — (i) L'usurpation est un fait et non pas un droit ; autrement un voleur assez adroit ou assez fort pour s'emparer du bien d'autrui, devenu le plus faible, et saisi, serait néanmoins propriétaire légitime , et dispensé de la restitution. Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 24.37% accurate

234 LIVRE III, CHAPITRE 6. mauvais sens , la force des baïonnettes et celle du canon (i)? Madame de Maintenon rapporte dans une lettre au cardinal de Noailles , qu'un jour exhortant le roi à faire des aumônes plus considérables ^ Louis XIV lui répondit ; Un roi fait l'aumône en dépensant beaucoup. Mot précieux et terrible qui montre que la ruine de la France était réduite en principes (a). Les mauvais principes sont plus fâcheux que la perversité même , parce qu'on les suit contre ses propres intérêts (i) n'est aisé de s'apercevoir que ce passage, et plusieurs autres , ont été écrits sous un régime monarchique qui tendait à pervertir toutes les opinions , comme à épuiser toutes les ressources. (â) Quelques bons esprits, tels que Fénelon, Vauban et d'autres , sentaient confusément que ce système conduisait à la ruine mais ils ne pouvaient le prouver, faute de savoir en quoi consistait la production et la consommation des richesses. Vauban, dans sa *DLxme* royale , dit que « si la France » est si misérable , ce n'est ni à l'intelligence de l'air , ni à la » faute des peuples , ni à la stérilité des terres qu'il faut l'attribuer , puisque l'air y est excellent les habitants laborieux » adroits 9 pleins d'industrie et très- nombreux , mais aux » guerres qui l'ont agitée depuis longtemps , et au défaut » d'économie que nous n'entendons pas assez, » Fénelon , dans plusieurs excellentes pages de son *Télémaque*, avait donné à entendre les mêmes vérités ; mais elles pouvaient passer , et passèrent en effet pour des déclamations , parce que Fénelon n'était pas en état de les prouver rigoureusement. Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 20.68% accurate

DE LA CONSOMMATION DES RICHESSES. q35 i*êts qu'on entend mal, parce qu'on les suit plus longtemps , sans remords et sans management. Si Louis XIV avait cru ne satisfaire que sa vanité par 86n^ faste , et son ambition par ses conquêtes , il était honnête homme, il aurait pu se les, reprocher enfin et y mettre wn terme , s'arrêter du moins pour son propre intérêt j mais il s'imaginait fermement qu'il se rendait par ses profusions utile k ses états , et par conséquent à luimême, et il ne s'arrêta qu'au moment où il toi;nba dans la misère et l'humiliation (i). (i) Quand Voltaire dit, en parlant des bâtimens fastueux de Louis XIV, que ces bftimens n'ont point été à echarge à Fétat, et qu'ils ont serYi à faire circuler Targent dans lé royaume , il prouve seulement que ces matières étaient étrangères a nos plus grands génies. Voltaire ne voit que les sommes d'argent dans cette opération ; et l'argent ne fesant point en eîet partie de« revenus ni des consommations annuelles « quand on ne voit que 'cette denrée , on ne voit point de perte dans les plus grandes profusions. Mais-qu'on y fasse atten-* tion : il résulterait de cette manière d'envisager les choses , qu'il n'y a rien de consommé dans un pays pendant le cours d'une année ; car la masse de son Numéraire est , à la @n de l'année , à peu près la même qu'au commencement. L'historien aurait dà songer au contraire que les 900 millions d6 notre monnaie, dépensés par Louis XIV pour le seul châteati de Versailles y étaient originairement des produits pénible* ment créés par l'industrie des Français , et leur appartenant ; changés par eux en argent pour le payement de leurs cor-» tribu lions ^ troques ensuite contre des matériaux , des pein** Digitized by VjOOQ IC

136 , LITRE III, CHAPITRE 6. Les saines idées d'économie étaient encore tellement étrangères aux meilleures têtes, même dans le XVIII* siècle , que le roi de Prusse , Frédéric II , homme si avide de la vérité , si capable de la sentir, si digne de la protéger, écrivait à Dalemberbert pour justifier ses guerres :

t>E LA. CONSOMMATION 'DES RIOfiSSES. 2 37 cette
 forme, consommés , détruits , par des gens qui ne les remplacent pas , parce
 qu'ils ne produisent aucune valeur (i). Il fut heureux pour la Prusse , que les
 actions de Frédéric U ne fussent pas conséquentes à ses principes. U fit plus
 de bien à son pays par l'économie de son administration , qu'il ne lui fit de
 mal par ses guerres. Si les consommations faites par les nations , ou par
 leurs gouvememens, qui les représentent, occasionnent une perte dç valeurs
 et par conséquent de richesses, elles ne sont justifiables qu'autant qu'il en
 résulte (i) Pour rapproTisionnement d'une armée , deux Taleur» entrent dans
 les mains du gouvernement ou de ses agens : 1**. la valeur des subsides
 payés par les sujets ; i^. la valeur des approvisionnemens procurés par les
 fournisseurs. Ceux qui fournissent la première de ces valeurs (les
 contribuables) ne reçoivent point de compensation ; ceux qui fournissent la
 âeconde (les fournisseurs) reçoivent une contre- valeur , qui est leur
 payement ; mais cette contre- valeur ne suffit pas pour que les écrivains
 soient autorisés à dire que le gouver,nement rend d'une main ce qu'il reçoit
 de l'autre ; qu'il n'y a dans tout cela qu'une circulation , et que la nation n'a
 rien perdu. Ce que le gouvernement a reçu est égal à a , ce qu'il a restitué est
 égal seulement à i . La perte de la seconde unité tombe sur le contribuable ,
 et comme les fortunes réunies de tous les contribuables forment la fortune
 de la nation , la fortune nationale est diminuée de tout le montant des
 consommations faites par le gouvernement , moins ce que le gouvernement
 a reproduit par les établissemens publics , ainsi que nous le verrons au
 paragrapbe suivant. Digitized by VjOOQ IC

!23d LIVRE III, CHAPITRE 6. pour la nation , un avantage égal aux sacrifices qu'elles lui coûtent. Toute l'habileté de l'administration consiste donc à comparer perpétuellement et judicieusement l'étendue des sacrifices, imposés avec l'avantage qui doit en revenir à la nation ; et tout sacrifice disproportionné avec cet avantage , je n'hésite pas à le dire, est une sottise ou un crime de l'administration. Que serait-ce donc si les folles dépenses des mauvais gouvernements ne se bornaient pas à dissiper la substance des peuples (i), et si plusieurs de leurs consommations, loin de procurer un dédommagement équivalent , préparaient au contraire des infortunes sans nombre ; si les entreprises les plus extravagantes et les plus coupables étaient la suite des exactions les plus criminelles ; et si les nations payaient presque toujours de leur sang l'avantage de fournir de l'argent de leur bourse ? Il serait triste qu'on appelât déclamations des vérités qu'on n'est forcé de répéter, que parce qu'on s'obstine à les méconnaître. Les consommations ordonnées par le gouvernement (i) On a YU9 Livre II, chap. 11 , que la population se proportionnant toujours à la production^ si Ton empêche les produits annuels de se multiplier , on empêche les hommes de naître, et qu'on les massacre en gaspillant les produits déjà créés. Sous un mauvais gouvernement cette cause fait périr beaucoup plus de monde que les guerres quelque meurtrières qu'on les suppose. Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 20.81% accurate

JE L4 CONSOMMATION DES RICHESSES. Le mouvement (i) étant une partie importante des consommations de la nation, puisqu'elles s'élèvent quelquefois au sixième, au cinquième, et même au quart des consommations totales (2), il en résulte que le système économique embrassé par le gouvernement, exerce (1) ce qu'on appelle Gouvernement les chefs des divers pouvoirs, quelle que soit la forme du gouvernement. C'est à tort qu'on n'applique ce nom qu'aux chefs du pouvoir exécutif : on gouverne en donnant des lois, comme en les faisant exécuter. (2) Quoiqu'une nation puisse consommer au-delà de son revenu, ce n'est probablement pas le cas de l'Angleterre « puisque ton opulence a évidemment augmenté jusqu'à ce jour. Ses consommations vont donc, au plus, au niveau de ses revenus. Le revenu total de la Grande-Bretagne, en 1799, est estimé au plus haut par Henry Beeke à 8 millions sterling en y comprenant pour 100 millions de revenus industriels ; supposons que les consommations totales de l'Angleterre s'élèvent à cette somme. Or, pendant la même année 1799 « le gouvernement a dépensé, suivant l'état présenté au parlement par M. Pitt, 59,589,202 livres sterling ; ce qui fait plus le quart des consommations totales ; et encore les dépenses faites par les mains du gouvernement central ne comprennent pas la totalité des dépenses publiques, puisqu'elles ne comprennent pas les dépenses communales, etc. On n'a aucune donnée certaine sur le revenu et les consommations totales de la France ; mais il est probable que ses consommations publiques vont au cinquième, » ce n'est au quart de son revenu total) « Il faut remarquer de ses consommations totales en supposant qu'il engage quelque chose de son revenu. »

Digitized by VjOOQIC

a40 tIVRE III, CHAPITRE 6. une immense influence sur les
progi*ès ou la décadence de la nation. Qu'un particulier s'imagine
augmenter ses ressources en les dissipant, qu'il croie se faire honneur par la
prodigalité, qu'il ne sache pas résister à l'attrait d'un plaisir flatteur ou aux
conseils d'un ressentiment même légitime , il se ruinera ; et son désastre
influera sur le sort d'un petit nombre d^individus. Dans un gouvernement il
n'est pas une de ces erreurs qui ne fasse plusieurs millions de misé* râbles
et qui ne soit capable de causer la décadence d'une nation. Si Ton doit
désirer que les simples citoyens soient éclairés sur leurs véritables intérêts,
combien, à plus forte raison, ne doit-on pas le désirer des gouvememens !
L'ordre et l'économie sont déjà des vertus dans une condition privée : mais
en considérant leur prodigieuse influence sur le sort des peuples , quand
elles se rencontrent dans les che& qui les gouvernent, on ne sait quel
magnifique nom leur donner. Un particulier sent toute la valeur de la chose
qu'il consomme ; souvent c'est le fruit pénible de ses sueurs , d'une longue
assiduité, d'une épargne soutenue; il mesure aisément l'avantage qu'il doit
recueillir d'une consommation, et la privation qui en résultera pour lui. Un
gouvernement n'est pas si directement intéressé k l'ordre et à l'économie ; il
ne sent pas si vivement', si prochainement l'inconvénient d'en manquer.
Ajoutez qu'un particulier est excité à l'épargne nonDigitized by VjOOQ IC

DE LA COURSE AUX RICHESSES. Mais seulement par son propre intérêt, mais par les sentimens du cœur : son économie assure des ressources aux êtres qui lui sont chers ; un gouvernement économe épargne pour des citoyens qu'il connaît à peine, et les ressources qu'il ménage ne serviront peut-être qu'à ses successeurs. On se tromperait si l'on supposait que le pouvoir héréditaire met à l'abri de ces inconvéniens. Les considérations qui agissent sur l'homme privé touchent peu le monarque. Il regarde la fortune de ses héritiers comme assurée pour peu que la succession le soit. Ce n'est pas lui qui décide de la plupart des dépenses et qui conclut les marchés : ce sont ses ministres, ses généraux ; enfin une expérience constante prouve que les gouvernemens les plus économes ne sont ni les monarchies, ni les gouvernemens démocratiques, mais plutôt les républiques aristocratiques. Il ne faut pas croire plus que l'esprit d'économie et de règle dans les consommations publiques, soit incompatible avec le génie qui fait entreprendre et achever de grandes choses : Charlemagne est un des princes qui ont le plus occupé la renommée : il fit la conquête de l'Italie, de la Hongrie et de l'Autriche ; repoussa les Sarrasins et dispersa les Saxons ; il obtint le titre superbe d'empereur ; et néanmoins il a mérité que Montesquieu fit de lui cet éloge : « Un père de famille pourrait apprendre dans les lois de Charle »

Il mit une règle II. . 16 Digitized by Google

5*4^ LIVRE m, CHAPITRE 6.. » admirable dans sa dépense et fit valoir ses domaines » avec sagesse , avec attention , avec économie. On s> voit dans ses capitulaires la source pure et sacrée » d'où il tira ses richesses. Je ne dirai qu'un mot : il to ordonnait qu'on vendit les œufs des basse-cours » de ses domaines et les herbes inutiles de ses jar3> diîs(i) ». Le prince Eugène , qu'on aurait tort de ne ponsidé-» rer que comme un grand homme de guerre , et qui montra la plus haute capacité dans les administrations comme dans les négociations dont il fut chargé , conseillait à l'empereur Charles VI de suivre les conseils des négocians dans l'administration de ses finances fix). Les ministres qui ont gou\emé les finances de France avec le plus de succès, Suger, abbé de SaintDenis ,le cardinal d'Amboise, Sully, Golbert, Necker, ont tous été guidés par le même principe. Tous ont trouvé dans l'économie exîcte d'un simple particulier, les moyens de soutenir de grandes résolutions. L'abbé de Saint-Denis subvint aux frais de la seconde croisade (entreprise que je suis loin d'approuver , mais qui exigeait de puissantes ressources) ; d'Amboise prépara (i) £spr. des Lois^ Liv. XXXI, ch. i8. (2) Fo/ez ses Mémoires , page 187. On les laî a contestés , comme on a contesté au cardinal de Ricnelieu son Testament politique» Si ces hommes n'avaient pas fait ces écrits , qui aurait pu les faire ? des hommes aussi capables qu'eux \ supposition encore plus invraisemblable. . Digitized by VjOOQ IC

DE l'ACCOMPLISSEMENT DES RICHESSES. a43 la conquête du Milanais par Louis XII; Sully l'abaissement de la maison d'Autriche ; Colbert les succès brillans de Louis XIV; Necker a fourni les moyens de soutenir la seule guerre heureuse que la France ait faite dans le 18^e siècle (1). Nous avons toujours vu au contraire les gouvernemens qui se sont laissés dominer par le besoin d'argent, obligés comme les particuliers , de recourir pour se tirer d'affaire , à des expédiens ruineux , honteux quelquefois ; comme Charles-le-Chauve qui ne maintenait personne dans les honneurs, et n'accordait de sûreté à personne , que pour de l'argent ; comme le roi d'Angleterre Charles II qui vendit Dunkerque au roi de France , et qui reçut de la Hollande deux millions et un quart , pour différer le départ de la flotte équipée en Angleterre en 1680, dont la destination était d'aller aux Indes défendre les Anglais qui y étaient écrasés par les Bataves (2) ; comme tous les gouvernemens enfin qui ont fait banqueroute , soit (1) Necker subvint aux dépenses de la guerre d'Amérique sans mettre de nouveaux impôts ; ses ennemis lui reprochèrent les emprunts qu'il fit ; mais qui ne voit que dû moment qu'il n'établit pas d'impôts pour payer les intérêts de ces emprunts, ils ne durent point une nouvelle charge pour le peuple , et • que leurs intérêts durent être payés sur des économies ? (3) Voyez l'Histoire des Établissements des Européens dans les Indes ^ par Raynal , Tome II, page 36,; Digitized by Google

344 LIVEË III, CHAPITRE 6« en altérant les monnaies , soit en violant leurs enga* gemens. Louis XrV, vers la fin de son règne, après avoir épuisé jusqu^au bout les ressources de son beau royaume, créa des charges plus ridicules les unes que les autres. On fit des conseillers du roi contrôleurs aux empilemens de bois, des charges de barbiers-perruquiers, des contrôleurs- visiteurs de beurre frais, des essayeurs de beurre salé, etc. Mais tous ces expédiens aussi misérables dans leurs produits que nuisibles dans leurs eflfets, n'ont retardé que de peu d'instans les catastrophes qui assaillent infailliblement les gouvememens prodigues. Quand on ne veut pas écouter la raison , a dit Franklin, elle ne manque jamais de se faire sentir. Les bienfaits d'une administration économe répa^ rent heureusement assez vite les maux causés par une mauvaise administration. Ce n'est pas d'abord une santé parfaite : c'est une convalescence où chaque jour voit se dissiper quelque douleur et renaître l'usage de. quelque nouvelle faculté. La crainte avait amorti la moitié des f&ibles ressources qu'avait laissées à la nation ime administration dissipatrice: la confiance (i) (i) Le public emploie ces expressions : la corifiance se perd y la confiance renaù, sans s'être bien rendu compte de ce qu'il entend par ce mot confiance. On ne veut pas seulement désigner par là , la confiance dans le gouvernement ; car la très - grande majorité des citoyens ou des sujets ne se Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 29.08% accurate

BE LA. CONSOMMATI^{on} BES BICHÈSSES. - ⁴ double
celles que fait naître un gouvernement modéré. Il semble que chez les
nations , plus encore qu'chez les êtres organisés , il y a une force vitale ,
une tendance à la santé , qui ne demandent qu'à n'être pas comprimées pour
prendre le plus brillant essor. En parcourant l'histoire on est frappé de la
rapidité de cet heureux effet ; dans les vicissitudes que la France a
éprouvées depuis la révolution ^ il s'est manifesté d'une manière bien
sensible à tous les yeux observateurs. De trouver pas le cas de rien
confier au gouvernement; on ne veut pas dire non plus la confiance des
particuliers les uns envers les autres ; car celui qui avait de la conduite et de
la fortune n'a pas instantanément perdu ces avantages, et Ton voit un trop
petit nombre de particuliers qui , dans des circonstances fâcheuses » cessent
de mériter la confiance qu'ils inspiraient , pour justifier cette expression : la
confiance est détruite. Il paraît qu'il faut entendre par ces mots , la confiance
dans les événements. Tantôt on craint des contributions, des spoliations
arbitraires , des violences , et cette crainte empêche beaucoup de gens de
mettre en évidence leurs personnes ou leurs moyens ; les entreprises les
plus favorables , les mieux concertées , deviennent hasardeuses) on n'ose
en former de nouvelles; les anciennes cessent de donner, les mêmes profits;
les négocians restreignent leurs affaires: tout le monde réduit ses
consommations , parce que tous les revenus deviennent moindres et plus
précaires. La confiance dans l'issue de chaque événement ne peut avoir lieu
, quand le gouvernement est entreprenant , ambitieux , injuste ; tu bien
faible «. vacillant, sans principes. ~ Elle est semblable aux Cristallisations 9
qui ne se forment que dans le calme. Digitized by VjOOQ IC

a46 LIVRE III, CHAPITRE 6. nos jours le successeur du roi de Prusse , Frédéric-leGrand , dissipa un trésor que ce priàce avait amassé , et qu'on portait à 288 millions , et laissa à son successeur lia millions de dettes. Hëbien , 8 années n^étaient pas écoulées , que Frédéric-Guillaume III , non-seulement avait acquitté les dettes de son père , mais avait formé un nouveau trésor, tant est puissante Técono*" mie même dans un pays borné par son étendue comme par ses ressources I Des principaux objets de la Dépense publique. Nous avons vu dans le dernier paragraphe, que tbutes les consommations publiques étant par elles^ mêmes un sacrifice , un mal qui n*a d'autre compensation que l'avantage qui résulte pour le public de la satisfaction d'un besoin , une bonne administration ne dépense jamais pour dépenser, et s'assure que l'avaur tage qui doit naître pour le public d'un besoin satisfait, surpas\$e l'étendue du sacrifice que le public a dû être pour cela. Jetons maintenant un coup d'œil sur les principaux, besoins du public dans une société civilisée; c'est l'unique moyen d'apprécier convenablement l'étendue des sacrifices qu'ils méritent qu'on ùisse pour les obtenir (i). (I) Je dois jne borner ici à quelques aperçus , car un traité Digitized by VjOOQ IC

D£ hJL CONSOMMATION DES RICHESSES. ^Jj Le public ne
 cOQSomme guère que ce que nous avons appelé des produits immatériels ,
 c'est-à-dire \ des produits aussitôt détruits qu'ils sont créés, ou si l'on veut
 des services rendus , soit par des]iommes , soit par des choses (i). Les
 services personnels sont ceux de tous les fonctionnaires publics civils,
 judiciaires, militaires , reli* ^êux. Les services rendus par les choses sont
 ceux des fonds de terre ou des capitaux. La navigation des rivières et des
 mers , l'usage des routes , dès terrains communaux , jsont des services
 rendus par des fonds de terre qui sont une propriété du public , ou dont il a
 seulement la jouissance. Lorsqu'il s'y trouve ajoutées des valeurs capitales,
 comme des édifices, des ponts \ des ports , des chaussées , des digues , des
 canaux , alors le public consomme , outre le service ou la rente du fonds, le
 service ou Tintérêt d'un capital. d'économie ne peut renfermer un traité
 d'administration ; de même qu'en parlant des procédés des manufactures , je
 n'ai pu donner un traité des arts et métiers « Ces ouvrages restent à faire. (i)
 Cette règle n'est point générale. Les distributions de Ué que les empereurs
 romains fesaient au peuple , étaient àt% produits matériels. Les denrées qui
 sont achetées pour l'entretien des hôpitaux , des prisons , sont du même
 genre. Les feux d'artifices tirés dans les solennités pour l'amusement du
 peuple sont deft jiroducts matériels coniomnés pour son plaisir. Digitized
 by VjOOQ IC

a48 LIVRE III, CHAPITRE 6. Quelquefois le public possède des établissemens industriels productifs , comme en France la manufacture de porcelaine de Sèvres , celle de tapisseries des Gobelins , les salines de la Lorraine et du Jura, etc. Lorsque ces etablissemens rapportent plus qu'ils ne coûtent, ce qui est fort rare, alors ils fournissent une partie des revenus de la société , loin de devoir passer pour être une de ses charges. Des Dépenses relatives à V Administration civile et judiciaire. Les frais d'administration civile ou judiciaire consistent soit dans le traitement des magistrats, soit dans la dépense de représentation qu'on suppose nécessaire pour l'accomplissement de leurs fonctions. Quand même la représentation, ou une partie de la représentation, est payée par le magistrat, elle n'en retombe pas moins à la charge du public,. puisqu'il fbut bien que dans ce cas le traitement du magistrat soit proportionné à la somptqosité qu'on exige de lui. Ceci s'applique à tous les fonctionnaires publics, depuis le prince jusqu'à l'huissier. Un peuple qui ne sait respecter son prince que lorsqu'il est entouré de faste ,, de dorures, de gardes, de chevaux, de tout ce qu'il y a de plus dispendieux , paye en conséquence. Il économise au contraire, quand il accorde son resp^t à la simplicité plutôt qu'à l'étalage , et quand il obéit aux lois sans appareil. C'est ce qui rendait singuUèDigitized by VjOOQ IC

DÉ LA COÛTSOMMATIOW PES RICHESSES. a^g rement
 médiocres les frais de gouvernement, dans plusieurs cantons suisses avant
 la révolution , et dans l'Amérique septentrionale dès avant son
 indépendance. Quoiqu'elles fussent sous la domination de l'Angleterre, on
 sait que les colonies de l'Amérique septentrionale avaient leur
 gouvernement à elles, dont elles supportaient les frais; or toutes les
 dépenses du gouvernement de ces provinces ne montaient par année qu'à la
 somme de 64,700 liv. sterl. (i,552,800 francs.) « Exemple mémorable , dit
 Smith, qui montre » avec combien peu de frais trois millions d'hommes 2>
 peuvent être , non-seulement gouvernés, mais bien » gouvernés (i) ». Les
 causes purement politiques, et la forme du gouvernement qui en dérive,
 influent sur les frais de traitement des fonctionnaires civils et judiciaires,
 sur (1) Il est Trai que la défense du pays , si ce u'est contre les Sauvages , ne
 lui coûtait rien. Elle reposait sur les forces navales d'Angleterre. Dans un
 compte rendu par M. Galatin , secréta're de la trésorerie des États-Unis , des
 recettes et des dépenses de 1806 dans cette république , on voit que le total
 des dépenses ne s'élève pas à la millions de dollars , sur lesquels 8 millions
 sont pour acquitter les intérêts de la dette publique ; restent donc 4 millions
 de dollars (un peu plus de 21 millions de notre monnaie) pour les frais de
 gouvernement , c'est-à-dire y pour administrer , juger , instruire et défendre
 1 2 millions d'habitans ; le produit des douanes est suffisant pour payer tout
 cela. Digitized by VjOOQIC

a5o LIVRE m, CHAPITRE G. ceux de représentation , et enfin sur ceux qu'exigent les institutions et les établissemens publics. Ainsi dans un pays despotique , où le prince dispose des biens de ses sujets , lui seul réglant son traitement, c'est-à-dire, ce qu'il consomme de deniers publics pour son utilité personnelle , ses plaisirs , l'entretien de sa maison, ce traitement peut être fixé plus haut que dans les pays où il est débattu entre les représentans du prince et ceux des contribuables. Le traitement des magistrats subalternes dépend également soit de leur influence particulière, soit du système général du gouvernement. Les services qu'ils rendent sont chers ou bon marché, non-seulement en proportion de ce qu'ils coûtent, mais encore selon que les fonctions sont moins bien ou mieux remplies. Un service mal rendu est cher quoique fort peu payé ; il est cher s'il est peu nécessaire. Il en est de cela comme d'un meuble qui ne remplit pas bien l'usage auquel il est destiné , ou dont on n'avait pas besoin, et qui embarrasse plutôt qu'il ne sert. Telles étaient , sous l'ancienne monarchie, les charges de grand-amiral, de grand-maître, de grand-échanton , de grand-veneur, et une foule d'autres, qui ne servaient pas même à relever l'éclat de la couronne , et dont plusieurs n'étaient que des moyens pour répandre des gratifications et des faveurs. Par la même raison , lorsque l'on complique les

Digitized by VjOOQ IC

DE LA COWSO»ÎMATIOW BES RICHESSES. aSi ressorts de
Tadministration, on fait payef au peuple des services qui ne sont pas
indispensables pour le maintien de Tordre public ; c'est une façon inutile
donnée à un produit qui n'en vaut pas mieux pour cela, et qui
communément en vaut moins (i). Sous un mauvais gouvernement qui ne
peut soutenir sesr empiétemens , ses injustices , ses exactions , qu'au moyen
de nombreux satellites , d'un espionnage actif et de prisons multipliées, ces
prisons, ces espions, ces soldats coûtent au peuple, qui certes n'en est pas
plus heureux. , i^ar la raison contraire , un service public peut n'être pas
cher quoiqu'il soit généreusement payé. Si un faible salaire est perdu en
totalité quand il est donné à un homme incapable de remplir son emploi; si
les pertes que cause son impéritie vont même beaucoup au-delk de son
salaire, les services que rend un homme recommandable par ses
connaissances et son • jugement , sont un riche équivalent qu'il donne en
échange du sien; les pertes dont il préserve l'état, ou les avantages qu'il lui
procure , excèdent bientôt la récompense qu'il en reçoit, quelque libérale
qu'on la suppose^ - - ■' II- ■ ■ - '- ■ "■■ (i) Je pomrrais citer une
ville de France trèsi»doucenient , -trèft-patcmellement administrée avant 1
789 ponr mille écus, et qui tous le gonyement impénal XMiyait trente
mille francs par an pomr sa seule administration municipale, qui ne la
protégeait pas dti tout. ^ Digitized by VjOOQ IC

aSa LIVRE III, CHAPITRE 6. On gagné toujours à n'employer, en toutes choses, que les bonnes qualités , dût-on les payer davantage. On n'a presque jamais des gens de mérite à très-bas prix , parce que le mérite s'applique à plus d'un emploi. Un homme qui peut faire un bon administrateur , s'il se consacre à une autre profession , a de l'étoffe pour faire ou un bon avocat , ou un bon médecin, ou un bon agriculteur, ou un bon négociant; et ces différentes occupations présentent des emplois plus ou moins avantageux au mérite. Si la carrière de l'administration ne lui offre qu'un sort chétif , une autre lui présentera facilement un sort meilleur qu'il préférera. Il en est de la probité comme du talent. On n'a des gens intègres qu'en les payant. Rien d'étonnant à cela : la probité est une qualité utile ; partant elle a une valeur, de même xjue la force ou l'adresse (i)Le pouvoir qui accompagne ordinairement l'exercice des fonctions publiques , est une espèce de salaire qui , dans bien des cas , excède le - salaire en argent qu'on leur attribue. Je sais que dans un état bien ordonné , les lois ayant le principal pouvoir , et peu de chose étant laissé à l'arbitraire de l'homme , il n'y trouve pas^ autant de moyens de satisfaire ses fantai■ I • ■. I. . . r .iMi, 'Il 4.11. I ' I, I, I I -1 (i) « Les Anglais ont de]bons consuls (commissaires des » relations commerciales) , par la même raison qu'ils ont de » bons ouvriers, parce qu'ils les payent bien. » Félix BeawJOUR : Du Commerce de la Grèce, Tome II , page 3. Digitized by VjOOQ IC

DE LX CONSOMMATION DES RICHESSES. 253 (t sies et l'amour de la domination que tout homme porte dans son cœur. Cependant la latitude que les lois ne peuvent manquer de laisser aux volontés de ceux qui les exécutent , surtout dans l'ordre administratif, et les honneurs qui accompagnent ordinairement les emplois éminens , ont une valeur véritable qui les fait rechercher avec ardeur , même dans les pays où ils ne sont pas lucratifs. Les règles d'une stricte économie conseilleraient peut-être d'économiser le salaire en argent là où l'on reçoit un autre salaire suffisant pour exciter l'empressement de ceux qui prétendent aux charges, et l'on pourrait les réserver exclusivement pour les gens riches, si l'on ne risquait pas de perdre, par l'incapacité du fonctionnaire , plus qu'on épargnerait en économisant son traitement. Il est à craindre d'ailleurs qu'un homme, quelque riche qu'il soit, qui donne gratuitement ses travaux, ne vende son pouvoir. Une grande fortune ne suffit pas pour préserver un fonctionnaire de la vénalité ; car les grands besoins marchent d'ordinaire avec une grande fortune, et fréquemment la devancent, surtout quand il faut joindre à la représentation de l'homme riche , celle du magistrat. Enfin en supposant qu'on puisse rencontrer, ce qui n'est pas rigoureusement impossible , avec une grande fortune , l'intégrité, et avec l'intégrité, l'activité nécessaires pour bien s'acquitter de ses devoirs , pourquoi ajouter à l'ascendant déjà trop grand des Digitized by VjOOQ IC

154 LIVRE III, CHAPITRE 6. richesses, celui que donne l'autorité? Quels comptes osera-t-on demander à l'homme qui peut se donner, soit avec le gouvernement, soit avec le peuple, l'air de la générosité? Ce n'est pas que dans quelques occasions on ne puisse avec avantage employer les services gratuits des gens riches, surtout dans les emplois qui sont plutôt honorables qu'ils ne rendent puissans, comme l'administration des hôpitaux. Sous l'ancien régime, en France, le gouvernement pressé par le besoin d'argent, vendait les places; ce moyen-là est le pire de tous. Il a les inconvéniens des fonctions qu'on exerce gratuitement, puisque les émolumens de la place ne sont plus que l'intérêt du capital payé par le titulaire, et de plus il a l'inconvénient d'exiger, non l'habileté dont on a besoin, mais la fortune dont on n'a pas besoin. C'est, dit Platon dans sa République, comme si dans un navire on faisait quelquefois un pilote pour son argent. On a souvent confié des fonctions civiles, telles que l'expédition des actes de naissance, de mariage et de décès, à des prêtres qui, payés pour d'autres fonctions, pouvaient exercer gratuitement celle-là. Il y a toujours quelque imprudence à l'autorité civile à confier une partie de ses fonctions à des hommes qui se disent ministres d'une autorité supérieure à la sienne (i).

(i) A plusieurs époques du siècle dernier, malgré le gou

Digitized by VjOOQ IC

DE LA. COirSOMMITION DES RICHESSES. ^55 Malgré toutes les précautions qu'on peut prendre (excepté dans le petit nombre de cas que j'ai cités), le public ni le prince ne peuvent jamais être ni si bien servis , ni à si bon marché que le^ particuliers. Les agens de l'administration ne sauraient être surveillés par leurs supérieurs avec le même soin que les agens des particuliers, et les supérieurs eux-mêmes ne sont pas si directement intéressés à leur bonne conduite. Il est si facile d'ailleurs aux inférieurs d'en imposer à un chef qui , obligé d'étendre au loin son inspection , ne peut donner k chaque objet qu'uiie fort petite dose d'attention ; à un chef souvent bien plus sensible aux prévenances qiii flattent sa vanité , qu'aux soins que réclame le bien public ! Quant au prince et au peuple qui sont les plus intéressés a la bonne administration, puisqu'elle affermit le pouvoir de l'un et le bonheur de l'autre, une surveillance efficace et soutenue leur est presque impossible à ex^er-* cer. U faut nécessairement qu'ils s'en rapportent à leurs agens dans le plus grand nombre des cas , et qu'ils soient trompés quand on est intéressé à les tromper ; ce qui arrive fréquemment. « Les services publics ne sont jamais mieux exé» eûtes, dit Smith, que lorsque la récompense ejst vernement , les prêtre» molinistes refusèrent les fonctions de leur ministère aux jansénistes , sous prétexte qu'il valait mieux obéir à Dieu qui s'exprimait par Forgane du pape , qu'au roi. Digitized by VjOOQ IC

a56 LIVRE III, CHAPITRE 6. » une conséquence de l'exécution, et se proportionne » à la manière dont le service a été exécuté j>. Il voudrait que les salaires des juges fussent payés à l'issue de chaque procès , et proportionnellement aux peines que la procédure aurait occasionnées aux différents magistrats. Les juges alors s'occuperaient de leur affaire , et les procès ne traîneraient pas en longueur. Il serait difficile d'étendre ce procédé à la plupart des actes de l'administration , et il ouvrirait peut-être la porte à d'autres abus non moins nuisibles; mais il aurait un grand avantage , en ce que les agents de l'administration ne se multiplieraient pas au-delà de tous les besoins. Cela établirait dans les services rendus au public , cette concurrence si favorable aux particuliers dans les services qu'ils réclament. Non-seulement le temps et les travaux des administrateurs sont parmi les plus chèrement payés, nonseulement il y en a une grande partie gaspillée par leur faute sans qu'il soit possible de l'éviter, mais il y en a souvent beaucoup de perdus par une suite des usages du pays et de l'étiquette des cours. Qui pourrait calculer le temps perdu en toilettes ? Qui pourrait calculer ce qui , durant plus d'un siècle, a été perdu, sur la route de Paris à Versailles, d'heures chèrement payées ? Les longues cérémonies qui s'observent dans les cours de l'Orient, prennent de même un temps considérable aux principaux fonctionnaires de l'état^ Quand Digitized by VjOOQ IC

DE LA CONSOMMATION I>E\$ RIGH]||SS£S. aSy le prince a consacré aux cérémonies d'usage et à se^' plaisirs le temps qu'ils réclament j il ne lui en reste pas beaucoup pour s'occuper de ses àffaires; aussi vont-elles fort mal. Le roi de Prusse Frédéric II, au contraire, en distribuant bien son temps et en le remplissant bien, avait trouvé le moyen de faire beaucoup par lui-même. Il a plus véqu que d'autres, morts plus âgés, et il a élevé son pays au rang d'une puissance du premier ordre. Sans doute sfê autres qualités étaient nécessaires pour cela; mais ses autres qua*^ lités n'auraient pas suffi sans un bon emploi de son temps. Des dépenses relatives à V Armée. Lorsque le commerce , les manufactures et les arts se sont répandus chez un peijple , et que ses produits se sont par conséquent multipliés, chaque citoyen ne peut , sans de graves inconvénients , être arraché aux emplois productifs devenus nécessaires à l'existence de la société , pour être employé à la défense de Tétat. Le cultivateur est forcé de travailler non-seulement pour se nourrir avec sa femille , mais pour nourrir d'autres familles qui sont , ou propriétaires des terres et en partageot lés produits , ou manufacturière-et commerçantes , et lui fournissent des denrées dont lui-même ne peut plus se passer. Il faut , en conséquence , qu'il cultive une plus grande étendue de terres; qu'il varie ^^ cultures , qu'il soigne un plus II. 17 Digjtized by VjOOQ IC

a58 LIVRE. III, CHAPITRE 6. grand nombre de bestiaux , qu'il se livre à une exploitation plus compliquée et qui l'occupe même dans les intervalles que lui laisse le développement des germes (i). Le manufacturier, le commerçant , peuvent encore moins sacrifier un temps et des facultés dont toutes les portions, sauf les instans de relâche, sont nécessaires a la production qui soutient leur existence. Les propriétails des teires afferméés pourraient encore , à la vérité , faire la guerre à leurs dépens, et c'est bien ce que font jusqu'à un certain point les nobles dans les ^monarchies ; mais la plupart des propriétaires , accoutumés aux douceurs de la civilisation , n'éprouvant jamais les besoins qui font concevoir et exécuter les grandes entreprises , peu susceptibles de cet enthousiasme qu'on n'éprouve jamais seul , et qui ne peut être général dans une nation nécessairement occupée; les propriétaires, dis -je, ont dans cet ordi^e de choses toujours préféré de contribuer à la défense de la Société plutôt par le sacrifice _^ j. (i) Les Grecs, jusqu'à la seconde guerre des Perses, et les Romains, jusqu'au siège de Yeîes , fesaient leurs expédi-* tiens militaires ^tre les semailles et les moissons. Les peuples e chasseurs et pasteurs , comme les Sauvages , les Tartares , les Aral»es« n'ont presque point d'arts et point d'agri* culture ; ce qui leur permet de porter la guerre partout où ils trouvent des pâturages et du butin. De là les vastes conquêtes d'Attila^ de Gengis-Kan^ de Tamerlan.

Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 15.64% accurate

LA CONSOIUMATIO BliS j&lCK^SSES. a 59 d'une partie de leurs revenus , que par celui de leur repos et de leur vie. Les capitalistes partagent les goûts , les besoins et l'opinion de^ propriétaires fonciers. De ces intérêts divers il résulte que chacun sacrifie une portion de son revenu , quelle qu'en soit la source, pour mettre le prince ou la république en état de salarier des soldats dont tout le métier est de garder le pays ^ de le défendre contre les agressions des autres puissances , et trop souvent d'être les instruments des passions et de la tyrannie de leurs chefs. La guerre , devenue un métier, participe comme tous les autres arts aux progrès qui résultent de la division du travail : elle met à contribution toutes les connaissances humaines. On ne peut y exceller , soit comme général ^ soit comme ingénieur , soit comme officier, soit même comme soldat, sans une instruction quelquefois fort longue et sans un exer

aGo LIVRE III, CHAPITRE 6. Turcs , malgré leur mépris pour les arts des chrétiens , sont obligés d'être leurs écoliers dans Tart de, la guerre , sous peine d'être exterminés. Toutes les armées de l'Europe ont été forcées d'imiter la tactique des Prussiens ; et lorsque le mouvement imprimé aux esprits par la révolution française a perfectionné, dans les armées de la république, l'application des sciences aux opérations militaires, les ennemis des Français se. sont vus dans la nécessité de s'approprier les mêmes avantages. Tous ces progrès, ce déploiement de moyens, cette consommation de ressources , ont rendu la guerre bien plus dispendieuse qu'elle ne l'était autrefois. Il a feUu pourvoir d'avance les armées de tout ce qui leur était nécessaire pendant le cours au moins d'une cam* pagne , armes , munitions de guerre et de bouche , attirails de toute espèce. L'invention de la poudre à canon a rendu les armes bien plus compliquées et plus coûteuses, et leur transport , surtout celui des canons et des mortiers , plus difficile. Enfin les étonnans progrès de la tactique navale , ce nombre de vaisseaux de tous les rangs, pour chacun desquels il a fallu ■I» ' I |É m I) I I I I I ■ tamment battues par les milices des cantons ; mais les armées^ des ducs d* Autriche n'étaient point des armées disciplinées ; c'étaient des réunions formées à la hâte par une foule de seigneurs qui marchaiefit chacun à la tête de leur troupe , et où il ne se trouvait ni subordination , ni aucun système général de tactiquç. Digitized by VjOOQ iC

DE LA SÛMME DES RICHESSES. 261 mettre en
jeu toutes les ressources de l'industrie humaine ; les chantiers , les bassins ,
les usines et les magasins , etc. , ont forcé les nations qui font la guerre , non-
seulement à faire pendant la paix à peu près la même consommation que
pendant la guerre, nonseulement à y dépenser une partie de leur revenu ,
mais à y placer une portion considérable de leurs capitaux. Il en est résulté
que la richesse est devenue aussi indispensable pour faire la guerre que la
bravoure, et qu'une nation pauvre ne peut plus résister à une nation riche. Or
, comme la richesse ne s'acquiert que par l'industrie et l'épargne, on peut
prévoir que toute nation qui ruinera, par de mauvaises lois ou par des
impôts trop pesants , son agriculture , ses manufactures et son commerce,
sera nécessairement subjuguée par d'autres nations plus prévoyantes. Il en
résulte aussi que la force sera probablement à l'avenir du côté de la
civilisation et des lumières ; car les nations civilisées sont les seules qui
puissent avoir assez de produits pour entretenir des forces militaires
imposantes ; ce qui éloigne pour l'avenir la probabilité de ces grands
bouleversements dont l'histoire est pleine , de peuples civilisés par des
barbares. La guerre coûte plus que ses frais ; elle coûte ce qu'elle empêche
de gagner. • Lorsqu'en 1672, Louis XIV, dominé par son ressentiment,
résolut de châtier la Hollande pour l'indiscrétion de ses gazes
Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 21.70% accurate

i6a xtYtir. III, ciiAPiTJtÊ 6. tiers, Boreel, ambassadeur des Provinces-Unies, lui remit Un mémoire qui lui prouvait ^ue , par le canal de la Hollande , la France vendait annuellement aux. étrangers pour 60 millions de ses marchandises , va* leur d'alors , qui feraient environ 1 %o millions de ce temps-ci. Cela (ut traité de bavardage par la cour. Enfin ce serait apprécier imparfaitement les frais de la guerre , si l'on n'y comprenait aussi les ravages qu'elle commet, et il y a toujours un des deux partis pour le moins exposé à ses ravages, celui chez lequel s'établit le théâtre de la guerre. Plus un état est industriel , et plus la guerre est pour lui destructive et fineste. Lorsqu'elle pénètre dans un pays rich^e de ses établissemens agricoles ^ manufacturiers et commerciaux , c'est alors uti feu qui gagne des lieux pleins de matière^ combustibles ; sa rage s'en augmente , et la dévastation es(immense. Smith appelle le soldat un travailleur improductif; plutôt à Dieu ! c'est bien plutôt un travailleur destructif; non-seulement il n'enrichit la société d'aucun produit, non -seulement il consomme ceux qui sont nécessaires k son entretien, mais trop souvent il est appelé k ti^ruire^ inutilement pour lui-même, le fruit pénible des travaux d'auttui« Des gouvernemens plus ambitieux que justes, ont «cherché souvent à justifier à leurs propres yeux et à ceux de leurs sujets, les guerres, en exaltant la puissance et le ptx^t qu'ils attribuaient aux conquêtes. Avec un peu de calme 5 et mettant le calcul à la place Digitized by VjOOQ IC

DE LA CONSOMMATION DES RICHESSES. ^63 des passions ,
on trouvera qu'une conquête ne vaut jamais ce qu'elle a coûté. Lorsqu'on
fait la conquête d'une province ou d'un pays entier, la nation conquérante
s'empare des revenus publics de la nation conquise, mais en même temps
elle demeure chargée de ses dépenses publiques ; autrement la nation
conquise n'aurait plus ni administration, ni justice, ni défense, ni
établissements publics , et elle échapperait à ses conquérans par sa
désorganisation même. Il est bon de remarquer que les dépenses publiques
doivent même monter plus haut dans un pays qui a passé sous une
domination étrangère , que sous un gouvernement indigène. Qui envoie-t-
on pour le gouverner ? des proconsuls, des vice-rois chez qui la cupidité
naturelle se trouve rarement balancée par des sentimens nobles. Pourquoi
ménageraient-ils les hommes qu'ils gouvernent ? ce ne sont pas leurs
compatriotes. Que leur importe leur amour et leur estime ^ ils ne
séjourneront que passagèrement parmi eux ; ils n'ont bien mieux se livrer
aux impulsions de leurs caprices et de leur avidité , jouir et amasser ; et
pour faire tolérer leurs déprédations , les autoriser dans toutes les parties de
l'administration. De là l'épuisement d'une province , le déclin de son
industrie , de sa population , de ses richesses , de ses forces. Ainsi un pays
conquérant ne retire d'une province conquise que le montant des
déprédations qu'il en retire.

Digitized by VjOOQ IC

264 tIVR.E III, CHAPITRE 6. agens y commettent , pourvu même qu'ils ne dissipent pas a mesure tout entier le montant de leurs déprédations , et qu'ils en rapportent chez eux une partie. C'est là tout ce que l'Inde rapporte aux Anglais. Lorsqu'on laisse au pays conquis son administration propre , le pays conquérant en retire un subside qui n'est jamais bien considérable , et qui n^e dure pas long-temps ; car un peuple conquis ne peut pas fournir beaucoup au-delà de ses propres consommations publiques , et s'affranchit d'un pareil tribut à la première occasion favorable. Lors donc qu'une nation a accru par des conquêtes son territoire, sa population, ses impôts d'un cinquième , il ne faut donc pas croire qu'elle ait accru sa puissance dans la même proportion ; car ses charges sont en même temps plus fortes ; et si l'on considère que plus un pays est vaste , moins il peut être bien administré ; si l'on considère qu'il est plus difficile à défendre contre les entreprises du dehors et contre celles du dedans, et qu'il engendre tous les abus dans son sein en même temps qu'il éveille toutes les jalousies au-dehors, on ne sera plus surpris que les états s'affaiblissent en s'agrandissant ; vérité qui aurait l'air d'un paradoxe , si elle n'était pas un fait. ' Telle^e est la guerre sous le rjipport de l'économie politique. Je laisse au moraliste le soin d'apprécier ce qu'elle coûte à la morale et à l'humanité ; de peindre les regrets qu'un fils coûte à son père, un ami à Digitized by VjOOQ IC

DE LA CONSOMMATION DES RICHESSES. 165 son ami ; de montrer un père , l'appui de sa famille , l'amour de ses enfans , «xpirant dans tous les genres de souffrances , ou leur rapportant un corps mutilé ; de la représenter accompagnée de l'incendie , du pillage, du viol, du meurtre; et de prouver enfin que quand elle n'est pas commandée par la nécessité impérieuse de se défendre, elle doit être regardée comme le plus exécration des forfaits. Des dépenses relatives à renseignement public* Le public est-il intéressé à ce qu'on cultive tous les genres de connaissances? Est -il nécessaire qu'il enseigne à ses frais toutes celles qu'il est de son intérêt qu'on cultive ? deux questions dont la solution peut être demandée à l'Économie politique. Quelle que soit notre position dans la société, nous sommes perpétuellement en rapports avec les trois règnes de la nature. Nos alimens, nos habits, nos médicamens, l'objet de nos occupation et de nos plaisirs, tout ce qui nous environne enfin, est soumis à des lois ; et mieux ces lois sont connues , plus sont grands les avantages dont jouit la société. Depuis l'ouvrier qui façonne le bois ou l'argile , jusqu'au ministre d'état , qui d'un trait de plume règle ce qui a rapport à l'agriculture, aux haras , aux mines , au commerce, chaque individu remplira mieux son emploi s'il connaît mieux la nature des choses , s'il est plus instruit. De nouveaux progrès dans nos connaissances proDigitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 27.06% accurate

nGÔ LIVRE III, CHAPITAE 6. curent , par la même raison , un accroissement de bonheur à la société. Un nouvel emplm du levier , ou de la force de Teau, ou de ceUe du vent, la manière de diminuer un simple frottement, peuvent influencer sur vingt arts différens. L'uniformité des mesures^ auxquelles les sciences mathématiques ont fourni une base, serait utile au monde commerçant tout entier, s'il avait la sagesse de Fadopter. La première découverte importante qu'pn fera dans l'astronomie ou la géologie , donnera peut-être le moyen de connaître * exactement les longitudes en mer ; et cette facilité influera sur le commerce du globe. Une seule plante dont la botanique enrichira l'Europe , peut influencer sur le sort de plusieurs tnillions de familles (i). Parmi cette foule de connaissances, les unes de théorie, l^s autres d'application, dont la propagation et les progrès sont avantageux au public , il y en a ' heureusement beaucoup que les pacticuliers sont personnellement intéressés à acquérir, et dont la société peut se dispenser de payer l'enseignement. Un entrepreneur de travaux quelconques est fortement in* téressé à savoir ce qui a rapport à son art ; Tappren(i) Si, comme on Tespère, on parvient à nàturtlUer le lin de la NouTelle-Zélande, qui donne des filamens plus longs , plus fins et beaucoup plus abondans que notre lin actuel , il n'est pas impossible que le linge fin ne devienne aussi bon marché que notre toîle la plus grossière ; ce qui influera sur la propreté et la santé de tous les mi^nages indtgens.

Digitized by VjOOQ IC

DE LA CONSOMMATION DES RICHESSES. ^67 tirage de
l'ouvrier se compose de l'habitude manuelle , et en outre d'une foule de
notions qu'on ne peut apprendre que dans, les ateliers, et qui ne peuvent être
récompensées que par un salaire. Mais tous les degrés de connaissances ne
produisent pas pour l'individu un avantage proportionné à celui qu'en retire
la société. En traitant des profits du savant , j'ai montré par quelle cause ses
talens «'étaient point récompensés selon leur valeur (i). Cependant les
connaissances théoriques ne sont pas moins utiles à la société que les
procédés d'exécution. Si l'on n'en conservait pas le dépôt, que deviendrait
leur application aux besoins de l'homme? Cette application ne serait bientôt
plus qu'une routine aveugle qui dégénérerait promptement ; les arts
tomberaient , la barbarie repaîtrait. Les académies et les sociétés savantes,
un petit nombre d'écoles très -fortes, ou non -seulement on conserve le
dépôt des connaissances et les bonnes méthodes d'enseignement , mais où
l'on étend sans cesse le domaine des sciences , sont donc regardées comme
une dépense bien entendue en tout pays où l'on sait apprécier les avantages
attachés au développement des facultés humaines. Mais il faut que ces
académies et ces écoles soient tellement organisées , qu'elles n'arrêtent pas
les progrès des lumières au ' ' ' '. ■ ^ (i)Liv. II, chap. 7, §. 1a. Digitized by
VjOOQ IC

a68 LIVRE I^{er}, CHAPITRE 6. lieu de les favoriser; quelles n'étouffent pas les bonnes méthodes d'enseignement au lieu de les répandre. Long-temps avant la révolution française , on s'était aperçu que la plupart des universités avaient cet inconvénient. Toutes les grandes découvertes ont été faites hors de leur sein; et il en est peu auxquelles elles n'aient opposé le poids de leur influencé sur la jeunesse*, et de leur crédit sur l'autorité (i). Cette expérience montre combien il est essentiel de ne leur attribuer aucune juridiction. Un candidat est-il appelé à faire des preuves? Il ne convient pas de consulter des professeurs qui sont juges et parties, qui doivent trouver bon tout ce qui sort de leur école, et mauvais tout ce qui n'en vient pas. Il faut constater le mérite du candidat et non le lieu de ses études, ni le temps qu'il y a consacré; car exiger qu'une certaine instruction , celle relative à la médecine , par exemple , soit reçue dans un lieu désigné , c'est empêcher une instruction» qui pourrait être meilleure ; et prescrire un certain cours .d'études , c'est prohiber toute autre marche plus expéditive. S'agit-il de juger (i) Ce qui a été appelé Université sous Buonaparte, était pi» encore. Ce n'était qu'un moyen dispendieux et yexatoire de dépraver les facultés intellectuelles des jeunes gens , c'eslà-dire , de remplacer dans leur esprit de justes notions des choses , par des opinions propres à perpétuer l'esdavage des Français. Digitized by VjOOQ IC

DE LA, CONSOMMATION DES RICHESSES. 369 le mérite d'un procédé quelconque? il faut même se défier de l'esprit de corps. Un encouragement qui n'a aucun danger, et dont l'influence est bien puissante, est celui qu'on donne à la composition des bons ouvrages élémentaires (i). L'honneur et le profit que procure un bon ouvrage de ce genre, ne payent pas le travail, les connaissances et les talens qu'il suppose. C'est une duperie de servir le public par ce moyen, parce que la récompense naturelle qu'on en reçoit, n'est pas proportionnée au bien que le public en retire. Le besoin qu'on a de bons livres élémentaires ne sera donc jamais complètement satisfait, qu'autant qu'on fera pour les avoir des sacrifices extraordinaires, capables de tenter des hommes du premier mérite. Il ne faut charger personne spécialement d'un pareil travail : L'homme du plus grand talent peut n'avoir pas celui qui serait propre à cela. Il ne faut pas proposer des prix : ils sont accordés quelquefois à des productions imparfaites, (i) Soas cette dénomination je comprends les fondemens de toutes les connaissances, jusqu'aux instructions familières et détachées pour chaque profession ; des ouvrages où un chapelier, un fondeur, un potier, un teinturier, ou tout autre artisan, puissent, pour quelques sous, connaître les principes fondamentaux de leur art. Ce serait une communication perpétuellement ouverte entre le savant et l'artisan, où celui-ci s'éclairerait des connaissances théoriques du premier, et le premier des connaissances pratiques du second. * Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 29.41% accurate

pJO LIVRE m, CHAI^ITRE 6. et lencourag-ement 4« prix cesse dès qu'il est accordé. Mais il faut payer proportionnellement au mérite , et toujours généreuseniant , tout ce qui se fait de bon. Une bonne production n'en exclut pas alors une meil* leure ; et avec le temps on a, dans chaque genre, ce qu'on peut avoir de mieux. Je remarquerai qu'on ne risquât jamais beaucoup en mettant un grand prix aux bonnes productions : elles sont toujours rares ; et ce qui est une récompense magnifique pour un particulier, est un léger sacrifice pour une nation. Tels sont les genres d'instruction favorables à la richesse nationale , et ceux qui pourraient déchoir si la société ne contribuait pas à leur entretien. Il y en a d'autres qui sont nécessaires à l'adoucissement de^ mœurs, et qui peuvent encore moins se soutenir sans son appui. A une époque où tous les arts ont été perfectionnés, et où la division du travail s'est introduite jusque dans leurs moindres embranchemens , la plupart des ouvriers sont forcés de réduire toutes leurs actions et toutes leurs pensées à une ou deux opérations , ordinairement très-simples et

DK tk COirSOMMATION DES RICHESSES. a'J ï qui eussent le sens commun sur toute autre chose c[ue leur outil^ mais encore de , concevoir ni même de comprendre aucun dessein généreux ^ aucun senttmeht noble. Les idées un peu élevées tiennent à la vue de Tensemble ; elles ne germent point dans un esprit incapable de saisir des rapports généraux ; un ouvrier stupide ne comprendra jamais comment le respect de la propriété est favorable à la prospérité publique , ni]^urquoi lui-même est plus intéressé à cette prospérité que Thomme riche ; il regardera tous les grands biens comme une usurpation. Un certain degré d'instruction, un peu de lecture, quelques conversations avec d'autres personnes de son état , quelques réflexions pendant son travail , suffiraient pour Félever à cet ordre d'idées; et mettraient même plus de délicatesse dans ses relations de père , d'époux , de frère , de citoyen. Mais la position du simple manouvrier dans la machine productive de la société, réduit ses profits presque au niveau de ce qu'exige sa subsistance. C'est tout au plus s'il peut élever ses enfans , et leur apprendre un métier ; il ne leur donnera pas ce degré d'instruction que nous supposons nécessaire au bienêtre de Tordre social. Si la société veut jouir de l'avantage attaché à ce degré d'instruction dans cette classe , elle doit donc le donner à ses frais. Ce but est rempli par l'institution des petites écoles» Digitized by VjOOQ IC

17^1 LIVRE III, CHAPITRE 6. où Ton apprend a lire , à écrire et à compter. Ce^ con*' naissances sont le fondement de toutes les autres , et" suffisent pour civiliser le manouvrier le plus simple. A vrai dire , une nation n'est pas civilisée , et ne jouit pas par conséquent des avantages attachés k la civilisation , quand tout le monde n'y sait pas lire, écrireet compter. Sans cela elle n'est pas encore complètement tirée de l'état de barbarie. J'ajouterai qu'avec ces connaissances, nulle. grande disposition, nul talerit extraordinaire, et dont le développement serait hautement profitable à la société, ne peut rester enfoui.. La seule faculté de Ure , met, pour quelques sous, le dernier citoyen en rapport avec ce que le monde a produit de plus éminent dans le genre vers lequel il se sent appelé par son génie. Les femmes ne doivent pas demeurer étrangères à cette instruction élémentaire , parce qu'on n'est pas moins intéressé à leur civilisation , et qu'elles sont les premières , et trop souvent les seules institutrices de leurs enfans. Ce sont donc les connaissances élémentaires et les connaissances relevées , qui fnoins favorisées que les autres par la natiure des choses, et par la concurrence des besoins, doivent avoir recours à l'appui de l'autorité publique qui veille aux intérêts du corps social. Ce n'est pas que les particuliers ne soient intéressés au maintien et aux progrès de ces connaissances comme des autres; mais ils n'y sont pas aussi directe-' ment intéressés ; le déclin qu'elles éprouvent , ne les Digitized by VjOOQ IC

DE LA. CONSOMMATION DES RICHESSES. aj3 e&pose pas
à une perte immédiate ; et ua fi^rand em* pire pourrait rétrograder
jusqu'aux confins de la barbarie et du dénuement, avant que les particuliers
se fussent aperçus de la cause qui les y pousse. Je ne prétends pas, au reste,
blâmer les établissemens d'induction qui, payés par le public, embrassent des
parties d'enseignement autres que celles que j'ai désignées ; j'ai seulement
voulu montrer quel est l'enseignement que l'intérêt bien entendu d'une
nation lui conseille de payer. Du reste, toute instruction fondée sur des faits
constatés, toute, instruction où Ton n'enseigne point des opinions comme
des vérités , toute instruction qui orne l'esprit et forme le goût , étant bonne
en elle-même , tout établissement qui la propage , est bon aussi. Il faut
seulement éviter lorsqu'il encourage d'un côté , qu'il ne décourage de l'autre.
C'est l'inconvénient qui suit presque toutes les primes données par l'autorité
: un maître, une institution privée, ne recevront pas un salaire convenable ,
dans un pays où l'on pourra trouver gratuitement des maîtres et un
enseignement pareils, fussent-ils plus médiocres. Le mieux sera sacrifié au
pire ; et les efforts privés , sources de tant d'avantages en économie
publique , seront étouffés. Là seule étude importante qui ne me paraisse pas
pouvoir être l'objet d'un enseignement public, est l'étude de la morale. Faut-il
que ce soit un maître qui nous dise ce que nous devons à notre père , à nos
n. 18 Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 21.40% accurate

%J^ LIVRE III, CHAPITRE 6. frètes et sœurs , k nos anàs ? La morale doit s'apprendre partout et ne s'enseigner nulle part (i). Le seul véritable encouragement & la bonne conduite est l'intérêt qu'ont tous les hôinmes^ de né rechercher, de n'employer que ceux qui se ccmduisent bien. Les hommes les plus indépeiidans par leur position, ont encore besoin,' pour être heureux, de Festîme et de la considération qu'accordent les autres hommes ; il faut donc qu'ils paraissent estimables , et le moyen]» plus simple pour paraître tel, c'est de l'être. Le gouvernement exerce une grande influence sur les mceurs , parce qu'il emploie beaucoup de monde ; son influence est moins favorable que celle des particuliers, parce qu'il est moîiis intéressé à n'employer que d'honnêtes gens ; et quand , à cette cause , se join^ l'exemple qu'il donne quelquefois de la dépravation des mœurs , du mépris de la probité et de Téconomiej^ le gouvernement avance rapidement la corruption (i) J*en dirais YoloDtiers autant de la logique. Qu^on n'en* leigne rien qni ne soit conforme au bon tens et à la vérité , et la logique s'apprendra tonte seule. Jjunais un maitre ne fera bien raisonner un élève qui n'aurait pas de justes idées des choses ; et s'il en a de justes idées , il n'a pas besoin de maître pour bien raisonner. Quand on veut se former des idées justes de chaque chose , il faut l'examiner avec attentioù , cherdier à n'y voir que ce qui s*y trouve et tout ce qui s'y trouve : c'est l'objet de chaque science , et non pas de lit logique. Digitized by VjOOQ IC

DE LA CONSOMMATION DES RICHESSES. ¹ S d'une nation

(i). Mais un peuple se régénère par des moyens contraires à ceux qui le déprave. La plupart des colonies ne sont pas composées dans l'origine des gens les plus estimables de chaque nation ; cependant au bout d'un temps assez court , lorsque l'esprit de retour n'y règne plus, et que chacun prévoit qu'il sera obligé d'y terminer ses jours , il est forcé de mettre

^76 LIVRE III, CHAPITRE 6. Des Dépenses relatives aux
 Établissements de bienfaisance. Les malheureux ont-ils des droits aux
 secours de la société ? C'est une question qui a été quelquefois agitée. Il
 semble qu'ils n'en ont qu'étant que leurs malheurs sont une suite nécessaire
 de l'ordre social établi. Si le dénuement, les infirmités d'un malheureux,
 sont l'ouvrage des institutions sociales, la société lui doit des secours ;
 encore faudrait-il prouver que l'ordre social ne lui eût pu fournir en même
 temps des ressources pour échapper à ses maux. Ce point de droit est au
 surplus indifférent à résoudre. L'utilité est de considérer les établissements
 de bienfaisance relativement à leur nature et à leurs effets. ' La société, en
 formant aux dépens de ses contribuables, des institutions de bienfaisance,
 établit des espèces de caisses de prévoyance où chacun apporte une légère
 part de son revenu, pour acquérir le droit de recourir à leur aide dans des
 circonstances malheureuses. L'homme riche croit qu'il est impossible que
 jamais il réclame les secours publics. Il devrait se défier un peu plus du sort.
 Les faveurs de la fortune ne sont pas une seule et même chose avec notre
 personne, comme sont nos infirmités et nos besoins. Elles peuvent
 s'évanouir; nos infirmités et nos besoins restent. Il suffit

Digitized by VjOOQ IC

f)E tA. CONSOMMATION DES RICHESSES. 277 de savoir que ces choses ne sont pas inséparables , pour qu'on doive craindre de les voir séparées. Et, si vous appelez l'expérience au secours du raisonnement, n'avez-vous jamais rencontré des infortunés qui ne s'attendaient pas à le devenir ? Les hôpitaux pour les malades , les hospices pour les vieillards et les enfans , déchargeant la classe indigente de l'entretien d'une partie de ses membres , lui permettant de se multiplier un peu plus qu'elle ne ferait sans cela , ils causent par cette raison une légère baisse dans les salaires. Si les hôpitaux et les hospices se multipliaient au point de pourvoir à l'entretien de tous les malades , de tous les enfans , de tous les vieillards de cette classe, les salaires ne devant plus suffire qu'à l'entretien *des travailleurs , tomberaient encore plus bas (i). S'il n'y avait ni hospices, ni hôpitaux , les salaires remonteraient , mais non pas au point d'entretenir une classe indigente aussi nombreuse qu'on le fait avec des hospices, car la demande du travail des indigens ne resterait pas la même, leur travail étant plus cher. Ces différentes suppositions montrent l'effet des sacrifices plus ou moins étendus qu'on fait en divers pays pour venir au secours des indigens. Elles mon(i) Je soupçonne que le bon marché des marchandises qui -viennent d'Angleterre , tient en partie à la multitude d*établissmens 3e bienfésance qui existent dansce pays. Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 26.90% accurate

WJS LIVRE III, CHAPITRE 6. trent pourquoi les besoins en ce genre se multiplient avec les secours, quoique ce ne soit pas tout-à-fait dans une même proportion. La plupart des nations se tiennent , relativement aux secours publics , dans un point intermédiaire entre les deux suppositions extrêmes. Elles ofBrent des secours à une partie seulement de la classe indigente ^ infirme par enfance, vieillesse ou maladies. Les moyens qu'elles emploient pour écarter l'autre partie in&rme de la classe indigente, sont de deux sortes : ou bien elles prescrivent de certains titres d'admission , comme l'âge, la nature des infirmités, ou simplement la faveur ; ou bien elles écartent les demandes par la me* diocrité des secours, 1» dureté de la condition à laquelle elles réduisent les personnes secourues, ou la honte qui çil rejaillit sur elles (i). Il est affligeant que le défi»ut de protection , ou la (i) A Paris, ce sont des moyens du premier genre qui bornent le nombre des indigens secourus à Thospioe des Incurâbles , des Petites-Maisons , de Saint-Louis , de la Charité et dans beaticoup d'autres ; ce sont des moyens du second genre qui bornent seuls le nombre des indigens qu'on admet à THMeNI^ieu, à JBicêtre, à la Salpêtrière , auic £nfanstronvés. Le nombre des personnes qui remplissent les conditions exigées pour Tadmission dans les maisons du premier genre , excédant le notj fibre des places qui s'y trouvent , c'est toujours la fayeut qui décide en dernière analyse des individus qu'on y admet. Digitized by VjOOQIC

The text on this page is estimated to be only 26.22% accurate

DE LA CONSOMMATION DES RICHESSES. 'Jt) dureté du sort offert aux indigens, soient les deii^; seuk moyens qu'on ait d'écarter des secours publics les gens qui excèdent le nombre de ceux qu'on peut secourir. U serait à désirer qu'au lieu de la faveur , ce fiissent des malheurs non mérités qm donnassent aç(^ aux hospices meilleurs que les autres ; ël que ce titre fik constaté par un jury pour que ces places ne fussent pas usurpées par protection. Quant aux autres hospices , peut-être n'y a-t-il de moyens coiiiformes |l lliumanité d'en écarter le trop grand nombre d'indigens , qu'en y maintenant une discipline équitable , mais sévère , qui les fasse considérer avec une sorte de terreur religieuse. Le même inconvénient ne se rencontre pas dàqS les hospices consacrés aux militaires invalide* de terre et de mer. Ici le titre d'admission est tellement positif, que le défaut de protection ne peut en fermer l'entrée a aucun de ceux qui y ont des droits; et la bonté du traitement qu'on y reçoit ne saurait en augmenter le nombre. Si les militaires invalides reçoivent dans leur hospice , les soins qu'un citoyen trouverait dans sa Èunille ; s'ils y trouvent le repos, et de plus les moyens d'y satisfaire quelques-unes des fantaisies du vieil âge, ils y seront sans doute plus nombreux , parce que les soins et les bons traitemens prolongeront la vie de quelques-uns qu'aurait emportés la misère ; voilà tout le surcroît de dépense qui en résultera ; mais ce sont Digitized by VjOOQ IC

aSo LIVRE III, CHAPITRE 6. là de ces dépenses auxquelles la patrie et rhumanité applaudissent de concert (i). Ce sont de belles et bonnes institutions de bienfésance que les maisons de travail qui se multiplient rapidement en Amérique , en Hollande , en Alle^lagne, en France. Ce sont des maisons où Ton fournit du travail à toute personne valide , selon sa capacité. Les unes sont libres : un ouvrier y va chercher de l'occupation quand il en manque. Les autres sont des espèces de lieux de correction: on y dépose pour un temps les vagabonds, les fainéans, qui vivent de mendicité.. On à établi aussi des ateliers de travail pour les condamnés, dans des prisons ; par ce moyen on est par* venu à ne plus rendre ces établissemens une charge pour la société, et à réformer les habitudes des détenus au point de les changer, de nïalÊiiteurs qu'ils étaient , en citoyens utiles. Je ne sais pourquoi je mettrais ces maisons au nom(i) Cet considérations n'empêchent point qu'on n'examine s'il ne conviendrait pas mieux au trésor public et au bonheur des militaires , de payer leur entretien dans leur province , soit en leur attribuant une rente , soit en les mettant en pension chez des particuliers. L'abbé de Saint-Pierre, qui n'était resté étranger à aucune vue du bien public , avait calculé que l'entretien de chaque militaire coûtait à l'état , dans le fastueux hôpital qu'on leur a élevé à Paris , tifois fois ce qu'il en coûterait pour l'entretenir dans son village. Voyez ses Annales po* litiques y page ^09. Digitized by VjOOQ IC

DE LA. CONS03IMATION DES RICHESSES. aSf bre des charges de la communauté ; du moment qu'elles produisent autant qu'elles consomment, elles ne sont plus a charge a qui que ce soit. Elles sont un bienfait immense dans une société nombreuse , où parmi la multitude des occupations , il est impossible , qu'il n'y en ait pas quelques-unes en souffrance. Un commerce qui change de cours , des procédés nouvellement introduits, des capitaux retirés des emplois productifs , des incendies et d'autres fléaux , peuvent laisser quelquefois sans ouvrage beaucoup d'ouvriers; souvent , avec la meilleure conduite , un homme laborieux peut tomber au dernier degré du bospîn. Il trouve dans une' maison de travail , les moyens de gagner sa subsistance , si ce n'est précisément dans la profession qu'il a apprise, au moins dans quelque 'autre travail analogue. La principale difficulté qu'on rencontre à former des maisons de travail , c'est celle de rassembler les capitaux qu'elles exigent. Ce sont des entreprises industrielles ; partant il leur faut des machines , des outiU très- variés et des matières premières sur lesquelles l'industrie puisse s'exercer. Leurs fiais ne sont remboursés qu'autant qu'elles gagnent assez pour payer, outre les dépenses de la maison, l'intérêt des capitaux qu'elles emploient. Les Êiveurs dont elles sont l'objet de la part.de l'administration publique qui , par exemple , leur fournit ordinairement des capitaux gratuits et des Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.87% accurate

181 LIVRE III « CHAPITRE 6. bâtimens , les rendraient des
^tablissemens préjudiciables à l'industrie privée , si d'un, autre côté elles
n'étaient pas sujettes à certains désavantages que n'éprouvent point les
entreprises particulières. Elles sont forcées de travailler non aux produits
qui sont les plus demandés , mais à ceux qui sont à la portée de la faiblesse
et des talens , ordinairement médiocres, de leurs ouvriers. De plus , c'est une
maxime d'ordre et de police , dans la plupart de ces maisons, d'accoutumer
régulièrement le tiers ou le quart du salaire pour préparer un petit capital à
l'ouvrier au moment de sa sortie ; précaution excellente , mais qui empêche
de fournir le travail à un prix tel que nulle autre entreprise ne puisse
soutenir leur concurrence. ^ JDes Dépenses relatives aux Edifices et
Constructions ^ publiques. Mon intention n'est point ici de passer en revue
toutes les constructions qui sont à l'usage du public, mais de donner les
méthodes qui peuvent conduire à la juste appréciation de ce qu'elles
coûtent. Quant à l'appréciation de l'avantage qu'elles rapportent, il est
souvent presque impossible de la faire , même par approximation.
Comment évaluer le service, c'est-à-dire l'agrément que les habitans d'une
ville retirent d'une promenade publique ? C'est un avantage certain de
pouvoir trouver à portée des habitations -entassées des villes, un lieu où l'on
puisse respirer un air pur.

Digitized by VjOOQ IC

DE LA CONSOMMATION DES RICHESSES. 283 peu plus
librement, prendre quelque exercice , jouir de l'ombrage et de la verdure des
arbres , laisser la jeunesse s'ébattre à l'instant

284 LIVRE III, CHAPITRE 6. premier établissement , cent mille francs; si l'intérêt que cette somme eût rapporté est de cinq pour cent , la digue coûte annuellement cinq mille francs ; et si elle oblige k trois mille francs d'entretien , elle coûte annuellement huit mille francs. On peut appliquer ce calcul aux routes , aux canaux. Une route trop large fait perdre chaque année la rente de la terre qui y est inutilement consacrée , et des frais d'entretien plus forts que ceux qui seraient nécessaires. Plusieurs des routes qui partent de Paris ont 180 pieds de large compris les bas côtés; (Juand elles n'en auraient que 60, leur largeur excéderait encore tous les besoins et poun^it passer pour magnifique, même aux approches d'une grande capitale. Le surplus est un faste inutile. Je ne sais même si c'est un faste ; car une étroite chaussée au milieu d'une large avenue dont les côtés sont impraticables durant la majeure partie de l'année , semble accuser la mesquinerie non moins que le bon sens d'une nation. Il y a quelque chose de pénible , non-seulement à voir un espace perdu , mais mal tenu ; il semble qu'on ait voulu avoir des routes superbes sans avoir les moyens de les entretenir unies , propres et soignées ; à l'exem-» pie de ces seigneurs italiens qui ont pour maisons des palais qu'on ne balaye point. Quoi qu'il en soit, il y a le long des routes d'ordinaire je parle 120 pieds qu'on pourrait fendre à la culture, ce qui fait pour chaque lieue commune 50 arpens. MainDigitized by VjOOQ IC

DE LA. eOirSIOMMATIOÎf DES RICHESSES. 1x85 tenant
qu'on mette ensemble le fermage de ces arpens , l'intérêt de^ frais de
confection , et les frais annuels d'entretien de la largeur inutile (qui coûte
quoique mal entretenue) , et l'on saura à quel prix la France jouit de
l'honneur qui n'en est pas un, d'avoir des routes deux ou trois fois trop
larges, pour arriver à une ville dont les rues sont deux ou trois fois trop
étroites (i). Les routes et les canaux sont des établissemens publics très-
dispendieux:3t , même dans les pays où ils sont établis judicieusement et
avec économie. Néanmoins il est probable que le service qu'en tire la
société, excède, dans la plupart des cas, de beaucoup la dépense annuelle
qu'ils lui causent. Pour s'en convaincre , il faut se reporter à ce que j'ai dit de
la production de valeur due uniquement à l'industrie commerciale , au
transport opéré d'un lieu dans un autre (2) , et du principe que tout ce qui est
épargné sur les frais de production , est un profit pour le consommateur (3).
A ce compte , si l'on évalue le trans(1) Sur cette largeur perdue dans
plusieurs routes de France, le voyageur à. pied ne trouve nulle part un
trottoir ferré, praticable en tout temps; point de bancs de pierre pour se
reposer ; point d^abris pour laisser passer un orage ; point de fontaines pour
se désaltérer : avantages qu'on pourrait se procurer à peu de frais. (2) Lîv. I ,
chap. 9. (3)Liv. II.chap. 4. Digitized by VjOOQIC

86 LIVRE III, CHAPITRE 6. port que coûteraient toutes les
 marchandises et denrées qui passent annuellement sur cette route , en
 supposant qu'elle ne fut pas faite, et si Ton compare l'énorme dépense de
 tous ces transports avec ce qu'ils coûtent dans le état actuel , la différence
 donnera le montant du gain que font les consommateurs de ces denrées et
 marchandises ; gain réel et complet pour la nation (i). Les canaux procurent
 un gain encore plus considérable, parce qu'il en résulte une économie
 encore plus forte (2). Quant aux édifices publics sans utilité , comme les
 palais, les arcs de triomphe, les colonnes monumen(1) C'est à tort qu'on
 dirait que si la route n'existait pas , les frais de transport ne seraient pas si
 énormes qu'on le dit ici , parce que la plupart de ces transports n'auraient
 pas lieu. La perte u'en serait pas moindre ; car on perdrait la production
 commerciale de tout ce qui se ferait de moins dans la communication entre
 ces deux villes. (a) A défaut de c^aux , il est probable qu'avec le temps on
 établira des coulisses de fonte pour communiquer d'une ville à l'autre.
 Quelque dispendieux qu'en fût le premier établissement, il est probable ,que
 l'économie qui en résulterait dans le transport , payerait bien au-delà de
 l'intérêt des premières avances. Ces coulisses de fonte , fixées dans une
 .maçonnerie , auraient , indépendamment de la facilité . du roulage ,
 l'avantage de ne point cahoter les voyageurs et les marchandises. Ces vastes
 entreprises te font dans {es Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 24.25% accurate

I>E I,A COWSaMMATIOir DES RICHESSES. 387 laies, c'est le
luxue des nations. Il n'est pas plus excusable que celui des particuliers. La
satisfaction creuse qu'en retire la vanité d'un peuple ou d'un prince , ne
balance pas les Trais, et trop souvent les larmes qu'il!» pnt coûtes. likjs où
de grands capitaux permettent de se livrer à des a?aoes considérables, et où
l'administration inspire assez de confiance pour que les entrepreneurs ne
redoutent pas4*ea perdre le fruit. Digitized by VjOOQ IC

a88 LIVRE III, CHAPITRE 7. CHAPITRE VII. Par qui sont payées les Consommations publiques. Il est rare, mais il n'est pas sans exemple de voir un citoyen faire les frais d'une consommation publique. Un hôpital fondé par lui , une route percée , un jardin public planté sur son terrain et a ses dépens , _ ne sont pas des munificences inconnues. Elles étaient beaucoup plus communes , mais bien moins méritoires, chez les anciens. Leurs richesses étaient plus souvent le fruit des rapines exercées sur leurs concitoyens et sur les ennemis ; et les dépouilles même des ennemis n'avaient-elles pas été gagnées au prix du sang des citoyens? Chez les modernes, quoique de pareils excès ne soient pas sans exemples , les richesses des particuliers sont bien plus généralement le fruit de leur industrie et de leurs épargnes. En Angleterre, où il y a tant d'établissmens fondés et entretenus aux dépens des particuliers , la plupart des fortunes qui les soutiennent, sont nées de l'industrie. Il y a bien plus de générosité k donner des biens amassés avec peine , et augmentés par des privations , qu'^à répandre ceux dont on ne doit rendre grâce qu'à Digitized by VjOOQ IC J

The text on this page is estimated to be only 29.22% accurate

De tk coff\$onMA.Tio]r i>m aiCQEssEs. aâg sa banne fortune ^
ou tout au plus à quelques instans daudace. Une autre partie des
consommations publiques chez .les Romains^ se faisait immédiatement aux
dépens des peuples vaincus. On leur imposait des tributs que les Romains
consommsiaient. Chez la plupart des nations modernes, le public est
propriétaire , soit la nation toute entière , soit les villes , bourgs et villages
en particulier, de domain^| que rautdrité publique loue ou administre àû
nom de la communauté. En France les terres labourables et les usines
appéuient au public , sont en général louées à des particuliers ; les forêts
nationales sont adminis^ trées par les agents du gouvernement. Les
pix»duits annuels de tous ces biens fournissent à une partie im-» portante
des consommations publiques. Mais la majeure partie de ces
consommations sont payées avec le produit des contributions fournies par
les citoyens ou sujets. Ils contribuent tantôt comme membres de tout l'état ,
et leur contribution se verse dans le trésor public , pû se puisent les
dépenses qui regardent l'état tout entier ; tantôt comme membres d'une
province ou d'une commune ; et leur contribua tion se verse dans la cai^é
provinciale ou com^iU-' tiale , où se puisent les dépenses qui ne regardent
que la province ou la commune. Si l'équité commande que les
consommations soient Digitized by VjOOQ IC

agO . LIVRE III, CHAPITAE 7, payées par ceux qui en jouissent
, les pays les mieux administrés sous ce rapport , sont ceux où chaque classe
.de citoyens siq>poirte les .frais des consommations publiques
proportionnellement à lavantage qu'elle en retire. • La société toute entière
jouit des bienfiiits de l'administration centrale ^ ou si Ton veut du
gouvernement ; elle jouit de même toute entière de la protection des forces
militaires ; car une province a beau ^tre a l'abri de toute invasipn, si
l'ennemi s'empare du chef-lieu , du lieu d'où l'on domine nécessairement sur
tous les autres, il pourra imposer des lois aux provinces mêmes qu'il n'aura
pas envahies , et disposera de la vie et des biens de ceux mêmes qui
n'auront jamais vu ses soldats. Par une suite nécessaire, les dépenses des
places fortes , des ports militaires , des agens. extérieurs de l'état, sont de
nature à être supportées par la société toute entière. L'administration de la
justice paraît devoir être rangée dans la classe des dépenses générales,
quoiqu'elle présente une protection, un avantage plus lo^al. Un tribunal de
Bordeaux qui saisit et qui juge un malfaiteur, ne travaille-t-il pas pour la
sûreté de la France toute entière ? Les frais de prisons, de prétoires, suivent
ceux des tribunaux. Smith veut que la justice civile soit payée par les
plaideurs; mais les tribunaux civils garantissent l'honneur et les biens de
Digitized by VjOOQ IC

1) LA CONSOMMATION DES RICHESSES. [^]Ql ceux qui ne plaident pas , autant et peut-être mieujc que l'honneur et les biens de ceux qui plaident (i). Une province, une commune paraissent jouir seules des avantages que leur procurent leur admiliistration locale, et les établissemens d'ut[^]ite, d'agrément, d'instruction et de bienfésance , qui sont à l'usage de cette portion de la société. U convient donc que les dépenses de toutes ces choses soient à leur charge, et elles sont ainsi dans beaucoup de pays. Sans doute le pays tout entier retire bien quelque avantage de l'administration d'une de ses provinces ; un étranger est à la vérité admis dans ses lieux publics, dans ses bibliothèques , dans ses écoles , dans ses promenades , dans ses hôpitaux ; mais on ne peut nier que ce ne soit pourtant les gens du canton qui" jouissent principalement de tous ces avantages. Il y a une très-grande économie à laisser l'administration des recettes et des dépenses locales aux autorités locales , surtout dans les pays où les administrateurs sont à la nomination des administrés. Quand les dépenses se font sous les yeux des personnes aux frais de qui elles ont lieu , et pour leur avantage , il se perd moins d'argent; les dépenses sont mieux appropriées aux besoins. Si vous traversez un bourg , une ville , mal pavés et malpropres , si vous voyez un canal mal (i) C'est une idée très-ingénieuse de M. Germain Garnier[^] Foyez sa note 53* , à la suite de sa traduction de Smith. Digitized by VjOOQ IC

OQI LIVRE III, CHAPITRE 7. entretenu, ou un port qui se
Comble, vous pouvez en conclure le plus souvent que l'autorité qui
administre les fonds levés pour ces dépenses , ne réside pas sur les lieux.
C'est un avantage des petites nations sur les grandes. Elles jouissent mieux
et k moins de irais de toutes les choses d'utilité ou d'agrément publics ,
parce qu'elles voient de plus près si les frais qu'elles font pour un objet, vont
k cet objet. Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 24.76% accurate

DE tA. coifsojtfMATjow DES ^icijisissEs. agS CHAPITRE VIII.
De F Impôt. Z)e5 Effets généraux de toute espèce cT Impôts. JViMPOT est
cette portion des produits d'une nation, qui passe des niains des particuliers
aux mains du gouyement pour subvenir aux consommations publiques.
Quel que soit le nom qu'on lui donne , qu'on l'appelle contribution , taxe,
droit, subsidé, ou bien don gratuit, c'est une charge imposé^ aux particuliers
, ou à desr^oions de particuliers , par le souverain, peu^ pie ou prince, pour
fournir aux consommations qu'il juge à propos de faire à leurs dépens : c'est
donc un impôt. Il n'entre point dans le pl^n de cet ouvrage d'examiner à qui
appartient le droit de voter' l'impôt. Pour l'économie politique l'impôt est
une diose dé fait , et non de droit (i). Elle étudie sa nature, elle cherche à (i)
Qu'importe , par exemple, que FimpAt soit Toté par le peuple ou par ses
représentans , afil y a dans l'état un pouToir dont les opérations Ton t rendu
tellement nécessaire , que Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 24.35% accurate

294 LIVRE ni, CHAPITRE 8. Recouvrir d'où viennent les valeurs dont il se compose, et quels sont ses effets , relativement aux intérêts des particuliers et des nations. Voilà tout. L'impôt ne consiste pas dans la substance matérielle fournie par le contribuable, et reçue par le collecteur, mais dans la valeur de cette substance. Qu'on le lève en argent, en denrées, ou* fen ^services personnels, ce sont là des^circonstances accidentelles plus ou moins favorables au contribuable ou au g^ouvernement. La cbo^e ess^entielle est la valeur de cet argent , de ces denrées, de ces service?. Du moment que cette valeur est payée par le contribuable , elle est perdue pour lui ; du moment qu'elle est consommée par le gouvernement pu pau* ses ajg^és, elle est perdue pour tout le monde, et ne se reverse point dans la société. C'est ce qui a été prouvé , je peu^e^lorslqu'il a été question des effets généraux des consommations publiques. C'est le peuple nç puisse faire autrement que de le voter ? Delolme , dans son livre sur la Constitution d'Angleterre , dit que c'est en vain que le roi voudrait faire la guerre , si le peuple ne Veut pas voter l'impôt pour la soutenir. Ne peut-on pas dire, à plus justje titre , que c'est en vain que le peuple voudrait i^efi^ser l'impôt , si le roi Fa mis dans l'iadispen sable nèces* 9ité de le payer ? La vri^ie sauy^^gar

The text on this page is estimated to be only 27.12% accurate

DK L[^] canscmukTîour hbs richesses. agS là qu'on a Yucpe IVg-
ent des contributions àbeaûêtre reversé dans la société, la valeur de ces
contributions* n'y est pas reversée , parce quelle n'est «pascendur
gratuiteiaent à la société , et que les agens du- gouv^{et}-[^] nement ne lui
restituent pas l'argent 4es contributionsi sans recevoir d'elle une valeur
égale en échange. Piar les mêmes raisons qui nous ont démontré, que la
consommation in[^]oductive n'était en rien favorable à la reproducti(»i, la
levée des impo&itions ne saucaife lui être favorable. Elle ravit au
producteur un produit dont il aurait retiré une jouissance, s'il l'eut consom[^]
méimprpductivement[^] ou un profit s'il L'eût ocmsacré à un emploi utile.
Comme un produit est nùk moyen de production, lorsqu'on lui enlève un
produit on diminue pkitôt qu'on augmente sa faculté de produire. Dira-t-on
que la nécessité de payer l'impôt oblige la classe industrielle a un
redoublement d'efforts [^] d'où résulte un accroissement de production ? mais
eih premier lieu, les efforts ne suffisent pas pour produire, et il faut encore
des capitaux , composés de produits qui sont précisément la chose que
l'impôt ravit; qui ne voit , en second lieu, que la portion de valeurs que
l'industrie ne produit que pour acquitter l'impôt*, n'enrichit pas , puisque
l'impôt la ravit et la consomme 7' Prétendre que l'impôt contribue aux.
richesses d'une nation par cela seul qu'il prélève une partie de ses produits,
qu'il l'enrichit parce qu'il consomme une partie de ses richesses , c'est tout
bonnement soutenir Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 20.27% accurate

a^Ô LIVRE lî^ CHAPITRE 8. une absurdité ; et en être la
remarqueserait une niaiserie, si la plupart des gouvernements n'agissaient
pas conformément à ce prétendu principe , si des ouvrages estimables par
les intentions et les o^maissances de leurs auteurs , n^ cherchaient pas à le
prouver (i): Que si , de ce côté les pays les plus chargés d'impôts, comme
l'Angleterre, sont en même temps les plus riches , on concluait qu'ils sont
riches parce qu'ils payent plus d'impôts, on raisonnerait mal, on prendrait
pour la cause. On n'est pas riche parce qu'on paye ; mais on paye
parce qu'on est riche. Ce serait pour un honnête un plaisant moyen de
s'enrichir que de dépenser beaucoup , par la raison que tel autre *m I ' ■■ 1
I > H I I » I » i lit > m I I I I. I < * (i) C'est par là même raisonnement au
moyen duquel on croit prouver que le luxe et les consommations sont
favorables à la production. Il est cependant d'un degré plus mauvais, en ce
que le système favorable à la consommation procure au moins quelques
jouissances à ceux qui sont chargés du doux «emploi de consommer ; au
lieu que faire payer des contributions pour obliger le peuple de produire
davantage , c'est augmenter les labeurs de la nation pour lui procurer des
maux plutôt que des jouissances ; car si l'extension des impôts permet de
soutenir une administration plus nombreuse , plus compliquée , et dont
le faste insulte aux administrés ; si elle permet de lever et d'entretenir plus
de gens de guerre qui enlèvent aux familles leurs plus précieux soutiens et
les objets de leurs affections, ce sont effectivement là des maux affreux
qu'on paye aussi chèrement que si c'étaient des jouissances^ Digitized by
VjOÔQ IC

The text on this page is estimated to be only 15.07% accurate

DE LI CONSOMMATION DES RICHESSES. 297 particulier, qui est riche, dépense beaucoup. Il est évident que œlui-ci dépense parce qu'il est riche , znais qu'il ne \$'enrkhit pas ^ar sa dépense. L'effet «19 dijstingûe facilement de la cause quand celle-ci précède l'efTet ; mais quand leur action est continue et leur existence simultanée 9 on est sujet à liçs confondre. On voit par-Bt qUe \$i l'imfôt produit souvent un bien quant à son emploi, il produit toujours un ihal quant à: sa levée. C'est un mal que les bons princes et -leis b

The text on this page is estimated to be only 24.37% accurate

298" LIVRE III, CHAPITHE 8v » rçs(i) , il est une espèce de
(latleurs donneurs d'avî^^ » qui cherchent à faire letir cour au prince en lui
» fournissant sans cesse de nouvelles idée^ pour lui » rendre de Targ-ent ;
gens autrefois en pkce pour la » plupart , à qui il ne reste de la situation
brillante ovt » ils se sont vus , que la malheureuse science de sucer » le sang
des peuples , dans laquelle ils- cherchent » » instruire le roi y pour leur
intérêt ». D'autres enfin apportent des plans de finance, et proposent des
moyens de remplir les coffres du-prince sans charger les sujets. Mais à
moins qu'im plan de finance ne soit un projet d'entreprise industrielle, îi ne
peut donner au gouvernement que ce qu'il ôte âa particulier, ou ce qu'il ôte
au gouvernement hti* même sous iine aître forme. On ne fait jamais d'un
coup de baguette c^elque chose de rien. De quelque déguisement' qu'on
eInveloppe une opération, quelques^ détotiiiSf

DE LA CONSOMMATION DES RICHESSES. 299 est une valeur qui ne se reverse pas dans la société après lui avoir été ravie ; si l'impôt n'est point un moyen de reproduction, nous pourrions conclure que les meilleurs impôts , ou plutôt les moins mauvais , sont : i**. Les plus modérés quant à leur quotité. ^, Ceux qui entraînent le moins de ces charges qui pèsent sur le contribuable sans profiter au trésor public. 3". Ceux dont le fardeau se répartit équitablement. 4*^. Ceux qui nuisent le moins à la reproduction. 5®. Ceux qui sont plutôt favorables que contraires à la morale y c'est-à-dire y aux habitudes utiles à la société. Quelque évidente que paraisse l'utilité de ces règles, j'ajouterai à chacune quelque développement: I®. Les plus modérés quant à leur quotité. En effet , l'impôt ravissant au contribuable un produit qui est ou un moyen de jouissance , ou un moyen vaît en propres termes à son fils , pour son instruction : « Les 9 rois sont seigneurs absolus , et ODi naturellement la disposition pleine et libre de tous les biens qui sont possédés > aussi bien par les gens d'église que par les séculiers , pour]i en user en tout temps comme de sages économes et suivant > le besoin général de leur état. » (Buvres de Louis XiVy Afemoires historiques y année 1666. .Digitized by VjOOQ IC

500 , LIVRE III, CHAPITRE 8^e de reproduction , lui ravit d'autant moins de jouissances ou de profits qu'il est moins considérable. Lorsqu'il est poussé trop loin , il produit ce déplorable effet de priver le contribuable de sa richesse sans en enrichir le gouvernement ; c'est ce qu'on pourra comprendre, si l'on considère que le revenu de chaque contribuable offre toujours la mesure et la borne de sa consommation , productive ou non. On ne peut donc lui prendre une part de son revenu sans le forcer à réduire proportionnellement ses consommations. De là^e diminution de demande des objets qu'il ne consomme plus , et notamment de ceux sur lesquels est assis l'impôt; de cette diminution de demande résulte une diminution de production, et par conséquent moins de matière imposable, il y a donc perte pour le contribuable d'une partie de ses jouissances, perte pour le producteur d'une partie de ses profits, et perte pour le ^ec d'Une partie de ses recettes .(i). . .', C^e% pour cela qu'^eju^e impôt ne rend jamais au fisc ^en proportion de l'extension qu'on lui donne , d'où (i) En France, avant 1789 , la consommation du sel était évaluée par année ^e neuf livres de poids» par personne dans les pays de gabelle^e,

DE LA CONSOMMATION DES RICHESSES. 361 est ne cet adage dans l'administration des finances , que deux et deux ne font pas quatre. Un impôt exagéré détruit la base sur laquelle il porte ; il la détruit soit qu'il soit assis sur des objets de nécessité, où bien sur des objets de luxe : avec cette seule différence que sur ces derniers il supprime , avec une portion de la matière imposable , la jouissance qui pouvait résulter de sa consommation ; et qu'assis sur des objets indispensables , il supprime également le produit et la consommation , et avec eux le contribuable. Des exemples assez frappans justifient ces principes, d'ailleurs bien évidens, et montrent ce que les gouvernemens plus éclairés sur leurs vrais intérêts, peuvent gagner à être modérés. Lorsque Turgot, en 1775 , réduisit à moitié les droits d'entrée et de halle sur la marée qui se débitait à Paris, le montant total de ces droits resta le même. Il fallut donc que la consommation de cette denrée eût doublé; les pêcheurs et ceux qui font le commerce de la marée doublèrent donc leurs affaires et leurs profits ; et comme la population s'accroît à la suite de la production, le nombre des consommateurs diminue des autres maux que causait la gabelle » comme de nuire à l'aménagement des bestiaux et aux salaisons ; d'armer une partie de la nation contre l'autre , les commis et les contribuables ; et de peupler les galères de gens

30a iLIVaB III, Cn/LPITRE 8 dut s'augmenter ; le nombre des producteurs dut augmenter aussi ^ car l'augmentation des profits , c'est-à-dire, des revenus, entraîne l'augmentation des familles; il est hors de doute que le produit de plusieurs autres contributions s'améliora par suite de l'augmentation des profits de la production ; et le gouvernement se fit honneur en allégeant le fardeau des impôts. Les agents du gouvernement, régisseurs ou fermiers des droits, forts de l'ascendant que l'autorité leur prête , parviennent trop souvent à faire décider en leur faveur les obscurités des lois fiscales; ce qui équivaut à une extension de l'impôt. Le même ministre adopta une marche opposée : il décida tous les cas douteux en faveur du contribuable* Les traitans jetèrent les hauts cris , disant qu'ils ne pourraient tenir leurs engagements envers le roi , et offrant de compter de leur bourse. L'événement prouva contre leur opinion en faveur de la production et la consommation qui en est la suite , que les profits qui, sur le bail précédent, n'avaient été que de 55 millions 550 mille livres, s'élevèrent à 60 millions; augmentation qui serait difficile à croire , si c'était une chose moins bien constatée (i). (1) (Euvres de Turgot, Tome I, page 170. Les profits des fermiers généraux étaient rigoureusement constatés , parce que le roi entraînait en partage de leurs bénéfices. . Digitized by VjOOQIC

The text on this page is estimated to be only 24.50% accurate

DE L'ÉTAT DE LA CONSOMMATION DES RICHESSES. On lit dans l'Essai politique sur la Nouvelle-Espagne (i) de M. de Humboldt, ouvrage plein de documents précieux, que pendant les treize années qui suivirent 1778 époque où le gouvernement espagnol adopta un système un peu plus libéral pour l'administration de ses colonies son revenu brut augmenta, pour les treize années y au Mexique seul, de plus de 102 millions de piastres (560 millions de francs) ; et des suites si avantageuses, qu'elles ont passé nos espérances. Les ventes ont augmenté de cinq millions de livres » pesant à douze millions, malgré beaucoup de circonstances » défavorables ; mais, outre cet avantage, nous avons retiré » de cette opération celui d'affaiblir tellement la contrebande, que le revenu public se trouve augmenté à un degré dont » tout le monde est étonné. » Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 23.77% accurate

304 LIYAK lit, CHAPITRE 8. est heureux de pouvoir prouver que la modération n'est pas une duperie. Poursuivant notre marche, nous déduisons des mêmes principes que les impôts, quels qu'ils soient, qui ont le moins d'inconvénients, sont : t^A. Ceux qui entraînent le moins de ces charges qui pèsent sur le contribuable sans profiter au trésor public. Plusieurs personnes ne regardent pas les frais de recouvrement comme un grand mal, parce qu'elles, les croient reversés dans la société sous une autre forme. On ne peut que les renvoyer à ce qui a été dit plus haut (chap. 5, §. i^{er}). Les frais ne sont pas plus reversés que le principal des contributions, parce que l'un comme l'autre ne consistent pas dans le numéraire qui acquitte la contribution, mais dans la valeur avec laquelle le redevable a acquis ce numéraire, et dans la valeur que l'administration acquiert par son moyen, valeur qui est bien réellement consommée et détruite. Les besoins des princes, plus encore que l'amour des peuples, ont forcé depuis deux siècles la plupart des états de l'Europe à mettre dans leurs finances bien plus d'ordre qu'auparavant. Comme on fait supporter aux peuples à peu près tout le fardeau qu'ils peuvent porter sans se fâcher, toutes les économies faites sur les frais de recouvrement, ont été un gain pour le fisc. Digitized by VjOOQ IC

1>E L'JL CONSOMMATION DES HICHESSES. 305 On voit dans le^ mémoires de Sully (i) que pour 30 millions que fesaient entrer au trésor royal les contributions en 1 698 , il soitaît de la bourse des particuliers 1 50 millions. « La chose paraissait incroya» ble , ajoute Sully , mais à force de travail , j'en assu» rai la vérité ». Sous le ministère de Necker les frais de recouvrement, sur 557 TMiUi^ns 500 mille livres, ne se montaient plus qu'à 58 millions. La France employait encore sous ce ministère a50 mille personnes pour le recouvrement des impositions ; mais la plupart avaient en même temps d'autres occupations. Ces frais étaient comme on voit de 10 j pour cent environ, et excédaient encore de beaucoup ceux qu'occasionne le recouvrement des impôts en Angleterre (2). Mais ce ne sont pas seulement les frais de perception qui sont une charge pour les peuples , sans être un profit pour le trésor public. Les poursuites , les frais de contrainte, n'augmentent pas d'un sol les recettes et sont une addition aux charges. C'est même une addition qui retombe sur les contribuables les plus nécessiteux ; les autres n'attendent pas la contrainte. Ces moyens odieux de faire payer les contri(i)Liv. XX. (3) Sous Buonaparte , qui , dans cette partie , comme dans presque toutes les autres , a fait rétrograder la marche de la civilisation, les frais de perception (dans lesquels il faut comprendre les frais de contraintes et les fonds de non-yaleurs) étaient redevenus bien plus considérables ; mais on ne connaît pas encore positivement retendue du mal qu'il a fait. II. 20 Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 23.62% accurate

306 LIVaE III, CHAPITRE 8. butions se réduisent à cette proposition : Fous r^a^ez pas les moyens de payer dix francs : en ce cas je vais "Voies en demander douze. On n*a pas b^oin de mc^ens violens pour faire payer, lorsque les contributions sont légères comparées aux facultés des contribuables ; mais ^uandon a le malheur d'avoir de trop forts impôts à foire rentrer, oppression pour oppression, les saisies valent mieux. Le contribuaMe dont on saisit et vend les effets jusque concurrence de sa coatrîbutioii , au moins ne paye pas au-delk de ce qu'il doit payer , et ne fait aucuns fi^is qui n'entrent au tré-* Sûr pid>lic. C'est par une raison pareille que les travaux qui se font par icorvée, ccmime autrefois les grands chemins ea Frauce , sont de mauvais impots. Le temps perdu pour se rendre de trois ou quatre lieues à l'endroit du ta*avail ; celui qui se perd dans un ouvrage qui n'est pas payé, et qu'on fait à centre-cœur, est une perte pour le coiH;ribU(abte , sans être un profit pour le public. Souveirt aussi la perte occasionnée par une int^ruption forcée de travail agricole , est plus considérable que le produit du travail obligé qu'on y substitue, en supposant même qu'il fut bien fait. Turgot deip^nda aux ingénieurs àos provinces im devis des dépenses qu'exigeraient, année commune, les routes pour leur entretien , en y ajoutant autant de constructions nouvelles qu'il en avait été fait jusqu'alors. On leur recommanda d'établir leurs calculs ^ui' Iç pied
Digitized by Google /

The text on this page is estimated to be only 22.81% accurate

DE LA CONSOMMATION DES RICHESSES. L'objet de la plus forte dépense possible. Ils la portèrent à 10 millions pour tout le royaume. Turgot évaluait à 40 millions le? parties

308 LIVRE III, CHAPITRE 8. qui est surtaxe paye mal. Des deux parts le fisc éprouve un déficit. Est-il équitable que l'impôt soit levé sur cette portion des revenus qu'on consacre aux superfluités plutôt que sur celle qu'on emploie à l'achat des choses nécessaires ? La raison le conseille ; car les dépenses superflues ne sont jamais reproductives , tandis que les dépenses nécessaires , outre la satisfaction d'un besoin qu'elles procurent, sont fréquemment accompagnées d'une reproduction. L'humanité n'exige pas moins que réconomie politique qu'on fasse de préférence porter l'impôt sur les superfluités, car il vaut mieux nuire à une jouissance dont on peut se passer qu'à la satisfaction d'un besoin impérieux. Mais chaque fois qu'on veut marquer la limite qui sépare le nécessaire du superflu , on est embarrassé ; et comment ne le serait-on pas ? de même que les couleurs de Farc-en-ciel , ils se fondent l'un dans l'autre par des nuances inappréciables. L'idée du nécessaire et celle du superflu ne sont point absolues ; elles sont relatives aux temps , aux lieux , à l'âge , à l'état des personnes , et si l'on voulait n'asseoir l'impôt que sur le superflu , on ne viendrait pas à bout de désigner le point où il devrait s'arrêter. Tout ce qu'on sait , c'est que les revenus d'un homme ou d'une famille, peuvent être modiques au point de ne pas suffire à leur existence, et que depuis ce point jusqu'à celui où ils peuvent satisfaire à toutes les sensualités de la vie , à Digitized by VjOOQ IC

DE Zk COÛSOMMATION DES RICHESSES. Sog toutes les jouissances du luxe et de la vanité , il y a dans les revenus une gradation imperceptible , et telle qu'à chaque degré , une famille peut se procurer une satisfaction toujours un peu moins nécessaire jusqu'aux plus futiles qu'on puisse imaginer ; tellement que si l'on voulait asseoir l'impôt de chaque famille, de manière qu'il fût d'autant plus léger qu'il porte sur un revenu, plus nécessaire , il faudrait qu'il fiit non pas simplement proportionnel y mais d'autant plus faible que le revenu est plus borné , et d'autant plus fort qu'il est plus considérable. En effet, et en supposant l'impôt purement proportionnel au revenu, d'un dixième par exemple , il enlèverait à une famille qui possède trois cent mille francs de revenu, 30 mille francs. Cette famille en conserverait 270 mille à dépenser par an, et Ton peut croire qu'avec un pareil revenu, non-seulement elle ne manquerait de rien, mais qu'elle se conserverait encore plusieurs de ces jouissances qui ne sont pas indispensables pour le bonheur; tandis qu'une famille qui ne posséderait qu'un' revenu de trois cents francs , et à qui l'impôt n'en laisserait que 270 , ne conserverait pas , dans nos mœurs et au cours actuel des choses , ce qui est rigoureusement nécessaire pour exister. On voit donc qu'un impôt qui serait simplement proportionnel, serait loin cependant d'être équitable ; et c'est probablement ce qui a fait dire à Smith ; « Il n'est point déraisonnable que le riche contribuo Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 22.46% accurate

310 LIVRE III, CHAÎTÈ 8. }> aux dépenses publiques , non-seulement à propor-» 9> tion de son revenu , mais pour quelc[ue chose de » plus. » (i) 4*- Ceux qui nuisent le moins à la repfx>duction. Parmi les valeurs cpie Timpôt ravit aux particulier^, une grande partie sans doute , si elle leur eût été laissée, aurait été employée k la^tisfaction de leurs besoins et à leurs jouissances ; mais une autre partie aurait été épargnée et Routée a leurs capitaux préduc* tife. Ainsi l'on peut dire que tout impôt nuit k la repro* duction en ;uisant k Taccumulation des capitaux productifs. Toutefois l'impôt nuit plus directement encore aux capitaux , lorsque pour le payer le contribuable doit nécessairement détourner une partie dé cent qui sont déjà voués k la production. Tel est un impôt sur les (i) Rich, des Nat Liv. V, ch. 9. On dit à cet égard que l'impôt progressif a le fâcheax effet d*étfiblir une prime de découragement sur le» effoMs et lei épargnes qui favorisent]a multiplication des capitaux. Mais qui ne voit que l^m-* pôt , quel qu'il soit , ne prend jamais qu'une part , et ordi* nairement une part très-moderée de l'accroissement qu'un particulier donne à sa fortune , et qu'il Yeste à chacun , pour augmenter sa fortune , une prime d'encouragement supérieure à la prime de décourageaient ? Celui qui augmente son revenu de mille fratics , et qui paye en fconséquencc ôoo francs d'augmentation dans 4e» contributions » multiplie néanmoins ses jouissances bien {^lus encore que ses sacrifices. Voyez ce qui est dit plus loin dans ce même chapitre , §. 4 ; sur l'impôt territorial d'Angleterre.

Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 16.93% accurate

DE LA COVSOUMATIOUF BIS RICHSSISES. 311 fluccessioiis.
Un héritier qui entre en possession d'un héritage de cent mille francs ^ s'il
est obligé de payer au fisc cinq pour cent ^ ne ks prendra pas sur son ^
vêtement ordinaire, qm est de ^ gfevé de l'impôt ordi* naire, mais bien sur
l'héritage qm se ^a réduit pour lui • h 85 mille francs. Or la fortune du dâunt
étant i ^é ^ pour 100 mille francs , et la même fortune ne fêtant par son
successeur que pour 85 mille , le capital de la nation est dknkwé des 5 mille
francs perçus par le fisc. Il en est de même de lotis les

3ia LIVRE III, CHAPITRE 8. pas gêner la circulation des propriétés ; que lui importe que telle propriété se trouve entre les mains d'une personne ou d'une autre , pourvu que la propriété subsiste? — Il lui importe toujours que les propriétés aillent le plus facilement qu'il est possible où elles veulent aller , car c'est là qu'elles rapportent le plus. Pourquoi cet homme veut-il vendre sa terre? c'est parce qu'il a en vue l'établissement d'une industrie dans laquelle ses fonds lui rapporteront davantage. Pourquoi cet autre veut -il acheter la même terre ? C'est pour placer des fonds qui lui rapportent trop peu , ou qui sont oisifs , ou bien parce qu'il la croit susceptible d'améliorations. La transmutation augmente le revenu général , puisqu'elle augmente le revenu des deux contractans. Si les frais sont assez considérables pour empêcher l'affaire de se terminer, ils sont un obstacle à cet accroissement du revenu de la société. Ces impôts qui détruisent une partie des moyens de production de la société , qui par conséquent privent d'ouvrage et de profits une partie des hommes industriels qu'elle contient , ont cependant au plus haut degré une qualité qu'Arthur Young , homme savant en économie politique, réclame dans un impôt, celle d'être payé avec facilité (i). En cette matière on n'a que le choix des inconvénients. (i) C'est par cette raison que le droit d'enregistrement

Digitized by VjOOQ IC

DE LA. CONSOMMATION DES RICHESSES. 3x3 Les impôts sur les procédures , et en général tous les frais qu'on paye aux gens de loi , sont pris de même sur les capitaux ; car on ne plaide pas suivant le revenu qu'on a , mais suivant les circonstances où Ton se trouve jeté, les intérêts de Éimille où Ton est compliqué , et l'imperfection des lois.. Les confiscations portent également sur les capitaux. L'impôt n'influe pas sur la production seulement en altérant une de ses sources, les capitaux; il agit encore a la manière des amendes , en punissant de certaines productions et de certaines consommations. Tous les impôts qui portent sur l'industrie, comme les patentes ou permissions d'exercer une industrie , sont dans ce cas là ; mais lorsqu'ils sont modérés , l'industrie surmonte facilement l'obstacle qu'ils lui présentent. L'industrie n'est pas seulement frappée par les impôts qui lui sont directement demandés , elle l'est encore par ceux qui portent sur la consommation des denrées dont elle fait usage. . En général les produits de première nécessité sont ceux qui sont consommés reproductivement , et les impôts qui les défavorisent , nuisent à la reproduction. a pu être porlé si haut en France. Peut-être que s'il était baissé , il rapporterait au fisc la même somme ; et la nation , outre que ses capitaux seraient moins entamés , y gagnerait une plus libre circulation des propriétés. Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 18.08% accurate

314 tiVRE III, CHAPITRE 8. Cék est plus gériéralement vrai encore des matières premières des arts, qui ne peuvent être consomnlëea que reproductiyementé Lorsqu'on met xm droit excès-* sif sur les cotons , on nuit à la production de tous kt tissus dont cette matière est la base. Si la taleur totale ajoutée aux cotons par les diverses manu&clurea s'élève ^ un certain pap à cent millions par an , et que les droits réduisent de moitié cette activité , alors iimpôt ravit chaque année à ce pays cinquante Millions, indépendamment de ce qu'il fait entrer dans le trésor (i). Le Brésil est un pays abondant en denrées qui sa conserveraient et s'emporteraient au loin , si l'on pouvait les saler. Les pêcheries y sont très-abondantes, et les bestiaux^ s'y multiplient si facilement, qu'on y (i) £a Angleterre , même en France, afin d'encourager les manufactures , on donne des primes pour ^i^lportation dé Certaines matières brutes. C'est tomber dans un eïcès opposé. t>âprès4 U même prittcipe , loin de faire payer une contribution foncière, on devrait payer une gratificatiott à ceux (}ui ont la botité de cultiver la terre ; car l'industrie agricole fournit aussi des matières brutes à la plupart des manufactures , et notamment le blé , qui , par l'élaboration des ouvriers , est transformé en marchandises d'une valeur supérieure aux valeurs consommées. Les droits de douane sur quelque matière que ce soit, sont aussi équitables que rimp6t foncier j mais comme l'un et Fautrc ne peuvent produire que du mal , le mal en d'autant plus petit , que Vitùpât est plus léger. Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 23.44% accurate

DE UK COKSOIfMATIQIf DES RtCfiCSSES* 315 tue un bœuf pour la peau seulement C'est de là que sont approvisionnées , en g^rande partie , les tanneries d'Europe. Mais l'impôt sur le sel empêche qu'on n'y emploie la salaison pour conserver et exporter la viande et le poisson ; et pour quelques cent mille francs qu'il rapporte au fisc, il nuit d'une manière in« calculable aux productions de ce pays , et aux contri« butions que ces productions pourraient payer. Par la même raison que l'impôt , agissant comme ferait une amende , décourage les consommations re* productives, il peut décourager les Consommations stériles, et alors il produit le double bien de ne pren^ dre point une valeur qui aurait été employée repro* ductivement , et celui d'éloigner de cette inutile con« sommation des valeurs qui peuvent être employées plus ÊLvorablement pour la société. C'est l'avantage de tous les impôts qui portent sur des objets de luxe (i). Quand le gouvernement , au lieu de dépenser le produit des contributions levées sur les capitaux , les emploie d'une façon reproductive , ou lorsque les par^ (i) Lorsqu'on est obligé de frapper d'impôt une certaine consommation^ ou une industrie Qu'on ne veut cependant pas détruire , ni même diminuer , on doit la charger d'abord légèrement , et augmenter le fardeau avec lenteur et précau^ tion. Veut- on , au contraire , réprimer , détruire une coti«* sommation ou une industrie illicbeuse ? de prime - abord il faut la frapper de tout l'impôt qu'elle doit subir* Digitized by VjOOQ IC

316 LIVRE III, CHAPITRE 8. ticulars rétablissent leurs capitaux, par de nouvelles ^pai^es y alors ils balancent, par un bien opposé, le mal que &it Timpôt. Mais rien n'est plus ^are qu'un gouvernement qui emploie comme capital une partie de l'argent levé comme contribution. Ck)lbert le fit quand il prêta aux fabricans de Lyon. Les magistrats d'Hambourg et quelques princes allemands versaient des fonds dans des entreprises industrielles. L'ancien gouvernement de Berne plaçait, dit-on, chaque année une partie de ses revenus. On n'en trouverait peut-être pas beaucoup d'autres exemples. 5^ . Ceux qui sont plutôt faxforables que contraires a la morale y c'est-à-dire aux habitudes utiles a la société. Un impôt influe sur les habitudes d'une nation de même qu'il influe sur ses productions et sur ses consommations; il attache une peine pécuniaire à certaines actions , et il a le caractère qui rend les peines efficaces : c'est d'être en général une amende modérée et inévitable (i). C'est donc indépendamment du tribut, de la ressource qu'il offre aux gouvernemens une arme très-puissante entre leurs mains , pour pervertir ou corriger , encourager la paresse ou le travail,^ la dissipation ou -l'économie. (I) Cette efficacité des peines , lorsqu'elles sont modérées ^t inévitables , est très-bien prouvée dans Beccaria : Traitfi iies Déliu et des Peines. Digitized by VjOOQ IC

DE LA CONSOMMATION DES RICHESSES. Siy Avant la révolution de France , quand les terres pBoductivement cultivées étaient assujéties à l'impôt des vingtièmes , et que les terrains d'agrément ne payaient rien, ne donnait-on pas une prime au luxe aux dépens de l'industrie ? Lorsqu'on fesait payer le droit de centième denier à ceux qui rachetaient une rente foncière , ne frappait-on pas d'une amende une action favorable aux Ëunilles comme à la société? ne punissait-on pas. les sacrifices louables que s'imposent les personnes rangées pour libérer leurs héritages ? La loi de Buonaparte, qui fait p^yer chaque année par chacun des élèves des pensionnats particuhers , une somme au profit de l'université , ne fi:*appe-t-elle pas d'une amende l'instruction de la jeunesse de qui seule on peut attendre l'adoucissement des mœur& et le développement des facultés des nations (i)? (i) Cet impôt est d'autant plus inique , que lorsqu'il ne porte pas sur des orphelins , il tombe sur des pères et des mères, sur des personnes qui sacrifient une partie de leur bien-être pour élever des citoyens à l'état ; que l'impôt est d'autant plus fort , que les parens ont plus d'enfans , c'est-àdire plus de sacrifices à faire ; et qu'il est sans proportion avec la fortune des contribuables , puisque l'enfant pauvre paye autant que le riche. Un père de famille d'une fortune modérée qui n'a qu'un fils , paye à l'université^ en vertu d« cette loi , plus qu'il ne paye au trésor public pour toutes ses autres contributions. C'est bien pis s'il a plus d'un fils. De mapière que l'usurpateur avait fait de cette institution une Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 10.09% accurate

)18 ttVBE tll, CHAPITALC 6. hotsqjix^oa établit, en guise
dimpôt, des loteries, des mai^ni de jeu , ne &vorise-t«on pas un vice fatal
Ml repoa des (amilles , fatal à la prospérité des états ? Quel affreux métier
ne &it pas un gouvernement, lorsque , pareil à la plus vile courtisane , il
excite un penchant honteux, et que semblable aux escrocs qu'il punit de la
flétrissure , il présente a Favidité qu au be\$oin , l'appât d'une chance
trompeuse (i)! mm w »i%i II ■■ » II' mil 1 1 II II I ■■ Il ■■ I I II Mil I j I
m iia^jii |,Biiii machine fi\$çale (jui aurait sufli pour piou^er uu peuple dan»
la barbarie , lors même la faire entrer per for/ce, \$t k greuds freis» dans les
têtes; et si une das&e particulière d« ia soi^té doit payer les frais modérés
de cette instruction » ce doit être ce)l« qui 9 n'ayant point d*enfants >
recueille kl fruits de la milisation « sans eis stoIt les charges, (il) l^
Jk>terlei et les jeux i outre l'ergent des ponus ^ Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 20.04% accurate

I>£ tJL CX>1tSb%TMkTI01X DES RÎdHESSESi SIQ te\$ ioipots
, au contraire , qui découragent et rendent plus rares Les dépenses du vice et
de la vanité', peuvent être utiles comme moyen de répression,
indépendamment de la ressource qu'ils procurent au gouvernement.
Humboldt parle d'un impôt mis sur les combats de coqs au Mexique ; le
gouvernement en retire 45 mille piastres, et l'avantage de mettre des bornes
à un genre de divertissement blâmable. Quand l'impôt est excessif où
inique , il provoque d'abord ;*audes^de musses déclarations, des mensonges*
Les gens honnêtes sont mis dans l'alternative , ou de trahir la vérité, ou de
sacrifier leurs intérêts en faveur des redevables qui n'ont pas les mêmes
scrupules. Ils éprouvent le sentiment , toujours pénible, dçut on ne peut se
défendre en voyant attacher le nœud , et même leur fortune perdre un t^ifips
qui pourrait être profitablement employé. C'est une partie de l'impôt qui ne
tourne pas' au profit du fisc. Les chances du hasard ont ^ eu outre , une
fâcheuse influence ^ qu'elles habituent l'homme à attendre de la fortune ce
qu'il devrait obtenir de ses talents et de son courage ; qu'elles l'accoutument
à chercher ses gains dans les pertes faites par les autres , plutôt que dans les
véritables fruits de la richesse. Les récompenses d'un travail actif
paraissent être iAe#quies auprès des amorces d'un gros lot. Les loteries et les
jeux n'ont d'ailleurs un impôt qui) quoique volontaire , porte presque
entièrement sur la classe nécessaire* teuse, à qui le besoin peut seul faire
braver la défaveur d'un jeu inégal. C'est presque toujours le pain de la
misère qu'on y hasarde , lorsque ce n'est pas le fruit du crime« Digitized by
VjOOQ IC

SaO LIVRE III, CHAPITRE 8. les punitions du crime à des actions , je ne dis pas seulement innocentes par elles-mêmes , mais souvent très-utiles au public. Telles sont les principales règles d'après lesquelles, lorsqu'on veut avoir égard à la prospérité publique , il convient de juger tous les impôts nés et à naître. Après ces observations applicables à toutes les sortes de contributions , il peut être utile d'examiner les diverses manières dont elles sont assises , ou en d'autres termes, à l'occasion de quoi la demande en est faite au contribuable , et sur quelles classes de contribuables retombe principalement leur fardeau. §.2. Des différentes manières cf asseoir r Impôt y et sur quelles classes portent les divers Impôts. L'impôt se compose, ainsi qu'on l'a vu , de produits, ou plutôt de la valeur des produits exigés des contribuables de la part des gouvernemens. Mais quels effets résultent de la nature des produits exigés , de la manière dont on en répartit le fardeau , et sur qui retombe la perte (qui résulte infailliblement pour quelqu'un) dJB la contribution acquittée ? Telles sont les questions dont on ^st fondé à demandçx la solution à l'Économie politique. L'application qui sera faite des principes à quelques exemples particuliers, montrera comment on peut les appliquer dans tous les autres cas. Digitized by VjOOQ IC

DÉ LA CONSOMMATION DES RICHESSES. 3a I L'autorité lève les valeurs dont se composent les contributions, tantôt en monnaie, tantôt en, nature, selon qu'il convient le mieux à ses besoins ou aux facultés des contribuables. Mais quelle que soit la forme et la matière, la contribution est toujours le montant de la valeur des choses livrées. Si le gouvernement , sous prétexte qu'il a besoin de blé , ou de cuirs, ou d'étoffes, oblige le contribuable à faire un achat de ces diverses marchandises , la contribution s'élève au niveau de ce que le contribuable a été obligé de payer pour se les procurer, ou au niveau de ce qu'il les aurait vendues , si on les lui avait laissées. Quelle que soit l'évaluation que le gouvernement en fait par le droit du plus fort, le montant de la contribution ne peut s'apprécier autrement que je ^ens de le dire. De même les frais de perception , sous quelque forme qu'ils soient présentés , sont toujours une addition à la contribution , quoique l'autorité n'en fasse pas son profit ; et lorsque le contribuable est obligé de perdre du temps ou 'de transporter des marchandises pour s'acquitter, sa contribution est plus forte de toute la valeur du temps qu'il perd et des transports qu'il exécute. On doit encore comprendre dans les contributions qu'un gouvernement impose au peuple qu'il régit , toutes les dépenses que ses opérations font nécessairement retomber sur lui. Ainsi, quand il fait la guerre, II. 21 Digitized by VjOOQ IC

3aïi LIVRE III, CHAPITRE 8. le fardeau qu'il impose à la nation, s'accroît de la valeur de l'équipement et de l'argent de poche dont se fournissent les 4nilitaires , ou que leur famille fournit pour eux ; il s'accroît de la valeur du temps perdu par les milices ; il s'accroît des sommes payées pour les exemptions et les rertiplacements ; il s'accroît du montant des frais de logement des gens de guerre, ainsi que des ravages et des' spoliations dont ils se rendent coupables ; il s'accroît des secours et des traitemens qu'ils obtiennent de leurs parens ou de leurs compatriotes à leur retour ; il s'accroît même des aumônes que la misère, enfantée par un mauvais régime , arrache a la compassion ou à la pitié. En effet, aucune de ces valeurs n'aurait été ôtée aux citoyens ou sujets, sous un régime meilleur. Ces valeurs ne sont pas entrées dans le trésor du prince , mais les peuples les ont payées , et leur montant a été aussi complètement perdu que si elles avaient contribué au bonheur de Pespèce. Nous venons de nous former une idée de l'étendue des sacrifices des contribuables; au sein de quelles valeurs en puisent-ils le montant ? ce ne peut eti'e que dans les produits annuels de leur industrie , de leurs capitaux ou de leurs terres : c'est-à-dire , dans leurs revenus ; ou bien dans les valeurs qu'ils emploient à h production ou qui sont mises en réserve pour être ainsi employées : c'est-à-dire , dans leui-s capitaux. Digitized by VjOOQ IC

PB LA. COIF SOMMATION DES RICHESSES. 3a 3 Quand les contributions sont modérées , non-seu* lement le contribuable peut les prendre entières sur ses revenus, mais elles ne lui ôtent même pas tout moyen de faire des épargnes ; et si quelques contri* buables sont obligés, pour les payer, d'entamer leurs capitaux, ce que la masse des capitaux perd ainsi, est avantageusement remplacé par les épargnes que per*»met , à d'autres , un ordre de choses aussi favorable. II n'en est pas de même quand une autorité militaire , une autorité usurpée , fait payer des tributs excessif. Une forte partie de ces impôts , est alors prise sur les valeurs accumulées et placées : sur les capitaux ; et si cette autorité domine plusieurs années de suite sur le même pays , elle altère ainsi chaque année davantage les revenus de la suivante , d'une manière progressive , et amène la ruine et la dépopulation dont elle est elle-même victime, quand ses propres excès n'accélèrent pas son renversement. Une autorité régulière et conservatrice voit au con,lraire chaque année s'augmjnter les profits et les revenus sur lesquels se paye l'impôt; et, sans en élever la proportion, le montant des contributions devient plus considérable par cela seul que la matière imposable se multiplie. Le gouvernement intéressé, comme on voit, à modérer les charges des peuples, l'est aussi k les répartir équitablement, c'est-à-dire, à atteindre la totalité des revenus particuliers , et à ce qu'un

genre de Digitized by VjOOQ IC

324 LIVRE III, CHAPITRE 8. revenu ne soit pas plus chargé qu'un autre. En effet, lorsque les revenus sont imparfaitement atteints, l'impôt rencontre plus promptement les bornes des facultés de certains contribuables, tandis qu'il effleure à peine celles de beaucoup d'autres ; il devient vexatoire, destructif, avant d'être aussi considérable qu'il pourrait l'être. C'est un fardeau qui paraît lourd, non pas à cause de son poids , mais parce qu'il n'est pas supporté par un assez grand nombre d'épaules. On peut ranger sous deux . chefs principaux les différentes manières qu'on emploie pour atteindre les revenus des contribuables. Ou bien on leur demande directement une portion du revenu qu'on leur suppose : c'est l'objet des contributions directes ; ou bien on leur fait payer une somme quelconque sur certaines consommations qu'ils font avec leur revenu : c'est l'objet de ce qu'on, nomme en France contributions indirectes. Mais , soit dans un cas , soit dans l'autre , la chose évaluée qui sert de base à la contribution déniandée, n'est pas la matière imposable ; ce n'est pas nécessairement cette valeur dont on lève une partie ; elle n'est qu'un moyen, plus ou moins imparfait, de connaître un revenu qu'on veut atteindre , lequel présente ^evil la vraie matière imposable. Et si l'on pouvait compter sur ^a bonne foi du contribuable, un seul moyen suffirait : ce serait de lui demander quels sont ^^ profits annuels , quel est son revenu. Il ne Digitized by VjOOQ IC

DE LA CONSOMMATION DES RICHESSES. 315 faudrait point d'autre base pour la fixation de son contingent; il n'y aurait qu'un seul impôt, et jamais impôt n'aurait été plus équitable, et n'aurait moins coûté de perception.. . 1⁰ ur . asseoir les contributions directes,; c' est-à-dire 5 pour déterminer queU individus doivent payer, et combien ils, doivent payer, tantôt les gouvememens exigent des particuliers l'exhibition de leurs baux ; à défont de baux, ils çvaluept la valeur, locative des biens-fonds, et «demandent au propriétaire une part de ce revenu : c'est la contribution foncière. Tantôt ils jugent du revenu par le loyer de l'habitation qu'on occupe, par le nombre des domestiques, des chevaux, des voitures qu'on.^ entretient, et* font de cette évaluation la base . de leurs demandes : c'est ce qu'on nomme en France la contribution mobilière. Tantôt ils estiment les profits que l'on peut faire suivant l'espèce d'industrie qu'on exerce, l'étendue de la ville, le local où elle est exercée : c'est la base de l'impôt qu'on appelle en France les patentes. Toutes ces manières d'asseoir l'impôt, en font des contributions directes. Pour asseoir les contributions indirectes et celles dont on veut fi'apper les consommations, tantôt on demande au propriétaire d'un produit et dès l'origine de ce. produit, une part quelconque de sa valeur, comme on uât en France: pour le sel ; * Digitized by VjOOQ IC

320 LIVRE III, CHAPITRE 8. Tantôt cette demande est faite au moment où le produit franchit les frontières (les droits de douanes), ou l'enceinte des villes (Foctroi) ; Tantôt c'est au moment que le produit passe de k main du dernier producteur dans celle du consommateur , qu'on fait contribuer celui-ci (en Angleterre par le stamp-dutjr, en France pclr Timpôt «ur les billets de spectacles) \ Tantôt le gouvernement exige que la marchandise porte une marque particulière qu^il fait payer, comme le contrôle dé l'argent , le timbre des journaux ; Xantôf il s'empare de la préparation exclusive d'une marchandise , ou d'un service public , et les vend à un prix*monopole , comme le tabac ou le titinsport des lettres par la poste ; Tantôt il frappe , non la marchandise elle-même, mais l'acquittement de son prix, comme il le fait par le timbre des quittances et des effets de commerce. Toute\$ ces manières de lever les contributions, les rangent dans la classe des contributions indirectes y parce que la demande n'en est adressée à personne directement , mais au produit , à la marchandise frappée de l'impôt (i). On conçoit facilement que tel revenu qui pourrait (i) Et non parce qu'elles atteignent indirectement le contribvable ; car si elles tiraient leur dénomination de bette dernière circonstance , il faudrait donner le m^me nom* i der Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 25.31% accurate

DE LA CONSOMMATION DES RICHESSES. 3 27 n'être pas atteint par un de ces genres de contributions, l'est par un autre, et que c'est un grand acheminement à l'équitable répartition des charges publiques, que la multiplicité des formes sous lesquelles elles se présentent, pourvu toutefois que chacune en particulier soit maintenue dans les bornes d'une certaine modération. Chacune de ces manières d'asseoir l'impôt, outre l'inconvénient général d'appliquer une partie des produits de la société à des usages peu favorables à son bonheur et à ses reproductions, a d'autres inconvénients et des avantages qui lui sont propres. L'impôt direct, par exemple, coûte moins de frais de perception, mais- il s'acquitte péniblement et entraîne des contraintes odieuses. Il frappe les revenus très-inégalement. Un riche négociant qui paye une patente de six cents francs, peut gagner cent mille francs par an ; et un petit boutiquier, dont les gains ne peuvent excéder deux mille écus, paye une patente qui ne peut être moindre de cent francs* Le revenu d'un propriétaire foncier, déjà frappé par la contribution foncière, est une seconde fois par la contribution mobilière ; tandis que le revenu du capitaliste, frappé par cette dernière contribution /ne l'est qu'une seule fois. La contribution des patentes, très-directe, comme, par exemple, à l'impôt des patentes, qui tombe en partie indirectement sur le consommateur de» produits dont s'occupe le patenté.

Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 28.67% accurate

3a8 LIVRE m, CHAPITRE 8. Les contributions indirectes ont le mérite d'être acquittées plus facilement, et de paraître moins vexatoires. Toute contribution se paye avec répugnance, parce que le prix de cette dette, la protection du gouvernement, est un avantage négatif dont on est peu touché. Un gouvernement est précieux plutôt par les maux dont il préserve, que par les jouissances qu'il procure. Mais en payant un impôt sur les denrées, on ne croit pas payer la protection du gouvernement, laquelle touche peu; on croit payer le prix de la denrée qu'on désire beaucoup, quoique ce prix soit indépendant de l'impôt. L'attrait de la consommation s'étend jusqu'à l'acquittement de la dette; et Ton paye volontiers une valeur dont le sacrifice est suivi d'une jouissance. C'est ce qui a Êiit considérer cet impôt comme volontaire. Les États-Unis v avant leur indépendance, le regardaient tellement comme volontaire, que. tout en refusant au parlement britannique le droit de les imposer sans leur consentement, ils lui reconnaissaient pourtant celui de mettre des droits sur les -consommations, chacun ayant la faculté^de s'y soustraire en s'abstenant de la marchandise imposée (i). Il n'en est pas ainsi de l'impôt sur les personnes; il ressemble à une spoliation. L'impôt indirect se perçoit par petites portions, «■! III I ■ M llill I.P. I, I. I I ■ ■ (i) Voyez rinterrogatoire subi en 1766, par Franklin, à la barre de la chambre des communes. Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 28.64% accurate

DE L'A CONIOMMATION DES RrCHESSES. 3^9

insensiblement , à mesure que le contribuable â les moyens de l'acquitter. Il n'entraîne point d'embarras de répartitions entre les provinces , entre les arrondissemens , entre les particuliers. Il ne met point les intérêts divers en présente; ce que Tun évite de payer n'est point une charge pour l'autre. Point d'inimitiés entre habitans de la même ville ; point de réclamations, point de contrainte³. Le même impôt permet de mettre un choix dans les consommations qu'on impose ; de ménager celles qui sont favorables à la prospérité de la société, comme toutes. les consommations reproductives; pour frap^ par celles qui ne sont favorables qu'à son appauvrissement, comme toutes les consommations stériles; celles qui .procurent à grands frais au ridie un plaisir insipide ou immoml, pour ménager celles .qui font vivre à peu de frais les femilles laborieuse^i On a objecté contre les impôts indirects!, les frais de perception qu'ils antraîneni; ils exigent de nombreux bureaux , des commis , des employés, des gardes ; mais il faut observer qu'une grandej partie de ces frais île. sont pas une suite nécessaire de l'impôt, et peuvent être prévenus par une bonne adfuimstratien. L'accise et le timbra , en Angleterre , ne coûtaient plus que 3 ^ pour cent de frais de perception €n 1799 (^)- Il '^y P^ d'impôt direct en France qui ne coûte bien davantage. (i) Garnier , traduction de Smith , Tome IV, p. 438. SuiDigitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 19.56% accurate

330 LIVKE III, CHAPITRE 8. On a dit que l'impôt indirect ne promettait qu'une valeur variable, incertaine, tandis que les dépenses publiques exigeaient des fonds assurés; mais les rentrées variables sont tellement assurées, qu'il n'en est pas une qui n'ait été aflénnée. Excepté dans des circonstances extraordinaires et rares, l'expérience fait connaître, à peu de chose près, le produit de toute espèce de contribution. D'ailleurs les impôts sur les consommations sont, de leur nature, variés: la plusvalue des uns couvre le déficit des autres. L'impôt indirect provoque le* fraudes, crée des maies qui ne sont pas dans l'ordre de sa nature, et par suite des punitions plus affligeantes que toutes les autres; mais ces inconvénients n'acquièrent une carrière très-grave que lorsque l'impôt est excessif: c'est alors seulement que le profit de la fraude sur[^] passe son danger. Tous les impôts excessifs produisent au reste le même effet; ils ne procurent plus de nouvelles rentrées; sans pour cela cesser d'entraîner de nouveaux malheurs. On remarquera que les contributions indirectes, de m[^]me que les autres, frappent très-inégalement les consommateurs et par conséquent les revenus, car il y a beaucoup d'objets dont la consommation n'est ...[^] ...[^]. ■[^] ■ t vant Arthur Young, l'impôt du timbre, qu'il rapporte à l'usage 1 million 330 mille livres sterling, ne coûte à recouvrer que 56q livres sterling. Ce n'est pas un demi pour cent. Digitized by VjOOQ IC

DE la: consommation des richesses. 33 1 point en proportion avec le revenu : un homme qui a cent mille francs de revenu annuel , ne consomme pas cent fois plus de sel qu'un homme qui gagne mille francs; mais ces contributions pouvant être assises sur beaucoup d'objets divers , les défauts de l'une sont couverts par l'autre. En second lieu , on remarquera qu'elles frappent des revenus déjà atteints par la contribution foncière et mobilière : un homme qui a tout son revenu en terres, et qui paye l'impôt relatif à ce revenu , paye , comme nous l'avons déjà remarqué , une seconde fois sur le même revenu pour sa contribution mobilière , et une troisième fois sur le même revenu , au moment où il achète les objets de sa consommation. Supposant toutes ces contributions payées par ceux à qui l'autorité les commande , on aurait tort de croire qu'elles retombent définitivement sur les payeurs.' Plusieurs de ceux-ci ne sont pas les véritables contribuables ; la contribution n'est pour eux qu'une avance qu'ils réussissent à se faire rembourser, plus ou moins complètement , par les consommateurs des choses .^ils produisent. Mais la différence des positions établit de fort grandes irrégularités dans cette espèce de remboursement. Pour en juger , voici les faits généraux qu'il faut prendre en considération. L'impôt, ajouté au prix de la denrée en élève le prix. Tout renchérissement d'un produit diminue le,

The text on this page is estimated to be only 22.03% accurate

332 LIVRE III, CHAPITRE 8. nécessairement le nombre de ceux qui sont à portée de se le procurer, ou du moins la consommation qu'ils en font (i). Lorsque le sel vaut trois sous la livre, il s'en consomme beaucoup moins que lorsqu'il ne vaut qu'un sou. Or la demande de ce produit devenant moins grande relativement aux moyens de production, les services productifs en ce genre, sont moins bien payés, c'est-à-dire, que l'entrepreneur des salines, par exemple, et par suite ses agents, ses ouvriers, et même le capitaliste qui lui prête des fonds, le propriétaire qui lui loue un local, éprouvant une diminution dans la demande de leur produit, ne peuvent obtenir des profits aussi grands (a). Les producteurs (I) Vezez Liv. II, chap. i. (2) Cette assertion, que les intérêts du capitaliste » le loyer, du propriétaire baissent, j'eût paraître étrange, sans en être moins vraie. On dira qu'un capitaliste qui prête des fonds à un manufacturier, un propriétaire qui lui loue son terrain, ne diminuent pas leurs prétentions quand un impôt vient enlever une part des valeurs produites dans la manufacture; mais compte-t-on ce qui, dans ces cas-là, se perd en retard de paiement, de la part de l'entrepreneur en indemnités qu'il faut accorder, les faillites, en présence de pertes re-tombent toujours » au moins en partie, sur la classe des propriétaires et des capitalistes, qui souvent ne se doutent pas de ce qui est pourtant vrai; c'est qu'ils acquittent par-là une portion des impôts. Dans une machine sociale un peu compliquée, l'impôt s'acquitte sous bien de formes inaperçues. , Digitized by VjOOQ IC

Ê>E Là. CONSOMMAXIO.W DES RICHESSES. 333 leurs
 cherchent bien à se faire rembourser le montant du droit, mais ils ny
 réussissent jamais complètement, car la valeur intrinsèque de la
 marchandise ^ celle qui fMve ses frais de production, baisse; aussi ré^
 marque-t-on qu^un impôt quelconque mis sur un ipiq* duit, n'en èlève pas
 le prix total de tout le mcmtant due Timpôt. Il faudrait pour cela que la-
 demande totale restât la même; ce qui est impossible. L'impôt, dans ce cas,
 porte donc en partie, sur le consommateur qui paye le produit plus cher, et
 en partie sur le pro* ducleur qui, l'impôt déduit, se trouve l'avoir moins
 vendu. Le trésor pubUc profite de ce que le consom* mateur paye de plu^,
 et du sacrifice que le producteur est obligé de faire d'une partie de ses
 profits. C'est l'effort de la poudre qui agit à la fois sur le boulet qu'elle
 chasse, et sur le canon qu'elle fait reculer. Quand on met un droit sur les
 draps comme objet de consommation, la consommation des laines dimi->
 nue, et l'agriculteur qui élève les moutons en voit son revenu affecté. Il
 peut se livrer à un autre genre de culture, dira-t-on; mais il faut supposer
 que dans la situation et par la nature de son terrain, relèvement des
 moutons était la culture qui lui rapportait le plus, puisqu'il l'avait prélerée;
 un changemQ|||de culture est donc pour lui une diminution de revenu. Ce
 qui n'empêche point au reste que le manufacturier de draps e,t le capitaliste
 dont les fonds sont enDigitized by VjOOQ IC

336 LIVRE III, CHAPITRE 8.^ soutenir la concurrence de celui qui n'en fait pas d'usage ; tandis que le producteur qui paye un droit sur ce qui est indispensable , n a pas de concurrence à redouter, tous les producteurs comme lui étant forcés de le payer. Les contributions directes qu on fait payer aux producteurs affectent , à plus forte raison , les consommateurs de leurs produits ; mais par les raisons qu on a vues plus haut, ils ne peuvent jamais élever le prix de leurs produits assez pour être complètement remboursés du montant de l'impôt ; car, encore une fois, le renchérissement rapproche les bprnes de la demande , et une demande moins forte réduit le profit de tous les services productifs. Parmi tous les producteurs d'un même produit, les uns peuvent plus aisément que d'autres se soustraire à l'effet de l'impôt. Le capitaliste dont les fonds ne sont pas engagés dans cette affaire , les retire et les place ailleurs si l'on ne peut plus lui payer le même intérêt, ou si les payemens qu'on lui doit, deviennent plus précaires. L'entrepreneur peut , dans de certains cas , liquider et porter ailleurs son intelligence et ses travaux ; mais le propriétaire foncier ou le capitaliste dont les capitaux ne peuvent se dégager promptement, n'ont pas le même avantage (i). La quantité de vin ou de blé que produit une terre , reste à peu près (0 Voyez Liv. I, ch, 4, comment le propriétaire foncier

Digitized by VjOOQIC

J>E Là COICSOMMATION DES RICHESSES. 337 la même quelque soit l'impôt dont la terre est grevée; l'impôt lui enlèverait la moitié, les trois quarts même de son produit net , ou si l'on veut de son fermage , que la terre serait néanmoins exploitée pour en retirer la moitié ou le quart que l'impôt n'absorberait pas (i). Le taux du fermage , c'est-à-dire la part du propriétaire , bais« serait : voilà tout. On en sentira la raison si l'on considère que , dans le cas supposé , la quantité de denrées produites par la terre et envoyées au marché, reste néanmoins la même. D'un autre côté, les motifs qui établissent la demande de la denrée restent les mêmes aussi (2). Or si la quantité des produits qui est concourt à la production par sa terre , et doit par conséquent être considéré comme un des producteurs. (1) IL ne convient d'abandonner la culture , qu'autant que l'impôt enlève au-delà du produit net, ou , si Ton veut, du fermage. Alors il ne convient à personne d'exploiter la terre ; non-seulement le propriétaire n'en tirerait rien : l'impôt serait substitué au fermage ; mais le fermier , en payant l'im-* pôt , payerait le fermage au-delà de sa valeur. ' (a) Les produits de l'industrie agricole ont même cela de particulier , qu'ils ne deviennent pas plus chers en devenant plus rares, parce que la population décroît toujours en mém« temps que les produits alimentaires diminuent ; et que , par conséquent , la quantité de ces produits qui est demandée , diminue en même temps que la quantité offerte. Aussi ne remarquent-on pas que le blé soit plus cher là où il y a beaucoup de terres eu friche , que dans un pays complètement cultivé. L'Angleterre ,)a France , étaient beaucoup moins II. aa Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 19.34% accurate

338 LIVRE m, CHAPITRE 8. offerte, si la quantité qui est demandée, doivent, malgré l'établissement ou l'extension de la contribution foncière, rester néanmoins les mêmes, les prix ne doivent pas varier non plus; et si les prix ne varient pas, le consommateur des produits ne paye pas la plus petite portion de cet impôt (i). Le propriétaire ne peut, même par la vente de son Tonds, se soustraire au fardeau de l'impôt, car le fonds n'est payé en principal qu'en proportion de ce que l'impôt lui laisse valoir en revenu. Un homme bien cultivées au moyen-âge que de nos jours; elles produisaient beaucoup moins de céréales, et néanmoins, autant qu'on en peut juger par comparaison avec quelque* autres valeurs, le blé ne s'y vendait pas plus cher. Si le produit éta^ moindre, la population l'était aussi: la faiblesse de la demande compensait la faiblesse de l'approvisionnement. (i) Dira-t-on que le fermier, celui qui fournit l'industrie et les capitaux, partage avec le propriétaire le fardeau de l'impôt? On se trompera; car la circonstance de l'impôt n'a pas diminué le "nombre des biens à louer, et n'a pas multiplié le nombre des fermiers. Dès qu'en

DE LA CONSOMMATION DES RICHESSES. 339 qui acquiert une terre, n'en évalue le revenu que net de frais et d'impositions. Si le taux de ce genre de placement est dans le pays de cinq pour cent, et qu'il ait à acheter une terre de cent mille francs, il ne le payera plus que quatre-vingt mille du moment qu'un nouvel impôt viendra à charger cette terre d'un tribut annuel de mille francs, car elle ne produira plus alors que quatre mille francs. C'est comme si le gouvernement prenait un cinquième de la terre; le consommateur des produits territoriaux ne s'en apercevrait pas (i). Il y a une exception à faire pour les maisons d'habitation: l'impôt qu'on fait payer au propriétaire, enchérit les loyers; c'est qu'à proprement parler une maison, ou plutôt la jouissance d'une maison, est un produit manufacturier, et non pas un produit foncier; et que le haut prix des loyers diminue la consommation et la production des maisons comme celle des étoffes. Les bâtisseurs de maisons y trouvant de moins bons profits, en font moins, et les consommateurs payant ce produit plus cher, se logent plus à l'étroit. On voit, d'après ce qui précède, combien il est (i) Les Économistes avaient raison de dire* que l'impôt foncier portait tout entier sur le produit net, et par conséquent sur les propriétaires des terres; mais ils avaient tort de dire que tous les autres impôts relombaient en totalité sur les mêmes propriétaires des terres. Digitized by VjOOQ IC

340 LIVRE III, CHAPITRE 8. téméraire d'affirmer comme un principe général , que tout impôt tombe définitivement sur telle classe de la société, ou sur telle autre. Les impôts tombent sur ceux qui ne peuvent pas s'y soustraire , parce que c'est une charge onéreuse que chaéun éloigne de tout son pouvoir ; mais les moyens de s'y soustraire varient à l'infini , suivant les différentes formes de l'impôt, et suivant les fonctions qu'on exerce dans la machine sociale. Ajoutons que les effets que je fais remarquer , et qui sont conformes à l'expérience aussi bien qu'expliqués par le raisonnement, sont de leur nature permanens , et durent autant que durent les circonstances qui les ont occasionnés. Un propriétaire foncier ne pourra, jamais faire supporter a ses consommateurs aucune part de sa contribution foncière : il n'en sera pas de même d'un manufacturier. La consommation d'une denrée, toutes choses d'ailleurs égales, sera constamment bornée par un impôt qui en élèvera le prix; et il y aura moins de gains faits dans sa production. Un homme qui n'est ni producteur ni consommateur d'une denrée de luxe, ne supportera yawaw la moindre part d'un impôt mis sur cette denrée. Que , penser en conséquence d'une doctrine (i) qui a malheureusement obtenu l'approbation d'une société illustre, et (i) Celle de M. Q. A. i. x. à. ', Principes d'Économie politique , ^ qui a remporté ra prix de l'Institut de France. Digitized by VjOOQ IC

DE LA CONSOMMATION DES RICHESSES. 34 1 où Fon établit qu'il iihporte peu que l'impôt pèse sur une branche de revenu ou sur une autre , pourvu qu'il soit anciennement établi ; que tout impôt, k la longue, se puise dans tous les revenus , compie le sang qu'on tire d'un bras, se pompe sur tout le coi-ps ? Cette comparaison n'est nullement analogue à la nature de l'impôt. Les richesses sociales ne sont point un fluide qui cherche son équilibre. Une atteinte portée à Fune des branches de l'arbre social peut la tuer , sans que l'ai'bre péricisse ; elle est plus fâcheuse si elle porte sur une branche productive que sur une autre qui ne Test pas. Il faut que les blessures se multiplient , que l'arbre entier soit attaqué, pour qu'il devienne complètement stérile et qu'il meure. Cette similitude repré-» sente mieux l'effet de l'impôt que ne le fait la circulation du sang ; mais ni l'une ni FautrjB ne tiennent lieu du raisonnement. Une comparaison n'est point une preuve : elle n'est qu'un moyen de faire comprendre uiie vérité qui doit être prouvée sans cela. Jusqu'à présent , lorsque j'ai parlé d'un droit imposé sur un produit quelconque (droit que j'ai quelquefois appelé impôt sur les consommations , quoique le consommateur du produit ne le paye pas en totalité), je ne me suis point arrêté à remarquer à quelle période de la production le droit avait été demandé , et quels effets devaient résulter de cette circonstance, qui cependant mérite de nous arrêter quelques instans. Les produits augmentent successivement de valeur Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 20.84% accurate

34[^] LIVRE III, CHAPITRE 8. en passant entre les mains de leurs différens producteur[^] ; éar les plus simples produits subissent bien des façons avant d'être au point de pouvoir être consommés. Un impôt n est donc en proportion avec la valeur d'un produit , que lorsqu'il est assis sur ce produit au moment seulement où il a acquis sa plus grande valeur, où il a subi toutes ses &çons productives. Que si Ton fait payer dès Torigine à la matière première une contribution proportionnée, non pas à sa valeur actuelle , mais à celle qu'elle doit acquérir, alors on force le producteur aux mains de qui elle se trouve, à faire l'avance d'un impôt dispro[^]rtionné avec la valeur qu'il manie ; avance gênante , remboursée avec ' gêne par le producteur qui suit, et par les autres, . jusqu'au dernier producteur, qui est à son tour imparfaitement remboursé par le consommateur. Il y a dans cette avance d'impôt un autre inconvénient: c'est que l'industrie qui en est obérée, ne peut être conduite qu'au moyen de capitaux plus considérables que ne l'exige la nature de la production; et que l'intérêt de ces capitaux,, payé en partie par les producteurs, et en partie parles consommateurs, est une addition d'impôt dont le fisc ne profite pas (i). (i) En France, en, 1812, les droit» d'eotrée sur 1[^] colons en lalae allaient eo[^]iroD à mille francs par balle, Fune portant Tautre! Plusieurs manufactures étaient montées pour consommer deux de ces balles par chac[^]ue jour de travail. H Digitized by VjOOQ IC

DE LA. CONSOMMATION DES RICHES. 343 L'expérience et le raisonnement conduisent ainsi à cette conséquence , opposée à celle des Économistes j que la portion de l'impôt qui doit peser sur le revenu du consommateur , y retombe toujours avec d'autant plus de surcharge que l'impôt est levé plus près des premiers producteurs Les impôts directs et personnels qui font renchérir les denrées nécessaires, et les impôts qui portent sur les denrées nécessaires elles-mêmes , ont cet inconvénient au plus haut degré ; ils obligent chaque producteur à faire l'avance de l'impôt personnel de tous les producteurs qui l'ont précédé ; la même quantité de capitaux entretient dès lors une industrie moindre , et les contribuables payent alors l'impôt, accru d'un intérêt composé dont le fisc n'a point profité. C'est , si fallait qu'elles fissent l'avance de cet impôt depuis le moment de l'achat de leur matière première jusqu'au moment de la réalisation des ventes. En supposant cet espace d'une année , elles aient besoin d'un capital de six cent mille francs plus fort que si le droit n'eût pas existé , et , pour ne pas y perdre , il fallait qu'elles retrouvassent sur la vente des produits l'intérêt de ce capital. C'était un renchérissement du produit , une addition à l'impôt , perdue par les Français , sans pour cela qu'elle entrât au, fisc de leur gouvernement. A la même époque , les plus fortes charges supportées par les Français , n'étaient pas celles qui figuraient dans leur budget» Ils souffraient , sans savoir bien souvent à quoi attribuer leurs maux. On le voit par cet exemple. / ^* Digitized by VjOOQ IC

344 LIVRE III, CHAPITRE 8. je ne me trompe , la cause de la cherté de beaucoup de produits en France. Ce ne sont pas là de vaines théories. C'est Èiute de les comprendre qu'on commet d'importantes erreurs dans la pratique , comme rassemblée constituante qui porta beaucoup trop loin les contributions directes , et surtout la contribution foncière , en vertu de ces principes des Économistes dont elle eut les oreilles rebattues, que la terre est la source de toute richesse , qu'il n'y a pas d autre travail produit que celui du cultivateur, et que la France est essentiellement un pays agricole. Dans l'état présent de l'économie pohtique, la théorie fondamentale de l'impôt doit au contraire , ce me semble , être exprimée ainsi : La production est un grand échange où les peuples donnent les services productif évalués par ce qu'ils coûtent , et reçoivent les produits évalués parce qu'ils valent. , Sur cette valeur totale produite , il reste d'autant moins à consommer par les auteurs de la production (i), que le gouvernement en prélève une plus forte part. Les contribuables font l'avance des contributions , (i) Ces mots, auteurs de la production ^ embrassent presque tous les consommateurs, c'est-à-dire tous ceux qui ne reçoivent pas , à titre gratuit , les valeurs qu'ils consomment. Le consommateur , lors même qu'il achète , avec son prc^ at. Digitized by VjOOQ IC

DE LA CONSOMMATION DES RICHESSES. 345 dont une partie -leur est remboursée par d'autres classes de la société d'une manière très-compiquée , et souvent à la suite de plusieurs opérations, tellement que bien des gens payent des portions de contributions au moment qu'ils s'en doutent le moins , soit par les prix auxquels ils achètent les denrées , soit par les pertes qu'ils éprouvent sans pouvoir en assigner les causes. , Ceux sur les revenus de qui retombent définitivement les contributions , sont les vrais contribuables, et les valeurs dont ils contribuent excèdent de beaucoup la somme des valeurs qui entrent véritablement aux mains des gouvernemens , en y joignant même les frais de perception. Cet excédant de valeurs contribuées est d'autant plus considérable , que le pays est plus mal administré. Un pays chargé de contributions peut être considéré comme un pays soumis à des circonstances qui y rendent la production désavantageuse. C'est un pays qui en échange de beaucoup de frais de production, obtient peu de produits. Les efforts individuels, les avances de capitaux, le concours productif des terres, y[^] sont peu récompensés ; on gagne moins et l'on dépense davantage (i) ; et souvent ce pays ne peut le produit d'un autre , ne fait , en résultat , que consommer les produits de sa création ; et quand le gouvernement lui en prend une partie , alors il crée cette partie et ne la consomme pas. (i) Il est bon de rapprocher ce qui est dit ici des principes Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 26.22% accurate

346 LIVRE III, CHAPITRE 8. suffire à ses besoins , et en même temps à ceux du fisc, sans entamer ses capitaux. Un déclin progressif est la suite inévitable d'un pareil ordre de choses. C'est ainsi que les dépenses annuelles et véritablement gigantesques des gouvernemens modernes , ont obligé les contribuables a un travail plus opiniâtre, établis au chap. 4 du Livre II , où Ton a tu la différence qui eiiste entre la cherté réelle et la cherté relative. Le cherté résultante de rimpôt , est une cherté réelle. C'est une moins grande quantité de produits obtenus pour une plus grande quantité de services productifs. Mais, indépendamment de cela , rimpôt ocoasionne ordinairement, et en même temps, un renchérissement des produits relativement à l'argent : c'est-à-dire qu'il fait payer les marchandises plus cher en monnaie. La raison en est que l'argent n'est point une production annuelle et courante comme (/elles qu'absorbe Timpôt. Sauf les cas ou le gouvernement envoie de l'argent dans l'étranger pour acquitter des subsides ou salarier des armées , il ne consomme pas de la monnaie : il reverse dans la société, par ses achats , ce qu'il lève par ses contributions ; mais comme il n'y reverse pas les produits qu'il consomme 9 ceux-ci , outre qu'ils demeurent réellement moins abondans pour les usages du public , sont aussi moins abondans par rapport à la monnaie d'argent , par conséquent plus chers en argent. Mais l'argent lui-même ayant moins de valeur relative , ne tarde guère à s'écouler , et de même que les autres denrées , il devient plus rare ; et c'est ainsi qu'un pays écrasé d'impôts qui surpassent ses moyens de production , se trouve peu à peu privé de tout , se dépeuple. Digitized byVjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 25.90% accurate

DE LA CONSOMMATION DES RICHESSES. 347 puisque indépendamment des productions que réclament leur entretien , celui de leurs familles , leurs plaisirs, les mœurs du pays, il faut qu'ils produisent encore ce que dévore le fisc , et ce que le fisc fait perdre sans le dévorer , valeur incontestablement énorme chez quelques grandes nations, mais impossible à évaluer. Cet excès , résultat graduel de systèmes politique» vicieux , a du moins servi à perfectionner l'art de produire , en obligeant les hommes à tirex* de plus grands serviceii du concours des agens naturels ; et sous ce rapport les impôts ont été favorables aux développemens et au perfectionnement des facultés humaines ; aussi lorsque les progrès de l'art social auront ramené les contributions publiques au niveau des véritables besoins des sociétés , on éprouvera un très-grand bien-être résultant des progrès qui ont été faits dans l'art de produire. Mais si , par une suite des profusions où nous jettent des machines politiques abusives et compliquées, le système des impôts excessifs prévaut, et surtout s'il se propage , s'étend et se consolide, il est à craindre qu'il ne replonge dans la barbarie les nations dont l'industrie nous étonne le p^us ; il est a craindre ' que ces nations ne deviennent de vastes galères , oii l'on verrait peu à peu la classe indigente , c'e^-à-drre le plus grand nombre , tourner avec envie ses regards vers la condition du sauvage du sauvage qui n'est pas bien pourvu à la vérité, ni lui ni sa famille , mais Digitized by VjOOQ IC

348 LIVRE III, CHAPITRE 8, qui du moins n'est pas tenu de subvenir, par des efforts perpétuels , à d'énormes consommations publiques, s. 3. 19e timp&t en nature. L'impôt en nature prélève , sur le terrain même , une partie de la récolte au profit du trésor public. Il a cela de bon qu'il ne demande au cultivateur qu'une valeur qu'il a, et sous la forme même où il la possède. La Belgique , après avoir été conquise par les Français, s'est trouvée , à certaines époques, hors d'état de payer ses contributions , quoiqu'elle eût de belles récoltes. La guerre et les défenses d'exporter l'empêchaient de vendre , et le fisc voulait qu'elle vendît puisqu'il demandait de l'argent : elle aurait facilement supporté les charges publiques , si le gouvernement avait levé en nature les produits qu'il lui demandait. Il a cela de bon que le gouvernement est aussi intéressé que le cultivateur aux bonnes récoltes, et par conséquent a favoriser l'agriculture. Et peut-être l'impôt en^nature, perçu à la Chine, est-il Torigine de cette protection spéciale que le gouvernement de ce pays accorde au premier des arts industriels. Mais tous les revenus ne méritent-ils pas la même protection? Ne sont-ils pas tous des sources où les gouvernemens puisent leurs subsides ? Les gouvememens ne Digitized by VjOOQ IC

DE LA CONSOBIMATION DES RICHESSES. 349 sont-ils pas également intéressés à protéger d'autres industries qu'ils écrasent? Il a cela de bon que sa perception n'admet rien d'arbitraire ni d'injuste; le particulier, une fois que sa récolte est faite, sait ce qu'il a à payer, le fisc ce qu'il a à recevoir. Cette forme d'impôt paraît la plus équitable de toutes; il n'y en a pas qui le soit moins: Il ne tient nul compte des avances faites par le producteur; il «e proportionne au revenu brut et non au revenu net. Deux agriculteurs ont des cultures différentes: l'un cultive de médiocres terres à blé; ses frais de culture se montent, année commune, à 8,000 francs; le produit brut de ses terres est de 12,000 francs: il a donc 4,000 francs de revenu net. Son voisin a des prairies ou des bois qui rendent brut, tous les ans, 12,000 francs également, mais qui ne lui coûtent d'entretien que 2,000 francs. C'est donc, année commune, 10,000 francs de revenu qui lui restent. Une loi commande qu'on lève en nature un douzième des fruits de la terre, quels qu'ils soient. On enlève en conséquence, au premier, des gerbes de blé pour une valeur de 1,000 francs; et au second, des bottes de foin, des bestiaux ou du bois, pour une valeur de 1,000 francs également. Qu'est-il arrivé? c'est qu'on a pris à l'un le quart de son revenu

Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 29.79% accurate

350 LIVRE III, CHAPITRE 8. qui se montait a 4)000 francs , et à l'autre le dixième seulement du sien qui se montait k 10,000 francs. U n'y a de revenu que le profit net qu'on fait après que le capital , tel qu'il était , se trouve rétabli. Un marchand a-t-il pour revenu le montant de toutes les ventes qu'il fait dans une année ? Non , certes : il n'a de revenu que l'excédant de ses rentrées sur ses avances, et cest sur cet excédant seul que doit tomber Fimpot sur les revenus. La dîme ecclésiastique , en France, n'avait qu'une partie de cet inconvénient : elle ne se levait ni sur les prés, ni sur les bois, ni sur les jardins potagers, ni sur d'autres cultures : elle se composait tantôt du i8*, tantôt du i5% tantôt du lo* du produit brut. Ces inégalités apparentes corrigeaient l'inégalité réelle. Le maréchal de Vauban, dans sa Dixme rojak, ouvrage d'un esprit juste, et qui mérite d'être étudié par tous les administrateurs de la fortune publique, propose une dîme du ao* des fruits de la terre , qu'on pourrait, à la rigueur et dans un cas de nécessité, élever jusqu'au 10*. Mais Vauban proposait cet impôt inégal , pour remédier a une inégalité encore plus grande ; les biens en roture payaient tout l'impôt j les biens nobles et ecclésiastiques ne payaient rien. Cet excellent citoyen qui, en sa qualité d'ingénieur, parcourait les différentes parties de la France , parle avec un cœur ulcéré des maux que faisait Timpôt de la taille. A l'époque où il donna son plan, il n'est Digitized by VjOOQ IC

1>£ LA CONSOMMATION DES RICHESSES. 35 1 pas douteux que si on l'eût adopté , la France n'en eût retiré un grand soulagement. Yauban ne fut pas écouté ; il n'y avait pas un homme de la cour dont il ne blessât les intérêts : ce beau pays fut plongé dans la détresse. La faim moissonna encore plus de Français que le fer, pendant la guerre de la succession d'Espagne. La difficulté , les frais et les abus de la perception de l'impôt en nature , sont un nouvel obstacle à son établissement. Que d'agens à employer; que de dilapidations à craindre ! Le gouvernement peut être trompé sur le montant de la contribution , trompé dans la conversion en argent qu'il en faut &ire ^ trompé sur les denrées avariées , sur les frais d'emmagasinement , de conservation ^ de transport. Si l'impôt est affermé , que de fermiers , que de traitans dont les profits sont faits si^r le public ! Les poursuites seules qu'il faudrait diriger contre les fermiers , exigeraient une administration étendue. « Un riche propriétaire , dit Smith, qui passerait sa vie dans la » capitale, et qui toucherait^n nature, dans diverses j> provinces éloignées, le prix de ses fermages, ris» querait de perdre la plus grande partie de ses r^» venus. Et cependant les agens du plus négligent » de tous les propriétaires , ne sauraient dilapider au» tant que ceux du plus vigilant des princes (i) ». (i) Eich. des Nat, Liv. V, cbap. 3.

Digitized by VjOOQ IC

352 LIVRE ÎII, CHAPITRE 8. On a Élit valoir encore d'autres considérations contre Fimpôt en nature ; mais il serait peut[^]tre inutile et sans doute Èistidieux de les reproduire toutes. Qu'on me permette seulement de faire remarquer quel serait , sur les prix , l'effet de cette masse de denrées mises en vente par les préposés du fisc , qui , comme on sait, est aussi mauvais vendeur qu'il est mauvais acheteur. La nécessité de vider les magasins pour faire place à de nouvelles contributions , de subvenir aux besoins toujours urgens d'un trésor public, ferait vendre les denrées au-dessous du taux où le fermage des terres , le salaire des ouvriers , et l'intérêt des fonds employés par l'agriculture, devraient naturellement fixer leur prix : concurrence impossible à soutenir. Un tel impôt , non-seulement ôte aux cultivateurs une portion de leurs produits , mais les empêche de tirer parti de la portion qu'il ne leur ôte pas. De l'impôt territorial (Tuéngle terre. (Land tax.) En 1692 , quatre ans après la révolution qui plaça le prince d'Orange sur le trône d'Angleterre , on fit une évaluation générale des revenus territoriaux de ce royaume , et cette évaluation sert de base encore aujourd'hui à l'impôt territorial qu'on y lève; de manière que quand Fimpôt est fixé au cinquième des revenus fonciers , ce n'est pas le cinquième du

reDigitized-by VjOOQ IC

DE LA COMPARATION DES RICHESSES. 353

venu foncier actuel qu'on perçoit j c'est le cinquième du revenu évalué en 169a. On sent qu'un tel impôt a dû être singulièrement favorable aux améliorations agricoles. Un fonds amélioré , et qui rapporte un revenu double de ce qu'il rapportait dans l'origine , ne paye point une double taxe. Six) n l'a laissé se détériorer, il n'en paye pas moins comme si son revenu était resté le même. La négligence est condamnée à une amende. Plusieurs écrivains attribuent à cette fixité d'évaluation , la haute prospérité où l'agriculture est parvenue en Angleterre. Qu'elle y ait beaucoup contribué , c'est ce dont il n'est pas permis de douter. Mais que dirait-on si le gouvernement, s'adressant à un petit négociant, lui tenait ce langage : Fous faites y avec de faibles capitaux , un commerce borné , et votre contribution directe est en conséquence ^ peu de chose. Empruntez et accumulez des capitaux; étendez Votre commerce ; et qu'il vous procure d'immenses profits ; vous ne payerez toujours que la même contribution. Bien plus : quand vos héritiers, succéderont h vos profits , et les auront augmentés , on ne les évaluera que comme ils furent évalués pour vous ; et vos successeurs ne supporteront pas une plus forte part des charges publiques. Sans doute ce serait un grand encouragement donné aux manufactures et au commerce; mais serait-il, 23

Digitized By Google

The text on this page is estimated to be only 21.22% accurate

354 LIVKE III, CHAt»ITR£ 8. il ^quîC^e ? Leurs progrès ne pourraient - ils avoir lieu qu'à ce prix ? En Angleterre même , l'industrie manu&cturtère et commerciale na-t-elle pas, depuis la même ^)oque, Sût des pas plus rapides encore, sans)Ouir de cetie injuste* lareur ? Un propriétaire, par ses soins, son économie, son intelligence , augmente son revenu annuel de cinq mille francs. Si Fétat lui demande un cinquième de cette augmentation de revenu , ne lui reste-t-il pas quatre mille francs d'augmentation pour lui servir •d'encouragement ? On peut prévoir telles circonstances où la fixîlé de Timpôt , ne se proportionnant pas aux facultés des contribuables et aux circonstances du sol, produirait autant de mal qu'il a Êiit de bi^i dans d'autres cas : il forcerait à abandonner la culture des terrains qui ; soit par une csuise y soit par une imtre , ne pourraient plus fournir le même revenu. On en a vu un exemple en Toscane. On y fit, en i^^S^ un recensement ou cadastre , dans lequel on évsdua peu les phines et les valsions , où les inondations fréquentes et les ravages des tûrens ne permettaient aucune culture profitable^ les coteaïtx qui âaient seuls cultivés, y fiirent évalués foit haut : les inondations , les torrens ont été contenus , et les plaines fertilisées; leurs produits peu chargés d'impôts ont pu être donnés à meilleur mardié que c^ux des^ coteaux ; ceux-ci n'ont pu soutenir la concurrence , parce que l'impôt y est resté le même ; Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 25.26% accurate

I)£ LA COMOUUATIOJ! [DBS IIICK£SS£8. 355 et ils sont devenus presque incultes et diserts (i). Si f impôt s'était prêté aux circonstances des deux terrains/ils auraient continué à être cultivés l'un et l'autre. Si j'ai parlé d'un impôt particulier à un pays, c'est qu'il se lie à des principes généraux. (i) Forbonnais, Principes et Observations, etc. Tome II, page 347. Digitized by VjOOQ IC

356 LIYBE III, OBAPITAE 9. CHAPITRE IX. De la Dette
publique. §. I". Des emprunts des ' gouvememens , et de leurs effets
généraux. XL y a cette grande différence entre les particuliers

1>B LA COIR SOMMATION DES RIGHBSSES. 357 passe de la main du contribuable dans, celle du rentier de l'état ; que ce soit le relui ou le contribuable qui Taccumule ou la consomme, peu importe à la société, j'en conviens ; mais le principal de. cette renteoù est-il ? Il n'est plus. La^ consommation qui a suivi Temprunt a emporté un capital qui ne rapportera plus de revenu. La société ^st privée , non du montant .des «: rentes puisqu'il passe d'une main dans l'autre , mais* du revenu d'un capital détruit. Ce capital, s'il ava,it été employé productivement par celui. qui Ta prêté;^ l'état , lui aurait également procuré un intérêt ;. mais cet intérêt aurait été fourni par une véritable produc* tion, et ne serait pas sorti de la poche d'un concitoyen. , Cette opinion de Melon est encore professée par bien des gens; c'est pour cela que je m'y sujs arrêté; je ne combats les erreurs des écrivains accrédités, que lorsqu'elles durent encore et sont en état de eau* ser de nouveaux ravages-^ Et afin qu'oa juge mieux celle-ci , je place a la suite de ce chapitre , un tableau qui montre synoptiquement ce que devient le fonds prêté , et d'où vient la r^nte payée dans les emprunts publics. . Un gouvernement qui emprunte , promet ou ne promet pas le remboursement du principal; dans ce dernier cas il se reconnaît débiteur envers le prêteur d'une rente qu'on nomme perpétuelle. Quant aux emprunts remboursables , ils ont été variés a l'infini. • . Digitizedby Google

The text on this page is estimated to be only 24.93% accurate

35d LIVRE III, CHAÎTKE 9. Quelquefois on a promis fe
remboursement par la voie du sort ^ soits la forme de lots ; ou bien on a
j^y^ chaque année , avec la rente , une portion du l^riticipal ; ou bien on a
donne un intérêt plus fort que le taux courant , à condition que la rente
serait éteinte par la mort du prêteur, comme dans les rentes via* gères et les
tontines. Dans le» rentes viagères, la rente de chaque prêteur s'éteint avec sa
vie ; dans les tontines , elle se répartit entre les prêteurs qui survivent, de
manière que le dernier survivant jouit de la rente de tous les prêteurs avec
lesquels il a été associé. Les rentes viagères et les tontines sont des em*
prunts très-onéreux pour l'emprunteur, qui paye jusqu'à la fin le même
intérêt, quoiqu'il se libère chaque année d'une portion du principal ; elles
sont, de plus, immorales : c'est le placement des égoïstes : elles flattent et
fevorisent la dissipation des capitaux , en fournissant au prêteur un moyen
de manger son fonds avec son revenu , sans risquer de mourir de faim. Les
gouvernement qui ont le mieux entendu la matière de l'emprunt et de
l'impôt , n'ont fait , du moins dans les derniers temps, aucun emprunt
remboursable. Les créanciers de l'état, quand ils veulent changer de
placement, n'ont d'autre moyen que de vendre le titre de leur Créance; ce
qu'ils font plus ou moins avantageusement , selon l'idée que l'acheteur a de*
la Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 25.91% accurate

DE LA CONSOMMATION DES RICHESSES. SSg solidité du gouvernement débiteur de la rente (i). De tels emprunts ont toujours été fort difficiles à faire pour les princes despotiques. Quand le pouvoir d'un prince est assez étendu pour qu'il puisse violer ses engagements sans beaucoup de difficulté ; quand c'est le prince qui contracte personnellement[^] et qu'on peut craindre que ses obligations ne soient pas reconnues par son successeur, les prêteurs répugnent à toute avance de fonds lorsqu'elle n'a point de terme où leur imagination se repose. Les créations d'offices où le titulaire est obligé de fournir une finance, ou un cautionnement dont le gouvernement lui paye un intérêt, sont des espèces d'emprunts perpétuels ; mais ils sont forcés. Une fois qu'on a tâté de cette ressource quelque peu ridicule, on réduit en offices privilégiés, sous des prétextes très-plausibles, presque toutes les professions, jusqu'à celles de charbonnier et de crocheteur. Les anticipations sont une autre espèce d'emprunts. Par anticipations on entend la vente que fait un gouvernement, moyennant un sacrifice, de revenus qui ne sont pas encore exigibles; des traitans en font l'avance, et retiennent un intérêt proportionné aux risques que la nature du gouvernement ou l'incertitude de ses ressources leur font courir. (i) Voyez au paragraphe suivant comment les gouvernements peuvent éteindre une dette non-remboursable en la rachetant au cours» Digitized by VjOOQ IC

360 LIVRE III, CHAPITRE 9. Toute espèce d'emprunt public a l'inconvénient de retirer des usages productif, des capitaux ou des portions de capitaux , pour les dévouer a la consommation ; et de plus , quand ils ont lieu dans un pays dont le gouvernement inspire peu de confiance , ils ont l'inconvénient de faire monter l'intérêt des capitaux. Qui voudrait prêter a 5 pour cent par an k l'agriculture , aux fabriques , au commerce , lorsqu'on trouve un emprunteur toujours prêt à payer un intérêt de 7 ou 8 pour cent? Le genre de revenu qui se nomme prqfits des capitaux à'élève alors aux dépens du consommateur. Jja consommation se réduit par le ren* chérissement des produits ; et les autres services productifs sont moins demandés, moins bien récompensés ; la société , les capitalistes exceptés , souffre de cet état de choses. , Le grand avantage qui résulte pour un état de la faculté d'emprunter , c'est de pouvoir répartir sur un grand nombre d'années , les charges que réclament les besoins d'un moment. Aucun pays ne pourrait dans la situation où se trouvent* les états modemçs, avec les frais énormes que la guerre entraîne, soutenir une guerre au moyen des seules ressources courantes que les peuples sont en état de fournir. Les grandes nations payent à peu près tout ce qu'elles sont en état de payer d'impôts, car l'économie n'est pas leur vertu, et les dépenses y montent toujours au niveau des &cultes des peuples, ou très -près de là. S'il faut

Digitized by VjOOQ IC

1) LA CONSOMMATION DES RICHESSES. 36 1 Wer la
 dépense ou périr , elles n'ont guère d'autres ressources que l'emprunt , k
 moins qu'elles ne mettent au nombre de leurs ressources la violation des
 engagements antérieurs et la dépouille de leurs^sujets et des étrangers.
 Comment la nation anglaise aurait* elle pu fournir pendant les neuf années
 de la dernière guerre les 146 millions sterling que cette guerre lui a coûtés
 au-delà de ses dépenses ordinaires (environ trois milliards de francs),
 puisqu'elle a de la peine à payer ses dépenses ordinaires accrues de l'intérêt
 seulement de cette somme (i)? Les emprunts sont ainsi un moyen de
 défense , et malheureusement aussi un moyen d'attaque. C'est une arme
 nouvelle plus terrible que la poudre à canon , dont toutes les puissances
 doivent se servir, sous peine d'infériorité manifeste , du moment qu'une
 d'entre elles est parvenue à l'accommoder a son usage. On a voulu trouver
 à* l'emprunt, aussi bien qii^ l'impôt, des avantages provenans de sa nature,
 autres que les ressources qu'il of&e pour les consommations publiques ;
 mais ces prétendus avantages s'évanouissent devant un examen sévère. On a
 \(!t que les contrats ou les titres de créance qui composent la dette publique
 , devenaient dans l'état de véritables valeurs, et que les capitaux représentés
 par ces contrats, sont autant de richesses réelles Il III ■ I II I ^ ■!> ■ 111 ■!
 ■■ (i) Ceci a été écrit en 1803« Digitized by VjOOQ IC

36a LIVRE m, CHAPITRE Q, qui prennent rang dans les fortunes (i). Mais qui ne voit qu'un contrat donné en échange d'un capital fourni et dissipé , n'est pas une richesse de plus dans l'état? Le capital n'eût-il pas été dissipé, le contrat ne serait pas même encore une richesse de plus. Quand un particulier donne une reconnaissance d'un capital de cent mille francs qu'on lui prête , la valeur de ce capital devient -elle double? Y a-t-il dès ce moment dans la société deux cent mille francs de propriétés au lieu de cent (a) ? C'est bien pis quand la valeur prêtée est reçue pour être détruite. Si un capital est emprunté pour être employé reproductivement , il n'y a point de perte de capital à la suite de cet emprunt ; quand il est emprunté pour être consommé, il y a perte de capital, quoiqu'il reste au prêteur un contrat, une reconnaissance de son prêt. Qu'est-ce qu'un contrat dans ce cas? C'est une délégation fournie par le gouvernement au (i)

Considérations sur les avantages de l'existence d'une dette publique f page 8. (3) La faculté qu'ont les contrats de rente de pouvoir circuler d'une main dans l'autre , ne. leur donne pas une valeur pareille à celle de la monnaie , parce qu'ils n'emplissent pas l'office. Des billets de confiance , en servant de monnaie , augmentent véritablement la masse des capitaux , parce que > s'ils ne servaient pas à la circulation des autres biens , il faudrait employer à cette circulation des capitaux véritables , de l'argent ; mais des contrats de rente employes pour la circulation de la monnaie , loin qu'ils en tiennent lieu. . . Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 19.76% accurate

DE LA COÏFSOMMATION DES RICHESSES. 363 prêteur sur le contribuable. Avec quoi le contribuable l'acquitte-t-il? Avec les produits d'un fonds de terre, d'un capital, d'une industrie, qui sont toute autre chose qu'« le capital livré par le prêteur et qui n'existe plus. Et si l'on dit (i) que la circulation annuelle s'enrichit du montant des arrérages que l'état y verse annuellement, on ne fait pas attention que ces arrérages ne sont autre chose que des produits annuels, une portion de revenus annuels, levés sur un contribuable et qui auraient été versée dans la circulation tout de même, quand il n'y aurait pas eu de dette publique. Le contribuable l'aurait dépensé; au lieu de cela c'est le rentier. (Voyez le tableau annexé à ce chapitre). L'achat des effets publics n'est point une circulation productive; c'est la substitution d'un créancier de l'état à un autre. Quand il dégénère en agiotage, c'est-à-dire, quand il a pour but de chercher des bénéfices dans les événements de hausse et de baisse, il devient très-nuisible; d'abord en occupant des capitaux d'une manière improductive; et de plus, comme tous les autres jeux, en ne procurant pas un bénéfice/qui ne soit une perte pour quelqu'un. L'industrie de l'agioteur ne donnant aucun produit utile, et ne fournissant aucune matière à l'échange, il vit *"" \ ■■ '■' ■■ *" ■■■■■» » Il 'I (i) Méjne ouvrage, page 13« Digitized by VjOOQ IC

364 LIVRE III, CHAPITRE 9. non pas de ses revenus , mais aux dépens des joueurs moins adroits ou moins heureux que lui. On a dit qu'une dette publique /attachait au sort du gouvernement tous les créanciers de l'état ; et que ceux-ci , associés à sa bonne comme à sa mauvaise fortune, devenaient ses appuis naturels. C'est très-vrai. Mais ce moyen de conservation s'appliquant à un mauvais ordre de chose comme à un bon , est précisément aussi dangereux pour une nation qu'il peut lui être utile. On a dit que la dette publique fixait l'état de l'opinion sur la confiance que mérite le gouvernement, et que dès lors le gouvernement jaloux de maintenir un crédit dont elle montre le degré , était plus intéressé à se bien conduire. Il convient de faire ici une distinction. Se bien conduire pour les créanciers de l'état, c'est payer exactement les arrérages de la dette; se bien conduire pour le contribuable , c'est dépenser peu. Le prix courant des rentes offre à la vérité un gage de la première manière de se bien conduire , mais nullement de la seconde. Il ne serait peut-être pas même extravagant de dire que l'exact paiement de la dette, loin de garantir une bonne administration , y supplée en beaucoup de cas , et fait tolérer en certains pays de grands et nombreux abus. On a dit en faveur de la dette publique qu'elle offrait aux capitalistes qui ne trouvent point d'emploi avantageux de leurs fonds , un placement qui les em

Digitized by VjOOQ IC

DE LA GONSOBIATION DES RICHESSES. 365 pêche dé les
envoyer au-dehors. Tant pis. C'est une amorce qui attire les capitaux vers
leur destruction, et grève la nation de l'intérêt que le gouvernement en paye
: il vaudrait bien mieux que ce capital eût été prêté à l'étranger ; il en
reviendrait tôt ou tard ; et en attendant ce serait l'étranger qui payerait les
intérêts. Des emprunts publics modérés , et dont les capitaux seraient
convenablement employés, auraient cet avantage d'offrir un emploi à de
petits capitaux placés entre des mains peu industrieuses , et qui , si l'on lie
leur ouvrait pas ce facile placement , languiraient dans des coffres , ou se
dépenseraient en détail.' C'est peut-être sous ce seul point de vue que les
emprunts publics peuvent produire quelque bien ; mais ce bien même est un
danger s'il est pour les gouvernemens une occasion de dissiper les revenus
des nations. Car à moins que le principal n'ait été dépensé d'une manière
constamment utile au public , comme en routes, en facilités pour la
navigation , etc. ; il valait mieux pour le public que ce capital restât enfoui :
alors du moins si le public perdait l'usage du fonds , il n'en payait pas les
intérêts. Il peut donc être expédient d'emprunter lorsqu'on n'a qu'une rente à
dépenser , et que l'on est forcé de dépenser un capital; mais qu'on ne
s' imagine pas travailler à la prospérité publique en empruntant. Quiconque
emprunte , particulier ou prince , grève son

Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 26.08% accurate

366 XilTRE III, CBAPITaS ^ . revenu d'une rente et s'appauvrit de toute la valeur du principal \$i\ le consomme ; ov c'est ce que font toujours]es nations qui empruntent \$. a. Du Crédit puolic ^ de ce fui 1\$ fonde, de ce qui Faltère. Le crédit public ^est la confiance qu'on a dans les engag^eroens du souverain. Il est au plus haut point , quand la dette publique ne rapporte pas aux prêteurs un intérêt supérieur aux placemens les plus solides ; c'est une preuve que les prêteuf^ d'argent n'exigent aucune prime d'assurance pour couvrir le risque auquel leurs foi^ds sont exposés, et qu'ils regardent ce risque comme nul. Le crédit ne s'élève à ce haut de

DE LA CONSOMMATION DES RICHESSES. ^67 et qui ne saurait recevoir ce qui lui est dû sous la première de ces qualités , k moins de le payer sous la seconde. Cette seule considération peut faire présumer qu'à une époque où rien de grand ne s'achève qu'à grands*frais , et où de très-grands frais ne peuvent être soutenus que par des emprunts, les gouvernemens représentatifs prendront un ascendant marqué dans le système politique , à cause de leurs ressources financières et indépendamment de toute autre circonstance. A considérer les ressources d'un gouvernement , il mérite plus de confiance qu'un particulier. Les revenus d'un particulier peuvent lui manquer tout à coup, ou du moins en si grande partie , qu'il demeure hors d'état d'acquitter ses engagements. Des faillites nombreuses dans le commerce , des événemens majeurs , des fléaux , des procès , des injustices , peuvent ruiner un particulier ; tandis que les revenus d'un gouvernement se fondent sur des tributs imposés à un si grand nombre de contribusd)les , que les malheurs parCioiliers de ceux-ci ne peuvent compromettre qu'une faible portion du revenu public. On peut remarquer en outre que l'opinion des prêteurs, comme toute autre opinion des hommes, est beaucoup plus influencée par les impressions présentes que par toute autre considération ; on ne profite pas des expériences qui nef sont pas très-récentes, ni des prévoyances qu'il faut étendre trop loin.

L'èDigitized by VjOOQ IC

368 LIVRE Ili) CHAt»ITRE 9. norme abus de confiance que le gouvernement firan* çais avait fait , eh 17 21 , a l'occasion de son papiermonnaie et des actions du Mississipi , ne l'empêcha pas de trouver à emprunter facilement 200 millions en 1759; et les banqueroutes de l'abbe Terrai en 1772, n'apportèrent aucun obstacle aux emprunts qu'on fit en 1778 et toutes les années suivantes. Sous d'autres rapports un gouvernement n'obtient jamais autant de crédit qu'un particulier solide. On ne peut exercer aucune contrainte contre lui , lorsqu'il est infidèle a ses engagements. Le soin que les particuliers prennent de leur fortune n'est jamais égalé par celui que les gouvernemens prennent de la fortune publique» Enfin dans les bouleversemens qui peuvent compromettre la fortune publique et les fortunes particulières , les particuliers ont quelques moyens de soustraire leurs biens que n'ont pas les gouvernemens. Le crédit public offre un moyen si aisé de dissiper de grands capitaux , que plusieurs publicistes l'ont regardé comme funeste aux nations. Un gouvernement puissant par la faculté d'emprunter , ont-ils dit , se mêle de tous les intérêts politiques. Il conçoit des entreprises gigantesques , couronnées , tantôt par la honte , tantôt par la gloire , mais toujours accompagnées de l'épuisementV Il fait la guerre, ou la fait faire ; achète tout ce qui peut s'acheter , jusqu'au sang et à la conscience des hommes, et les capitaux, Digitized by VjOOQ IC

t)£ LJI COKSOHMATIOir PES RICHESSES. 869 fruits de
 l'industrie et de la bonne conduite , sont alors remis aux mains de l'ambition
 , de Torgueil , de la perversité. Si la nation qui a du crédit e^ politiquement
 faible, elle est mise à contribution par les grandes puissances ; elle les paye
 pour soutenir la guerre ; elle les paye pour avoir la paix ; elle les paye pour
 conserver son indépendance , et finit par la perdre ; ou bien elle leur prête,
 et on lui fait banqueroute. Gène sont point la des suppositions gratuites ,
 mais je laisse à faire les applications. Par le moyen des Caisses d^
 amortissement les gouvememens qui ont de l'ordre , ont trouvé le moyen
 d'éteindre et de rembourser les emprunts non^remboursables. Ce moyen
 régulièrement employé affermit plus que tout autre le crédit public. Voici ce
 qu'il y a de fondamental dans leurs opérations. Si l'état emprunte cent
 millions à 5 pour cent, il faut qu'il se procure toutes les années une portion
 du revenu national égale à cinq millions pour acquitter les intérêts de cet
 emprunt. Il établit ordinairement un impôt dont le produit s'élève à cette
 somme chaque année. Si l'état porte l'impôt à une somme un peu plus forte ,
 k celle de 5 millions 46:2,400 francs , par exem* pie ; s'il charge une caisse
 particulière d'employer les 462^00 francs d'excédant, à racheter chaque
 année II a4 Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 28.29% accurate

3⁰ LIVUE III, CHAPITRE 9. sur la place une ^ovame psttei^Aè de ses engagements^ si cette- caisse emploie au rachat, non -seulement le fonds annuel qui lui est affecté, mais, de plus, les arrérages .des rentes Acmt eHe a racheté le tih:*e , au J>out de cta^iante ans elle aura racheté le principal jout entier de Ten^runt de cent millions. Telle est Topération qu'exécute une caisse d'amortissement. L'effet qui en résulte est dû à la puissance de l'intérêt composé; c'est-à-dire, à l'intérêt d'un capital auquel on ajoute , tous les six mois , l'intérêt qu'il a rapporté le semestre précédent. On voit que moyennant un sacrifice annuel égal , tout au plus , au dixième de l'intérêt, on peut, avant cinquante années , racheter un principal qui rapporte 5 pour cent. Mais comme la vente des contrats de rente est libre , si les possesseurs des contrats ne veulent pas s'en dessaisir au pair , c'est-à-dire , sur le pied de vingt fois la rente , alors le rachat est un peu plus long ; mais cette difficulté même est un signe du bon état du crédit. Si au contraire le crédit chancelle , et que pour la même somme on puisse racheter une plus forte somme de contrats , alors l'amortissement peut avoir lieu à un terme plus rapproché. De façon que plus le crédit décline et plus une caisse d'amortissement a de ressources pour le remonter, et que les ressources qu'elle offre, ne s'affaiblissent qu'autant que le crédit public a moins besoin de son secours. Digitized by VjOOQ IC

DE LA. CONSaMMATIOV DES RICHESSES. 37 1 C'est à l'institution d'une semblable caisse qu'on attribue le cr[^]it si long-temps soutenu de l'Angleterre , qui , malgré une dette de plus de treize milliards de nos francs , trouve encore des prêteurs qui lui confient leurs capitaux aux mêmes conditions qu'on prêterait à un bon débiteur. C'est sans doute ce qui a fait dire à Smith, que les caisses (^amortissement qui avaient été imaginées pour la réduction de la dette , ont été favorables à son accroissement. Les gouvernemens sont heureusement portés à abuser de toutes les , ressources : sans cela ils seraient trop puissans. On sent que la première condition pour qu'une caisse d'amortissement produise l'effet qu'on en attend, c'est que le fonds qui lui est affecté, soit invariablement employé à l'usage auquel il est destiné ; ce qui n'est pas toujours[^] arrivé , même en Angleterre , dont le gouvernement est renommé pour son esprit de suitp et sa fidélité à remplir ses engagements. Aussi les écrivains anglais ne comptent guère sur les caisses d'amortissement pour l'extinction de la dette, et Smith ajoute assez naïvement que jamais les dettes publiques n'ont été éteirtflg que par des banqueroutes. Les princes qui , comme les potentats de l'Asie , désespèrent d'avoir un crédit , cherchent a amasser un trésor. Un trésor est la valeur présente d'un revenu passé, comme un emprunt est la valeur présente d'un revenu futur. L'un et l'autre servent à subvenir aux besoins extraordinaires. Digitized by VjOOQ IC

37^ LIVAE III, CHAPITRE 9^ Un trésor ne contribue pas toujours à la sûreté du gouvernement qui le po^ède. U attire le danger. D'ailleurs il est rare qu'il aille au but pour lequel il a été amassé. Le trésor amassé par Charles Y, roi de France, devînt la proie de son frère le duc d'Anjou; celui que Henri IV réservait à l'abaissement de l'Autriche , servit aux profusions des favoris de la reinemère ; celui que Frédéric II, roi de Prusse , avait destiné à l'affermissement de sa monarchie, a été dissipe de nos Jours dans un tout autre but. Un trésor est préjudiciable aux nations de la même manière que les emprunts , en ce qu'il &ut poiu* le former retirer chaque année de la circulation une, portion du capital productif de la société; mais l'emprunt vaut mieux puisqu'il ne retire des fonds de la circulation, qu'au moment d'en faire usage. D'ailleurs il est rare, je n'ose pas dire sans exemple, qu'un trésor mis en réserve , soit consommé pour le bien du public. Une grosse somme donne de dangereuses tentations, lorsqu'on n est pas obligé de rendre compte de son emploi. FIN DU LIVRE TROISlMB £T DERKISR. Digitized by VjOOQ IC

TABLI LES EMPRUNTS PUBLICS. A)ortio]i de revenu est
censée consommée par le propriéFoKDS GiÊNi^EAL (fonds quî l'a
produite, tous les revenus di n se compose de en principal de to naturels (
terres , 4 ^.^ ^ ^^^^^^ est, payée etc.), de tous les c.^ ci-devant
possesseur du toutes les facultés , j^i^ francs qui a été prêté de cette nation
; il ernement , fonds qui , ayant visé ici par portion ommé par le
gouvernement , chacune , donnant e plus de revenu, revenu. Chaque pî
_ ^ _ , , , _ , _____ .,«.^ censé posséder un : ou moins ^and de suivant qu'il est
pi riche. Les portions qui sont susceptible téés sont des valeui parce qu'elles
pei: d'une main dans et principalement destinées à faire Capitaux al à. toutes
sortes de «uppoue fournit chacune d'elles. J.B.^AT. jy-aUé (TA Ces trois
portions du fonds général desquelles il sortait , avant l'opération de
l'emprunt , un revenu total de i5o francs 9 ne produisent plus qu'un revenu
to* tal de 100 francs, par la raison qu'une des portions du fonds général,
égale à 100Q francs , a été détruite par l'effet de la consommation
improductive qui a suivi l'emprunt. (Ce Tableau doit ^tre placé à U fin du
Une W,) Digitized by VjOOQ IC

Digitized by VjOOQ IC

TABLE ANALYTIQUE]>&S PRINCIPALES MATIÈRES DU
 TRAITE DE L'ECONOMIE POLITIQUE. UI SE SUIVRAIT UN COURS préliminaire. • • •
 Tome I Page xij Une science n'est perfectionnée qu'autant qu'on est
 parvenu à en bien marquer les limites. Ce qui distingue l'Economie
 politique de la Politique. Etymologie de son nom. Ce qui la distingue de
 l'Agriculture , des Arts , et du Commerce. Ce qui la distingue de la
 Statistique. Digression sur les faits généraux et sur les faits particuliers. Les
 uns . comme les autres sont des résultats de la nature des choses. Les
 systèmes sont des doctrines fondées sur quelques vérités particulières , d'où
 l'on a tiré de fausses conséquences. Les sciences morales et politiques sont
 fondées sur la nature des choses comme les sciences physiques et
 mathématiques. Les principes définis. On ne peut par les mathématiques
 parvenir à la solution des problèmes d'Economie politique. Histoire rapide
 des progrès de cette science. Idée que s'en formaient les anciens^ puis les
 modernes jusqu'au . XVIII^e siècle. Des auteurs italiens. Influence exercée
 par la secte des Economistes. Doctrine d'Adam Smith. Quelles vérités
 nouvelles il a Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 29.45% accurate

3⁴ TABLE ANALYTIQUE. établies ; se» erreurs ; ce qu'il a
laissé à décourrir ; son ' ouvrage imparfait dans la forme comme dans le
fonds. Progrès de l'Économie politique depuis Smith. But de cet ouvrage.
Les nations sont loin de la prospérité où elles peuvent prétendre. Utilité de
l'étude de l'Economie politique. Obstacles qui nuisent à ses progrès ;
objections ; faux jugemens. Les notions que donne l'Économie politique ne
r^{ardent} pas seulement ceux qui régissent les états : elles sont à l'usage de
toutle.monde. Les gouvememens ne peuvent être éclairés quand la classe
mitoyenne de la natioⁱ ne l'est pas. Suites funestes de la versatilité. Elle ne
peut être évitée que lorsqu'il y a dans une nation des opinions arrêtées ; ce
qui ne peut avoir lieu que lorsque les lumières sont passablement répandues
; et elles ne se répandent qu'avec le temps. Espérances qu'il est permis de
concevoir , lorsque des méthodes d'enseignement meilleures permettront à
Ja généralité des hommes de consulter en tout la nature des choses. LIVRE
PREMIER. 1>K LA PRODUGTIOir DES RICHESSES. (Les Chapitrei i à
i3 iBclniiveaMfit d^{rdoppeat} U biaaière dont se forment les ricliesseS')
Chap. I*. Ce qu'il Jaut entendre par PRODUCTION* Tome !• j[^] P[^] i Les
richesses Sromposent des choses qui ont une valeur. T«a valeiur des choses
est fondée sur leurs usages. ■[^] Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 25.64% accurate

LIVRE I. 375 Créer de l'utilité dans une chose^ c'est en faire un produit La valeur appréciée, où le prix est, lorsque le prix est fixé librement / une mesure de l'utilité des choses > et par conséquent une mesure de la production. Les augmentations forcées dans les prix^ sont une valeur qu'on tire de la main de celui à qui on la fait payer, pour la donner à celui qui la fait: Chap. a. Des différentes sortes (l'industrie, et comment elles concourent à la production • • • • 8 C'est l'industrie humaine qui procure les produits qui ne sont pas donnés gratuitement par la nature. Comme l'industrie agricole concourt à la production; Comment l'industrie manufacturière; Comment l'industrie commerciale. Un produit est ordinairement le fruit de plus d'une de ces industries» Erreurs de» économistes^ de Raynal> de Condillac* Qu'une nation qui n'est pas agricole n'est pas ^ plus ^ qu'une autre, une nation salariée. Chap. 3^ Ce que dest le capital productif y et de quelle manière les capitaux concourent à la production, à 2 Un capital productif se compose*: De la valeur des instrumens employés par l'industrie; De la valeur des avances qu'exige l'entretien des producteurs pendant la production; De la valeur des matières brutes sur lesquelles s'exerce l'industrie; De la valeur des usines et constructions répandues sur un bien fonds; De la valeur des monnaies employées aux échanges. Réfutation de l'erreur qui fait croire que le capital d'une nation ne consiste que dans sa monnaie. La monnaie Digitized by Google

376 TABLE ANALYTIQUE. ne ferme qu'une assez petite partie du capital de ^ chaque nation* Chap. 4* Des Agens naturels qui sen^nt à la production des richesses , et notamment des fonds de terre. 37 L'industrie humaine se sert pour produire^ indépendamment des capitaux , qui sont des produits antérieurs , d'agens naturels quine sont point des produits. La faculté productive des agens naturels se mêle et se confond quelquefois avec celle des capitaux. L'homme fait son profit de toutes les productions qu*3 oblige les agens naturels à exécuter, 'elle est la principale cause de la grande multiplication des produits chez les peuples civilisés. Erreur de Smith qui l'attribue principalement & la division du travail. lies agens naturels et les valeurs capitales donnent des produits réels indépeudammentdu travail de l'homme. Analogie qui existe entre les agens naturels et les capitaux. Parmi les agens naturels ^ les uns scmt susceptibles de devenir des propriétés ; les autres ne le scmt pas. Cbap^ 5. Comment se joignent Findustrie^ les Capitaux et les Jigens naturels pour produire. 35 La personne qui ne possède que de l'industrie^ emprunte des capitaux , où bien loue des terres. Celle qui ne possède que àes capitaux ou des terres y sala* rie celles qui sont industrieuses. • L'industrie et des capitaux suffisent à une natipn pour obtenir d'immenses produits^ sans qu'il soit besoin • qu'dle ait des terres. L'industrie est donc bornée , non par l'étendue du territoire ^ mais par celle des capitaux. Digitized by VjOOQ IC

LIVRE I. - 377 Désavantages des nations qui ont trop peu de capitaux. Chap. 6. Des Opérations communes à toutes les industries • • • 40

Le savant observe la marche de la nature. L'entrepreneur d'industrie applique les connaissances acquises, aux besoins des hommes. L'ouvrier exécute. Admirables résultats de l'industrie. Lesquelles de ces opérations concourent plus efficacement à la richesse des nations. Quelles nations réussissent mieux dans les arts industriels, et pourquoi. Des essais qui concourent aux progrès des arts industriels ; leurs dangers ; leurs effets dans l'agriculture, dans les manufactures, dans le commerce. Chap. 7. Du travail de l'Homme et de celui des Machines. Sa Définition du travail. Quel travail est productif. L'homme force la nature à travailler de concert avec lui. Les outils, les machines, sont des moyens employés par l'homme pour tirer du service des agents naturels. Une machine nouvelle laisse des ouvriers sans emploi, mais passagèrement. Le résultat ultérieur des machines devient très-favorable à la classe ouvrière ; et encore plus aux consommateurs. Les machines introduites dans un art, non-seulement en augmentent la production, mais elles augmentent la production de tous les autres arts. Chap. 8. Des Avantages et des Inconvénients et des Bornes qui se rencontrent dans la séparation des travaux. 61 Digitized by VjOOQIC

The text on this page is estimated to be only 28.90% accurate

378 TABLE ANALYTIQUE. La séparation des travaux augmente la faculté qu'ils ont de produire. Quelles en sont les raisons déduites par Smith. C'est le consommateur qui profite le plus de la séparation des travaux. Il n'est pas dans son intérêt d'aller sur les brisées du producteur ni dans l'intérêt du producteur de s'adonner à une autre branche de la production que celle dont il s'occupe spécialement. Pourquoi la séparation des travaux ne peut être poussée loin. Dans les produits dont la consommation est bornée ; Dans ceux qui ne supportent pas d'être transportés si loin ; Dans les objets de luxe ; Dans, l'agriculture ; Et dans certains cas ; lorsqu'on manque de capitaux suffisants. Ce que la séparation des travaux ôte à la capacité de l'homme considéré individuellement * Cbap. 9. Des différentes manières d'exercer l'industrie commerciale , et comment elles concourent à la production. * • • • • • 78 Quel est l'objet du commerce en général. Du commerce extérieur (on peut s'en passer sans éprouver aucune infériorité) ; Du commerce intérieur (c'est le plus lucratif de tous) ; Du commerce en gros ; Du commerce en détail ; Du commerce de spéculation ; Du commerce de transport Digitized by Google

LIVRE I. 379 Des rapports du commerce maritime avec la puissance militaire. Chap« io. Quelles transformations subissent les Capitaux dans le cours de la production • • . » 88 Une partie du capital d'une entreprise se compose de la valeur des constructions et établissemens faits pour cette entreprise. Cette partie se rétablit chaque année par l'application qu'on fait d'une partie de la valeur des produits à l'entretien et aux réparations. Une seconde partie se compose des outils , ustensiles^ bestiaux^ etc. , qui s'usent plus rapidement^ mais dont la valeur s'entretient de la même manière. Une troisième partie se compose de la valeur des alimens^ des provisions^ de l'argent pour les salaires^ etc. La Valeur de cette portion se dissipe entièrement , et se rétablit par la valeur des produits de l'entreprise. Applications de ces observations à l'agriculture^ aux manufactures et au commerce. Les capitaux des nations existent sous une multitude de formes^ sont répandus sur la totalité d'un pays^ quelquefois même à plusieurs milliers de lieues de ses frontières ^ et ne se remontrent guère sous la forme où l'on a commencé à les employer que lorsqu'on a liquidé une entreprise. Chap. 11. De [quelle manière se forment et se multiplient les Capitaux , • • • • • 95 Quand la valeur produite par une entreprise est supérieure à la valeur consommée par cette entreprise^ l'excédant peut: Soit être retiré de toute espèce d'emploi ; Ou bien être dissipé stérilement ; Digitized by VjOOQ IC

38a TABLE ANALYTIQUE. Ou bien être employé en objet durable dont l'usage est une jouissance ; Ou bien être employé reproductivement. Dans les trois premières suppositions, la masse des capitaux n'est pas diminuée : dans la quatrième seulement elle est accrue. * Fausseté de l'opinion qui suppose que l'épargne nuit aux consommations. * La forme importe peu sous laquelle les produits sont épargnés et accumulés pour servir de capitaux. . Dans quelles professions on a plus de facilité pour placer reproductivement les capitaux qu'on a épargnés. L'accumulation des capitaux est lente de sa nature. . Elle est un grand bien pour la société. . Si l'accroissement des capitaux dans les temps modernes doit être attribué à l'économie dans les consommations, ou à la supériorité dans l'art de produire. -L'accumulation est encouragée sous un gouvernement où l'emploi des capitaux est parfaitement libre. Les capitaux accumulés se divisent par les successions, sans pour cela que leur somme totale en soit diminuée. L'accumulation des capitaux est une des principales causes de la supériorité de l'homme sur les animaux. Chap. 12. Des Capitaux improductifs ii3 De quoi se composent les capitaux vraiment improductifs. Le tort qu'ils font à la société. De quelle manière ils peuvent être restitués avec avantage à la circulation. "Des principales causes qui ravissent des capitaux à la production. -^ ' Chap. i3. Des Produits immatériels^ ou des Faisirs qui sont consommés au moment de leur production, 1 17

Digitized by VjOOQ IC

LIVRE I. 38i Les produits immatériels sont les valeurs qui se trouvent nécessairement consommées en même temps que produites.¹ Erreurs de Smith, de Verril, de Garnier, sur ce sujet. Les produits immatériels n'étant pas susceptibles de se conserver, ne peuvent s'accumuler. En favorisant leur multiplication, on ne fait rien pour la richesse² on ne fait que pour la consommation. Les produits immatériels sont le fruit d'une industrie et d'un capital, et quelquefois d'un fonds de terre. De ceux où l'industrie a la principale part ; De ceux où un capital a la principale part ; De ceux où un fonds de terre a la principale part. Eloge des lieux en même temps productifs d'agrément et de valeurs durables. (Les Chapitres 14³ inclusivement traitent des circonstances accidentelles favorables ou contraires à la Production des richesses.) Chap. 14- Du Droit de propriété • • 135 Le droit de propriété, différemment considéré par le philosophe ; le jurisconsulte, le politique. L'Économie politique ne le considère que comme un puissant promoteur de la production. Dans quel cas peut-on dire que la propriété est véritablement garantie. Quels sont les cas où l'intérêt même de la production semble demander le viol de la propriété. L'autorité du gouvernement, en maintenant les propriétés, met les hommes à portée de se procurer tous les produits qui font leur richesse, et les jouissances qui résultent de l'usage de ces produits. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.60% accurate

38a TABLE ANALYTIQUE et SBAF. i5. Des Débouchés.
i43 On n'acquiesce pas des produits qu'avec des produits. L'argent avec lequel on les achète, n'a pu lui-même être acquis qu'en échange de quelque produit. Le défaut d'écoulement de plusieurs produits vient de la rareté de plusieurs autres. Les personnes même qui ne produisent pas, ne peuvent acheter qu'avec des produits. !»• Conséquence : Plus la production est active, et plus les débouchés sont faciles. s* Conséquence : Chacun est intéressé à la prospérité de tous. 5* Conséquence : On ne porte aucun préjudice à l'industrie indigène en achetant les produits de l'étranger. 4* Conséquence : Ce n'est point favoriser le commerce, que d'encourager la consommation et la destruction des produits de l'industrie. » La nature des demandes et la grandeur des profits suffisent pour indiquer aux producteurs vers quelles branches doit se porter la production. Tableau des progrès et du déclin d'une nation, suivant que la production croît ou décline. Chap. i6. Quels Avantages résultent de l'activité de la circulation de l'argent et des marchandises. . . i6'o Toute production exige une circulation. d'argent et de marchandises, des achats et des ventes. Cette circulation est productive, et son activité est un bien, en ce qu'elle occupe moins long-temps les capitaux > et diminue les frais de production. Une circulation improductive, c'est-à-dire, un agiotage multiplie les frais de production au lieu de les diminuer.
Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 29.80% accurate

LIVRE I. 383 Les producteurs sont intéressés à rendre active la circulation productive. Les consommations stériles ne sont jamais longtemps favorables à la circulation, parce, qu'elles ne sont pas favorables à la reproduction* Circonstances qui entraînant une circulation forcée. Tableau de l'active circulation qui eut lieu en France au déclin des assignats. Ch4P.

17. Des Effets des réglemens de l'administration qui ont pour objet d'influer sur la production. . 166 Objet des réglemens. Danger des systèmes. Nul n'a plus de système que ceux qui se vantent de n'en point avoir. §. I". Effets des réglemens qui déterminent la nature des produits. 168 La nature des besoins détermine la valeur des produits, et la valeur des produits détermine la nature de la production. Le produit qui rapporte le plus est celui qu'il importe plus à la société de voir produire. Les meilleurs juges des produits qui rapportent le plus, sont les producteurs, et non pas l'administration. Application de ces principes aux produits agricoles ; Aux produits manufacturés ; pourquoi les réglemens sont vivement sollicités : exemples ; Aux produits commerciaux ; ce sont ceux sur lesquels les gouvernemens ont voulu influer principalement. Digression sur ce qu'on nomme la Balance du Commerce * • • . 179 Ce que c'est que la balance du commerce. A quoi se réduisent les opérations du commerce avec l'étranger.

Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 29.87% accurate

384 TABLE ANALYTIQUE. Le bénéfice du commerce avec
TétrangernW point égal à la ralecir qu'on reçoit en numéraire, mais à k
différence de k valeur des envois et de celle des retours {Noie). Valeur pour
valeur, il ne convient pas à une nation de recevoir des méuux précieux
préféablement à toute autre marchandise. Les motifi» de préférence que la
monnaie a aux yeux des particuliers, n'existent pas pour les nations (Note).
L'introduction du numéraire, ou des matières dont on le fait, n'augmente
pas les capitaux d'un pap plus que l'introduction de toute autre marchandise.
L'exportation du numéraire procure à la production intérieure un débouché
égal à l'exportation des autres marchandises. Les valeur» qui se
consomment lentement, comme le numéraire, ne sont pas plus favorables à
la conservation des capitaux, que les valeurs qui se consomment
rapidement, comme les denrées. Quand même une balance constamment
favorable serait désirable, il serait impossible de l'obtenir. A quoi l'on doit
attribuer le faux système suivi par rapport à la balance du commerce. Fin de
la digression sur la Balance du Commerce, et suite du premier paragraphe
200 Les réglemens qui entravent l'importation, établiss^t un monopole en
faveur du producteur indigène [^] contre le consommateur indigène. Nous
payons toujours les produits étrangers aVec des produits de notre propre
création. Il vaut mieux produire ceux où nous réussissons mieux que
l'étranger, et lui acheter ceux où il réussit mieux que nous. Digitized by
VjOOQ IC

LIVRE L 385 s Pourquoi il est plus utile de protéger les intérêts
 du consommateur que ceux du producteur. i Le renchérissement des
 produits est l'une des causes les plus générales de la pauvreté des nations. '
 Il convient à une nation d'acheter au meilleur marché partout où elle le
 trouve ; même des objets de main* d'œuvre et de luxe; même lorsque
 l'intérêt, élevé chez elle, donne du désavantage à ses producteurs. Les
 consommateurs ne regagnent pas tous, comme producteurs, le surplus des
 dépenses que les monopoles leur font faire comme consommateurs , ou la
 valeur des jouissances dont on les prive sous ce dernier rapport . Quand des
 entraves sont mises à la circulation intérieure de certains produits, la nation
 éprouve le double . dommage des pays qui ne peuvent pas importer, et de
 ceux qui ne peuvent pas exporter. Cas où Smith approuve les droits d'entrée.
 Les prohibitions considérées comme des représailles. Danger qu'il y a de les
 abolir brusquementL Effet des encouragemens donnés à l'exportation des pro-
 duits indigènes. Payer une prime d'exportation, c'est payer d'avance à
 l'étranger le bénéfice que vous voulez faire sur lui. Payer une prime pour
 des fabrications intérieures, c'est Vouloir obtenir un produit qui coûte plus
 de frais qu'il ne vaut, c'est faire un échange désavantageux des avances
 contre les produits. Exceptions ; Smith combattu. \$• 2. Effet des réglemens
 qui déterminent le mo

The text on this page is estimated to be only 20.88% accurate

386 TABLE AKALÏTIQUE. ^ {^influence du gouvernement sur les procédés de Tagriculture a praïque toujours été favorable, parce qu'elle «'est boméo à répandr» Tifutruetion et à maintenir la bonne polioe^ liea «Aaiiaâiolvin» ont ^te en proie aux réglemeos, parce qu'iU l^ur étaient dViie app]ieati e(nuisent à leur multiplication. I^si réglemens sont utilea loi:«)tt'ila servent i prévenir une fraude , ou bien à constater un fait Les brevets d'invention n'ont paA d'inconvénient lorsque la durée du privilège n'est paA troplcaigue. S* S.. Dea Cûmpagnies. privilégiées^ a43 Les compagnies privilégiées fon| ^ayer au consommateur les produits de leur commerce plus cher qu'il ne les payerait sans elles. S'il est vrai que le commerce avec certains pays ne puisse se ikive que par àes compagnies. S'il est vrai que les compagnies achètent plus avantageusement €ka]M;l'ëtranger. Le gain des compagnies privilégiées n'est pas fait par la natkn^ mais, sur la nation. , {^safKwe9deacomip^iHes>no|feèttventpas être bien gérées. Le». coatpa^ie\$ peuvent ètroutilies^ pour mettre en crain . un commerce tous nottvenu. \$• 4* D^ réglemens relatifs au commerce des ' grain^ •..♦.♦....♦., 254 Motifs pour- s'occuper spécialement de celte denrée. Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 24.92% accurate

LIVRE L 387 Les oommerçanB en blé expo\$és mal à pn>pos à la haine des peuples et des gouvernemens. Entraves opposées à cette industrie. Utilité dont elle est Les approvisionnementns faits par l'administratioti font fuir les approvisionnementns naturels. Par quels moyens les disettes pourraient être rendues {dus rares et moins funestes. Chàp. 18. Si le gouvethnement augmente la richesse natio^ nale en devenant producteur lui-même 268 Lorsqu'une entreprise faite par le gouvernement donne de la perte , cette perte en est une pour la nation. Par quelles raisons un gouyernement est presque toujours un mauvais entrepreneur. Le gouvernement comme producteur est un concurrent fâcheux pour les particuliers. , S'il j a des entreprises que le gouvernement doive régir parlui-Aôme. Le gouvernement contribue puissamment à la production des particuliers en formant ou entretenant les routes, les canaux ^ les ports , et les établissemens qui conservent, augmentent et répandent les lumières. Mais le moyen le i^ns puissant qu'il ait de la servir est de procurer aux particuliers la liberté e(la sûreté. Si les tributs imposés aux nations subjuguées sont un bon moyen de procurer des richesses à la nation prépondérante. Chap. 19. Des Colonies et de leurs produits 277 Les colonies distinguées des comptoirs. H y a deux systèmes de colonisation , celui des anciens et celui des modernes. Digitized by VjOOQ IC

388 TABLE ANALYTIQUE. Dans celui des anciens les produits sont d'abord bornés , parce que les capitaux et la population y sont peu considérables ; pourquoi ensuite la production y fait des progrès rapides. Dans le système moderne on va aux colonies pour y faire fortune et pour revenir ; mauvais effets de ce système. De l'esclavage et de ses effets par rapport à la production. Du régime réglementaire colonial et de ses effets par rapport à la production^ pour la colonie d'abord, et ensuite pour la métropole. Frais énormes que cause à la métropole la conservation de ses colonies. Bon marché auquel on pourrait se procurer les denrées équinoxiales , mal à propos nommées coloniales. Chap. 10. Des Voyages et de l'Expatriation par rapport à la richesse nationale* 297 Un pays ne doit pas regarder comme un gain l'argent qu'y laisse un voyageur étranger. * Son seul gain est le bénéfice qui a été réalisé sur les ventes qu'on a faites au voyageur. Ridicuité des dépenses énormes faites dans le but d'attirer des étrangers. Queb motifs amènent de préférence les étrangers. L'expatriation hautement profitable à la patrie adoptive. Funeste à la patrie abandonnée, n'est impossible de Tempêcher et de prévenir l'extraction des capitaux. Par quels moyens on parvient à attirer de nouveaux citoyens. (Les Gliapitres ai et aa traitent d'un produit particulier qui joue un grand rôle dans la formation et la circulation des richesses , c'est-à-dire des monnaies }

Digitized by VjOOQ IC

LIVRE I. 389 Chàp. !ki^ De la nature et de Vu^age des Monnaies. • 3o4 J. V\ Considérations générales ïbid. La plupart des produits ne sont consonunés qu'à la suite d'un échange. Difficulté ^i se trouve dans un échange en nature , pour ^alpr un produit à Pautre, et pour rencontrer les besoins du consommateur. La marchandise intermédiaire nommée Monnaie lève cette difficulté, f La monnaie est d autant plus nécessaire que la société-est plus civilisée. C est la coutume et Tusage qui rendent une marchandise monnaie. J. 2. Du choix de la Marchandise qui sert de Monnaie 3ia Il faut que la marchandise-monnaie puisse se propor*tiohner sans s altérer à la valeur de tous les autres produits ; Qu'elle ne soit pas trop volumineuse relativement à sa valeur ; Que sa quantité totale ne puisse s'accroître et se réduire rapidement ; Qu'elle ait une valeur propre en beaucoup d'autres Keux. Les métaux préciétix réunissent ces qualités. De plus , leurs parties se divisent et se réunissent sans s'altérer ; Leur qualité est uniforme par toute la terre ; Ds ont assez de dureté pour résister au frottement de L^ circulation ; Ils sont susceptibles de recevoir des empreintes.. On n'y compte pour rienla valeur del'alliage, et pourquoi.

Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 25.47% accurate

3gO TABLE AÎTALTTIQUE. \$• 3. De U râleur que la qualité d'être monnaie ajoute à une marchandise • 3iS Le tenrice que rend le métal comme monnaie ajoute à ses usages et à son prix. n en absorbe une grande quantité qu'il ravit à tout autre emploi, n rend cher son emploi en ustensiles. Sa râleur se règle suivant les lois communes à toutes les autres m[^]irchandises. Il est une richesse réelle. \$• 4* ^^ Tutilité de iempreinte des Monnaies et des frais de fabrication , , • • • 3ai L'empreinte évite aux contractant l'embaTas et les irais du pesage et de l'essayage des métaux-monnaie. La fabrication exclusive que le gouvernement 8*en réserve ^ est favorable aux particuliers. Effets de la législation anglaise qui n'atbnbue an gouvernement aucuns frais de fabrication. Les gouvememens peuvent avoir sur cette fabrication un bénéfice plus fort en vertu du monle^ mai^ i ne dépend pas d'eux d'attribuer une valeur arbitraire à leur empreinte. Quand cette febrication n*est pas gratuite , il importe pea au gouvernement qu'on fonde et qu'on exporte les monnaies. n lui est même avantageux qu'on exporte : c'est une branche d'orfèvrerie , une source de bénéfices. Le gouvernement ne peut avec justice retenir les frais de fabrication à celui qui reçoit un payement du gouvernement. Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 25.81% accurate

^ LIVRE I. 391 %. S. De laltération des Monnaies. «•••» 33r;i
L'autorité publique s'est imaginée à tort qu'elle pouvait déterminer la valeur
des monnaies. Elle a successivement appliqué le même nom à des quan-[^]
tités de métal fort diverses. Résultats. Ce que c'était que la /br/fe monnaie.
Motifs du gouvernement pour y revenir. Mauvais effets des variations dans
la valeur nominale des monnaies. %• 6. Que la Monnaie n'est ni un signe ni
une mesure. • 344 Dans tous les 'marchés la valeur intrinsèque de la
monnaie est tout oe que l'on considère en elle[^]. Fausseté de l'opinion que la
Valeur de toutes les déniées est égale à la somme totale de la mcm[^]aie. La
valeur de la monnaie ne peut servir de mesure > parce que cette valeur,
même ihtrinsèque, est variable. Exemple de ces variations. Montesquieu,
Htime, réfutés. Le travail n'est pas une meilleure mesure des valeurs que la
monnaie. Smith combattu. Il n'y a point de mesure des valeurs pour des
temps et des lieux éloignés ; mais on peut les évaluer approximativement.
Le négociant n'a pas besoin de connaître la valeuf absolue des choses ; il lui
suffit de connaître leur valeur relative à l'époque et dans le lieu où chaque
échange se fait. Toute stipulation 3e valeur pour un terme éloigné, e[^]t
nécessairement vague. 5. 7. D'une attention qu'il faut avoir en évaluant le»
sommes dont il est fait mention dans Thistoire* 363i Digitized by VjOOQ
IC

Sga TABLE ANALYTIQUE. Il ne suffit pas de connaître la
 quantité de métaux pre-^{ci} eux désignée par la somme^{il} faut avoir égard
 aussi k la variation survenue dans la valeur du métal luimême. Exemples et
 erreurs relevées dans RoUin , dans Voltaire, dans. Raynal , dans La Harpe.
 Méthode approximative pour ces évaluations. \$•8* Qu'il n'y a point de
 rapport fixe entre la valeur d'un métal et la valeur d'un autre métal. • • ijo
 C'est à tort qu'on a voulu donner une dénomination commune à une certaine
 quantité d'or et à une certaine . quantité d'argent. Ce qui en est résulté en
 France , en Angleterre. La valeur relative des métaux , perpétuelleméht
 variable, n'est point en proportion des quantités fournies par les mines. \$• 9.
 Ce que devraient être les Monnaies. . . SjS Les monnaies devraient être des
 pièces de métal sans autre dénomination que le poids et le titre certifiés par
 l'empreinte. Le bénéfice de la fabrication devrait varier suivant la demande.
 La, nation qui ferait cette bonne opération, fournirait du numéraire à
 plusieurs autres. \$• io. De la Monnaie de cuivre et de billon. 384 Les pièces
 de cuivre et de biUon ne sont, à proprement parler, que des billets de
 ccuifiance qui devraient être échangés à bureau ouvert. Autrement elles font
 l'effet d'un alliage, et influent sur les prix et sur le cours du change.
 Digitized by VjOOQ IC

LIVBE L 393 Elles sont sujettes à être contrefaites. \$. 11. De la meilleure forme des pièces de monnaie C . • 388 Cylindrique aplatie , mais épaisses , l'empreinte en creux y aussi grosses que possible. §•12. Par qui doit être supportée la perte qui résulte du frai des Monnaies 890 Cette perte doit être supportée par le gouvernement, et par quelle raison. Chap. 2 2, Des Signés représentatifs de la Monnaie. 896 5. 1 *'. Des Billets à ordre et des Lettres-de-change, ibid» La, valeur actuelle des lettres-de-change est fondée sur le droit qu'elles donnent de toucher de l'argent dans un temps fixé. Cours du change. Causes de ses variations ; des bornes qu'elles ont. On ne peut s'acquitter avec des lettres-de-change qu'autant qu'on a envoyé une valeur équivalente en marchandises. Ce que c'est que des lettres-de-change dites de circulation. 5* 2. Des Banques de dépôt 4oi Leur utilité. Elles suppléent au numéraire par des transferts sur leurs livres. Pourquoi les crédits qu'elles ouvrent sont plus estimés que la monnaie courante. li'inyiolabilité du dépôt est pour ces banques d'ime nécessité fondamentale. §• 3. Des Banques de circulation et d'escompte , et d'^s Billets de confiance. • • • . • 4o(> Digitized by VjOOQ IC

394 TABLE ANALYTIQUE. But de ces associations. Elles mettent en émission des billets de confiance. Ce qui fait le gage et la sûreté de ces billets. Les principes éclairés par les exemples de la banque d'Angleterre ^ des banques d'Ecosse , de l'ancienne caisse d'escompte ^ de la banque de France. Les billets de confiance augmentent «ils réellement la masse des capitaux productifs d'un pays? Oui ; par quelle raison et jusqu'à quel point. Conséquences d'une émission de billets trop forte. ♦ Les billets de confiance ne peuvent fournir des fonds pour faire l'office de capitaux engagés. C'est ce principe méconnu qui a perdu la banque d'Angleterre y et probablement perdra toutes les autres. La contrefaçon est un des inconvénients des billets de confiance. \$• 4« Du Papier monnaie. ••••• 426 C'est un papier que le gouvernement autorise à donner en paiement des engagements contractés en monnaie effective. Quelles sont les causes qui soutiennent pendant un temps la valeur des papiers-monnaie. Les principes éclairés par l'exemple des billets de la banque de Law, par les assignats , par les mandats. LIVRE II DE LA DISTRIBUTION DES RICHESSES. (Le» Chapitres i à 3 inclusivement traitent des causes qui déterminent la valeur des choses, quelles que soient ces choses.) * Chap. 1*. Des Fondemens de la Valeur des choses. ToMB II ,Page I Digitized by VjOOQ IC

LIVRE II. 395 Une chose n'est un produit qu'autant qu'il a fallu pour lui créer de l'utilité, le concours des agents productifs, c'est-à-dire, de l'industrie, des capitaux et des terres. Dans ce cas le produit a une valeur[^] parce qu'il n'a pu exister sans qu'il y eût des frais de production. L'utilité d'un produit établit la demande qu'on en fait; le sacrifice au prix duquel il faut l'obtenir, en borne la demande[^] et la valeur de ce sacrifice est bornée par la concurrence des producteurs. La valeur d'un produit s'élève en raison directe de la quantité demandée[^] et en raison inverse de la quantité offerte. Exemple de quelques produits surpayés par des circonstances étrangères à la demande et à la production. Chap. 2, De ce qu'il faut entendre par la quantité d'une marchandise qui est dans la circulation et par l'étendue de la demande 10 La quantité d'une marchandise qui est dans la circulation est cette portion toute entière qui est offerte pour être vendue. • 1 La quantité demandée est toute celle qu'on a non-seulement l'intention, mais les moyens d'acheter. Effet des maximum ou taxes des denrées. Chap. 3. De l'Argent considéré comme marchandise dans la circulation[^] • • 16 En même temps que l'Amérique a augmenté la masse de l'argent dans la proportion de 1 à 10, la demande de cette marchandise a augmenté dans la proportion de 1 à 10. f. Erreur de Locke, de l'Encyclopédie, à ce sujet Digitized by VjOOQ IC

396 TABLE ANALYTIQUE. L'aident monnayé a cela de particulier que c'est une denrée toujours dans la circulation. Les quantités d'argent jetées dans la circulation, y font peu d'effet, et pour quoi. La demande de cette denrée n'augmente pas en proportion des richesses que les nations acquièrent, et pour quoi L'or est moins demandé à proportion que l'argent. La demande des métaux précieux s'accroît par la déperdition. Des variations futures qu'on peut prévoir dans leur valeur. (Le Chapitre 4 traite de la valeur réciproque des produits et des frais de production.)

Chap. 4*
 ^^^ variations réelles, des variations relatives et des variations nominales dans les prix, ... 26 Une économie dans les frais de production occasionne une baisse réelle, et non pas fictive, dans le prix des choses. Les frais de production diminuent par un emploi mieux entendu des moyens productifs. Cette baisse n'est pas relative à la valeur des autres produits de manière qu'ils peuvent baisser tous à la fois. Pourquoi les petites fortunes peuvent maintenant se procurer de certaines douceurs qui l'étaient autrefois qu'à l'usage des riches. La production est un grand échange où l'on donne les services productifs pour recevoir les produits. Comment la baisse de chaque chose procure un accroissement dans la valeur totale de la chose produite. Digitized by VJ OOQ le.

LIVRE II ^ 397 Que la baisse des produits n'altère pas les profits des producteurs. Elle équivaut à un enrichissement de la nation , et si toutes les choses venaient à ne rien coûter ^ tout le monde serait infiniment riche. Ce que c'est que les variations relatives dans les prix. Elles n'augmentent ni ne diminuent la richesse générale, mais elles influent sur la fortune des particuliers et des nations considérées comme particuliers. Les variations réelles et relatives dans les valeurs des choses, sont indépendantes de la valeur qu'on attache à l'argent. Mais l'argent subit de son côté des variations réelles et relatives. a Ce qu'on appelle valeur nominale n'est point une valeur ; c'est une dénomination qui indique quelquefois la quantité de métal contenue dans la monnaie , mais jamais sa valeur. En quoi les changemens nominaux influent sur les richesses privées. (Le Chapitre 5 indique la manière dont se distribuent les profits qui composent les revenus de la Société^.) Chap. 5. Des sources des revenus .^ et comment ils se distribuent dans la société, • 4^ Les services productifs acquièrent une valeur par les mêmes principes que toutes les autres choses. Cette valeur est acquittée par la valeur du produit résultat de la production. Dans le progrès de la production , chaque producteur rembourse à celui qui le précède immédiatement, le montant de ses avances , et en outre ses profits.

Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 16.75% accurate

TABLE ANALYTIQUE. La valeur du produit achevé rembourse le fabricant producteur. De là les profits qui composent le revenu du propriétaire du capitaliste ou de l'homme industriel. Revenu annuel d'un particulier, d'une nation; ce que c'est. La majeure partie des revenus se consomme à mesure. La monnaie sert à faire parvenir la valeur produite aux mains à qui elle appartient; mais elle ne fait pas partie du revenu* (Les Chapitres 6 et 7 traitent de la proportion suivant laquelle se distribuent, entre les producteurs et les profits dont se composent les revenus.) Chap. 6. Quels genres de production payent plus cher les services productifs «55 Les profits ne sont pas égaux dans tous les genres de production. Pourquoi les produits les plus communs et les moins chers donnent au total les meilleurs profits. C'est un mauvais calcul pour une nation de fournir des objets de luxe, et de recevoir en échange des objets d'usage commun. Chap. 7. Des profits industriels 61 §. 1***. Des profits industriels en général. . . . /» Les services de l'industrie sont plus chèrement payés là où les capitaux et les terres abondent. Ils le sont d'autant plus : 1° Que les travaux sont plus dangereux ou plus désagréables ; Digitized by Google

tiYiii: IL - 399 s[^]. Que Inoccupation est moins constante ; 3[^].
 Qu'ils exigent des mains plus sûres et plus fidèles ; 40. Que leurs résultats
 sont plus incertains ; 5[^]. Enfin , qu'ils supposent plus de talens naturels ou
 d'habileté acquise. , %• 2. T)es profits du savant • • • • • 70 Le savant fait
 de médiocres profits , parce qu'il met en peu de temps dans la circulation
 une grande quantité de sa marchandise[^] et qu'elle ne se détruit pas par la
 consommation. De là les faveurs que tous les peuples civilisés accordent
 aux savans qui , par la nature des choses , ne reçoivent pas une récompense
 proportionnée à leur utilité. §. 3. Des profits de Tentrepeneur d'industrie. .
 72 Trois causes contribuent à rendre rares et chers les services de
 l'entrepreneur d'industrie : 1®. la nécessité où il est de trouver des capitaux
 ; a** , les qualités personnelles et les connaissances que ses fonctions
 exigent ; 3°. les risques auxquels il est exposé. C'est dans cette classe que se
 font presque toutes les grandes fortunes , et par quelles raisons. J. 4- Des
 profits de l'ouvrier. 78 Le travail de l'ouvrier est presque toujours offert
 autant que réclamé, et pourquoi. Pbur qu*[^]il continue à être ofifert à ce
 pc»nt, il faut que les gain[^] de l'ouvrier suffisent pour qu'il puisse élever ses
 enfans. La main-d'œuvre des personnes qui ne vivent pas de leur travail est
 moins chère que celle des autres. Pourquoi les ouvrages de femmes sont peu
 payés. , Digitized by VjOOQ IC

400 TABLE ANALYTIQUE. Variations dans les profits des
ouvriers entraînent de grands malheurs. Attention qu'il faut avoir lorsqu'on
veut y porter des remèdes efficaces. Les habitudes du pays influent sur les
besoins de la classe ouvrière ; ses besoins sur ses salaires. ^ Utilité des
caisses d'épargne. Avantage de la position du maître pour le règlement du
salaire de l'ouvrier. Si les ouvriers qui sont mieux payés travaillent moins.
§• S. De l'indépendance née chez les modernes des progrès de l'industrie • •
• 92 Chez les anciens^ ceux qui n'avaient point de terres étaient obligés de
se mettre à la solde des grands propriétaires , et ensuite du gouvernement.
Chez les modernes , les profits provenant des capitaux accumulés et d'une
active industrie^ permettent à la partie de la nation qui n'est pas propriétaire
de terres, de vivre indépendante. Cette portion des peuples donne aux
gouvernements les secours qu'elle en retirait jadis. Chap. 8. Du revenu des
Capitaux pS §• 1«^ Du prêt à intérêt q6 Pourquoi appelé usure autrefois, et
pourquoi il était odieux. Un capital^ prêté est un outil, et l'intérêt un loyer.
Tout intérêt se décompose en deux parts : i** . le loyer . proprement dit ; a®,
l'assurance qui couvre les risques du non-remboursement On a toujours
réveillé l'usure lorsqu'on a voulu la réprimer* Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 13.67% accurate

LIVRfi IL 4^1 Ce nui fonde k sàtelé da pvêteat^ et pavait mflae
àir k portion d'intérêt qui est une prime ^smamiace , c'est : iK]m BAtEire
die l'emploi ; Sr*. la crédit penonnel de TempriftilfiNiv ;» i^. Ia U^ûàtàoHot
ait pKfm Les contraintes c&mtt^ lé» débiteurs «ont.&vMaUeai à ceux ijni
ont beioîn d'emprunter* Ia loyer du capital se fixe sur les- mè^aHM- hûêêê

40a TABtE ANALYTIQUE. L'intérêt du capitaliste n'est pas le même que celui de la société. • Le meilleur emploi du capital pour le pays en général est d'abord celui qui a pour objet l'agriculture. . Ensuite celui qui a pour objet l'industrie intérieure. Ce sont les emplois que les capitalistes préfèrent^ lorsque les choses sont abandonnées à leur cours naturel Crap. g. Des Retenus territoriaux • • • ia3 \$. i*% Des profits des fonds de terre • • • • •

• Ibûi. Pour que le service des terres soit demandé et payé, il faut que leurs produits aient des débouchés^ c'est-à-dire qu'ils éprouvent de la demande. L'étendue des terres propres & chaque culture^ établit par tout pays la quantité des terres offertes pour chaque emploi. Le plus petit profit rendu par la terre suffit pour qu'on puisse la cultiver ; il n'en est pas ainsi de l'industrie et des capitaux. Comment est ravie dans certains cas la totalité du profit des fonds de terre. Différence du profit de la terre et de la rente de la terre y qui est wol revenu par rapport à son prix : d'achat Motifi de préférence pour les placemens en terres on pour les placemens mobiliers. •

Lé prix d'achat des terres ne change rien à la quantité • ' des services fonciers et des services capitaux qui sont dans la circulation. Les capitaux engagés perdent leur nature de ^pitaux et prennent celle, ^es fonds de terre.

Digitizedby Google fl

LIVRE IL 4o3 \$. 2. Des fermage». ••••.. i3o Le fermage suit de près les profits qu'on pQUt &ire sur les fonds. Les propriétaires jouissent d'un monopole naturel par rapport aux fermiers dont le nombre nest pas nécessairement borné comme celui des biens à louer. Par-là les circonstances favorables ou contraires au fonds de terre, le sont toujours au propriétaire.' Avantages des longs baux : ils permettent des bonifications de la part du fermier. La culture des terres par leurs propriétaires est encore préférable. Avantage de la solidité des baux. De la culture par métayers ; ses inconvénients. Causes de la faiblesse des nations dans le moyen âge. Châp. lo. Quels sont les ^ets des revenus perçus (Tum nation dans Poutre 1 36 Les revenus industriels ne sont pas susceptibles 4*être perçus par une nation chez ime autre. Un capital prêté par une nation à une autre , produit pour la nation qui emprunte , ce qui , dans les profits de ce capital, excède les intérêts qu'elle paye. Un fonds de terre acquis par un étranger, est un gain ^ pour la nation si les nationaux savent retirer du capital, prix de l'acquisition, des profits qui excèdent les fermages que retire l'étranger. Il importe aux nations que les particuliers transportent d'un pays dans l'autre les valeurs qu'ils ont droit de transporter , sous la forme qui leur convient le mieux , parce que c'est aussi celle qui convient le mieux aux deux nations. Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 28.39% accurate

TABLE. Une nation n'a aucun moyen d'empêcher de tirer hors d'elle les revenus et les capitaux qu'il y perçoit. De la Population dans ses rapports avec l'économie - norme politique 145. Comment la «quantité des produits influe sur la population des états. • • • Ibid. La population s'élève toujours en tous pays au niveau des moyens d'existence, et ne va pas au-delà. Ce qu'il faut entendre par moyens d'existence, * Même chez les nations prospères beaucoup d'individus meurent de besoin. Rien n'influe d'une manière durable sur la population que ce qui influe sur la production. En quoi les fléaux dévastateurs sont véritablement finis. Une mauvaise administration attaque la population dans son principe. Ce n'est pas le célibat des moines qui nuit à la population ; c'est leur oisiveté. Ce n'est pas le grand nombre des hommes qui nuit à leur aisance ; c'est le défaut de production. Pourquoi les années de disette n'entraînent pas autant de dépopulation en Europe qu'en Asie. Inconvénient de trop compter sur les produits manufacturiers pour la subsistance d'une nation. Digression sur l'Angleterre, sur la colonisation. Si une grande population est un signe de prospérité. 1. a. Comment la nature des produits influe sur la distribution des habitants. • « 1. « • • • 160 Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 27.74% accurate

LIVRE IL 4⁵ Les limites oomme Tadministraiôn des états , nescmt que des accidens par rapport à la riches/se des peuplesé Quels genre» de production exigent l'habitation des campagnes , et quels l'habitation des villes. Lès vittes d'Europe misérables au moyen âge[^] et pourquoi. Les villes sont favorables à l'agriculture. La fixadation d'une ville ne suffit pas pour qu'elle eontinve à subsister ; ce qu'il faut encore pour cela. LIVRE III. DE LA COirsaMIICATIO[^] DES RICHESSE^{^^}. Chav. I*['][^] I[^] MfferenJtes sor[^]de Consommationm tS[^] Ce qu'a faut entendre]par œnsommation des richesses» Tout ce qui est produit est susceptible d'être consommé [^] et l'est même irécessaivement. Comment cela n'exclut pas les accumulations de valeurs. Ce que c'est que la consommation annuelle d'un particulier[^] d'une nation» La consommation annuelle s'entend de la consommation brute sans déduction des valeurs reproduites ; etpar conséquent elle comprend les exportations. La somme des consommations annuelles n'a aucun rapport avec la somme des capitaux d'un particulier où d'une nation. Les produits s'approprient naturellement aux besoins des consommateurs. Ce que c'est que les consommations publiques et les consommations privées. Tout le monde est consommateur. Les plus fortes consommations sont faites par la classe in

4b6 TABLÏ AlfALTTIQUB. Plus une nttion est civilisée ^ {dus elle coosomine. Chap. a. Z)e5 ç^?îî^5 généraux de la Consommation. 179

Toute oonsommation est une perte de richesses. Eb échange de cette perte on peut avoir soit une nouvelle richesse par la consommation r^roductive , soit une jouissance par la consommation improductive. Une valeur consommée n'est complètement remplacée que lorsque la reproduction rapporte , outre sa valeur, les frais de l'opération. Une valeur consommée reproductivement ne satisfait à aucun besoin , ne procui'e aucune jouissance. Pcfrirquoi la plupart des consommations n'ont lieu qu'à la suite d'un achat ; ce qui a rendu à peu près synonymes les mots dépenser et consommer. Ce n'est point la monnaie qui a servi à l'achat qui est consommée : la/ monnaie est une chose tout-à-fait étrangère à la consommation. Èhap. 3. D0 la Consommation reproductrice en général^ et de ses résultats*.. ••• 187 Une rédaction dans la consommation reproductrice équivaut à une augmentation de produits. Lorsque pour reproduire on trouve le moyen d'employer des matières premières de nulle valeur, ou de peu de valeur, on fait profit de tout ce qu'elles ne coûtent pas. On épargne les services de l'industrie, des capitaux et des ten*es , soit en tirant plus de pi*oduits des mêmes services , soit en tirant de moins de services , les mêmes produits. lia dissipation dans los dépenses productives est aussi iàcheuse que dans les dépenses improductives. Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 26.50% accurate

LIVRE III. ^ 4<>7 Les inrentaires sont le seul moyen de savoir si la consommation reproductive a eulieu avec avuitage (en note). Chjlp* 4» ^^ ^^ Consommation improductif^ en général y et de ses résultats. • 193 La consommation improductive , la seule dont il. séta. ' question dorénavant , ne favorise point la reproduction. On ne peut donc considérer dans la consommation que le plus ou le moins de satisfaction qu'on obtient enéchange des pi*oduits consommés. Les consommations les mieux entendues^ soit publiques^ soit privées y sont : 1». Celles qui satisfont des besoins réels plutôt que factices ; it®. Celles qui sont lenteâ plutôt que rapides ; et celles qui a attachent, de préférence aux produÎDft de la meilleure qualité ; 3** . Celles qui se font en commun ; 4* . Celles qui ne sont pas contraires a la morale. Les plus mal entendues sont celles qui procurent • des malheurs au lieu de satisfaction. CniLP. 5. Des Consommations prisses , de leurs mcUfs et , de leurs résultats^ ••/•••» .^ •#•• » loS L'économie privée définie et mise en opposition avec la prodigalité , Tavarice , le désordre. Les lods somptuaires sont inutiles ou injustes (en note). Si l'on peutavec sagesse dépenser la totalité de son reVenu* Lé luxé un des Iplus puiasana promoteurs de la ooiïs ' mation. n exige de grands sacrifices de valeurs pour procurer la plua Vaiàé des swlufiiclioïis. Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 17.22% accurate

408 TABLA II TADTTIQUE. n ne proYoqne pn plot de produit![^]
mnii de ceitaii» f rodittU pbitôt tqm d*«iitrQi. n nuit aux épai^gnes qui
seules peuvent accroître I[^] productions. Lie luxe préconisé par deux
systèmes opposés. lia tnisième marche à sa suite [^] et pourquoi. n ne contribue
pas au bonheur liième des riches. ' 9 [^]st destructif de la morale. n augmente
plutôt qu'il ne diminue Tinégalité des fortunes. Les ridies seraien[^]ik moins
bien pourvus si les pauvres étaient moins misérables ? Non. Chap. 6. Des
Consommations publiques •#«•• aaj f. ^{^^^} D[^] la sature ft des ©flfet»
fàieraia des ConêoaiAattoiifl (mUiques,* • • • • • Ibid. Les besoins de la
société en masse donnent lieu aux con« sommations publiques. Les
consommations publiques entraînent la perte [^]du produit consommé , et la
dépense du gouvernement n'est point ime restitution de la valeur de ce qu'il
ocmkmime. B y a cme analogie complète entre radministration de la fortune
publique et celle d'une fortune particulière , entre les consommatiçms
d*un»[^]and ét[^]t et oelles d'un petit état , -entre ceUea d'une m

The text on this page is estimated to be only 21.41% accurate

xivRE m. ' 4^ taut qu'il an x^éralte potir la nation , un avantage égal an sacrifice qn'ellea kii imposent. £Ues formœtane portion importante des consommation» totales ; ce qui rend fâcheuses les erreurs des gouvernemens. Pourquoi les goo^ememens wmt plus dissipateurs que l^ particuliers. L'économie des gouvememens n'est point incompatible avec la ^ M^ C*est le peuple qmî paye k représentation qull exige dans^ ses magistrats. Une nation peut être administrée à très-bas prix. Digitized by VjOOQ IC

410 ,,: TABLE ANALYTIQUE. Les services mal rendus sont toujours chers. n convient de bien payer les fonctionnaires publics. S'il &ut avoii^ dans les fimcticHis puUiques des gens à grandes fortunes. ... Inconvéniens des charges vénales. Des fonctions civiles exercées par des prêtres. Le public n'est jamais servi à si bon marché que les particuliers. lies salaires devraient être proportionnés à l'ouvrage exécuté. Le cérémonial et les déplacemens sont des pertes de temps payées par le public. Des Dépenses relatives à l'armée sSj Pourquoi chez les peuples civilisés il faut que ce soit une profession particulière que le métier des armes. La guerre en est devenue un art plus perfectiotmé. Elle est plus dispendieuse qu'elle n'était autrefois. La richesse encore plus nécessaire que la bhivoure pour faire la guerre avec succès dans les temps modernes. La guerre coûte au-delà de ses frais : les productions qu'elle arrête, les rayages qu'elle commet. Les conquêtes ne valent pas ce qu'elles coûtent Pourquoi un état s'affaiblit en s'agrandissant. Dés Dépenses relatives à l'enseignement public. a65 Vax quelles raisons la société>est intéressée à ce qu'on cultive tous les genres de connaissances. Elle n'a pas besoin de les enseigner tous à ses frais ; mais seulement les genres qui, ne procurant pas assez dWantages à ceux qui les cultivent, ont besoin d'enr couragem^Qt Digitized by VjOOQ IC

LIVRE IIL 411 Toat bon lirite élémentaire devrait être
généreusement payé par le public ou ses réfurésentand. Le premier d^ré
d'instruction est indispensable pour radoucissement des mœurs et peur
préserver un peuple de la barbarie. La morale^ ni la logique^ ne paraissent
pas devoir être l'objet d'un enseignement public. Pourquoi l'instruction
religieuse^ dans chaque culte, devrait se donner aux frais de ceux qui
professent ce même culte. Des Dépenses relatives^ aux établissemens de
bienfésance • • ^ j6 Les établissemens de bienfésance sont des espèces de
caisses de prévoyance où chacun porte une partie de ses épargnes, pour
acquérir le droit d'y avoir recours au besoin. Les hospices augmenteraient
indéfiniment le nombre des secourus , si de certaines conditions
d'admission, ou la dureté du sort que les secourus y éprouvent, n'en
réduisait pas perpétuellement le nombre. Us font baisser un peu le taux des
salaires. Avantages des maisons de travail. ÆUes exigent des Capitaux.
Pourquoi elles ne présentent pas une concurrence redoutable à l'industrie
privée. Des Dépenses relatives aux édifices^ et constructions publiques. • •
• • ••«•• aBa De la méthode qu^il &ut suivre pour évaluer rigoureusement
la dépense des tsavaux publics* Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 12.83% accurate

4ia TABL.X ÀKÀLTf IQUE. Application des priiK^pès «ux
dignes de I&llande^ aux grandes routes de France. Les facilités pour les
eommmiicationa sont dVm prenait ci grand , qu'il excède profaafatemiBi^
ke ph» grandes dépenses qu'elles aient occasionnées» Les monumens
publics sans utîHlé aonl un luxe qui a est pas plus excusable que celui des
particulien. Cba». 7* Par qui sent payées les Consommations publiques.
...•«••*• 288 Les consommations publiques se font : Quelqudbis aux
dépens d'un simple citoyen ; Quelquefois aux dépens d'un peuple Vaincu;
Quelquefois elles sont payées du produit du doBMtine possédé par le public
; Mais elles sont principalement ftef^ avec le {HDduit des contributions*
Les dtoyena ou sujets contribnent^ soit comme messhK^ de tout l'état pour
sulnrenir aux dépenses qui i'^^^' dent la société touto entière^ «oit
eomaieembres d'une province oa d'une- commune^ pou» nibfeni' «" ^
dépenses communales. ffé» coatributioivi sont m^ioac afibainislrée» quand
Indépensés se font JBOus les yeux des contribuables. Cmèm. 8. t>e Plmpéi.
. 29^ \$. I*'. Des effets généraux de toute espèce dlm-^ pôt!«'•
L'impôt est une portion des propriétés particulières levée poi^ le service
dn^bUc» Il ne consiste pas dans In matière oà 9e umxve tsteet i^ Digitized
by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 20.74% accurate

LIVRE m. 13 valeur d'usage par le contribuable> mais dans la valeur de cette matière. La valeur dont se compose l'impôt ne se reverrait pas dans la société après lui avoir été ravie. L'impôt n'est point un moyen de reproduction et les bons gouvernements sont toujours économes. Or là on peut déduire les conséquences suivantes savoir: que les impôts les moins mauvais sont, 1° Les plus modérés. Comment l'impôt lorsqu'il est poussé trop loin, prive le contribuable de sa richesse sans en enrichir le gouvernement. Un impôt ne rend jamais au fisc en proportion de l'extension qu'on lui donne. Exemples qui prouvent ce que le fisc gagne à une imposition modérée, a°. Ceux qui entendent le moins de ces choses qui pèsent sur le contribuable sans profiter au trésor public. Les impôts de redevance ne sont pas reversés dans la société que le principal des contributions. Les besoins croissants des gouvernements les ont forcés de mettre depuis deux siècles plus d'ordre dans leurs finances. Les frais de contrainte et les frais de mauvais moyens de forcer le contribuable à payer. • Les corvées coûtent plus au contribuable qu'elles ne rapportent au public. 1°. Ceux dont le fardeau est réparti équitablement. Les vices de répartition sont 1° les impôts qui sont à la charge des particuliers et à la charge du fisc.

Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 21.58% accurate

414 T4BLX AKALYTIQUE. S'il est là contraire ou &voraUe 1 de
oer^ taines actions. Réflexions sur l'impôt du vingtième , le droit de
centième-denier ^ les droits sur l'instruction^ les loteries^ les douanes^ les
gabelles. \$. 2. Ih\$ différentes manières d'asseoir l'impôt^ et Digitized by
VjOOQ IC

LIVRE III. 415 sur quelles classes de sujets portent les divers
Impôts. 4 • . . 3^{ao} L'impôt se lève en argent ou en nature[^] mais se compose
essentiellement de la valeur de la chose levée. L'autorité qui fait contribuer ,
est intéressée à ne pas altérer les sources de la production. Elle est
intéressée à répartir l'impôt proportionnellement avec le revenu de chacun.
On atteint les revenus , soit par des contributions directes [^] soit par des
contributions indirectes. Manière de procéder des unes et des autres.
Inconvénients et avantages des contributions directes et des contributions
indirectes. Charges qui sont de vrais impôts , quoiqu'elles n'en portent pas
le nom. Les contributions ne portent pas toujours en totalité sur ceux qui les
payent Comment les impôts sur les consommations portent aussi sur le
producteur de la chose imposée[^] et suivant quelles proportions* Comment
l'impôt mis sur une consommation[^] porte en même temps sur une autre.
Pourquoi le propriétaire foncier ne peut faire supporter à ses
consommateurs la [^]us petite partie de son impôt. Les produits agricoles ont
cela de particulier[^] c'est que quand leur production décroît , la demande qui
en est faite décroît aussi (en note), Le propriétaire foncier ne peut , même
par la vente de son fonds [^] se soustraire à l'impôt Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 20.54% accurate

416 TABLE AN ALtTIQUK. . hcB eBfU de l'impôt acmt oonatana
et ne s'eSacent pas par rancienneté. . . L'impôt retombe aur les producteur»
et les Goi8

LIVRE m. 4⁷ Cet impôt a pour base une évaluation du revenu des terres[^] faite en 1692. n offre un grand encouragement aux améliorations agricoles. Son injustice* Espèce de découragement qu'il peut répandre. La Toscane citée pour exemple. Chap. 9. De la Dette puuiique ••••• 356 \$• I*'. Des Emprunts des gouvernemens , et de leurs effets généraux i6id. Un particulier emprunte souvent pour faire valoir; un gouvernement emprunte toujours pour consommer. Ce n'est pas le paiement des arrérages qui appauvrit une nation : c'est la consommation du principal. Les[^] emprunts publics sont remboursables en différentes façons[^] ou non-remboursables. Les cautionnemens sont des espèces d'emprunts. Les anticipations sont Aes espèces d'emprunts. Les titres de la dette publique n'augmentent ppint la masse des valeurs [^] ni la circulation productive. En quoi les emprunts publics sont favorables comme procurant des placemens. \$• a. Du Crédit public, de ce qui le fonde , de ce qui laltère 366 Pourquoi un gouvernement despotique ne peut jouir H. 27 Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 26.02% accurate

418 TABLE ANALYTIQUE* da mémo crédit qu'un
gouvernement représentatif. En quoi un gouYemement mérite plus de
confiance qu'un particulier , et un particulier qu'un gouvernement. Le crédit
public est dangereux^ en ce qu'il offire da moyens de dissiper de grands
capitaux. De l'effet des caisses d'amortissement Des très

EPITOME DES PRINCIPES FONDAMENTAUX DE
L'ÉCONOMIE POLITIQUE. Digitized by VjOOQ IC

Digitized by VjOOQ IC

AVERTISSEMENT. J^rLUSiEURs bons esprits dont j'ai recueilli les avis dans le but de rendre mon ouvrage plus utile ^ se sont accordés à me dire qu'ils désiraient qu'on pût trouver , réunis et rapprochés , les principes fondamentaux de l'Économie politique répandus dans cet ouvrage , de manière que dégagés de développemens , on pût saisir promptement leur liaison et leurs rapports mutuels, et y recourir facilement lorsqu'on est appelé à en faire soi-même quelque application nouvelle. C'est pour entrer dans leurs vues que j'ai composé cet Épitome. Les principes s'y trouvent énoncés sous chacun des termes principaux de cette science , rangés par ordre alphabétique. On pourra dans chaque discussion , dans chaque démonstration , remonter Êicilement à chacun de ces principes qui ne sont que l'expression de la nature des choses , la simple exposition de la manière dont les choses se passent, mais abstraite et dénuée des preuves, des exemples , des conséquences qui font la solidité et l'utilité de la science , «t qui se trouvent dans mon Traité d'Économie politique. On doit supposer que ces propositions ont toutes été prouvées ou sont susceptibles de l'être , et ne

Digitized by VjOOQ iC

The text on this page is estimated to be only 29.38% accurate

41a AVERTISSEMENT. se trouvent ici réunies et resserrées , qu afin de s'éclaircir l'une par l'autre , afin de laisser mieux saisir leurs relations réciproques. C'est proprement la philosophie de la science ; il faut la posséder si l'on veut lier avec sûreté chaque principe à tous les autres ; mais pour l'usage ordinaire, c'est le Traité qu'il faut consulter. Il est plus facile à entendre parce qu'il rejette toutes les abstractions , ou du moins les fixe le plus promptement qu'il est possible, dans des exemples familiers à tous les lecteurs. On sent d'après cela que cet Épitome n'est point un Abrégé élémentaire. On ne peut pas y apprendre l'Économie politique; mais il sera, je crois , fort utile pour opérer le classement de ce qu'on sait , montrer la liaison des vérités qu'on croyait isolées , et mettre à nu les fausses notions qu'on pourrait s'être faites à certains égards. Il n'est pas destiné à être lu de suite , mais à être consulté lorsqu'on est en doute sur quelque point de doctrine. On regardera peut-être l'ordre alphabétique comme peu favorable à l'enchaînement des idées ; mais qu'on prenne la peine de considérer que l'Économie politique ne présente pas un phénomène qui ne tienne à tous les autres ; que l'explication de chacun d'entre eux , ne peut être bien donnée et complètement comprise , qu'autant Digitized by VjOOQ IC

AVERTISSEMENT. 4³ qu'on possède déjà l'explication de beaucoup d'autres 9 et qu'il faudrait[^] s'il était possible, les étudier tous de front. C'est un tissu qu'il s'agit d'examiner, et non une chaîne qu'on puisse développer (i). L'ordre alphabétique permet du moins 9 lorsqu'on lit l'exposition d'un principe, de recourir à l'exposition de tout autre au besoin, et d'étudier autant simultanément qu'il est possible. C'est pour cela qu'on trouvera écrits en italique dans les explications, tous les mots qu'on devra chercher dans l'Épître lui-même, pour peu qu'on ne s'en retrace pas à l'instant et dans toute son étendue, la signification exacte. Le lecteur dont l'esprit, à la vue du mot italique, s'en retrace la signification toute entière, peut se vanter de savoir l'Économie politique ; car si toute science se réduit à une langue bien faite, quiconque possède la langue, possède la science.

(i) D'ailleurs l'ordre des idées[^] par exemple, il semble qu'on ne doive étudier le phénomène de la consommation[^] qu'a* près celui de la production[^] dont il est le but et le complément : cependant on ne peut entendre la production sans se familiariser avec la nature et l'office des capitaux ; et il est impossible de bien connaître la nature et l'office des capitaux, si l'on ne distingue la consommation improductive de la consommation reproductive ; si l'on n'a, par conséquent, analysé le phénomène de la consommation.

Digitized by VjOOQ IC

4⁴ AVERTISSEMENT. Pascal, Locke, Condillac, Tracy, ont prouvé que c'est faute d'attacher la même idée aux mêmes mots , que les hommes ne s'entendent^{pas}, se disputent^{se s'égorgent} (i) : j'ai cherché à fixer ici de la manière la plus précise , le sens des termes de l'Économie politique; de manière qu'on pût toujours savoir positivement quel fait, ou quelle chose un mot représente ; dès-lors il n'est plus possible de le prononcer au hasard ; un même mot ne peut plus être employé pour désigner des choses diverses, ou pour représenter des doctrines creuses , des faits imaginaires, vagues, imparfaitement observés. Les personnes qui aiment à se rendre compte de tout , pourront consulter cet Épitome , nonseulement en lisant le Traité auquel il est joint, mais en lisant tout autre ouvrage sur l'administration , l'histoire, la géographie , la politique, les arts industriels, le commerce. J'ose dire qu'elles apprécieront mieux la solidité de leurs bases , la justesse de leurs déductions. On pourra comparer perpétuellement les termes dont chaque auteur (i) Presque toutes les guerres livrées depuis cent ans dans les quatre parties du monde , ont été pour une balance du commerce qui n'existe pas ; et d'où vient l'importance attribuée à cette prétendue balance du commerce? De l'application exclusive qu'on a faite à tort du mot Capital à des matières d'or et d'argent. Digitized by VjOOQ IC

AVERTISSEMENT. 4⁵ se sert , avec leur signification primitive et avec la nature des choses; on s'apercevra si ces termes sont employés à propos , si on leur conserve toujours le même sens , si les objets sont envisagés sous toutes leurs faces , si les conséquences qu'on en tire , sont justes. Je me flatte que ce petit ouvrage aidera par-là même à découvrir et à corriger mes propres erreurs. Si , dans quelque partie que ce soit, de mon Traité, un des termes est employé, une seule fois, avec une signification autre que celle qui lui est assignée ici> c'est une faute. Pour la commodité des lecteurs qui voudraient étudier de suite et méthodiquement l'Építome, voici l'ordre dans lequel elles doivent en lire les articles. On s'apercevra que cet ordre leur présente d'abord les notions relatives à la nature des richesses , puis à leur production , à leur distribution, et finalement à leur consommation. ORDRE DANS LEQUEL IL CONVIENT DE LIRE L'ÉPÍTOME, SI l'on veut le LIRE, MÉTHODIQUEMENT. Principes qui ont rapport fe la nature et à la circulation des richesses. Propriété. Richesse. Valeur des choses. Valeurs. Prix. Digitized by VjOOQ IC

4a6 Quantité demandée. Quantité offerte. Circulation. Utilité.
Produit. Produit immatériel. Marchandise. Denrée. Échanges. Monnaie.
Métaux précieux. Marché. débouchés. Principes qui ont rapport au
phénomène de la production. Production ; Produire. Reproduction. acen^ de
la production. Machines. !«' jigentde la production. Industrie. Facultés
industrielles. Travail. « , Façons productives. a* Agent de la production.
Capital. Capital engage. Accumulation ; ACCUMûLEla. Capital
improductif. Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 27.04% accurate

4⁷ 5* Agent de la production. Terres. Fonds de terre. Nota. Les
jigem naturels se troa vent compris dans le mot Agen[^] de la production.
Procédés de la production. Agriculture; industrie agricole. Manufactures:
industrie mant³Facturière. Commerce; industrie commerçante. Commerce
intérieur. Commerce extérieur. Droits d'entrée. Commerce de transport. [^]
Spéculateur ; spéculation. Balance du commerce. Importation. Exportation.
Différentes classes de Producteurs, Producteur. Industriels. Savants.
Entrepreneurs d'industrie. Cultivateur. Fermier. Manufacturier. Négociant.
Détailleur. Ouvrier. Capitaliste. Propriétaire foncier. (Classe qui multiplie
les (connaissances humaines.' Classes qui appliquent les connaissances
humaines[^] f Classe qui exécute. Digitized by VjOOQ IC

/|a8 Source et distribution des retenus. Fonds. Frais de production.
Distribution dss va.leurs. Profits. Revenu. Salaire. PrAt. Emprunt. Intérêt.
Crédit. Fermage. Rente de la terre. Principes qui ont rapport au phénomène
de la consommation . Consommation ; consommer. consotmateur. Impôt.
Matière imposable. Contribuable. Emprunt public. Digitized by VjOOQ IC

EPITOME DES PRINCIPES FONDAMENTAUX DE
L'ÉCONOMIE POLITIQUE, RAISONNÉS ALPHABÉTIQUEMENT SOUS
CHACUNE DES EXPRESSIONS AUXQUELLES ILS PEUVENT SE
RATTACHER. Accumulation ; ACCUMULER. On accumule lorsqu'on ' soustrait des produits , des valeurs produites , à une consommation improductive, les produits mis en réserve par l'accumulation peuvent être cachés , enfouis , ou bien appliqués à une consommation reproductive. Dans le premier cas, ils forment un capital dormant, improductif, qui ne donne aucun profit aussi long-temps qu'on le laisse dans cette situation. Dans le second cas , les produits accumulés vont grossir les capitaux productifs de la société. Verget

430 AGEKS DK LA PKODtJCTIOIf. rarement disposé à sacrifier les jpa^j que peuvent lui procurer ses épargnes (i). Lorsqu'il les fait valoir lui-même, il en tire communément les profits, indépendamment des profits de V industrie qu'il y met. Lorsqu'il place ses épargnes, l'emprunteur lui paye un intérêt qui représente les profits de ce capital. Dans ce dernier cas, si l'emprunteur ne lésait pas travailler reproductivement cette portion de capital; c'est-à-dire s'il ne la consommait pas reproductivement, il payerait un intérêt dont il ne serait dédommagé par rien. Les produits immatériels ne sont pas susceptibles d'accumulation, parce qu'ils sont consommés en même temps qu'ils sont produits. Agens de la production (comprenant les Agens NATURELS). Ce sont V industrie, les capitaux, les terres et autres agens naturels, par le moyen desquels on donne de la valeur aux choses, ou bien l'on augmente la valeur qu'elles ont déjà. L'action des agens de la production compose les services productifs de X industrie^ des capitaux des terres^ etc. Ces services ont une y^j/ewr qui s'établit (i) On voit que l'épargne ne nuit point à la consommation, qui s'accroît au contraire de tous les profits faits par l'accumulateur, et par les industriels qui ont fait valoir son épargne. Digitized by Google

AGENTS DE LA PRODUCTION. 431 sur les mêmes bases que la valeur de toutes les autres choses (« en raison directe de la quantité demandée et en raison inverse de la quantité offerte »). La valeur de tous les services productifs qui ont contribué à former un produit , compose les frais de production de ce produit. Les agents naturels sont, non-seulement les corps inanimés que la nature nous offre , qui concourent à créer des produits , et au premier rang desquels il faut mettre les terres cultivables ; mais encore les lois du monde physique , comme la gravitation qui fait descendre le poids d'une horloge, la chaleur qui se dégage par la combustion , le magnétisme qui dirige l'aiguille de la boussole , les propriétés des corps qui nous permettent d'en faire des outils, des machines , les animaux soumis à l'empire de l'homme, et tout ce qui dans la nature concourt avec l'industrie et les capitaux à former des valeurs. L'action de toutes ces choses compose ce qui est appelé ici : Services productifs des agents naturels. Les plus grandes merveilles de l'industrie sont dues à l'usage qu'elle a su faire des agents naturels. Une quantité donnée de travail humain et de capitaux , a pu centupler son action , en appelant à son secours la puissance de la mécanique et des forces

Digitized by VjOOQ IC

432 AaJCULTUKE, AGEICULTEUR, etC. physiques comme dans la machine à vapeur, vulgairement appelée pompe à feu. Parmi les agents naturels, les uns sont susceptibles de devenir des propriétés, comme les Jonds de terre. Les autres ne le sont pas, comme le vent, les mers qui servent de véhicules et de moyens de transport. Les agents naturels qui peuvent s'approprier font payer leur concours dans l'acte de la production, ce qui procure un revenu à leurs possesseurs, et forme une addition à la production. Agriculture, ou Industrie agricole; c'est l'industrie qui provoque la production des matières brutes, ou simplement les recueille des mains de la nature. Sous ce dernier rapport, cette industrie embrasse des travaux fort étrangers à la culture des champs, comme la chasse, la pêche, le métier du mineur, etc. Quand un agriculteur façonne ou transforme ses matières premières, comme le paysan qui fait ses fromages, il est dans ce moment-là un vrai manufacturier. Agriculteur ou Cultivateur. Voyez ce mot. B Balance DU commerce. C'est la comparaison de la valeur des marchandises exportées avec la valeur Digitized by VjOOQ iC

BALANCE Dit COMMERCE. 4³ des marchandises importées ^ l'argent et l'or exceptés (i). Dans le système exclusif , on viole par différens moyens la liberté des transactions qui se font entre deux pays , dans le but de vendre le plus et d'acheter le moins possible à l'étranger , préoccupé que l'on est de l'idée qu'il vaut mieux recevoir de l'étranger, pour solde , des matières d'or et d'argent que toute autre marchandise de même valeur. Qu'on voye a l'article Capital comment les capitaux d'un pays (les capitaux productifs comme les autres) se composent de toutes sortes de marchandises et de denrées^ même de celles dont l'existence est la plus fugitive; et comment la consommation de ces denrées n'altère nullement la valeur du capital national qui se reproduit par le &it même de cette consommation. Dès lors on sentira qu'il n'y a pas d'avantages à faire entrer de la marchandise métallique préférablement à toute autre. (i) Si les métaux précieux n'étaient pas exceptés , la balance serait toujours égale. Lorsqu'on dit que nous importons de tel pays pour i5 millions de marchandises, et que nous y ex* portons pour âo millions , on s*iniagine que nous tirons de ce pays i5 millions en marchandises et 5 millions en métaux précieux , pour compléter le payement des âo millions de marchandises que nous lui avons Tendues. 11. 28 Digitized by VjOOQIC

The text on this page is estimated to be only 17.17% accurate

434 CkPiitkL C Capital. Un cŁçital| dans le sens le plus étendu ,
est une accumulation de valeurs soustraites a la cm* sommation
improductive é Les valeurs dont se compose un capital, sont: Tantôt d'une
essence immatérielle qui ne se manifeste que par ses effets^ comme lesta'
lens qui n'ont pu être acquis qu'au moyen • d'avances successives ; Tantôt
sous la forme matérielle d'un produit quelconque (i). lA>r8qu'un capital,
ou, si l'on veut, des vakurs mises en réserve, ne sont pas employées^ elles
sont un capital improductif; Quand elles sont employées, elles sont
consommées reproductivement. Elles sont un capital /?wductif Un capital
employé productivement est un des (i) n est à remarquer que le capital
change perpétuellement de fdf iCéi quâfld il est emjplèyé prôductîTement.
te ifiêflte caphal elhté tâitôt Miné la féMt€ â'iiiiie ibitiihé d*ai> geifit,
UAtôt âoliè éellè d*âhé inàtiék^ prêtâièté , d*ttft bâtil, d'Mè ifiàfehUhdOt
con^ètidhiièè. Cèi éfiioMS de spfiî pài ptô^ pi^ilièAl le eâ^itâl ^ il téMé
AkM la Pâtèni^ ^d'elles ofit ; dé sorte ^fle) A pàitt Avec h, pléi ^Mè
p^opHSté, un cèpiitil e»t tOBJdilH d'aité es^Ac^ itàùatérièllè , fftii^que
C*e n*e^t pas la matière qui fait le dâpital , mài^ là pàlèiû' dé cette inatière
valeur qui n'a rien de corporel. Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 21.35% accurate

CAPITAL. , 435 trois gfrainds agens de la production ^ et prend pari aux profits de e.^W% production. Lorsque le capitaliste cède à une autre personne U & culté d'enipk>yer son capital, le loyer qu'il en tire, se noiùme intétét. C'est alors l'emprunteur qui fait usage du capital et qui en retire \e prqfit. Un capital n'est point la sotnme d'argent sous là forme de laquelle il est souvent prêté ; mais la va^ leur de cet argent. Un capital peut être prêté sous quelque forme que ce soit, même sous une forme immatérielle , comme lorsqu'un particulier ouvre un crédit à un autre qui souvent emploie la valent* qu'il emprunte, et la fait travailler sans qu'elle se montre sous la formé d'une somme d'argent (i). (i) Cda fait Yoir combien ce mot intérêt de r argent est une expression vicieuse. C'est si peu Fargent que Ton prête , quâ les mêmes écus peuvent être prêtés successiyement à dix personnes diiTérentes , qui tentés les dix Continuent â se servir dû capital emprunté , tandis que tes écus sont peut-être déjà employés à tout nn atltre usage, peut être expédiés 4 l'étrttt-» ^er. Dix mille écus d'espèces servent donc à prêter cent miHe écus de valeurs et ne sont pas eux-mêmes prêtés , 'puisqu'ils vont servir h d'autres usages. Les emplois ^ les intérêts et les prqfits qui sont la sttite de tout cela , sont bien ceux de cent mille et non ceux de dik miHe écus. Il ne faut pas s'imaginei^ que la rapidité de la dréulâtibn de ees dix mille écus toit la cause qui en a multiplié la valeur. Pour qu'il y eût cent miil« écus de valeurs prêtées , il a fallu qu'il y eût pour cent mille écus de valeurs réellement accumulées. Les espèces n'ont servi

Digitized by VjOOQ IC

436 CAPITAL ENGAGÉ, IMPRODUCTIF. Capital engagé ;

C'est un capital tellement engagé dans un genre de production , qu'il ne peut plus en être détourné pour se consacrer à un autre genre de production; telles sont les valeurs employées k des améliorations agricoles, a la construction d'une usine , etc. La valeur d'un capital engagé ne peut plus rentrer dans la circulation , ni être offerte comme capital à employer; et par conséquent influe faiblement sur le taux de Xintérêt{i). Capital improductif; Ce sont des valeurs mises en réserve , accumulées et non employées. Un capital peut ne pas être employé à la reproduction y sans pour cela être un capital improductif. Les valeurs qu'on a sous forme de maisons, de meubles et d'autres choses qui servent aux besoins de la vie, sont un capital productif ÔLvXyf^ié ou d'agrément, c'est-à-dire, àe produits immatériels. Ce capital produit alors un revenu qui est couqu'au transport de ces valeurs jusqu'aux mains qui devaieat en faire usage. (i) On pourrait même croire que la valeur des capitaux engagés et qui ne t>euTent consëquenunent plus être oflerts de nouveau aux emprunteurs, n'influe pas du tout sur le taux de V intérêt; mais il faut considérer que plus il y a de capitaux ainsi engagés , moins il y a de disposition > parmi les indus-' trieux, à en engager de nouireaux ; ce qui diminue la demande qui avait pour objet des emplois de ce genre. Digitized by VjOOQIC

CAPITALISTB, CIRCULATIOir, COMAIERCE. 43? sommé à mesure : à savoir Futilité eu Fagrément qui résultent de son Usage. Capitaliste, Celui qui possède un capital et qm le &it valoir par lui-même , ou bien le prête, moyennant un intérêt y k Ventrepreneur (^industrie qui le &it valoir, et dès lors en retire Xt^pirqfits^ Circulation ; C'est le passage que fait une chose f évaluable, une valeur y lorsqu'elle va d'une main dans une autre. Toute marchandise est dans la circulation , lorsqu'elle est disposée à passer dans une autre main , c'est-à-dire , lorsqu'elle est offerte en vente. Elle ^^i retirée de la circulation lorsqu'elle n'est plus en vente. Toutes les marchandises et denrées qui sont dans les boutiques ou sur les marchés , sont dans la circulation ; elles en sont retirées du moment qu'eUes ont passé dans les mains du consommateur. L'argent monnayé est une marchandise qui est toujours dans la circulation, toujours destinée a être échangée, excepté lorsqu'il est aifoui. Voyez : Quantité demandée ^ Quantité offerte. CoHMERÇANT, OU négociant; Voyez ce mot. CoHBiERGE, ou Industrie commercial; C'est \ industrie qui met un produit à la portée de celui qui doit le consommer. L'action de chercher un produit dans l'endroit où il se trouve, et de le transporter au lieu où il doit se consommer y augmente > sa valeur de toute la différence qu'il y a entre son

Digitized by VjOOQIC

The text on this page is estimated to be only 14.25% accurate

438 ooMHSfiCE, etp. prix dans le premier de ces endroits ft son prio^ dans le second. C'est uae Japon ffffoductUfe dcoignée au produit par le eonimerpani , et açmt A résulte une cr^tion de valeur qui eoqstitue req>èce d^ production qu'on doit à Vindiistrie commercmlc. Commerce db S^icvhATiov ; Voyez ^ççuk^ur, CoitMBacE DE TaiJCSPo&T. Ce coînmerpe consiste l faire acheter des m^s^rch^ifidise^ dans Tétranger, pour les fiure revendre dans IMtranger aussi. D'autres personnes entendent par commerce (h transport, l'industrie de l'armateur cp^ voiture sur ses navires, moyennant un |ret, des marchandises^ qui ne lui appartiennent pas. Mais cette industrie^ analogue a c^Ue des rouliers sw terre , mérite '^ peine le nom de commerce. Çoif MERQE EXTJÉRiEfim ; C'est V industrie qui cansiste à acheter des marchandises produites dans l'intén rieur pour les envoyer et les faire vendre dans fétranger ; ou bien à acheter des marchandises dans l'étranger pour les revendre dans Knti&rieur, Ordinairement on &it de suite ces dçuiL opérations; c'est-k-dire , qu'on fait revenir en mxtrechan^dises du dehors , la valeur des marchandises indigènes qu'on a envoyées. Commerce iNTiaiEua; C'est Yindusfrie qui consiste à acheter à^s produits de l'intérieur pour les revendre dans l'intérieur. Dans son acception la plus étendu^ , ce mot comDigitized by VjOOQIC

The text on this page is estimated to be only 15.98% accurate

COIfSOHlfATKUIL. ^39 prend V industrie (Ju (U^eUU^mpq^x
iiejbat^ d^ifis une rue pour revendre à;àx^ unf |i^}t^, aussi bieq que çeUfi
(lu négçciant qui coo^r^ 1«5 //^^ coif^Pfms 4^ tpijlt^s l^jB places df
co^mes^ 4^ isui^n pay^, £a tout pays, méipe dans edui dottt b ^//zmerce
ejgférieur a le plus dVi^tmsion , la s wime des transaottjoœ qui se fent d^es
U CdmfircA intérieur, excède de beaucoup »i valeur cdles du commerce
es^rieiir (i). CeKsoMHATBUR, Celui qui détruit la valeur dtv^pro-^ duity
soit pour satisfaire k ses besoins , soit pour reproduire une valeur
supérieure. Le oonsommateur obtient les produits dont il £dt usage ! Soit en
les produisant lui-même ; Soit en se les procurant par rechange qu'il en fait
avec les produits de sa propre création ; Soit en les tenant gratuitement de
ceux qui ks produisent. L'échange comprend réchange du travail contte^ des
produits* ■ I 1 1 ■■ I I » I II II ■ (1) Aussi quand les circonstances
politiques interrompenb les relations extérieures , une nation ressent la
privation ddquelques marchandises exotiques et de quelc[ues profits qui
naissaient du commerce extérieur; mais elle n^en reçoit pas des co|ips aussi
profonds y aussi sensibles >

44^ COKSOMBIATIOir. Le consommateur est d'autant plus riche , que les produits qu'il consomme sont k meilleur mar'ché. Il est plus riche, ou si l'on veut moins pauvre , relativement k tel objet de consommation^ quand cet objet baisse de prix. Il est plus pauvre y ou moins riche relativement k un objet de sa consommation y lorsque cet objet renchérit. tJn peuple • tout entier devient plus riche par rapport k un objet de consommation quand cet objet peut être acquis k moins de frais, et vice versa. Tout ce qui diminue \esJrcUs de production, enrichit par conséquent une nation. CoNSOMMATioir , CONSOMMER. Cousommcr c'est détruire la valeur d'une chose , ou une portion de cette valeur, en détruisant Y utilité qu'elle avait, ou I seulement une portion de cette utilité (i). : On ne saurait consommer une valeur qui ne sau j rât être détruite. Ainsi l'on peut consommer le service d'une industrie , et non pas la faculté industrielle qui a rendu ce service; le service d'un terrain , mais non le terrain lui-même (2). (1) U utilité est ici la faculté qu*a une chose de pouvoir servir à uu usage quelconque. (a) Une journée de travail employée a été consommée puisqu'elle ne peut plus être employée de nouveau ; mais le talAt de Vomnier n'a pu être consommé, hiême en partie.. Le service du terrain pendant une année a été consommé ; car le même terrain ne peut plus servir cette même année ^ mais le terraia Digitized by VjOOQ IC

CONSOMMATtOir; 44^ Une vaieurne peut être consommée
 deux fois; car dire qu'elle est consommée , c'est dire qu'elle est détruit^.
 Tout ce qui se produit se consomme; par coniséquent toute valeur créée est
 détruite , et n'a été créée que pour être détruite. Comment dès lors se font
 les accumulations de valeurs, c'est-à-dire de richesses? Elles se font par V
 accumulation de celles de ces valeurs qui se perpétuent eii se reproduisant à
 mesure qu'elles sont consommées ; c'est-à-dire , des valeurs capitales. Il y a
 donc deux sortes de consommations : i*^. La consommation reproductive
 qui détruit une valeur y pour la remplacer par une autre ; 2®. La
 consommation improductive qui détruit la '2;^;^r consommée, sans
 remplacement. La première est une destruction de valeurs d'où il résulte
 d'autres valeurs inférieures , égales , ou supérieures à la valeur détruite.
 Quand elle est inférieure eUe n'est reproductive que jusqu'à concurrence de
 la -ya&wr reproduite. Elle ne remplace tout-à-fait la valeur détruite , que
 lorsqu'elle est égale à cette valeur, plus les frais de production, ^ lui-même
 peut serrir éternellement ; on ne peut donc pas dire qu'il se consomme. La
 faculté industrielle est cependant consommée par la mort de celui qui la
 possède^ puisqu'elle ne peut plus lervir au-delà. Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 17.91% accurate

44^ CONSOHHATIOir, La coiUommation improductive eif use
destruction de valeur^ qui n'a d'autre résultat que la jouissance qu'elle
procure au consom/fiafymr. Lorsqu'on se sert du mot de consommation sans
rien spécifier, on çptend conuminément celle qui fst improductive. Un
capital n'éymf qu'une âceumulatmn de valeurs^ peut être consommé en
entier, productivement ou non. Un capiial productif est même
nécessairement consommé, et ne se perpétue que parce que les vakur^ dont
il se compose, se reproduisant fixées d^s d'autres matières. la
consommation annuelle d'une fianille, d'une nation, est la somme des
valeurs qu'elles ont oonfommées dans le courant d'une année. Elle n'a rien
de commun avec la somme de leurs capitaux^ et l'excède probablement
toujours, parce que de certaines valeurs capitales sont consommées et
reproduites plusieurs fois par année (i). D'autres valeurs capitales à la vérité
ne se consomment entièrement que dans l'çspace de plusieurs années,
comme des bâtimens, des înstumens durables. .iimi iij II .l>^ I I . t H I n l
— ^TM^^'^y^— (i) Un boulanger consomme une partie de sqq capital en
chauffant son four, mais celte portion de capital est rq^roduite dift le même
jour et se retrouve dans la valeur du paia. Voilà donc une portion d'un
Buême capif^ eensemée et reproduite 06\$ fois par an; la consommation
animeUe dt cette portion de capital, Tezccde dans la propocuion de 365 à
UADigitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 26.80% accurate

CONTRIBUTABLES, 44^e Les consommations publiques sont celles qui, sont faites par le public, ou pour le service du public, Les consommations privées sont celles qui sont faites par les particuliers ou par les familles. Les unes et les autres sont absolument de même nature. Elles ne peuvent avoir d'autre résultat qu'une reproduction s'il sort de ces consommations une nouvelle valeur y ou bien une jouissance pour le consommateur. Sauf ces deux résultats, toute consommation est un mal contraire au bien qui résulte d'une production * celle-ci est la création d'un moyen de bonheur; la consommation est la destruction d'un moyen de bonheur. Il faut comparer dans la consommation d'une nation toutes les valeurs qu'elle consomme, productivement (i) ou non, et par conséquent les valeurs qu'elle envoie à l'étranger et dans ses productions les valeurs qu'elle en reçoit; de même qu'on comprend dans ses consommations, la valeur de la laine qu'elle emploie à faire du drap et dans ses productions les draps qui en résultent. Contribuable; C'est le sujet de l'état considéré comme payant, sous une forme ou sous une autre, une (i) La consommation faite à la fabrication d'un objet « fait partie de la production totale d'une manufacture de soie, qu'elle soit consommée reproductivement, Digitized by VjOOQ IC

444 CRÉDIT, DÉBOUCHÉS, etC. portion quelconque des contributions publiques, ou de V impôt. Contributions publiques; Voyez Impôt. GaEDrr. Le crédit est la acuité qu'un homme , un corps, une nation, ont de trouver des prêteurs. Il se fonde sur la persuasion ou sont les prêteurs, que les valeurs qu'ils prêtent, leur seront rendues, et que les conditions du prêt seront fidèlement exécutées. Le crédit n[^] multiplie pas les capitaux; c'est-à-dire, que si la personne qui emprunte pour employer productivement la valeur empruntée, acquiert par-la l'usage d'un capital y d'un autre côté la personne qui prête , se prive de l'usage de ce même capital. Mais le crédit en général est bon en ce qu'il permet à un capital de sortir d'une main où il est inutile , pour passer dans celle qui peut le faire fructifier : il facilite l'emploi de tous les capitaux, et n'en laisse point d'oisifs. Cultivateur ; C'est le propriétaire d'un fonds de terre , lorsqu'il est en même temps entrepreneur de X industrie qui met o,[^] fonds de terre en emploi. Lorsqu'il n'en est pas propriétaire , il est isimpleâient fermier. D DÉBOUCHÉS ; Ce sont les moyens d'écoulement , les moyens d'échange, les moyens de vente , pour un produit. Digitized by VjOOQ IC

BiBOTJCHis. 445 L'abondance de l'or et de Targent monnayé
 n'est pas ce qui facilite les débouchés. La monnaie n'est qu'un intermédiaire
 dans les échanges; celui qui la donne n'a pu se la procurer qu'en échange
 des fruits de ^Oï production, Ijes produits ne sont donc en définitif achetés
 qu'avec des produits y et l'eteur due des débouchés est proportionnée à
 l'étendue de hi production, T^e valeur nouvellement produite , à moins
 qu'elle ne soit immédiatement détruite par la consommation , ouvre dès ce
 moment un débouché à «ne autre valeur produite ; elle appelle en échange
 un autre produit. Ainsi quand la vente d'un objet languit , -c'est parce qu'il
 n'y a pas assez d'autres objets produits ; et l'avilissement dans le prix de
 certaines choses, est toujours accompagné d'un renchérissement dans
 certaines autres choses ; les époques où la vente de certaines marchandises
 ne va pas , sont des époques de cherté pour d'autres marchandises (1). ' (1)
 Les moyens de production se porteraient toujours vers la production des
 marchandises les plus chères , et par consë* quent ouvriraient des
 débouchés aux marchandises avilîtes^ si Vindustrie était toujours libre dans
 ses mouvemens. C'est la cause principale qui fait que les guerres , les
 mauvaises lois (telles que la prohibition des produits étrangers), nuisent aux
 débouchés) le plus souvent sans que les parties intéressées s'en doutent. ^ ^
 Dlgitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 24.09% accurate

44^ DÉNRIE, DIbAILtÈtJA 9 totStRIBUTIOT)r, etC. DiVRis >
Miuvktindise mise en vente |>our être consommée^ Sôit qu'elle soit
destinée k la subsistance ou à tout àtitre genre de con^mmaHott. Tant
qu'elle est achetée pour êti*e revendue, elle conserve le nom de
matthnndise. biTAiLLEtJB , Commerçant qui achète la marchandise du
marchand en gros ou en demi-gros, pour la revendre au consommateur. 11
donne xxn^Jaçon productive en accommodant une denrée ^mx besoins du
consommateur. Distribution (des valeurs créées ^ de la valeur i^^ px>dmts
) . Elle s'opère par l'avance que les pro* ducteurs se font les uns aux autres ,
des pfofits auxquels ils peuvent prétendre, jusqu'à ce que \t consommateur
rembourse au dernier producteur^ toutes ses avances , et en outre les prq/îts
auxquels il peut prétendre. Les valeurs^ ainsi distribuées^ vont former les
revenus des particuliers , dont l'ensemble compose le revenu total de la
société. Droits d'eitrér^ Ik ^quivaleiA k im privilège , k lin * tnonopole
accorde k\i producteti/* indigène, aut dépens du consommateur; ils
renchérissent la marchandise imposée aux dépens du consommateur.
Lorsque les droits d'entrée sont modérés , ils équivalent aux impôts pay^ par
les producteurs des produits ipdigènes , et rétablissent une égalité Digitized
by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 28.17% accurate

de désaxsLnI SLges entre ceux-ci elles produis éthingers. Ê
ÉcHÀifGJES. Les échangea, en Économie politique^ ne sont pas une fin ,
mais un moyen. La marche essentielle des valeurs est ^ihTe produites,
distribuées et Consommées. Si chacun créait tous les produits dont il a
besoin , et les consommait , il n y aurait point d'échanges. Ce qui les rend
indispensablèa , c'est que tout le monde ayaùt besoin , pour sa
consomniation , de beaucoup Reproduits diffÉrens , et ne s'occupant à en
créer qu'un petit hômbré, quelquefois un seul (comme fait un fabricant
d'étoffes) , quelquefois même une portion ^ntv produit {^coxame fait un
teinturier), on est bbligé dé èe défaire par l'échange (par la vente) ae ce
qu'on fait de trop^, et de se procurer par réchange (par l'achat) ce qu'on ne
fait pas. La monnaie ne sert que d'intermédiaire : elle n'est point un résultat.
Dans la réalité , on échange ce qu'on vend contre ce qu'on achète ; la vente
et l'achat terminés , la monnaie n'est pas restée , ell^f est allée prêter son
office k d'autres contractàns. Emprunt ; C'est l'acte par lequel le prêteur
cède à l'emprunteur l'usage d'une valeur. L'emprunt suppose la restitution de
la valeur empruntée^ soit en Digítized by VjOOQ IC

448 EMPB^KTS PUBLICS. une seule fois , soit selon de certains termes, comme dans l'emprunt viager. La chose empruntée est la valeur et n'est pas la marchandise , n'est pas l'argent , par exemple , sous la forme duquel cette valeur se trouvait au moment de l'emprunt. Ce n'est pas en conséquence l'abondance de l'argent qui rend les emprunts faciles y c'est l'abondance des valeurs disposées à être prêtées , des valeurs en circulation pour cet objet là. {y oyez Accumulation y Capital.) Emprunts publics; Ce sont des valeurs empruntées par un gouvernement au nom de la société qu'il représente. Les valeurs ainsi empruntées sont des capitaux^Xy fruits des accumulations des particuliers. Lorsque le montant des emprunts est employé, comme c'est l'ordinaire, à des consommations improductives, ils sont un moyen de détruire des capitaux^Ucaix, et par conséquent de supprimer, pour la nation en bloc , les revenus annuels de ces capitaux (i). (i) Il ne faut pas croire que les revenus annuels de ces capitaux^U consommés ne sont pas supprimés , parce qu'on les voit payés aux rentiers de l'état : ils leur sont payés au moyen des contributions; les contributions sont prises sur les revenus des contribuables. Ce n'est plus le revenu du capital prêté qui est payé au rentier : c'est un autre , qui est pris sur d'autres sources de revenus. (Yoyez le tableau joint au chapitre 9 du Livre III du Traité.) 1 , Digitized by VjOOQ IC

Enxrepbebtexjks d industrie. Us concourent à l'aprch duction en appliquant le& Connaissances acquises , le service des capitaux et celui des agents natiiireU^ . aux besoins de la société. Un entrepreneur S industrie agricole est cuUi'vateur\ox%(^ la terre lui appartient ;^rrwâ?/' lorsqu'il la loue. Un entrepreneur d!- industrie manufacturière est un manufacturier. Un entrepreneur àiindustrie commerciale est un négociant. Ils ne sont capitalistes que lorsque le capital y ou une portion du capital dont ils se servent, leur appartient : ils sont alors à la fois capitalistes et entrepreneurs. Exportation ; C'est l'action de Éaire transporter des marchandises dans l'étranger. L'exportation des monnaies , ou des matières d'or et d'argent, n a rien de plus fâcheux que celle de tout autre produit ; car Sous le rapport des valeurs ^ la valeur des métaux précieux ne vaut pas plus qu'une égale. a;aleur eu toute autre marchandise; Soos le rapport de la production y les métaux précieux ne lui sont pas plus nécessaires que toutes les autres valeurs dont se compose le capital productif, et même peuvent être plus aisément suppléées que bien d'autres choses ; II. 2^9 Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 20.32% accurate

450 FAÇONS» vnoDircnvEs. \$Qm le rapport de l'usage, ou à la consommation un peu plus que les autres produits, tels que les aliments, les vêtements, etc. L'exportation des métaux précieux favorise l'industrie et la production intérieure, autant que l'exportation de toute autre marchandise, parce que l'or et l'argent exportés ne peuvent avoir été acquis que par une valeur produite, qui a occupé l'industrie et les capitaux. D'autant que si ce produit lui-même avait été exporté. L'exportation des monnaies frappées dans l'intérieur est un commerce avantageux, si la façon des monnaies est payée par le consommateur de cet article d'orfèvrerie. F. J. Façons productives; C'est l'action au moyen de laquelle l'industrie humaine crée ou augmente l'utilité d'une chose, et par là sa valeur. Les opérations du savant, de l'entrepreneur, de l'ouvrier, sont des façons productives, sans lesquelles une chose ne serait pas produite, c'est-à-dire, ne serait pas rendue propre à la consommation. Toutes les fois qu'une façon ne contribue pas à créer, ou bien à augmenter la valeur d'un produit, elle n'est pas productive. Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 16.21% accurate

Les FACULTÉS INDUSTRIELLES, FERMAGE. 45t Le moi Jaçon productif signifie l'action qui façonne l'industrie, ne peut guère se dire que de l'action humaine lorsqu'elle crée de la valeur. Un capital et l'industrie ne donnent point une façon productive ; ils rendent seulement des services productifs. Facultés industrielles, talent ou aptitude au travail industriel à desquelles il résulte un produit ou un revenu, dont les facultés industrielles peuvent être considérées comme les fonds. Le fermage est le loyer du fonds de terre prêté. Le propriétaire foncier qui reçoit un fermage, cède au fermier sa part des profits du fonds de terre, le fermier (en mettant hors de la question les profits de son industrie et ceux de son capital) l'augmente ou perd sur le fermage, selon que le fonds - de terre obtient, pour sa part dans la production, un profit supérieur ou inférieur au fermage. L'offre des terres à donner à loyer en chaque contrée, est nécessairement bornée, tandis que la demande ne l'est pas nécessairement ; de là naît une concurrence plus grande de la part des fermiers pour prendre des terres à bail, que de celle des propriétaires fonciers pour en donner. Aussi, quand il n'y a pas de raison prépondérante contraire le taux des fermages se fixe plutôt au-dessous qu'au-dessus du profit réel du fonds de terre. Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 27.59% accurate

45a JFEIIMIER, FONDS DE TERRE. Fermier , Locataire d'un Fonds de terre. Le propriétaire lui cède , moyennant un loyer , le droit de retirer les profits du fonds de terre. Fonds ; Ce mot pris en général exprime , soit les cultures industrielles y soit les capitaux y soit les terres dont on peut tirer un revenu. La fortune de chacun se compose de la valeur du fonds qui est en sa possession, et qui, s'il n'a pas toujours une valeur échangeable y peut du moins s'évaluer par le revenu qu'on en tire (i). Fonds de terre. Le fonds de terre est , à proprement parler , le sol qui travaille à la production , de concert avec l'industrie humaine et avec un capital. Mais la force productive de la nature , se manifestant autrement que dans la végétation , on a quelquefois été contraint d'étendre la signification de cette expression jusqu'à désigner la force productive de la nature en général, telle que l'action du soleil sur la végétation , celle de l'eau comme produisant spontanément des poissons, ou bien comme moteur, ou simplement comme véhicule. . Il serait plus raisonnable d'appeler la nature naturelle . l'ensemble des agents naturels dont l'action rend (i) Le talent d'un artiste , d'un avocat , fait partie de leur fortune , mais ne pouvant s'échanger , ne peut être évalué que par le revenu viager , ou même seulement semi-viager , qu'ils en tirent Digitized by Google

FRAIS DE PRODUCTION. 453 cette espèce de services productifs. Ce nom serait en opposition avec ceux de facultés industrielles et de fonds capital[^] qui agissent conjointement avec lui. (Voyez Richesse.) Frais de production ; C'est ce qu'on paye pour obtenir les services productifs de l'industrie[^] des capitaux, ou des terres. Ce payement compose le revenu des industriels, des capitalistes et des propriétaires fonciers. Ceux qui payent les frais de production y obtiennent en échange les valeurs produites dont ils font usage, soit pour la satisfaction de leurs propres besoins, soit pour la reproduction de nouvelles valeurs. (Voyez Consommation.)[^] Toutes les fois qu'il y a des frais faits et point d'utilité produite, ces frais ne sont pas des frais de production, c'est tout simplement des frais inutiles, dont la perte est supportée, soit par le producteur, soit par le consommateur du produit pour lequel ils ont été faits; par le producteur[^] quand ils n'élèvent pas la valeur du produit ; par le consommateur, quand ils élèvent cette valeur. Quand, pour les mêmes frais de production, on obtient plus de produits, la valeur des produits baisse; mais leur quantité supérieure compense leur dépréciation, tellement qu'il y a bien toujours les mêmes frais de production payés, et conséquemment les mêmes revenus touchés, mais qu'il y a

The text on this page is estimated to be only 20.65% accurate

454 FRAIS DE PRODUCTION
« plus de choses utiles produites ,
en même temps qu'elles coûtent, non pas nominativement, mais
véritablement moins cher. En étendant par la pensée cette supposition à tous
les producteurs et à tous les produits , on trouvera que les producteurs
conservant le même revenu^ et les produits étant réellement moins chers,
tout le monde est, non pas. de nom, mais de fait, plus riche. En effet la
production étant un échange où l'on donne les frais de production pour
recevoir \ utilité produite, il résulte que plus \ utilité produite est
considérable par rapport aux frais de production , et plus l'échange est
avantageux. Un meilleur emploi des agents naturels procure plus d'utilité
produite relativement aux frais de production , et rend par conséquent plus
avantageux l'échange où l'homme reçoit les produits créés contre des frais
de production (i). (i) C'est l'espèce d'avantage qu'on trouve dans l'emploi
des machines , dans un meilleur assolement des terres, etc. Quand par le
moyen d'une mule-jenny, on fait filer à la fois à une seule personne, deux
cents fils de coton ; quand, en alternant les cultures , on fait rapporter à un
champ des fruits toutes les années , on emploie plus à profit les puissances
de la mécanique qu'en filant à la quenouille , et les facultés productives du
sol qu'en faisant des jachères. On tire plus à^utilité, l'usage de l'un de ces
agents de production^ Digitized by Google IC

The text on this page is estimated to be only 26.77% accurate

IMPORTATION ^ IUPOT. 4^^ Les fléaux naturels comme la grêle , la gelée , et les fléaux.humains tek^e la guerre y les dē{>réda> tions,les impôts, en ravissant une partie de* «aleurs produites , rendant Féchai^e moins avantageux. Avec les mêmeâ frais de production , il reste moins de produits 9caxproduct&irs. Les re^^enuéne sont pas plus gi*ands et les jp/x^t^e^xi^ sont réellement plus cbers. On est moins ri^be* Importation ; C'est l'action par laquelle on Eût venir des marchandises d'un pays étranger dans le sien. Les marchandises importées sont ordinairement payées à l'étranger par le moyen d'autres /warcAa/2dises qu'on lui envoie, au nombre desquelles se trouvent quelquefois les métaux précieux. Cette dernière manière de s'acquitter envers l'étranger , n'a rien de plus fâcheux que toute autre. (Voyez les mots Capital j Balance du commerce ^ Expor^ toMon.) Impôt ; C'est cette portion des produits d'une nation , qui passe des mains des particuliers aux mains du gouvernement, pour subvenir aux consommations publiques, La ^a&w/• de l'impôt levée sur le contribuable ^ ne se reverse pas dans la société, quoique l'argent qui a servi de véhicule à celte valeur , s*y reverse. Le montant des contributions est reçu à titre

graDigitized by VjOOQ IC

45^ İMDOTTRIÉ. ^ tuit par le g^yement ; mais il n'est pas rendu à titrie ^atuit quand il |e dépense. Ses receltes ne sont; pas des échanges ; tandis que ses dépenses sont des échanges , et non des restitutions. Il consomme ce. qu il a obtenu dans ces échanges, et dès lors la a;a^2^ de l'impôt est une t^aZ^^/r perdue , sauf ce que le gouvernement , dans des circonstances rares, consacre à usage de capitaux^ et qu'il ne consomme pas improductivement. Industrie. L'Industrie est l'action des facultés humaines appliquées à la p/t>^wc/^b/e. On la nomme : Industrie agricole quand elle s'applique principalement à provoquer l'action productive de la nature, ou à recueillir ses produits ; Industrie manufacturière quand c'est en transformant les choses qu'elle leur crée de la valeur ; Industrie commerçante quand elle leur crée de la valeur en les mettant à portée du consommateur. Dans tous les cas l'industrie ne peut s'exercer Sans un capital^ car elle ne peut s'exercer à moins que ce ne soit avec quelque chose , et sur quelque chose. L'action des facultés humaines, ou l'industrie, quel que soit l'objet auquel elle s'applique , suppose trois opérations : Digitized by VjOOQ IC

INDUSTRIEUX , IHTÉlltT. 457 i''' . La connaissance des lois de la nature : c'est le • fruit àe& occupations du sat^ant; a* .« L'application de cette connaissance, dans le but de créer de V utilité dans une chose ; c'est l'industrie de V entrepreneur ; 3^ . L'exécution, ou la main-d'œuvre : c'est le travail de ïoui^rier. Industriel. Ce mot , pris substantivement , veut dire celui ou ceux qui travaillent à la production des valeurs ; c'est-à-dire à la création des richesses. L'industriel est ici considéré comme un des moyens de production, et indépendamment des capitaux et des agents naturels qui sont ses outils. L'industriel qui s'applique à la connaissance des lois de la nature, est le savant. Celui qui s'occupe de leur application aux besoins de l'homme, est un agriculteur, un maniifactorieroMXiXinégociant. L'industriel qui travaille manuellement, guidé par les lumières et le jugement des autres, est un ouvrier, Intér^ (i) ; Loyer d'un capital prêté. Le capitaliste qui reçoit un intérêt , renonce à employer par lui-même le service productif de son (i) Intérêt de Variet est une expression vicieuse , parce que cet argent fugitif t|ui , après avoir servi à transporter là valeur à.t% mains du prêteur à ceUes de Temprunteur , court servir à d'autres mutations , n'est point réellement la chose Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 22.52% accurate

458 HACHIIIIE\$, MASUFACn[A£S. capital jîl cède ses droits sur
les^ profits

The text on this page is estimated to be only 28.16% accurate

' IkIANUFACTURISR, MARGHAITDrSE ^ MARCHE 4^ de U
valeur k une matière brute, ou bien ajoute de la valeur k une matière d^jà
manufacturée. L'industrie manufacturière ne s'entend pas seulement des
façons données, en atelier, par un grand nombre di ouvriers reunis ; elle
s'entend aussi des plus simples façons données dans les boutiques , dans les
demeures privées, et même dans Fintérieur des ménages. Un tailleur, un
cordonnier , un pâtis^ sier , sont des manufacturiers ; et une ménagère Test
aussi , au moment qu'elle se tricote une paire de bas. Manufacturier ,
L'entrepreneur d'une industrie manufacturiere. Lorsqu'il y emploie ses
propres capitaux^ il est en même temps capitaliste. Marchandise ,
Produilaicheté pour être revendu. liOrsqu'une marchandise est mise en
vente pour " passer entre les mains du consommateur, et par conséquent
pour sortir du commerce ^ elle devient une denrée. Marché , Lieu où Ton
trouve a échanger , ou , si l'on veut, à vendre ses produits. En Économie
politique, ce n'est pas seulement le lieu où l'on se rassemble matériellement
pour vendre et acheter : c'est le lieu quelconque où il se présente des
acheteurs. Ainsi l'Angleterre est un marché pour le thé de Chine ; et l'Asie
est un marché pour les métaux précieux du NouveauMonde. Ce mot
(;warA:er) est principalement employé ■ Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 26.59% accurate

460 [^]AXiÈRi!! IMPOSABLE, Métaux: PHétiEUx, etc. par les auteurs anglais. Il peut, dans beaucoup' de cas, être remplacé par le mot français débouché. Matièreb imposable ; C'est la valeur des produits parmi lesquels se puise le montant de V impôt. Ainsi ce n'est ni la monnaie qui sert à acquitter X impôt y ni même la chose sur laquelle V impôt est assis , mais hivaleurà cette chose (i). Ce n'est pas même une portion de cette valeur qae lève V impôt. Elle n'est qu'une occasion, une base qui sert à fixer le montant du tribut que l'autorité demande au contribuable[^] dont le reifenu est la vraie matière imposable. MiÉTAUx précieux , L'or et l'argent ; sorte de marchandise dont une partie est employée à usage de monnaie ; et une autre partie à faire des meubles et des ustensiles. MoNXTAiE. La monnaie est une marchandise { communément d'or ou d'argent) qui a la propriété de procurer à son possesseur, par un seul échange , les choses dont il a besoin (a). (i) Cette dIstiDCtîon est essentielle , puisqu'elle ruine le système des économistes qui considéraient la matière première comme la seule matière imposable , et que c'est par elle qu'on prouve que Virnpôt est d'autant plus équitable et plus léger, qu'il [^]est perçu plus près du consommateur y y[^]rce que c'est alors que le produit a acquis sa plus grande valeur , et présente plus de matière imposable. Mais ces dévcloppemens ne peuvent trouver place ici. (2) Tout le monde est. disposé à recevoir de la monnaie Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 27.15% accurate

luron NÂTF. 4¹ La monnaie est une marchandise toujours dans la circulation , c'est*à-dire qu'elle est toujours achetée pour être revendue (échangée de nouveau) et . non pour être consommée. Quand la monnaie est de métal, l'autorité publique, pour plus de commodité , la divise en pièces d'une pureté et d'un poids déterminés , et qu'elle revêt de son empreinte. C'est une façon utile et qui ajoute à sa valeur, ' La monnaie est un produit de l'industrie humaine, comme toute autre marchandise ; mais ce produit y est une fois versé dans la société, y remplit son office pendant des siècles¹, et ne subit qu'une ¹ consommation insensible (i) ; ce qui permet de la considérer comme faisant partie du capital d'un pays. L'activité dans la circulation de la monnaie , la rend employée plus à profit, mais n'ajoute rien à sa valeur (^a). en échange de ce dont il veut se défaire , par la raison qu'il n'est personne , quelle que soit sa profession , qui n'ait d'autres échanges (des achats) à faire , et qui n'ait en conséquence besoin de l'agent universel des échanges. (i) Le changement des coins et des empreintes n'empêche pas que ce ne soit toujours à peu près la même marchandise-monnaie dont on se sert. (a) De même qu'une voiture dont on se sert beaucoup rend plus de services , ¹ nous avoir pour cela plus de valeur intrinsèque. Digitized by VjOOQ iC

The text on this page is estimated to be only 25.20% accurate

461 N[^]GOGIAITT, OUVRIER. Les monnaies qui se trouvent dans un pays et qui s'y trouvaient l'année précédente, ne font point partie de la production annuelle de ce pays. Il n'y a de nouvellement produit, que l'excédant, s'il y en a, de la valeur des monnaies existantes cette année, par-dessus celles de l'autre année. L'augmentation ou la diminution de cette marchandise, comme de toute autre, n'indique pas une augmentation ou une diminution dans le capital total du pays, puisque chaque marchandise en particulier ne fait jamais qu'une assez faible portion du capital total d'une nation, et qu'une diminution dans la somme d'une marchandise, peut être balancée par une augmentation dans la somme d'une autre. N'étant pas reçue dans le but d'être consommée, la monnaie peut être remplacée par un signe (tels que des billets, des crédits ouverts en compte courant, etc.) ; mais le signe ne peut valoir la chose, qu'autant qu'avec le signe on peut se la procurer à l'instant. N[^] NiGociAmr, ou commerçant, L'entrepreneur d'une industrie commerciale. Lorsqu'il y emploie ses propres capitaux, il est en même temps capitaliste, ou Ouvrier, Celui qui loue ses services industriels, ou Digitized by VjOOQ IC *

The text on this page is estimated to be only 24.72% accurate

PRÉŒ, PRIX. 4Ç3 qui vend son travail , et qui par consë^ënt renonce à ses profits industriels pour un salaire. Prêt, Acte par lequel on cède la jouissance temporaire d\ine chose qu'on possède. Dans le prêt à intérêt ^ la jouissance du capital, est payée par Yintérêt La chose prêtée , dans ce cas , est la valeur de la marchandise y et non pas la marchandise ellemême sous la forme de laquelle le prêt a été fait. Celle-ci change de forme , passe d'une main dans l'autre , etc. tandis que la valeur reste prêtée. VWL ^ Valeur iixxit chose exprimée en monnaie. U y a deux sortes de variations dans le prix des choses : , i^. La hausse ou la baisse réeUes, qui sont la même chose que l'augmentation ou la diminution àe^ frais de production. Dans cette variation, il n'y a rien de relatif avec les valeurs des autres choses. Elle est telle que tous les produits peuvent réellement hausser ou baisser à la fois. (Voyez Serçices productifs.) %^. La hausse ou la baisse relatù^es, qui sont la hausse où la baisse comparativement à la valeur des acatrea produits, sans en excepter la monnaie. y. La hausse ou la baisse nominales, qui ne Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 27.44% accurate

h 464 PRODIJCTBURY I^hODUCTIOir. soot qu'un changement de nom dans la monnaie qui sert à apprécier une chose. Le prix naturel des choses est le montant de tous les frais de production (qui comprennent les profits de l'industrie, des capitaux et des terres au taux courant). Il est toujours réel et n'a rien de relatif. Le prix courant est le prix auquel les choses se vendent couramment dans chaque lieu. Il s'établit par le débat contradictoire qui s'élève entre ceux qui ont besoin de vendre, et ceux qui ont besoin d'acheter. Il est toujours relatif, mais tend constamment à se rencontrer avec le prix naturel. (Voyez Quantité offerte, Quantité demandée.) Producteur ; C'est le possesseur d'un des trois grands agents de la production : soit un possesseur d'industrie, soit un possesseur de capitaux, soit un possesseur de fonds de terre. Le service de ces agents est payé aux producteurs par la valeur du produit créé, et compose leur revenu. Production, Produire ; Produire c'est donner de la valeur à une chose, ou augmenter la valeur d'une chose déjà. La production crée de la valeur en donnant ou augmentant l'utilité de la chose, et en établissant par-là la demande qui en est faite et qui est la première cause qui la fait valoir. Digitized by VjOOQIC

pRôDiriT.; 465 Toute chose dont on a ainsi cr   ou augmenté h
 valeur, est un pr  duU. La production a lieu par les services productifs que
 rendent les trois grands agents de la production (l'industrie, les capitaux,
 les terres). Ces services productifs ayant une valeur, la production peut être
 considérée comme un échange de la valeur des services productifs, ou
 des services de production contre leurs produits. Un produit est, i  on pas
 nominativement, mais réellement plus cher, lorsqu'il a coûté plus de
 production ; il est réellement à meilleur marché , quand il en a coûté moins
 (i). PRODDr; C'est une chose à l'usage de l'homme , où l'on ne considère
 que l'utilité que lui ont communiquée les agents de la production , et la
 valeur qui en est résultée. L'utilité créée constitue le produit. La valeur qui
 en résulte n'est que la mesure de cette utilité, la mesure de l'échange
 qui a eu lieu. 'Les frais qui n'ajoutent rien à l'utilité d'un produit, Sont des
 frais perdus : ils sont perdus pour le producteur s'ils n'augmentent pas la
 valeur appréciable du produit; ils sont perdus pour le consommateur s'ils
 ne l'augmentent (i) La ch  r   ou le bon marché dans l'échange des produits
 entre eux, ne sont que relatifs » chaque fois que dans un tel échange
 l'un hausse de valeur à proportion que l'autre baisse. IT. 3o Digitized by
 VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 23.68% accurate

466 PRODUIT IMMÂTEBIEL. Un pci>duk, du moment qu^U est destiné k la vente, est une marchandise ; du moment qu'il est destiné k k consommation y c'est une denrée (i). Une chose utile à rhomme ^ mais qui n est pa3 le résultat d'une production , telle que l'air, l'eau \ U lumière du soleil , n'est pas un produit , et n a point de valeur, Ce»t une richese naturelle. PfiODUiT immati^riel; C'est toute espèce S utilité qui est' nécessairement consommée au même instant que produite, et qui par conséquent ne peut se transmettre, ni s'amasser; tels sont les sei-vices personnels. Les produits immatériels, sont comme les autres produits y le résultat d'une industrie , ou d'un capital y ou Sxxxi fonds de terre y ou de tous les trois ensemble. \2 utilité qu'on retire du sen^ice d'un nlédecln, d'un avocat, d'mi fonctionnaire civil ou militaire, est un résultat de leur industrie. Vutilité qu'on retire d'une maison, ou d'un meu(i) Il prend souvent -le nom de marchandise avant d*être un produit complet : les bois de teinture , le coton sont des 7narchan

PROFITS. 467 ble durable , de l'^geitterie, est uû résultat du ser^
 vice d^nn capital* Vutaiié ou)e jilaisir qu*on retire d'une route ou d'un
 jardin d'agrément , sont le résultat du service ^\m fonds de ierre, accru du
 capiial consacré à leur arrangement. Profits; C'est la part que chacune
 producteur retire de la valeur d^un produit créé , en échange du ser» vice
 qui a contribué à la création de ce produit. Le possesseur de Vindustrie
 retire les prqfits industriels ; - Ix pujjc&seur du capital, les profits capitaux ;
 IjC possesseur \x fonds de-terre , Xe^ . profits territoriaux, \jt producteur
 qui cède sa part des profits, exige pour s'indemniser : Quand ce sont des
 profits industriels , un salaire; Quand ce sont des profits capitaux, \xn
 .intérêt; Quand ce sont des profits territoriaux, un^rmage. C'est alors la
 personne qui a pris à loyer un talent industriel , un capital, ou nn fonds de
 terre, qui retire les profits que rendent ces agens de la production. Chaque
 producteur rembourse à ceux qui l'ont précédé, en même temps que leurs
 avances , les profits auxquels ils peuvent prétendre. Le dernier Digitized by
 VjOOQ IC

46^ PROPRIÉTAIRE FONCIER^ PROPRIÉTÉ, CtC. producteur est à son tour remboursé de ses avances et payé de ses profits, par le consommateur. La totalité des profits que fait un producteur dans le cours d'une année, compose son revenu annuel, et la totalité des profits faits dans une nation, le revenu national. Propriétaire foncier ; C'est le propriétaire d'un fonds de terre employé productivement, soit qu'il le fasse valoir par lui-même, et dans ce cas il est en même temps cultivateur; soit qu'il le loue à un fermier qui acquiert par-là le droit d'en retirer les profits. Propriété. La propriété est une possession reconnue. L'Économie politique en suppose l'existence comme une chose de fait, et n'en considère qu'accidentellement le fondement et les conséquences. En effet on ne peut rechercher la manière dont se forment, se distribuent et se consomment les richesses que lorsqu'il peut y avoir des richesses, et il ne peut y avoir de richesses sans propriété. Elle offre aux hommes le plus grand des encouragemens pour acquérir des richesses, et par conséquent pour la production. Quantité demandée ; C'est l'un des fondemens de la valeur des choses. ^ Digitized by VjOOQ IC

QUANTITÉ DEMANDÉE , OFFERTE. 4⁹ En chaque lieu ,
 relativement à chaque chose , c'est la quantité de cette chose qu'on est
 disposé à se procurer par l'échange , lorsqu'à cette disposition se trouvent
 joints les moyens de l'acquérir. Elle est donc fondée : i^{*}. Sur le besoin (i J
 qu'on a de cette chose dans ce lieu et dans ce moment; 2[®]. Sur la quantité
 d'autres choses qu'on peut donner pour l'acquérir ; ou , en d'autres termes,
 sur la richesse de ceux qui en ont besoin. La demande générale qui se fait
 des choses qui sont à l'usage de l'homme , sera donc en chaque lieu d'autant
 plus grande que la société sera plus civilisée et plus productive. Quantité
 offerte ; C'est l'un des fondemens de la valeur des choses. En chaque lieu ,
 relativement à chaque chose , c'est là quantité de cette chose qu'on est
 disposé à donner en échange, à vendre. La quantité à vendre dépend de la
 quantité de la même chose qui peut être produite, (i) L'Économie politique
 ne scrute qu'accidentellement les causes de ce besoin qui sont quelquefois,
 le plus futiles du monde ; telles que la vanité qui fait rechercher une bague
 dont le doigt sera gêné, la gourmandise qui, fait délirer un mets dont
 l'estomac sera incommodé , la crainte qui fait qu'on se procure d'armes
 dont on ne se servira jamais. _ - ' i * Digitized by VjOOQ IC

^JÔ RENTE DE LA TEKRE, REPRODUCTIOIT , CtCQuantité
 offkrte et quantité dans la circulation y sont synonymes. R Rente de la. terre
 ; C'est ce que rapporte une terre .comparativement avec son prix d'achat.
 Une terre qui a coûté cent mille francs et qui en rapporte quatre mille ,
 donne quatre pour cent de rente. Les profits d'un fonds de terre peuvent être
 trèsforts, si la coopération de la terre est richement payée par la valeur de
 st^ produits , et cependant la rente de ce fonds de terre peut être fort
 modique, si sa valeur vénale est considérable relativement à se.'&produit^.
 Reproduction , Voyez Production ; vC'est la même chose; On appelle
 quelquefois la production du nom de reproduction, parce qu'elle n'est en
 effet qu'une reproduction de matières sous une autre forme qui leur donne
 quelque valeur^ au lieu d'une précédente forme qui ne leur en donnait point,
 ou qui leur en donnait moins. \jà mot production est plus exact parce que la
 richesse dont il efet ici question , ne consiste pas dans la matière , niais dans
 la valeur iA la matière, valeur qui est bien réellement produite de toutes
 pièces. Revenu ; C'est la portion de la valeur des produiu Digitized by
 VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 21.58% accurate

REVEKU, ^ ^I qui se distribue entre ies producteurs à la suite de la produ)ction , et qui paye les services rendus par leur industrie, leurs capitaux et leurs terres , ààBS la création de ces mêmes produits, La distribution des revenus , ou portions de revenus , à'opère par l'avance

47[^] RICHESSE. Le revenu ne se compose néanmoins que de la valeur touchée, ., quelle que soit la matière où cette valeur se trouve fixée. Les mêmes écus dans le cours d'une année servent à payer bien des portions de revenus successivement acquises, mais n'influent en rien sur l'importance de ces revenus. . Un particulier, ou un pays, qui consomment improductivement tout leur revenu, et qui ne consomment ainsi aucune partie de leurs capitaux demeurent, relativement à la richesse, dans un état stationnaire. Ils prospèrent s'ils ajoutent à leurs capitaux une partie de leurs revenus, c'est-à-dire s'ils consacrent une partie de leurs revenus à la consommation reproductive. Ils déclinent si, indépendamment de leurs revenus, ils consomment improductivement une partie de leurs capitaux. Richesse; c'est la somme de

RICHESSE. 475 la valeur des choses dont on a besoin, comparée avec la valeur à celles qu'on peut donner en échange; de manière qu'un individu et une nation qui n'auraient que la moitié des valeurs d'un autre individu ou d'une autre nation, seraient néanmoins aussi riches qu'eux, s'ils pouvaient se procurer les mêmes choses à moitié meilleur marché. Le comble de la richesse, quelque peu de valeurs qu'on possédât, serait de pouvoir se procurer pour rien tout ce qu'on voudrait avoir. On serait au comble de la pauvreté, quelques valeurs qu'on possédât, si la valeur de toutes les choses dont on a besoin, excédait la somme de valeurs qu'on peut donner en échange. La richesse se compose également de la valeur du fonds et de la valeur du revenu. Le fonds d'un particulier ou d'un pays, se compose de la valeur réunie de toutes les facultés industrielles (i), de toutes leurs terres et de tous leurs capitaux; leur revenu se compose de la valeur de tous les produits successifs résultant de ces fonds. (1) Les facultés industrielles étant un fonds inaliénable de sa nature, et ne pouvant par conséquent avoir de valeur échangeable, y sembleraient ne devoir pas être mises au rang des richesses. Mais la valeur de ce fonds peut être évaluée par celle de son revenu. Digitized by VjOOQ IC

474 SALAIRE, SAVANS, SERVICES PHODUCTIFS. La fortune d'un particulier ou d'un pays , est stationnaire, lorsqu'ils ne consomment que leur richesse-rei^{nu} et qu'ils conservent en son entier leur nchesse-fonds. Salaire ; C'est le loyer d'un service industriel (Voyez Services productifs). L'homme industriel qui reçoit un salaire , cède sa part àe& profits industriels à la personne qui paye le salaire. Celle-ci gagne ou perd sur le salaire paye , selon que le profit résultant du travail loué , ejjt, supérieur ou inférieur au salaire. Le salaire est relativement au profit industriel , ce que l'intérêt est àxx profit du capital ; ce que le fermage est ^xa profit du fonds de terre. SwAws, Ils concourent à \à production en fcsant connaître les lois et les corps de la nature que les enti-epreneurs d'industrie font ensuite Servir a l'usage de l'homme. Services productifs ; C'est l'action , ou si l'on veut le travail: De V industrie ; Du capital ; Des agens naturels ; te propriétaire de ces divers agens de production f peut les exploiter pour son compte pu en louer l'usage à d'autres personnes. nécessaires pour qu'une utilité soit produite. Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 29.81% accurate

SERVICES PRODUCTIFS. Les exploitants pour son compte, le produit qu'il en retire, c'est-à-dire la valeur des choses produites par les facteurs de production, lui procure un avantage quelconque pour son industrie et un autre pour son capital et un autre pour sa terre. S'il en loue l'usage à la personne qui en paye le loyer (soit l'entrepreneur) en retire le profit qui peut être inférieur, égal ou supérieur au loyer qu'il en paye. S'il est inférieur, l'entrepreneur perd sur le salaire ou sur les intérêts ou sur le fermage qu'il faut payer et qui sont le loyer de ces services. S'il est supérieur, il gagne sur le salaire, les intérêts ou le fermage. Le loyer des services productifs se règle suivant les principes qui déterminent la valeur de toutes les autres choses; c'est-à-dire que leur valeur s'élève en raison directe de la quantité de services demandée, et en raison inverse de la quantité de services offerte. La valeur de tous les services productifs nécessaires pour former un produit compose les éléments de production de ce produit. Les principaux succès de l'industrie sont dus au parti qu'elle sait tirer du service productif des capitaux et de celui des agents naturels (qui comprennent les terres). Le service qu'on peut tirer surtout des agents naturels n'a point de bornes.

Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 26.60% accurate

47^ SPÉCULATEUR , TERRES 5 TRAVAIL. nues. Il dépend de la civilisation et des lumières d'une nation. Spéculateur ,SricuLATiOTf. Le commerce de spéculation consiste plutôt à acheter une marchandise lorsqu'elle est à bon marché, pour la revendre lorsqu'elle est chère , qu'à l'acheter au lieu où elle vaut moins pour la revendre au lieu où elle vaut plus. Cette dernière opération constitue le commerce proprement dit ; elle donne une véritable Jitçon aux produits j leur communique, en les mettant à portée du consommateur, une qualité qu'ils n'avaient . pas. Le spéculateur n'est d'aucune utilité ^ si ce n'est pourtant de retirer une marchandise de la circulation lorsqu'elle y est trop abondante, pour l'y reverser lorsqu'elle y est trop rare (i). T Terres ; L'un des agents naturels, de la production. Le service des terres dans l'acte de la production y es.t un des services productifs auxquels nous devons les produits, (Voyez Fonds de terre,) Travail ; ^ction suivie , dirigée vers un but. Le tra(i) Epie y est trop abonclante lorsque Favilissement de %on prtv nuit à sa production; elle y est trop rare lorsque les besoins de la consommation la font payer au consommateur au-delà de son prix nnturel , c'est à

UTILITÉ, VALEUR DES CHOSES. 4[^] 'vâil est productif
 lorsqu'il procure à une chose quelconque un degré d'utilité d'où résulte , pour
 cette chose , une valeur appréciable , ou un accroissement de valeur[^] en
 retour de quoi on puisse obtenir quelque autre chose. Il est improductif
 lorsqu'il n'en résulte aucune valeur. Les travaux productifs sont de trois
 espèces: ce\wA\xsamnt;ce\xxàe\ entrepreneur d'industrie; ceux de X
 ouvrier, u Utilité; C'est, en Économie politique, la faculté qu'ont les choses
 de pouvoir servir à l'homme de quelque manière que ce soit. La chose la
 plus inutile et même la plus incommode , a ce qu'on appelle ici son utilité,
 si quelques hommes en ont assez de besoin pour offrir , en échange d'elle,
 une certaine quantité d'autres choses ayant de la valeur, Doimer aux choses
 une utilité qu'elles n'avaient pas, ou augmenter l'utilité qu'elles avaient, c'est
 leur créer de la valeur y c'est produire, V Valeur des choses, valeur
 échangeable ^ valeur appréciable des choses ; C'est ce qu'une chose vaut ;
 c'est la quantité d'autres choses évaluables qu'on peut obtenir en échange
 d'elle (i). (i) On sent que cette restriction est nécessaire. La valeur Digitized
 by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 25.87% accurate

47^ yALHUK. La valeur de chaque chose est le résultat de l'évaluation contradictoire entre celui qui en a besoin, ou qui la demande, et celui qui la produit ou qui l'offre. Ses deux fondemens sont donc : 1°. L'utilité de la chose qui fonde la demande qu'on en fait. 2°. Les frais de sa production qui bornent l'étendue de sa demande. Le prix des choses s'apprécie en monnaie est ce qu'on leur donne. La richesse se compose de la valeur des choses qu'on possède. Pour les trois sortes de variations qui peuvent survenir dans la valeur des choses, voyez le mot prix. Valeur, ou Valeurs (au pluriel) se prend quelquefois pour la chose ou les choses évaluables dont on peut disposer, mais en faisant abstraction de la chose et en ne considérant que sa valeur. C'est ainsi qu'on dit : // a déposé des valeurs pour gage de sa dette. Quand on prête un capital ce sont toujours des valeurs qu'on prête et non tel ou tel produit ; car qu'il le possesseur attacherait à sa chose serait arbitraire ; il faut qu'elle soit contradictoirement débattue avec une autre personne ayant un intérêt opposé ; cette autre personne est celle qui a besoin de la chose » et qui est obligée de donner une autre valeur en échange. Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 26.88% accurate

VALEUR, 479 s'il a été prêté en écus, ce ne sont pas les mêmes
«eus qu'on restitue. Si le capital a été prêté en marchandises, comn^e
lorsqu'on vend à crédit , ce ne sont pas les mêmes marchandises qu'on rend,
mais d'autres marchandises y ou des écus; pour la même valeur. Le mên
mot s'entend aussi des signes représentatifs de choses évaluables, des titres
au moyen des^ quels on peut se les procurer. On a des valeurs en
portefeuille, quand on j a des letferes-de-change, des billets de banque, des
contrats de rentes , etc. TIIX I>E L EPITOMF. Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 24.79% accurate

TABLE DES ARTICLES CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE IL De la Distribution des Richesses. Chapitre P*- JJes Fondemens de la valeur de» choses • • • Fage i Chaf. il De ce qu'il faut entendre par la quantité d'une marchandise qui est dans la circulation, et par l'étendue de la demande lo Chaf. m. De l'Argent considéré comme marchandise dans la circulation \,. 16 Chaf. IV, Des Variations réelles, des Variations relatives et ^es Variations nominales dans le prix. 26 Chaf. V. "Des Sources des revenus , et comment ils se distribuent dans la Société 45 Chaf. VL Quels genres de production payent plus largement les services productifs 55 Chaf. VII. Des Revenus industriels. 61 5* **'• -^* Profits industriels en général. ibid» §. a . Des Profits du Savant 70 , §.5, Des Profits de t entrepreneur d industrie. 7a §. 4. Des Profits de r Ouvrier. 78 J. 5. De V Indépendance née chez les 7ru)dern^8 desprogi^s de ^Industrie ga Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 13.89% accurate

TABLE DES ARTICLES. ^8% Chap. VUL Des ReTanua cs^taux.
• » ^ . Page 9^1 5. iw. Du JPrée à intérêt. , * 96 y. 2. *De9 Profité de leurs
motifi et de leurs résultats 52o5 Chap. VI. Des Consommations publiques.
227 Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 17.84% accurate

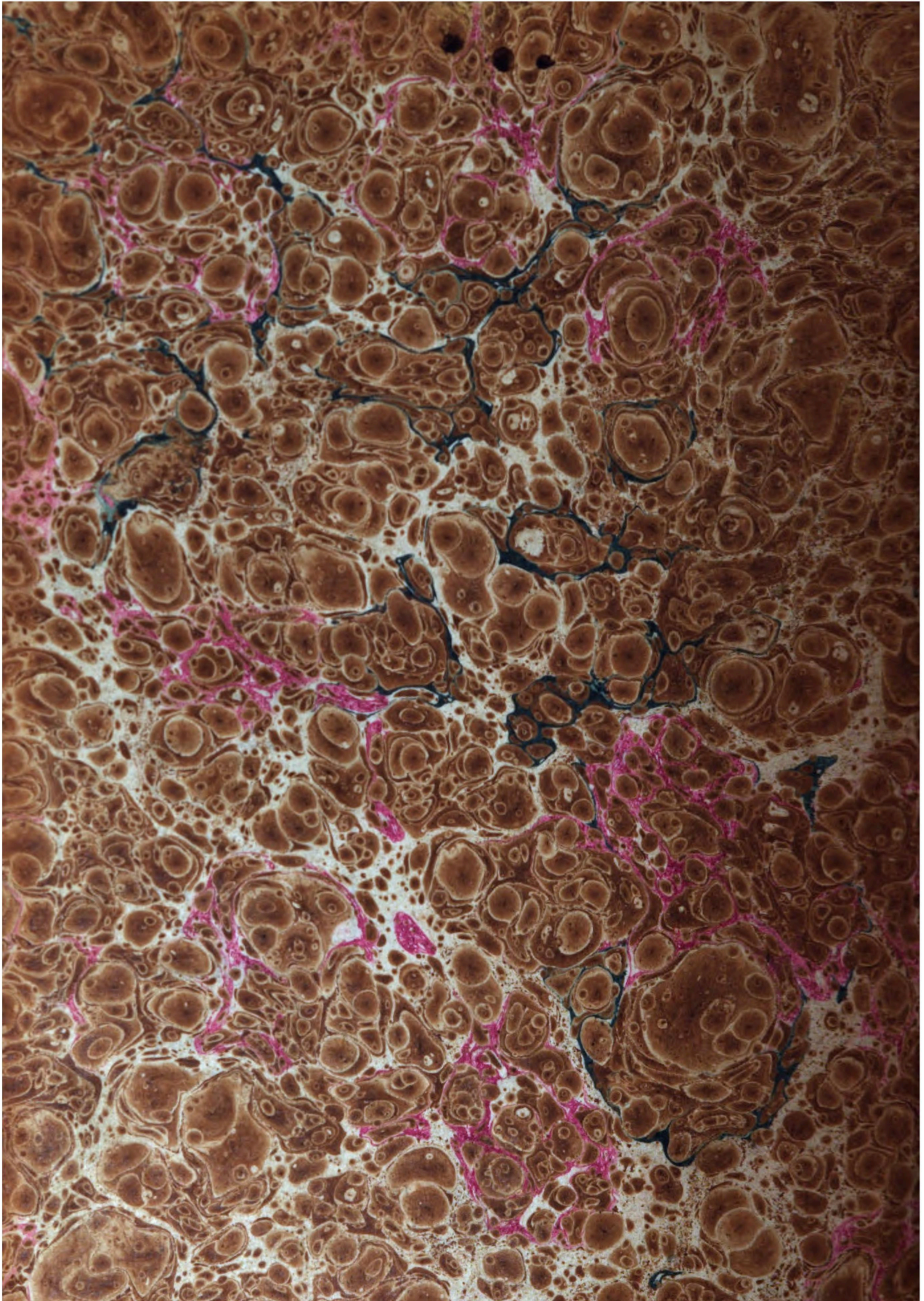
48a TABtE §, 1 «^ De la nature et des effets généraux des Contr
somptions publiques .•.....;.. Page 227 5. a. Des principaux objets de la
Dépense publique ; . 346 Des Dépenses relatives à V Administration civile
et judiciaire • 24\$ Des Dépenses relatives à F Armée a57 Des Dépenses
relatives à t Enseignement public, a65 Des Dépenses relatives aux
Établissements de bienfaisance 276 Des Dépenses relatives aux JEdific^ et
Constructions publiques 282 Chaf. vu. Par qui sont payées les
Consomptions publiques. a88 Chaï. VIII. De rimpot • agS J. !•'. Des
JEffets généraux de toute espèce d^ Impôts ibid.]J. 3. Des différentes
manières cPasseoir V Impôt, et sur quelles classes de sujets portent les
divers Impôts, •... 3ao 5. 5. De V Impôt en nature 54B J, 4. De F Impôt
territorial d^ Angleterre (Land tax) 55a Chaf. IX. De la Dette
publique. 556 s 5» -i^^- Des Emprunts des GouvememenSy et de
leurs effets généraux : ihid. 5. a. Du Crédit public , de ce qui le fonde , de ce
qui laltère, ...••.;...• ^ . ^ 566 Digitized by VjOOQ IC

The text on this page is estimated to be only 21.64% accurate

DES ARTICLES. 4³ TABLE ANALYTIQUE GÉNÉRALE Des
trois Livres du Traité (P Economie politique. Table du Livre P*" Page 5r]i
^able du Livre II 394 Table du Livre III 4o5 ÉPITOME, Des Principes
fondamentaux de F Economie politique. Avertissement 43^ Ordre
méthodique de l'Epitome 4^^ Ordre alphabétique 4^9 FIN DE LA TIBLE
DES ABTIGLES DU SECOND ET DERNIER VOLUME. Digitized by
VjOOQ IC

Digitized by VjOOQ IC

Digitized by VjOOQ IC



The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

$A^{\wedge}$

